



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

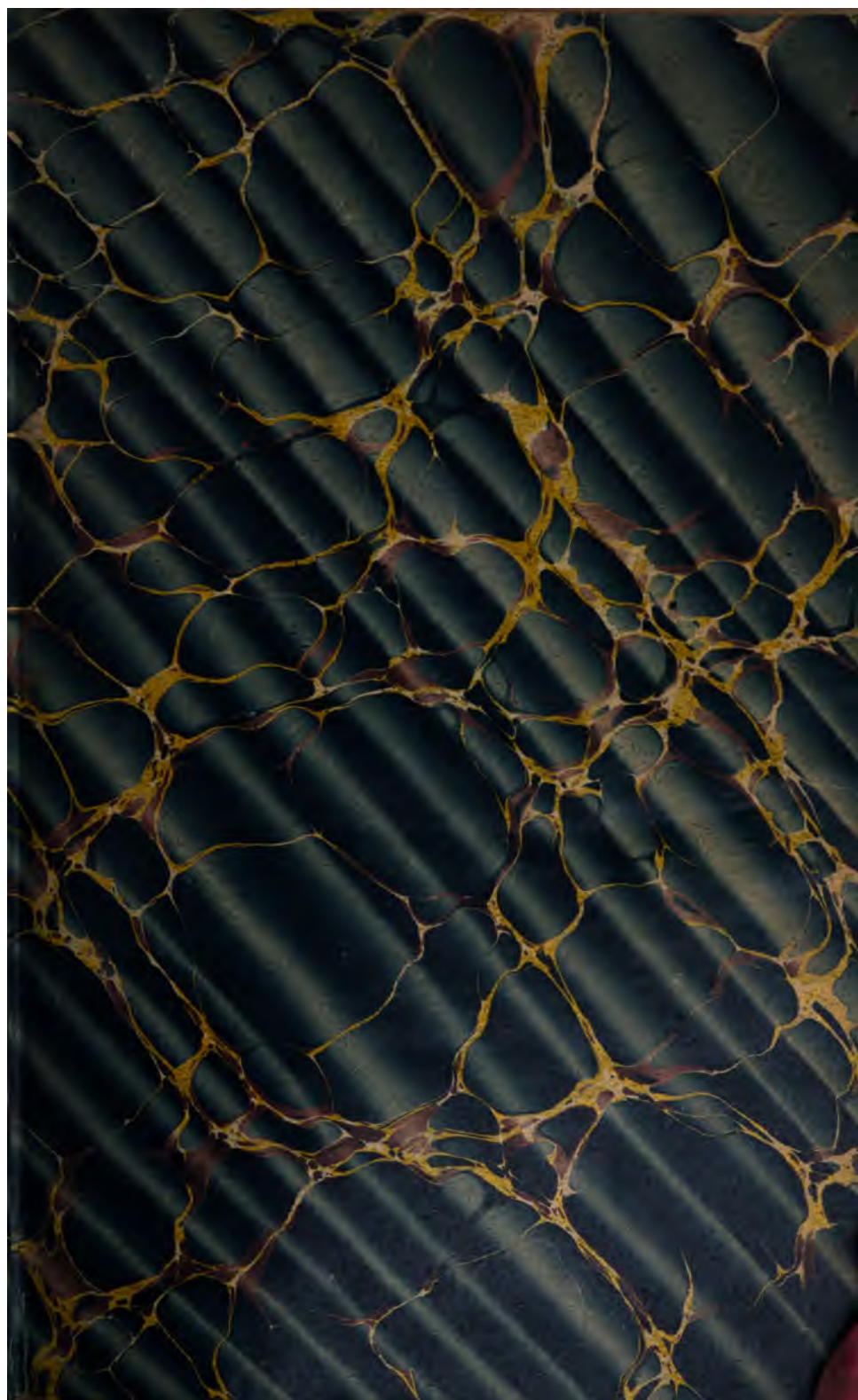




Library of the University of Michigan
Bought with the income
of the
Ford - Messer
Bequest



E. P. FARRIS

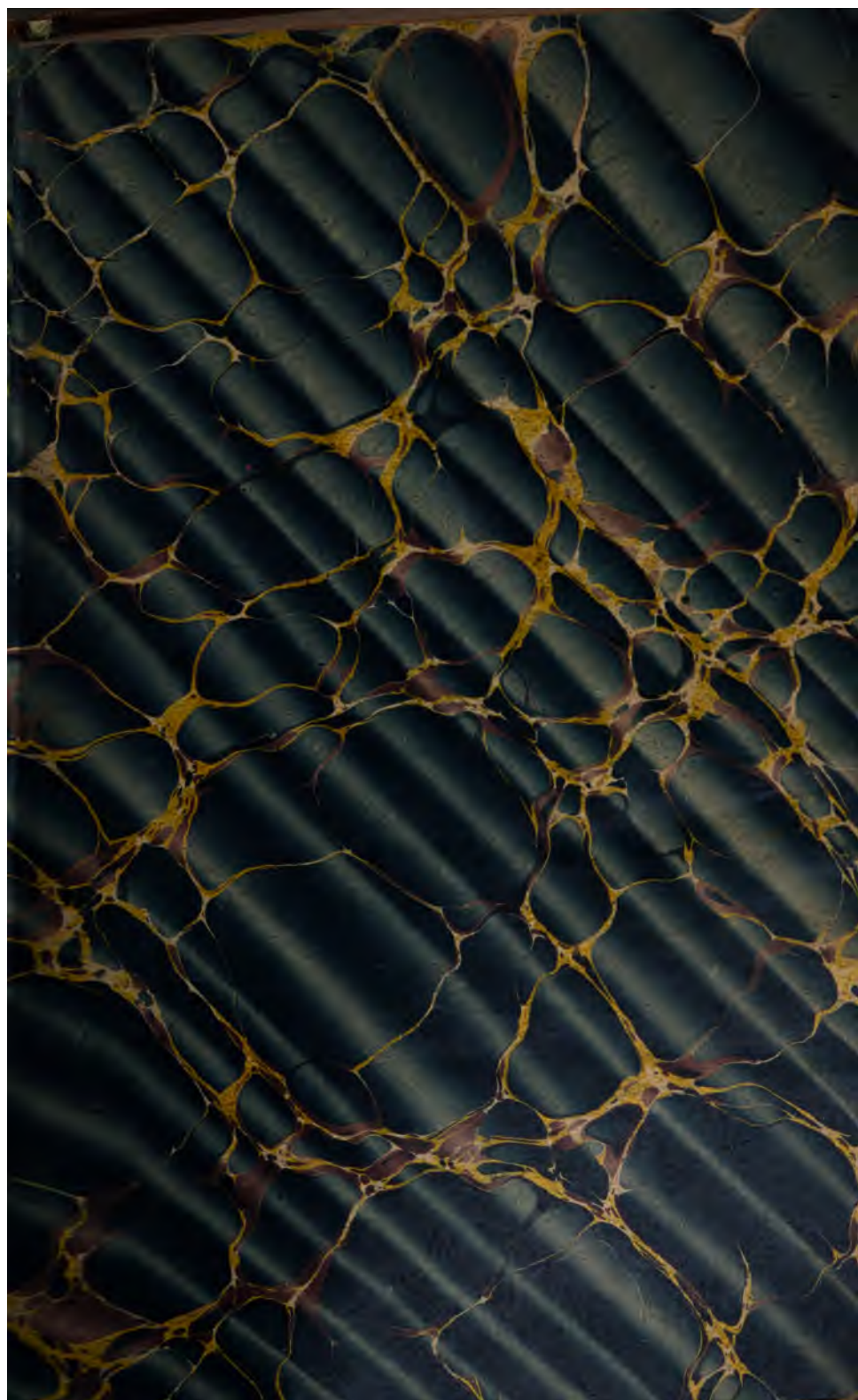




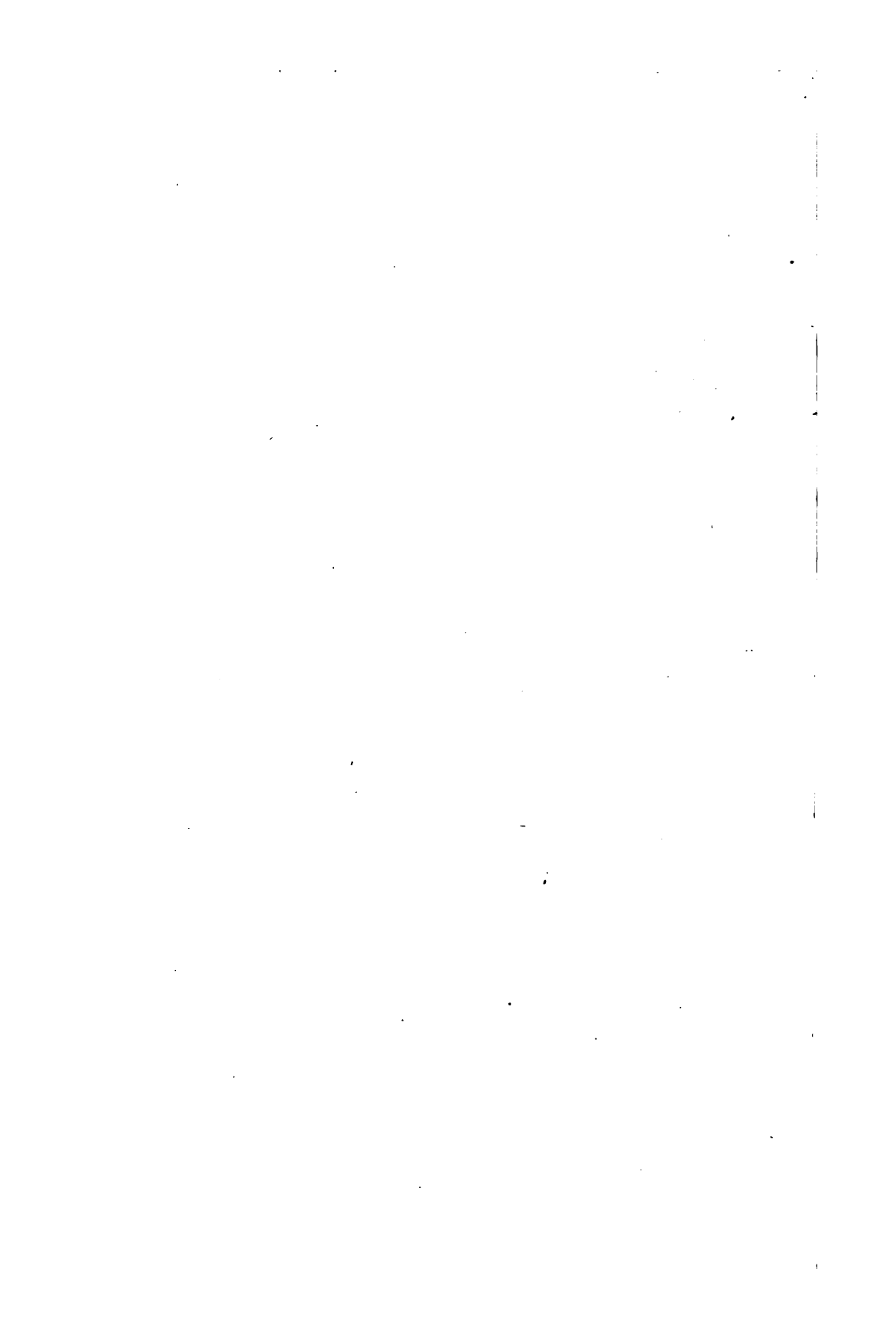
Library of the University of Michigan
Bought with the income
of the
Ford - Messer
Bequest



© F. PABER



G
11
S6P2



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Deuxième Série.

TOME XIX.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ.

(ÉLECTIONS DU 17 JUIN 1842.)

<i>Président.</i>	M. CUNIN GRIDAINE, ministre de l'Agriculture et du Commerce.
<i>Vice-Présidents.</i>	M. ROUX DE ROCHELLE, ancien ministre de Fr. aux Ét.-Unis. M. le baron ROGER, membre de la Chambre des Députés.
<i>Scrutateurs.</i>	M. DROUYN DE LÉVY, directeur au ministère des Aff. Étrangères. M. COCHERET, ancien consul-général en Égypte.
<i>Secrétaire.</i>	M. ANSART, professeur de l'Université.

Liste des Présidents honoraires de la Société depuis son origine.

MM.	MM.
Le marquis de LAPLACE.	Le comte de RIGNY.
Le marquis de PASTORET.	DUMONT D'URVILLE.
Le vicomte de CHATEAUBRIAND.	Le duc DECAZES.
Le comte CHABROL DE VOLVIC.	Le comte de MONTALIVET.
BECQUY.	Le baron de BARANTE.
Le baron ALEX. DE HUMBOLDT.	Le lieutenant-général PELET.
Le comte CHABROL DE CROUSOL.	GUIZOT.
Le baron CUVIER.	DE SALVANDY.
Le baron HYDE DE NEUVILLE.	Le baron TUPINIER.
Le duc de DOUDREAUVILLE.	Le comte de LAS CASES.
J.-B. EYRIÈS.	VILLEMAIN.

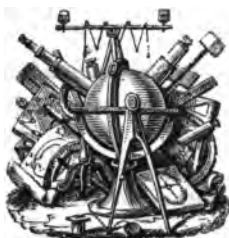
Correspondants étrangers dans l'ordre de leur nomination.

MM.	MM.
Le docteur J. MEASE, à Philadelphie.	Le comte GRABERG DE HEMSÖ, à Florence.
H. S. TANNER, à Philadelphie.	Le colonel LONG, aux États-Unis.
W. WOODBRIDGE, à Boston.	Sir John BARROW, à Londres.
Le major EDWARD SABINE, à Limerick.	Le capitaine MACONOCHE, à Sidney.
Le colonel POINSETT, aux États-Unis.	Le capitaine sir JOHN ROSS, à Londres.
Le col. D'ABRAHAMSON, à Copenhague.	Le conseiller de MACEDO, à Lisbonne.
Le professeur SCHUMACHER, à Altona.	Le professeur KARL RITTER, à Berlin.
DE NAVARRETE, à Madrid.	P.-S. DU PONGEAU, à Philadelphie.
Le docteur REINGANUM, à Berlin.	Le capitaine G. BACK.
Le capit. sir J. FRANKLIN, à Londres.	F. DUBOIS DE MONTFERREUX, à Neuchâtel.
Le docteur RICHARDSON, à Londres.	Le cap. John WASHINGTON, à Londres.
Le professeur RAFFN, à Copenhague.	Le col. Ferdinand VISCONTI, à Naples.
Le capitaine GRAAB, à Copenhague.	P. DE ANGELIS, à Buénos-Ayres.
AINSWORTH, à Edimbourg.	Le docteur KRIEGER, à Francfort.
Le conseiller ADRIEN BALBI, à Vienne.	Adolphe ERMAN, à Berlin.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

Deuxième Série.

Tomе Dix-neuvième.



PARIS,
CHEZ ARTHUS-BERTRAND,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

1843.

COMMISSION CENTRALE.

COMPOSITION DU BUREAU.

(Élection du 6 janvier 1843.)

Président. M. JOMARD.
Vice-Présidents. MM. ROUX DE ROCHELLE, PUILLOX-BOSLAYE.
Secrétaire-général. M. BERTHELOT.

Section de Correspondance.

MM. Bajot.	MM. C. Moreau.
Barbié du Bocage.	Noel-Desvergers.
Callier.	D'Orbigny.
Cochelet.	Texier.
Dubuc.	Thomassy.
Jaubert.	Warden.
Lafond.	

Section de Publication.

MM. Albert-Montémont.	MM. De Larenaudière.
Ansart.	De Montrol.
D'Avezac.	Le vicomte de Santarem.
Denaix.	Ternaux-Compans.
Desjardins.	Vivien.
Guigniaut.	Le baron Walckenaer.
Baron de Ladoucette.	

Section de Comptabilité.

MM. Le colonel Corabœuf.	MM. Isambert.
Dausy.	Le baron Roger.
Eyriès.	De la Roquette.

Membres adjoints de la Commission centrale.

MM. Conteaux.	MM. De Froberville.
Cortambert.	Imbert des Mottelettes.
Couthaud.	

Comité chargé de la publication du Bulletin.

MM. Albert-Montémont.	MM. Cochelet.
Ansart.	Dausy.
D'Avezac.	Jomard.
Barbié du Bocage.	De la Roquette.
Berthelot.	Roux de Rochelle.
Callier.	Texier.

M. Chapellier, notaire honoraire, trésorier de la Société, rue de Seine.
M. Noirot, agent-général et bibliothécaire de la Société, rue de l'Université, n° 23.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

JANVIER 1843.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

FRAGMENT

D'UN

VOYAGE EN CALIFORNIE,

lu à la séance générale du 30 décembre 1842,

PAR M. DUFLOT DE MOFRAS,

Membre de la Société.

On désigne sous le nom de *Californie* l'immense territoire situé au nord-ouest de la Nouvelle-Espagne, et dont les bords sont baignés par le grand Océan Pacifique. Ce pays embrasse une étendue de côtes de près de cinq cents lieues, comprises entre les 23° et 42^{ème} degrés de latitude; il a pour limites au sud et à l'ouest la mer, à l'est le golfe de Cortez, le Rio Colorado et la Sierra Nevada, chaîne qui court parallèlement aux

Montagnes Rocheuses, et enfin au nord le territoire arrosé par le Rio Colombia et ses affluents.

Cette province est naturellement divisée en deux parties bien distinctes, la vieille ou basse, et la haute ou nouvelle Californie. La première, formée par la presqu'île qu'explora Fernand Cortez en 1535, est couverte de montagnes arides d'un aspect sauvage, habitées naguère par des tribus barbares, et où il a fallu, pour fonder des missions, tout le courage et toute la persévérance des jésuites. Le terrain dans cette partie de la Californie est rarement propre à la culture; il ne produit que des dattes, des figues, des oranges et de la canne à sucre. On y exploite quelques mines d'argent et les bancs de perles de la mer Verte; mais ces bancs sont aujourd'hui presque épuisés. Les côtes offrent plusieurs points de refuge aux navigateurs, entre autres le Puerto Escondido et la baie de la Magdalena.

La nouvelle Californie commence au port de San Diego par le 32° degré, et présente une ligne non interrompue de missions, de *pueblos* et de *presidios* qui remonte vers le nord pendant près de deux cents lieues. Les autres ports principaux sont ceux de Monte Rey, de la Bodega et de San Francisco, l'un des plus beaux du monde. Tous les points habités, séparés les uns des autres par des espaces de huit à dix lieues, se trouvent situés près de la mer, sur une zone assez étroite. L'aspect du pays est des plus riants; il se compose d'une suite d'immenses vallées où on cultive le tabac, le chanvre, le coton, la vigne, l'olivier, les orangers et tous les fruits d'Europe. La qualité des vins n'est pas inférieure à celle des vins d'Espagne, et les céréales y donnent des résultats inconnus partout ail-

leurs : le blé rend jusqu'à cent vingt pour un , les légumineuses et le maïs quinze et seize cents pour un , et encore les colons sont-ils loin de tirer du sol tout le parti qu'il pourrait offrir, s'il était soumis à une culture plus intelligente et exploité avec des instruments aratoires perfectionnés.

La température de la Haute Californie ne diffère pas de celle du royaume de Valence et des plus belles provinces de l'Italie ; les vents du nord-ouest y tempèrent les chaleurs de l'été, et ceux du sud adoucissent les rigueurs de l'hiver. Le pays abonde en bois de construction et de mâture ; d'épaisses forêts couvrent les collines intérieures et la plupart des rivages. Le laurier royal , l'arbousier , le sycomore , le platane , le frêne , les diverses espèces de chênes , les saules , les peupliers , s'y élèvent à côté des arbres gigantesques de la famille des conifères. Les cèdres , les sapins , les cyprès , les pins blancs , jaunes , rouges surtout , atteignent une hauteur prodigieuse ; quelques uns n'ont pas moins de quatre-vingts mètres de haut. Les forêts sont remplies d'arbustes épineux chargés de fruits semblables aux groseilles , de fraises sauvages et de racines bulbeuses qui servent d'aliment aux Indiens. On y rencontre aussi la *yedra* , arbrisseau dont les propriétés vénéneuses produisent des effets analogues à ceux du mancenillier. Il suffit , en effet , de passer à cheval , même à une assez grande distance de cet arbrisseau , pour en ressentir instantanément l'action délétère , qui se manifeste par une enflure générale du corps , parfois mortelle chez les enfants.

Quelques plaines de la Haute Californie ont cent lieues de long sur une largeur qui varie de quinze à vingt. Lorsque les pluies ont été abondantes , il n'est pas rare de voir l'herbe y atteindre une hauteur de dix

pieds. Au milieu de ces pâturages paissent en liberté d'immenses troupeaux de chevaux, de moutons, de bêtes à cornes, des bandes nombreuses d'antilopes, de daims, de chevreuils et de cerfs. Cette dernière espèce est particulière au pays ; la taille du cerf californien égale celle d'un grand cheval, et ses bois ont souvent six pieds d'écartement et huit de hauteur. Le lion d'Amérique y est inconnu ; l'ours gris et brun, le chien des prairies, le chat sauvage, y sont en revanche très communs. Dans les rivières habitent les loutres d'eau douce et les castors ; les côtes abondent en baleines, phoques de toute espèce, éléphants et tortues de mer ; des bancs de sardines viennent s'échouer sur les plages, et le Rio del Sacramento fourmille d'énormes saumons. Ce fleuve, le seul navigable de toute la Californie, sort du lac Masqué auprès de la Sierra Nevada, et se jette au fond de la baie San Francisco. Parmi les reptiles, d'ailleurs peu nombreux, on ne trouve guère de venimeux que le serpent à sonnettes, dont la taille est petite, le naturel craintif, et qui fuit l'homme au lieu de l'attaquer. Quant aux oiseaux, on remarque particulièrement le colibri, la perdrix huppée, diverses espèces de canards et d'oies sauvages, des goélands, des hérons gris et blancs, des alcyons, des pélicans, des éperviers, des vautours noirs et de grands aigles bruns à tête blanche.

Le sol recèle de véritables richesses minérales inexploitées ; on y trouve des mines d'or, de cuivre, de plomb, d'argent et de houille, des marbres de différentes couleurs, des ocres jaunes et rouges, que les Indiens emploient à se teindre le visage, et des pierres obsidiennes qu'ils taillent en pointe, et dont ils se servent pour armer leurs flèches. Bien que de nom-

breuses sources d'eaux chaudes et d'asphalte soient des indices de la constitution volcanique du sol, les tremblements de terre ne sont pas très fréquents, les secousses en sont faibles, et presque toujours isolées. Pendant un séjour d'une année nous n'en avons senti que deux.

A une petite distance de la côte apparaissent divers groupes d'îles inhabitées, couvertes de beaux pâturages, et où les bâtiments américains et russes vont chasser les veaux marins et les loutres de mer. Dans le canal formé par la terre ferme et les îles de Santa Barbara, la surface de la mer présente d'immenses taches noirâtres produites par l'écoulement des sources de bitume situées sur le rivage, et dont l'odeur se fait sentir à plusieurs lieues au large.

Fernand Cortez fut le premier qui explora militairement la Californie. Après lui, plusieurs expéditions de découvertes par terre et par mer se dirigèrent vers cette province, par ordre des vice-rois de la Nouvelle-Espagne. Ces expéditions étaient accompagnées de religieux qui fondaient successivement des missions en avançant vers le nord. Le nombre de ces établissements jusqu'à nos jours s'est élevé à 43; mais il est certain qu'il eût été plus considérable si le gouvernement de Mexico n'avait pas paralysé les efforts des missionnaires en leur enlevant l'administration temporelle.

Sous le régime espagnol, une savante combinaison de missions et de *presidios* arrêtait les déprédations des Indiens, et répandait parmi leurs tribus sauvages les bienfaits du catholicisme et les lumières de la civilisation; la ligne stratégique, qui comprenait une étendue de plus de douze cents lieues, commençait à

Monte Rey , dans la Haute Californie , et descendait du nord au sud jusqu'à San Diego. De là , elle envoyait un double embranchement pour ceindre les deux côtes de la Basse Californie , puis , traversant le Rio Colorado , elle longeait le Rio Gila , passait la Sierra Madre , et après avoir protégé le Nouveau-Mexique et le Texas , elle venait finir à l'extrémité des Florides , coupant ainsi l'Amérique dans toute sa largeur , et mettant en communication les bords de l'Atlantique avec ceux de la mer du Sud. En dedans de cette ligne , les infatigables missionnaires appelaient les colons , fondaient des *pueblos* , villages composés d'Indiens convertis , et leur enseignaient la culture des terres , l'exploitation des mines et les arts mécaniques. Ces divers points étaient reliés entre eux et formaient un système complet de colonisation et de défense. Les jésuites , les premiers , eurent la gloire de concevoir et d'exécuter en partie ce plan admirable , si digne des vastes entreprises de cette corporation à jamais illustre. Plusieurs religieux payèrent de leur sang leur dévouement apostolique ; les Indiens les firent périr dans d'affreux supplices. Puissamment protégés par un petit-fils de Louis XIV , Philippe V , et plus tard par le marquis de Croix , vice-roi du Mexique , les jésuites conservèrent l'administration des missions jusqu'en 1767. A cette époque , ils en firent cession aux Franciscains et aux Dominicains , qui continuèrent l'œuvre de leurs prédécesseurs avec tout le zèle que la religion seule peut inspirer. Ce sont eux qui dirigent encore aujourd'hui les établissements que l'esprit de dilapidation a laissé subsister.

Ces missions sont toutes construites sur un plan analogue. L'une des plus vastes , celle placée sous

l'invocation de saint Louis , roi de France , s'élève à quelques lieues de la mer , dans une vallée délicieuse , au bord d'une petite rivière , dont le cours fertilise des jardins , des vignobles , des vergers ; le bâtiment quadrilatère présente une façade avec galerie couverte de près de cinq cents pieds. L'église , qui peut contenir plus de trois mille personnes , occupe un des côtés ; le centre de l'édifice est formé par une cour carrée , entourée d'arcades comme un cloître , plantée d'arbres et ornée de fontaines jaillissantes. Ces bâtiments d'une architecture simple sont construits avec une grande solidité ; ils renferment les cellules des moines , les ateliers des charpentiers , forgerons , tonneliers , tailleurs , les métiers à tisser , et des filatures de laine et de coton , où se fabriquent les étoffes destinées à habiller les Indiens convertis , et à attirer ceux des tribus idolâtres. Les infirmeries et les écoles sont situées dans les parties les plus paisibles de l'établissement. L'enseignement s'y exerce d'une manière patriarcale ; les enfants des indigènes , mêlés à ceux de race blanche , y viennent recevoir les premiers éléments de l'éducation , du chant et de la musique. Les Indiens ont pour cet art une aptitude naturelle si extraordinaire , que dans les fêtes religieuses , qui se célèbrent avec la plus grande pompe , au son des cloches et au bruit de l'artillerie , ils touchent de l'orgue , jouent de tous les instruments et entonnent le plain-chant avec une justesse qu'on trouve rarement dans les villages d'Europe. Les Franciscains tenaient à honneur de posséder dans chaque mission une bonne troupe de musiciens ; ils apportaient le plus grand soin à sa composition , et avaient donné aux exécutants une sorte d'uniforme. Quel ne fut pas notre étonnement d'en-

tendre à la mission de Santa Cruz , pendant le défilé d'une procession , la troupe des musiciens indiens jouer les deux airs populaires en France de la *Marseillaise* et de *Vive Henri IV!*

Autour de la mission sont groupés les bâtiments d'exploitation , le corps-de-garde des soldats, les hangars, les magasins, les cabanes des néophytes et les maisons de quelques colons blancs. Avant que l'administration civile eût été substituée dans les missions à l'administration toute paternelle des religieux , le personnel de chacun de ces établissements se composait de deux moines , relevant de la préfecture apostolique de Monte Rey , aujourd'hui érigée en évêché. Le plus âgé s'occupait de la gestion intérieure et de l'instruction religieuse ; le plus jeune , de la direction des travaux agricoles. Les Indiens baptisés étaient divisés en escouades de travailleurs , commandées par leurs caciques ou alcades. Chaque dimanche après la messe, le moine distribuait les travaux de la semaine , et le samedi suivant, les alcades venaient lui rendre compte de leur exécution. C'était en ne reculant devant aucune fatigue et en prêchant partout d'exemple , que les religieux stimulaient les Indiens au travail ; il y a quelques mois à peine , le R. P. Cavallero , président des Dominicains , est mort au milieu de ses néophytes la charrue à la main.

Plusieurs missions, entre autres celles de San Gabriel, San Diego et San Luiz, comptaient chacune jusqu'à trois mille Indiens , répartis dans quinze ou vingt fermes. Le nombre des bestiaux appartenant à ces établissements était immense. En 1836 , la mission de Saint-Louis possédait 80,000 bêtes à cornes , 10,000 chevaux et plus de 100,000 moutons ; elle récoltait 12,000

fanègues de céréales; celle de Saint-Gabriel avait 105,000 bœufs, et envoyait à Lima des chargements entiers composés de suif et de cuir, valant plus de 200,000 piastres fortes. La plus équitable répartition des produits de la mission avait lieu sous le régime des moines. Les Indiens savaient que leur bien-être s'accroîtrait en raison de leurs travaux; ils comprenaient parfaitement qu'ils étaient toute la famille du missionnaire, ils le voyaient partager leurs fatigues, se vêtir d'une robe de laine grossière tissée de leurs mains, se nourrir des mêmes aliments, et se refuser souvent le nécessaire pour consacrer le fruit de ses économies à l'embellissement des chapelles. Aussi leur respect pour les bons pères était-il extrême : ils écoutaient leurs instructions avec une attention religieuse, recherchaient leur approbation, et les regardaient comme des êtres presque surnaturels.

L'hospitalité, dans sa plus noble expression, était et est encore exercée dans les missions. Les étrangers, les Français surtout, y sont accueillis avec cordialité. En 1831, deux de nos missionnaires, MM. Bachelot et Short, chassés des îles Sandwich par les intrigues des méthodistes, et jetés sans secours sur la côte de la Californie, furent recueillis par les Franciscains espagnols; ils y séjournèrent plusieurs années, et la manière dont ils exercèrent leur saint ministère leur valut les regrets de tous les habitants.

Lapeyrouse fut le premier voyageur français qui relâcha en Californie. Il y fut reçu, en 1787, par les missionnaires, qui lui rendirent les plus grands honneurs. Plusieurs vieux Indiens se rappellent encore avoir vu cet illustre et infortuné navigateur, qui laissa parmi eux des traces de sa libéralité.

Sous l'administration temporelle des missionnaires , le nombre des Indiens travailleurs s'élevait à plus de trente mille ; sous celle des alcades, il est de cinq mille à peine. Les tribus encore sauvages forment une masse d'environ 20,000 âmes ; on compte 4.000 individus de race espagnole et 1,000 étrangers.

L'autorité du gouverneur , résidant à Monte Rey , s'étend sur toute la province ; mais l'administration des districts se subdivise en trois sous-préfectures , celle du Pueblo de Nuestra Señora de los Angeles , de Santa Bárbara et de San José. Le reste de la population est réparti dans les fermes et les missions, transformées en véritables villages. La plupart des *presidios* ou anciens points militaires sont détruits ; ceux de Notre-Dame-de-Lorette , de Saint-Joseph , de San Diego , de Santa Bárbara , de Monte Rey , de San Francisco , n'offrent plus que murs en ruines , à peine gardés par quelques soldats du pays.

Les mœurs des colons sont celles de l'Amérique espagnole. Quant aux indigènes , un instant améliorés par l'influence salubre des missionnaires , à mesure que cette influence s'est affaiblie , ils ont repris leur vie nomade et leurs anciennes habitudes. Quelques tribus , il est vrai , se livrent encore à la culture des terres, qu'ils ont apprise des religieux ; mais c'est toujours dans les produits de la chasse et de la rapine que le plus grand nombre cherche et trouve ses moyens d'existence.

En résumé , la Nouvelle-Californie nous semble appelée à un avenir immense, surtout si l'Amérique équinoxiale vient à être traversée par un canal ou un chemin de fer. Ce territoire peut nourrir plusieurs millions d'habitants ; il offre à la colonisation des

ports magnifiques, d'excellents bois de construction et des terrains fertiles ; sa position géographique le met en rapport avec les départements occidentaux du Mexique, les États de l'Amérique du Sud, les comptoirs américains, anglais et russes de la côte nord-ouest, les îles Sandwich, les Marquises, et autres groupes du grand Océan, et enfin avec les Philippines et la Chine. Mais pour que cette colonisation ne soit point éphémère, c'est moins à des soldats qu'à des missionnaires que la tâche doit être confiée : le sabre sans le catholicisme est impuissant à rien fonder de durable. En Amérique et dans les Indes, la croix de bois de quelques pauvres religieux avait conquis plus de provinces à la France et à l'Espagne que l'épée de leurs meilleurs capitaines !

FRAGMENT

D'UN

VOYAGE DANS LE CHILI ET AU CUSCO,

PATRIE DES ANCIENS INCAS ;

Lu à la Séance générale du 30 décembre 1842,

PAR CLAUDE GAY.

Pendant quelque temps l'Amérique espagnole a attiré presque à elle seule l'attention de l'Europe entière : c'est lorsque, se battant pour s'affranchir du joug espagnol, elle semblait faire cause commune avec les principes de l'époque, et cherchait presque involontairement à développer ce germe de liberté que les gou-

vernements absolus tâchaient de plus en plus d'étouffer. La lutte qu'elle eut à soutenir fut terrible: depuis le Mexique jusqu'au cap Horn , on se battit avec ce courage que donnent le désespoir et la conscience de son droit; et, après de grandes pertes et de grands sacrifices , cette immense contrée parvint à proclamer son indépendance, titre protecteur qui changea totalement sa position politique en exerçant une haute influence sur sa position sociale. C'est alors que se constituèrent ces nombreuses républiques qui , par leurs richesses , leurs belles positions, et l'admirable fécondité de leurs vastes terrains, doivent attirer une autre fois l'attention de l'Europe, et offrir à son commerce , à son industrie , et surtout à sa croissante population, des ressources immenses, susceptibles d'extirper sa misère, et dignes sous ce point de vue de réveiller les sentiments philanthropiques de nos mandataires. Encore quelques années, et l'Amérique, débarrassée de ses mouvements révolutionnaires , et enrichie de nos arts et de notre industrie , occupera dans les destinées humaines cette place que la nature , si prodigue dans ses bienfaits , semble lui avoir depuis longtemps réservée.

Parmi ces républiques, il en est une, le Chili, qui, prenant un vol extrêmement rapide dans toutes les branches de la civilisation, paraît devoir bientôt se soustraire aux préjugés nationaux , et se mettre au niveau des progrès de la vieille Europe. Émancipée depuis plus de vingt ans du gouvernement espagnol, elle a dû subir ces phases de révolutions et même d'anarchie qui sont les conséquences de ces grands mouvements politiques; mais grâce à l'esprit d'ordre et de tranquillité, l'équilibre s'est bientôt rétabli, et ce pays ,

qui naguère était presque regardé comme une province du Pérou, joue aujourd'hui un rôle de premier ordre, et offre au Nouveau-Monde un magnifique exemple de progrès et de prospérité.

Tout en effet semble favoriser l'avenir de ce fortuné pays. Sa position géographique et ses riches produits agricoles attirent sur ses côtes tout le commerce de l'étranger, et ont fait de Valparaiso un entrepôt général où viennent se pourvoir tous les commerçants des républiques voisines. Ses riches mines d'or, d'argent et de cuivre augmentent journellement ses ressources, et son industrie, quoique naissante, semble vouloir prendre une part très active à cette grande régénération. La forme et la disposition du terrain ne contribueront pas moins au développement de cette industrie : baigné sur toute sa longueur par une mer profonde, avec des ports grands et sûrs, il possède de plus de grandes rivières qui, déchaînées du haut des Cordillères, portent avec elles une rapidité et par conséquent une force motrice immense, incalculable, élément de richesse extrêmement important, et préférable quelquefois à celui que nous donnent ces grandes machines à vapeur, dont les avantages sont souvent balancés par les dépenses d'achat, d'entretien, de réparations et de combustible. Le gouvernement lui-même ne reste pas indifférent à cette grande œuvre : plein de moralité et de bonnes intentions, il a donné un fort développement à son organisation intérieure, et a porté son crédit à une hauteur telle, que bientôt il marchera presque de front avec les nations les plus favorisées de l'Europe ; exemple unique dans l'Amérique espagnole, et qui à lui seul résume toute l'histoire de ses progrès et de son avenir.

Les grandes questions sociales, celles qui sont du domaine de l'instruction populaire, et qui tendent à améliorer la condition de la masse des habitants, n'ont pas été négligées. Tous les jours on multiplie les écoles primaires, et dans leur intérêt on a fondé à Santiago une école normale, dont les jeunes élèves doivent recevoir une instruction toute spéciale, pour diriger plus tard celle des classes inférieures. Les établissements littéraires et scientifiques ne sont pas moins dignes de sa bienveillante attention. Dans les provinces on trouve quelques lycées avec des professeurs nationaux ou étrangers d'un mérite bien reconnu, et dans la capitale on voit un bon nombre d'établissements que ne désavouerait point notre haute illustration. Lorsque quelques années seulement ont suffi pour enrichir cette capitale d'excellentes pensions, d'une bibliothèque aussi nombreuse que bien choisie, d'un cabinet d'histoire naturelle, qui ne serait même pas déplacé dans nos grandes villes de province, d'un superbe jardin d'acclimatation et d'une grande université qui doit veiller à tout ce qui est relatif à l'instruction; lorsqu'on voit, dis-je, des sociétés d'agriculture et de bien public s'établir et des journaux spécialement consacrés, les uns à la littérature, d'autres à la législation, à l'agriculture, etc., on peut prévoir avec certitude la haute position que doit avoir bientôt cette riche et heureuse contrée.

Voué depuis ma plus tendre jeunesse à l'étude des sciences naturelles, et désirant mettre à profit le fruit de ces études, je choisis cette république comme une des plus intéressantes et des moins connues, et pouvant par là alimenter ma vive et séduisante curiosité. Mes premiers travaux n'eurent pas tout le succès que

j'ambitionnais ; ils se ressentaient beaucoup de cette inexpérience qui , dans les premiers temps, accompagnait le voyageur dans les pays lointains, et l'obligeait à faire un véritable apprentissage dans la manière dont il doit diriger ses travaux et ses recherches. Malgré tout , le gouvernement ne resta pas étranger à mes efforts ; il voulut au contraire s'associer à la réussite de cette vaste entreprise , en me donnant de fortes lettres de recommandation pour les autorités provinciales, et en payant de plus toutes les dépenses que devaient nécessairement m'occasionner tous ces voyages. Dès lors ma position devint tout autre ; elle me mit à même de parcourir le pays avec la plus grande facilité , et d'obtenir de chaque administration tous ces renseignements si nécessaires pour la géographie politique , et que la plupart des gouvernements américains, malheureusement un peu trop timides et trop soupçonneux , se font le plus souvent scrupule de donner aux voyageurs.

Ma première course eut lieu dans la province de Colchagua , située au sud de celle de Santiago. San Fernando, sa capitale, fut en quelque sorte mon quartier général , et c'est de là que je dirigeais mes courses , qui se faisaient toujours sous les auspices de son digne et généreux intendant. Deux fois je franchis ces orgueilleuses Cordillères qui longent toute cette république et la séparent de Buénos-Ayres , et une troisième fois j'escaladai le grand volcan de Talcaregue , placé au centre même de ces Cordillères. Cette ascension fut pénible et fatigante ; mais, arrivé au sommet du volcan, nous oubliâmes bien vite toutes ces fatigues pour jouir à une hauteur bien supérieure à celle du Mont-Blanc du magnifique panorama qui se dessinait

devant notre vue singulièrement étonnée. Il représentait des vallées aussi profondes qu'accidentées, des pics extrêmement élevés et d'une structure hardie, bizarre, capricieuse, donnant lieu à des pyramides, des aiguilles, des dômes de mille formes, de mille couleurs, et couronnés de grands amas de neige, dont l'éblouissante blancheur contrastait singulièrement avec la couleur sombre et foncée des roches et des cavernes, et rehaussait encore plus le mérite du tableau. Celui-ci, vraiment magique, était animé par un grand nombre de bruyantes cascades et par des troupeaux de guanagues ou par ces viscacha, chevrotains et autres animaux qui fréquentent une bonne partie de l'année ces hautes et froides solitudes.

De retour de ce dernier voyage, qui m'offrit d'abondantes récoltes au profit des sciences naturelles en général et de la botanique en particulier, j'allai visiter le grand lac de Taguatagua, orné par la nature de ces îles flottantes que l'industrie chinoise est parvenue à créer dans les grands bassins de la Chine. En étudiant ces singulières îles, vraie création ébauchée, je pus m'assurer qu'elles n'étaient composées que de typha, arundo et autres roseaux qui croissent sur le rivage; toutes ces tiges entrelacées de mille manières forment une espèce de tissu, qui bientôt peut recevoir quelques plantes aquatiques, et par suite des plantes terrestres, et même quelques arbustes. Ces îles ou chivines, comme les appellent les habitants, tiennent d'abord au rivage, et plus tard elles en sont détachées par la fureur des vagues; et dès lors isolées, elles voguent sur le lac en suivant la force et la direction des vents. J'ai eu occasion d'en visiter plusieurs; elles contenaient un grand nombre de nids d'oiseaux aquatiques,

et quelquefois des vaches, bœufs ou moutons qu'un bon et abondant pâturage y avait attirés.

Les nombreux et intéressants travaux que je fus à même d'exécuter dans ces différents voyages obtinrent un résultat tel qu'ils me suggérèrent l'idée de revenir en France pour me procurer tous les instruments scientifiques qui pouvaient donner plus de généralité à mes recherches, et me faire bien apprécier les rapports qu'ont en général les sciences physiques avec les sciences naturelles proprement dites. Ce retour eut en effet lieu vers la fin de 1831 ; et après avoir fait construire par les meilleurs artistes cette belle collection de boussoles d'inclinaison, de déclinaison, d'intensité et de variations diurnes, et plusieurs autres instruments relatifs à la physique terrestre et à l'astronomie, instruments qui allaient mettre plus d'ensemble à mes travaux, et que je devais encore à la généreuse illustration du gouvernement chilien, je retournai dans ce lointain pays avec la ferme résolution de bien l'étudier, et le parcourir pour pouvoir le faire connaître un jour dans toute son étendue.

Je ne parlerai point à la Société de toutes les courses que j'ai pu faire depuis ce retour, et encore moins de la grande série d'observations de météorologie et de physique terrestre qui, pendant huit ans, et au moins sept fois par jour, se sont continuées sans aucune espèce d'interruption ; il me suffira de lui dire que je n'ai pas laissé une province, un seul petit département sans l'avoir parcouru et étudié dans tous ses détails, et que, de plus, je mettais à contribution toutes les personnes curieuses et intelligentes pour obtenir toutes ces notions qui sont au-dessus du pouvoir et de la bonne volonté du voyageur. Maintenant,

je lui demanderai la permission de l'entretenir un moment sur ces fiers et orgueilleux Araucaniens, peuple à jamais célèbre, qui fournit à Ercilla le thème de cette belle épopée, dont s'enorgueillit encore la littérature espagnole. Le long séjour que j'ai fait parmi eux m'a mis à même de les étudier sous tous les points de vue, et de pouvoir donner des renseignements susceptibles de les bien faire connaître.

L'Araucanie forme une grande province enclavée même dans le territoire chilien, et située entre les 36° 50' et 39° 33' de latitude S. et 75° 40' et 74° 2' de longitude O. de Paris. Les habitants n'appartiennent pas exclusivement à la race araucanienne; on y trouve encore des Puelches, des Picuntos et des Huilliches; mais en général ce sont les premiers de ces Indiens qui sont les plus nombreux; et sous ce point de vue, ils ont imprimé leur physionomie en imposant au pays le nom de leur nation, et aux habitants leurs mœurs, leurs coutumes et même leur langage. Tourmentés par un vif amour de la liberté, ils ont conservé jusqu'à présent une indépendance que ni la politique espagnole ni ses armes redoutables n'ont pu encore entamer. Toujours disposés à la guerre, et à défendre à toute outrance leurs droits et leurs frontières, ils ont osé faire face à leurs terribles ennemis, et par leur valeur et leur constance, ils ont pu jusqu'à présent conserver un terrain que, dans les premières années de la conquête, l'étonnement et la surprise leur avaient momentanément enlevé. Leurs armes consistent seulement en une lance ordinairement très longue; ils s'en servent avec beaucoup d'adresse et de courage, au point qu'ils attaquent avec un grand avantage la cavalerie chilienne; mais par contre, ils deviennent pru-

dents et craintifs devant les fantassins, et surtout devant l'artillerie, qu'ils redoutent, et qu'ils fuient même quelquefois.

Cet amour héréditaire qu'a l'Araucanien pour la liberté et l'indépendance a donné à ses habitudes un caractère de stabilité que trois siècles de contact avec la race espagnole n'ont pu encore effacer. Ce sont toujours les mêmes habillements, la même langue, cet amour décidé pour l'éloquence, seul plaisir d'esprit qui puisse attirer leur attention, parce qu'il doit souvent décider du sort de leur vie. Car l'éloquence chez eux est un talent de première nécessité ; elle leur donne de la considération, un certain respect, la préférence dans les emplois supérieurs, dans les parlements et même dans la nomination d'un cacique ou d'un gñendungu, chef militaire. Ennemis des villes et des villages, ils construisent leurs cabanes dans les endroits les plus isolés, pour jouir ainsi d'une parfaite solitude. Cependant ils sont d'un caractère communicatif et social ; ils aiment à se réunir pour se livrer à leurs amusements, ou assister à certaines cérémonies de peine ou de plaisir. A l'époque de la culture des terres ou de la récolte des fruits, ils travaillent en commun, s'aident mutuellement, et terminent leurs travaux par de grandes orgies, et quelquefois par des jeux nationaux.

Extrêmement adonnés à l'ivrognerie, ils font leurs boissons ou poulco avec différents fruits ou céréales ; et comme une force irrésistible les porte à tout boire et à ne rien garder, ils s'invitent réciproquement, et ne se séparent qu'après l'avoir entièrement terminée. Leur nourriture est simple et nullement épicée. Les Puelches se nourrissent une partie de l'année des fruits

du pin du pays (*araucaria*) , qu'ils récoltent en abondance dans les Cordillères et sur les montagnes de Nahuelbuta ; et les gens de la côte cultivent quelques légumes européens , et surtout des fèves et de la graine de lin , qu'ils aiment beaucoup. Ils préfèrent la viande de jument et de poulain à celle de vache et de mouton , et dans leurs voyages , et même chez eux , ils font usage d'une farine qu'on obtient avec l'orge rôtie , et qui , délayée avec de l'eau froide ou chaude , est connue sous le nom de houlpo ; c'est elle aussi qui fait la seule provision de guerre lorsqu'ils se voient obligés de se mettre en campagne.

Ils ont une religion très simple qu'ils professent même avec la plus grande indifférence. Les seuls monuments religieux que j'ai eu occasion de voir sont des peoutouès , espèces de fétiches naturels représentés par des rochers accidentés ou par un chemin étroit coupé naturellement sur la pente d'une montagne : placés dans des endroits très écartés , ils ne les vénèrent que par occasion , et lorsqu'ils vont les consulter pour savoir s'ils doivent vivre longtemps. A cet effet , ils font certaines expériences que dicte la forme ou la nature du peoutoué , et la réussite de cette expérience leur donne la solution du problème. Du reste , ils sont tout-à-fait sans culte , et ne manifestent d'autres sentiments religieux que celui de jeter , avant de boire , une partie de la chicha ou boisson contenue dans le verre , cérémonie toute passive , qui nous rappelle jusqu'à un certain point ces sortes de libations que faisaient les anciens Romains dans des circonstances à peu près semblables.

L'idée d'une vie éternelle ne leur est pas étrangère ; ils croient à l'immortalité de l'âme , et la mort n'est

pour eux qu'un voyage d'outre-mer pour aller habiter des îles plus ou moins agréables. Ils n'ont ni prêtres ni ministres religieux, mais des dOUNGoubé ou devins, et des machis, espèces de médecins, dont les devoirs sont de chasser le grand huecuvu, esprit malfaisant, et cause première de toutes les maladies qui affligent le genre humain. Pour arriver à ce but, ils emploient le bruit des tambours, les houras des enfants, les cris de douleur et d'excitation des parents, enfin tout ce que peuvent inventer la frayeur et la crainte. Le machi, de son côté, conjure le huecuvu, soit en suçant la partie malade du souffrant, soit en chantant au son de la huassa des couplets de plaintes et de malédictions; quelquefois encore, pour apaiser la ténacité de sa colère, il immole un animal à livrée noire, et suçant son cœur tout palpitant, il en asperge le malade et tout ce qui l'entoure.

Cette cérémonie, toute superstitieuse, n'obtient pas toujours les résultats désirés; assez souvent le malade meurt, et dans ce cas on fait venir un dOUNGoubé ou devin pour qu'il fasse connaître l'auteur de cette mort; car cet événement n'est jamais naturel pour eux: il est occasionné par quelque personne de la tribu, esprit malfaisant, véritable sorcier dont la société doit faire une prompte et terrible justice! Il y a de ces dOUNGoubé d'une réputation telle, qu'on va les consulter quelquefois à plus de cent lieues; à cet effet, on leur porte un peu des sourcils, des ongles, de la langue et de la plante des pieds du défunt, et avec ces faibles débris, qui deviennent bientôt le sujet de cérémonies toutes fort ridicules, le devin, d'un ton doctoral, dénonce le prétendu malfaiteur, véritable arrêt de mort qu'il doit subir au milieu d'un grand feu, et aux cris de cette foule pleine

d'audace et d'irritation. Jamais je ne pourrai oublier les horreurs que dans une pareille circonstance on fit souffrir à une pauvre et vieille femme qui , au dire du devin , se trouvait impliquée dans la mort d'un gulmen ou noble du pays ; ses souffrances durèrent plus d'une demi-heure, et ce ne fut qu'après ce temps qu'on la jeta dans un grand brasier, où elle fut bientôt réduite en cendres.

La position malheureuse de ces superstitieux sauvages n'a rien cependant qui doive nous étonner ; car si nous ouvrons nos propres annales , nous verrons que ces mêmes croyances et préjugés existaient chez les anciens Juifs , qui étaient persuadés que le démon seul tourmentait les épileptiques , et quelques uns parvenaient , disait-on , à faire sortir des couleuvres , vipères et autres reptiles du corps des ensorcelés. Et sans remonter à cette vieille époque, n'a-t-on pas vu au *xvii^e* siècle, en Angleterre et en Allemagne, des milliers de personnes brûlées vivantes , parce qu'elles étaient soupçonnées d'avoir des intelligences secrètes avec les diables ? et même ces croyances n'existent-elles pas encore dans certaines parties de l'Europe , où les prières et les amulettes sont encore en grande vénération ? Ainsi , ces coutumes barbares n'appartiennent pas seulement à ces sauvages , puisque les nations les plus illustres en signalent encore de fortes traces. Il en est de même des autres coutumes ; et lorsque le voyageur philosophe étudiera les mœurs des Indiens sous un point de vue rationnel et comparatif , il verra que notre intelligence, presque instinctive à cet égard, a marché à peu près sur le même plan dans les premières phases de notre civilisation.

Après avoir terminé les voyages que j'avais à faire

dans cette belle république , après en avoir levé la carte, et récolté en abondance tous ces objets qui doivent nous servir pour publier son histoire naturelle, j'allai me fixer à Santiago, sa capitale, pour me livrer à des recherches de géographie politique. Le gouvernement , toujours prêt à faciliter mes travaux , fit mettre à mon entière disposition les archives de l'État et celles de chaque administration , de sorte qu'il me fut possible d'obtenir tous ces vieux documents, lesquels, réunis aux modernes que je possédais déjà , me mettront à même de faire connaître la statistique de ce pays sous un point de vue tout à la fois historique et comparatif. En raison de ma belle position, je ne négligeai point tout ce qui était relatif à l'histoire, presque totalement ignorée de cette nation; et pour rendre ce travail aussi complet que possible, j'allai passer plusieurs mois à Lima, pour faire d'autres recherches dans les archives de la vice-royauté, qui, jusqu'à l'époque de l'indépendance, avait été le dépôt général de toute la correspondance politique et administrative du gouvernement chilien. La présence au Pérou de l'armée chilienne, qui s'était en quelque sorte rendue maîtresse de cette république, et l'influence de son illustre général Don Manuel Bulnes, facilitèrent d'une singulière manière ces sortes de recherches, et augmentèrent considérablement mes collections de documents, du plus haut intérêt et de la plus grande authenticité. A cette époque, je possédais, à part ces documents, quinze histoires manuscrites et inédites sur le Chili, et depuis cette époque j'ai pu élever ce nombre jusqu'à celui de vingt-deux.

Dans quelques courses scientifiques que je fis aux environs de Lima, j'eus occasion de visiter un petit

nombre de monuments antiques, précieux restes d'industrie et de civilisation péruvienne, qui nous font regretter l'espèce de vandalisme qui animait à cette époque reculée la superstitieuse bravoure du peuple conquérant. Ces monuments, dignes de toute admiration, se trouvent en bien plus grande abondance dans l'intérieur du pays; ils fourmillent dans les vallées voisines du Cusco, et les fondements mêmes de cette grande ville en sont entièrement composés. Quoique tout-à-fait étranger aux sciences archéologiques, cependant un pouvoir presque magique me porta vers ces lointaines régions dans le but de visiter au moins, à titre de curieux, ces précieux débris d'une puissance à jamais célèbre. Je sortis donc de Lima, accompagné de trois domestiques ou préparateurs, emportant avec moi mes boussoles de déclinaison, de variation et d'intensité magnétique, un bon sextant, deux chronomètres et plusieurs autres instruments de physique terrestre et de météorologie. Après quatre jours de marche, nous franchîmes la première Cordillère par le col de Tingo, élevé de 4,815 mètres au-dessus du niveau de la mer. Nous y éprouvâmes ce singulier malaise, effet de la grande raréfaction de l'air, et connu en Amérique sous le nom de soroche, pouno, etc. On ne peut mieux le comparer qu'à un véritable mal de mer; ce sont les mêmes symptômes, les mêmes souffrances, douleurs de tête, vomissements, et un abattement tel qu'il rend la vie presque à charge, et m'empêchait d'aller consulter mes baromètres et thermomètres qui n'étaient qu'à deux pas de moi. Ce malaise me dura quelque temps; mais dans la suite, je finis par m'habituer à cette rareté de l'air, et je pus faire osciller mes aiguilles d'intensité à une hauteur de

4,685 mètres, et exécuter plusieurs autres travaux de physique terrestre sans en être sensiblement incommodé.

Après avoir franchi la première Cordillère, nous suivîmes une route de plus de cent soixante lieues, constamment entrecoupée d'affreuses vallées et de hautes montagnes, et dont les limites extrêmes de hauteur oscillaient entre celle du col de Tingo et celle du pont de l'Apuricnac, qui est de 1,994 mètres. Nous visitâmes successivement Tarma, dont les environs me signalèrent encore des restes de ce grand chemin qui, du temps des Incas, joignait la capitale du Quito à celle de Cusco; Guancavelica, avec ses riches mines de mercure; Ayacucho ou Guamanga, qui donna définitivement l'indépendance au Pérou; Andahuayla et Abancay, si justement renommés par la beauté et la bonté de leurs sucres; enfin le Cusco, où nous arrivâmes après un mois d'un voyage extrêmement pénible à cause de l'aspérité du chemin et de la rapidité de ses pentes.

Il me serait impossible de décrire ici les émotions presque religieuses que j'éprouvai lorsqu'en descendant du haut de la porte de l'aqueduc, j'aperçus cette ville qui déjà me rappelait la grandeur d'un peuple vertueux, entièrement éteinte. La vallée qui s'étend au loin n'offre rien de bien intéressant; au contraire, dénuée d'arbres et presque de végétation, bordée de montagnes frappées de la plus affreuse aridité, elle présentait un paysage plein de tristesse et de monotonie. On a peine à concevoir comment les Incas ont pu s'établir dans un endroit si sauvage, lorsque des vallées voisines pleines de sites de toute beauté auraient dû les inviter à un choix plus riant et plus digne de

leur haute position ; on s'en étonne bien plus encore lorsqu'on voit les travaux qu'ils firent exécuter pour vaincre la nature et embellir une ville dont le principal mérite était en quelque sorte l'irrégularité du terrain. Le Cusco, adossé en effet sur le penchant d'une colline, et à une hauteur absolue de 3,499 mètres, présentait dans le principe une ville sans ordre et sans plan. Des rues très étroites conduisaient de la place au temple des Vierges ou Acllas, aujourd'hui monastère de Santa-Catilina, et au temple du Soleil, dont la base a servi de fondement au couvent de Santo Domingo. A l'extrémité de ce couvent, on voit encore une espèce de terrasse dont le mur est d'un fini jusqu'ici inconnu en Europe. Les pierres sont si bien superposées et si bien unies, qu'il serait difficile de passer la pointe d'un canif dans le plan de jonction. Les murs des rues, quoique moins bien achevés, n'en sont pas moins surprenants à cause surtout de l'enchevêtrement des angles sortants et rentrants qui terminent le pourtour des pierres, et qui donne à la masse un certain air cyclopéen. Mais c'est au sommet de Sarsahuaman, colline qui domine la ville, qu'il faut aller admirer ces gigantesques forteresses, construites, non avec des pierres ni des roches, mais avec de véritables rochers singulièrement taillés, et placés de manière à pouvoir encore résister une longue suite de siècles aux injures du temps et des hommes ; c'est aussi du sommet de cette colline remplie de monuments d'une forme bizarre, incompréhensible, que l'on peut jeter un regard d'ensemble sur toute la vallée et sur toute la ville, disposée en amphithéâtre, avec des rues souvent tortueuses, cas fort rare en Amérique, et ses superbes églises, riches en grandeur et en sculpture, et que ne

désavoueraient pas nos plus belles villes d'Europe. Malheureusement, ces monuments, qui surpassent presque en beauté tout ce qu'on peut voir dans ce genre en Amérique, commencent à vieillir, et de plus à se ressentir de l'espèce d'indifférence avec laquelle on les regarde.

Si maintenant, poussé par la curiosité ou par esprit d'observation, on parcourt les environs du Cusco, et même une partie de son département, les monuments antiques se présenteront bien plus frais et bien plus nombreux : c'est que, placés à une certaine distance de toute civilisation, les matériaux dont ils sont construits ne peuvent donner aucune prise à l'avidité de l'habitant, et alors leur solide et colossale structure se charge avec succès de cette intéressante conservation. C'est ainsi qu'entre Abancay et Sahuil, dans un endroit appelé Coyaftiana, j'ai vu des maisons de plaisance presque entières creusées dans le roc, et entourées d'autres pierres isolées, avec des figures représentant des singes, des crapauds, des renards, des couleuvres, des plans de ville, des dessins géométriques, etc. ; dans d'autres endroits, comme à Curahuassi, qui était le jardin botanique des anciens Incas, Limatambo, non moins renommé par ses plantes médicinales, Zurita, Oropessa, etc., on voit de grandes forteresses, citadelles, andennes, et même des villes à demi ruinées, quelquefois très grandes, et placées au sommet des collines, en général dépourvues d'eau jusqu'à plus d'une lieue à la ronde ; singularité bien notable, dont aujourd'hui encore les habitants ne peuvent se rendre raison. La vallée d'Urubamba n'est pas moins remarquable par la présence de ces sortes d'antiquités. Extrêmement fertile et pittores-

que , jouissant d'un climat doux et serein , elle attira dès le commencement l'attention des anciens Incas , qui y firent construire ces beaux palais et châteaux , pour y passer une partie de l'année. C'est dans la même vallée , et à une petite distance d'Urubamba , que se trouve Ollaytaytambo , petit village tirant son nom du fameux général Ollaytay , qui , du temps de l'Inca Tupac-Inca-Yupanqui , eut l'audace d'enlever une Gnusta ou fille de l'Inca , vouée au culte du Soleil. Ce grand sacrilège , alors sans exemple dans les annales de Cusco , fit une telle sensation , que Ollaytay , obligé de se sauver , alla se retirer à l'endroit qui porte son nom , où , pour se défendre , il fit élever des forteresses qui surpassaient presque tout ce qui avait été fait jusqu'alors. Ni savants ni voyageurs n'ont encore parlé de ces beaux monuments , dont quelques uns sont presque encore intacts. Garcilasso et les autres historiens n'ont même pas connu ce fait. d'une haute portée dans l'histoire des Incas ; il n'a été conservé que par tradition , et il n'y a pas longtemps qu'un curé de Sicuani , Don Antoine Valdès , en fit le sujet d'une espèce de mélodrame intitulé : *les Rigueurs d'un père* , et écrit en langue quechua. Enfin , un autre pays , digne aussi de l'attention de l'historien et de l'archéologue , c'est Vilcobamba , dernier retranchement des Incas contre le pouvoir des Espagnols. Situé à une très grande hauteur , il abonde encore en forteresses , andennes ; et c'est aux environs que l'on trouve la mystérieuse Choquiquiraou , ville immense , embellie de beaux édifices , de superbes colonnes , et que le hasard naguère fit découvrir. Malheureusement ensevelie sous une forte végétation , elle est devenue le repaire des ours , des jaguars et d'autres animaux non moins féroces.

Les Indiens du Cusco sont à peu près civilisés ; ils obéissent aux lois du gouvernement péruvien , et contribuent aux besoins de l'État par un tribut qu'ils paient depuis quinze jusqu'à soixante ans ; ils parlent très rarement l'espagnol , et toujours le quechua , qui est leur langue naturelle. Quoique quelques uns tiennent un rang distingué , cependant ils appartiennent en général à une classe assez misérable et chargée du travail le plus grossier. Ceux de la campagne sont ou bergers ou agriculteurs ; les premiers vivent dans des régions extrêmement élevées , occupés du soin de leurs troupeaux de moutons et du travail de la laine. Quoique constamment à une hauteur de 10 à 14,000 pieds , cependant ils ne sont nullement incommodés de la grande rareté de l'air ; ils marchent et courent avec autant de facilité que nous dans les plaines basses : aussi trouve-t-on dans ces régions les villes et les villages les plus élevés de notre globe ; Ocoruro à 4,232 mètres de hauteur absolue : Condoroma à 4,343. On voit quelques maisons de poste , celle par exemple de Rumihuassi , qui s'élèvent jusqu'à 4,685 mètres , et des maisons de bergers jusqu'à 4,778 mètres , c'est-à-dire presque à la hauteur du Mont-Blanc , qui est la montagne la plus élevée de l'Europe. A ces grandes hauteurs , l'agriculture n'a plus de prise sur les plantes de l'Europe ; la pomme de terre , le blé , n'y prospèrent plus , et on n'y cultive que l'orge , qui ne fleurit jamais , et s'élève à peine à la hauteur d'un demi-pied. Les Indiens agriculteurs habitent les plaines ou endroits peu élevés , où ils s'occupent exclusivement de la culture des terres. Comme les Indiens pasteurs , ils aiment passionnément les chants nationaux , et surtout ces touchantes et mélancoliques yaviries , qui

donnent tant de sensibilité à l'âme et de tendresse au cœur ; l'effet qu'elles produisent sur eux est prodigieux ; on ne peut que le comparer à celui que produit le ranz des vaches sur le cœur du Suisse hors de sa patrie ; ils les chantent chez eux , ils les chantent en voyages , et souvent j'ai vu de jeunes demoiselles les chanter pendant que les hommes étaient occupés à labourer la terre : on croirait qu'elles le font pour les exciter au travail , et pour leur en faire oublier les peines.

Le Pérou, comme le Chili, a aussi ses Indiens barbares et tout-à-fait indépendants. En raison de la vaste étendue de cette république, ces Indiens y sont incomparablement plus nombreux , et habitent tous sans exception ces immenses forêts vierges , cause première de cette indépendance. Ceux que j'ai visités, savoir, les Chahuaris , les Tuyunires, les Paucartambinos, etc. , ne peuvent nullement soutenir la comparaison avec les Araucaniens. Ils sont traitres, méfiants, et on ne trouve jamais chez eux cette fierté et cette bravoure qui caractérisent à un si haut degré les Indiens du Chili. Armés seulement de la flèche, ils s'en servent, suivant sa forme ou sa longueur, pour la pêche, pour la chasse ou pour la guerre ; ces dernières sont le plus souvent dentelées et même quelquefois empoisonnées. Les Chahuaris se couvrent le corps avec une espèce de chemise d'un coton particulier au pays, et qu'ils tissent eux-mêmes ; les autres sont tout-à-fait nus, se barbouillent de mille couleurs , et ornent leur figure par de gros morceaux de bois qu'ils mettent au cartilage inférieur des oreilles et au-dessous de la lèvre inférieure. Aux commissures de ces lèvres , ils plantent de petits tuyaux de canne avec de longues plumes peintes , et quelquefois festonnées. Du reste , cette figure est sans expression ,

sans physionomie; elle ne signale véritablement que des traits. Leur intelligence est assez bornée; ils ne savent compter que jusqu'à quatre, et ils ne manifestèrent aucune surprise en voyant quelques dessins que je fis devant eux. Leur langue est douce, agréable et cadencée; elle varie à l'infini; mais ce qu'elle présente de particulier, c'est que les noms de toutes les parties du corps commencent par la même syllabe; ainsi, la syllabe *hua* caractérise les *Paucartambinos*: *huácu*, la tête; *huanamu*, le nez; *huaquista*, la bouche, etc. Chez les *Ghahuaris*, c'est la syllabe *pi*: *piguito*, la tête; *pígrimari*, le nez; *pichera*, la bouche, etc. Cette tribu offre une autre particularité bien notable: séparée en deux, la nouvelle conserva sa langue mère, mais changea la première syllabe de ces parties du corps: ainsi, au lieu de *pi*, c'est *ni*: *niguito*, la tête; *nigrimari*, le nez; *nichera*, la bouche, etc. D'après cela, on voit que cette singulière construction, digne de fixer l'attention des philologues, donne un air de famille à la tribu, et leur sert en quelque sorte de blason. Leurs habitudes sont toutes sauvages, et à part le caractère, on trouve dans ces habitudes une grande analogie avec celles des *Araucaniens*, éloignés de plus de huit cents lieues: ce sont les mêmes préjugés, les mêmes croyances; ce sont encore les sorciers ou esprits malins qui occasionnent les maladies, et des *siripigaris* ou médecins occupés à les chasser du corps par des succtions, par des cris, par des chants, et par tous ces moyens que nous avons vu pratiquer en *Araucanie*; nouvelle preuve qui vient à l'appui de notre opinion sur l'identité de cet instinct universel qui, dans le commencement de nos sociétés, a présidé à la marche et au développement de notre civilisation.

De retour au Cusco , après une absence de plus de deux mois, je m'occupai à faire encore quelques recherches de statistique , à lever le plan de la ville et à dessiner plusieurs anciens monuments. Ensuite je me mis en route pour Arequipa en passant par un chemin dont la plus petite hauteur a été de 3,189 mètres, et qui s'est élevé insensiblement jusqu'à celle de 4,943. C'est dans ces régions élevées que se présentent, sur une échelle vraiment magique, tous ces phénomènes relatifs à la météorologie. Tous les jours, depuis une heure jusqu'à cinq heures du soir, l'atmosphère est continuellement embrasée par d'immenses éclairs, et tourmentée par des pluies de grêles et par des coups de tonnerre dont on ne peut avoir aucune idée en Europe. Le voyageur, d'un pas inquiet et silencieux, parcourt quelquefois avec danger, mais toujours avec crainte, ces mornes solitudes que le manque de végétation rend encore plus mélancoliques. Nous mîmes quinze jours pour arriver à Arequipa, ville qui du haut du chemin de Cangallo nous fit l'effet d'une ville ruinée et placée dans un désert de sable au milieu d'une véritable oasis. D'Arequipa, je pensais retourner au Chili par la Bolivie, Salta et le Tucuman; malheureusement les bruits de guerre m'empêchèrent d'exécuter ce grand voyage; je ne pus pas non plus traverser le vaste désert d'Atacama à cause de la grande sécheresse de l'année; je me vis donc obligé de m'embarquer une seconde fois pour le Callao, et de là pour le Chili, où j'arrivai après une absence d'un peu plus d'une année. J'allai passer encore quelque temps à Santiago, pour y terminer mes travaux historiques et statistiques, et ensuite je revins en France, pour publier, à l'aide de quelques savants collaborateurs et de mes nombreux

manuscripts, une bonne histoire physique et politique de la république du Chili. Le gouvernement chilien, que l'on trouve toujours prêt lorsqu'il s'agit de l'illustration de son pays, a bien voulu faire les frais d'une grande édition en langue espagnole ; tout me fait espérer qu'une édition en langue française se publiera en même temps.

Exposé des travaux de l'expédition américaine pendant les années 1838, 39, 40, 41 et 42, lu à l'Institut national de Washington par son commandant Charles WILKES, Esq.

(Analyse par M. DAUSSY.)

Le premier voyage scientifique exécuté par les Américains a été terminé cette année ; le capitaine Wilkes est rentré le 9 juin à New-York, après plus de 4 ans d'absence. Il a lu, le 20 du même mois, à l'Institut national de Washington, une Notice très étendue sur cette expédition. Nous allons donner un extrait de cette Notice, car ce voyage est un des plus importants qui aient été entrepris, et il se rattache en outre à la grande découverte du continent antarctique. P. D.

EXPÉDITION AMÉRICAINE.

L'expédition partit de la Chesapeake, le 18 août 1838 ; elle était composée de deux sloops, *le Vincennes* et *le Peacock* ; d'un brick, *le Porpoise* ; de deux schooners, *Sea-Gull*, *Flying-Fish*, et d'une gabare, *le Relief*. Ce dernier bâtiment, destiné à transporter les supplé-

ments de provisions, fut envoyé directement à Rio-Janeiro, tandis que les cinq autres touchèrent d'abord à Madère, où les observations furent commencées, et ensuite aux îles du cap Vert avant de se rendre à Rio. Dans ces traversées, on rechercha diverses vigies qui avaient été indiquées par des navigateurs, et dont on ne trouva aucune trace (1). L'expédition resta à Rio-Janeiro depuis le 24 novembre 1838 jusqu'au 6 janvier 1839; de ce point elle se rendit au Rio-Négro, où elle arriva le 27 et où elle resta six jours; puis, après avoir doublé le cap Horn, elle mouilla, le 16 février, au Port Orange, sur la Terre de Feu. Ici l'expédition se divisa : *le Peacock* et *le Flying-Fish* furent envoyés dans l'O. vers le point où Cook avait dépassé le 60° degré de lat., et qui se trouve par environ 107° de long. O. ; *le Relief*, avec les naturalistes de l'expédition, devait pénétrer dans le détroit de Magellan, par le passage de Breck-Nock (2), et revenir ensuite au port Orange; *le Vincennes* fut laissé au port Orange, et M. Wilkes, avec *le Porpoise* et *le Sea-Gull*, partit le 24 février, pour explorer la mer Antarctique entre les îles Powells et la terre de Palmer. Il visita environ 30 milles de cette côte jusqu'au point où elle tourne vers le S.-S.-E., et auquel il donna le nom de cap Hope :

(1) M. Wilkes indique que la méthode suivie pour explorer les positions où des vigies avaient été annoncées, était d'établir les cinq bâtiments en ligne droite à 4 ou 5 milles l'un de l'autre, et de courir ainsi pendant 50 à 60 milles, de manière à passer sur la position indiquée. D'après cette manière d'opérer, il est évident qu'aucun danger hors de l'eau ne pouvait échapper; mais on n'en peut pas dire autant des bancs qui restent à quelque profondeur au-dessous de la surface, et qu'il est bien difficile de distinguer s'ils ne brisent pas.

(2) Ce passage est situé à l'extrémité S.-E. de la Terre de Feu, et conduit dans le détroit de Magellan en passant par l'un des détroits situés à l'E. et à l'O. de l'île Clarence.

ce cap est haut et couvert de neige comme toutes les terres de cette contrée ; on visita ensuite les îles Shetland, et on rectifia la position de quelques pointes, autant que le permit le temps, qui fut presque constamment mauvais pendant les 36 jours qu'on resta dans ces régions glacées (1).

La mission du *Peacock* et du *Flying-Fish* avait principalement pour but de s'assurer si la barrière de glace s'était avancée vers le N. depuis Cook. Le résultat de cette croisière, où les deux bâtiments coururent de grands dangers, jettera un grand jour sur l'état de la glace dans ces parages. *Le Peacock* se rendit ensuite à Valparaíso, et *le Flying-Fish* revint au port Orange.

Le Relief n'était pas arrivé au rendez-vous lorsque M. Wilkes revint de son expédition dans les glaces avec *le Porpoise* et *le Sea-Gull* ; il laissa donc dans ce port ce dernier bâtiment avec *le Flying-Fish*, et se dirigea avec *le Porpoise* sur Valparaíso, qu'il atteignit le 15 mai. Là il apprit que *le Relief*, ayant perdu toutes ses ancres devant l'île Noire, avait abandonné ses recherches et s'était dirigé sur Callao, ne voulant pas se risquer à mouiller à Valparaíso dans la saison des vents de N. Le 19 mai, *le Flying-Fish* arriva ; il s'était séparé du *Sea-Gull* le 29 avril, au large du cap Horn, et depuis ce moment on n'a plus entendu parler de ce dernier bâtiment. Cet événement malheureux fut une grande perte pour l'expédition.

Le 6 juin, on atteignit Callao, d'où le capitaine Wilkes résolut de renvoyer *le Relief* en Amérique, en

(1) La même côte avait été explorée l'année précédente par M. d'Urville, et la carte qu'il en avait dressée a été publiée en janvier 1838.

lui faisant déposer les provisions de l'expédition aux îles Sandwich et à Sydney.

Le 12 juillet, *le Vincennes*, *le Peacock*, *le Porpoise* et *le Flying-Fish* quittèrent Callao et se dirigèrent sur l'archipel des Pomotou, pour l'examiner; quelques notes données par l'amiral Krusenstern leur servaient de guide. L'île Clermont-Tonnerre fut la première qu'ils visitèrent; la position qu'on obtint pour cette île s'accorda avec celle de M. Duperrey; il en fut de même pour l'île Serle. On constata qu'il n'existe aucune île entre Clermont-Tonnerre et Serle, que l'on vit en même temps du haut des mâts, et dont la distance fut obtenue, et par le loch perpétuel, et par des observations. Les îles de ce groupe, dont le contour fut exploré avec des embarcations et sur lesquelles on descendit, sont au nombre de 28; le capitaine Wilkes observa sur l'île Peacock l'éclipse de soleil du mois de septembre 1839.

Les îles qui se trouvaient hors de la route des bâtiments furent visitées l'année suivante; on en parlera plus tard; les chronomètres donnèrent la longitude de la pointe Vénus avec exactitude. On leva les plans des ports de Matavai, Papoa, Tanoa et Papeïti; des observations de marées prouvèrent que lorsque les vents généraux ne soufflent pas, elles suivent les lois ordinaires.

Les navigateurs qui nous ont précédés, dit M. Wilkes, ayant annoncé que le corail paraissait croître sur le banc du Dauphin, je portai mon attention sur ce point. Les sondes me parurent ne donner qu'un résultat peu satisfaisant. Désirant donc établir une marque à laquelle on pût rapporter les observations futures, je fis établir sur la pointe Vénus un pilier en pierre,

dont l'élévation du sommet au-dessus du niveau des sondes prises sur le banc du Dauphin, fut exactement déterminée ; une ligne tracée sur la pierre indique dans quelle direction ces sondes ont été prises. La pierre fut placée par les chefs, sous la protection du Tabou ; elle est enfoncée de 4 pieds dans le sol ; on peut donc espérer que les navigateurs futurs trouveront là un moyen exact de comparer leurs observations avec les précédentes.

Des excursions furent faites sur la montagne du lac et sur divers autres pics. *Le Peacock* resta à Papeiti, pour quelques réparations. *Le Porpoise* fut détaché, pour déterminer quelques îles et récifs que l'on dit exister entre Otaïti et les îles des Navigateurs. *Le Vincennes* se dirigea vers le même groupe, en passant à travers les îles de la Société, et visita en passant Eiméo. Les deux bâtiments se rejoignirent à l'île Rose, la plus E. des îles des Navigateurs. Après avoir exploré ensemble les îles orientales du groupe, *le Porpoise* fut envoyé pour lever l'île Savaii, et pour mettre à terre sur cette île et sur celle d'Upolu des officiers qui devaient observer les marées. *Le Vincennes* mouilla dans le port de Pago-Pago, sur l'île Tutuilla, où il fut rejoint par *le Peacock* et *le Flying-Fish* ; ces deux bâtiments furent ensuite détachés pour aller explorer l'île Upolu. La reconnaissance de ces îles, de leurs ports et des récifs qui les environnent, a été faite avec beaucoup de détails, et ce qui n'avait pas pu être fait cette année, fut complété l'année suivante par une partie de l'expédition qui fut envoyée dans ce but.

Le 10 novembre, tous les bâtiments de l'expédition se réunirent au port Apia, et comme il était trop tard pour espérer pouvoir reconnaître les îles Fiji, le capi-

tainé Wilkes fit route pour Sydney, où il arriva le 28 novembre. Le 29 décembre 1839, l'expédition quitta Sydney pour s'avancer vers le pôle. Les personnes chargées des observations scientifiques pouvant être plus avantageusement employées à la Nouvelle-Zélande que dans les glaces, elles furent laissées à Sydney, avec l'ordre de rejoindre l'expédition à la baie des Iles.

Nous laisserons parler ici le capitaine Wilkes lui-même, nous réservant de discuter plus loin le point si intéressant de la première découverte (1).

« En parlant de notre croisière dans les glaces, il est nécessaire que j'entre ici dans quelques détails non seulement pour soutenir nos droits à la première découverte, mais encore pour répondre à une accusation portée à tort par le capitaine Ross, lorsqu'il a dit qu'il avait passé sur un point de l'Océan où j'avais annoncé qu'il existait une terre.

« Le but que je me proposais était d'atteindre la plus haute latitude possible entre les méridiens de 160 et 45° E. en allant de l'E. à l'O. ; tels étaient en substance les ordres que j'avais donnés aux différents bâtiments, et le rendez-vous en cas de séparation était le long de la barrière de glace par 105° de longitude E. (2)

(1) Il était en effet d'une impartiale justice de donner textuellement le rapport de M. Wilkes; nous trouvons dans les journaux américains qui contiennent le procès qu'il a eu à subir des détails que nous donnerons plus loin, et qui éclairciront beaucoup les faits: ils établiront, je crois, d'une manière certaine, que si le 22 janvier une circonstance fortuite avait forcé l'expédition américaine à s'éloigner de ces parages, il ne résulterait de cette expédition aucune certitude sur l'existence du continent austral, tandis que les équipages de l'*Astrolabe* et de la *Zélée* avaient mis pied à terre dessus le 21.

(2) Toutes les longitudes données ici sont rapportées au méridien de Greenwich.

D'après l'expérience que j'avais eue des glaces dans la première année, j'avais résolu de laisser chaque bâtiment libre de sa manœuvre, aussitôt que nous aurions atteint les glaces. Le 2 janvier nous perdîmes de vue le *Flying-Fish*, et le 3 le *Peacock*. Le *Vincennes* et le *Peacock* atteignirent la barrière le 11 janvier, par $64^{\circ} 11'$ de latitude S. et $164^{\circ} 53'$ de longitude E.; ils furent séparés le lendemain par la brume. Le *Peacock* atteignit les glaces le 15, et le *Flying-Fish* le 21 janvier.

• La coloration de l'eau fut bientôt remarquée, et on aperçut un grand nombre de phoques et de pingoins; mais aucune apparence de terre jusqu'au 15, 16 et 17, par 160° de longitude E. et $66^{\circ} 30'$ de latitude S.

• Le *Peacock*, le *Porpoise* et le *Vincennes* sont d'accord là-dessus, quoique plusieurs personnes doutassent de l'existence de la terre, la considérant comme une trop bonne nouvelle pour être vraie.

• Dans la matinée du 19 janvier, la terre fut reconnue positivement à bord du *Vincennes* et du *Peacock*, quoiqu'on en fût éloigné de plusieurs milles (1).

• En essayant d'atteindre la terre, le *Peacock* éprouva un grave accident le 24 janvier; il avait eu la veille une sonde de 320 brasses (585 mètres) fond de vase bleue et de gros gravier. L'avarie était si forte que ce bâtiment fut obligé de retourner sur-le-champ à Sydney, où il arriva le 21 février. Quand on l'examina, on trouva qu'il était miraculeux qu'il eût gagné ce port (2).

(1) Voyez plus loin la discussion à ce sujet.

(2) On se demandera peut-être comment, dans une circonstance aussi périlleuse, le *Peacock* se dirigea sur Sydney lorsqu'il avait sur sa route, 200 lieues avant, Hobart-Town, qui pouvait lui présenter toutes les ressources nécessaires.

» *Le Flying-Fish* ayant rencontré un temps trop dur pour rester plus longtemps dans ces parages, retourna vers le nord le 5 février.

» *Le Vincennes* et *le Porpoise* continuèrent de longer la glace jusque par 97° de longitude E. voyant le terre et s'en approchant de temps en temps, depuis 10 milles jusqu'à $\frac{3}{4}$ de mille, selon que la banquise le permettait.

» Le 29 janvier, nous entrâmes dans ce que j'ai nommé baie Piners, la seule place où nous eussions pu débarquer sur des rochers nus ; mais nous fûmes repoussés par un de ces coups de vent soudains qui sont ordinaires dans ces mers. Nous sortîmes de cette baie en sondant par 30 brasses. Le coup de vent dura 36 heures, et après avoir échappé plusieurs fois de très près à nous briser contre les glaces, nous nous trouvâmes à 60 milles sous le vent de la baie. Comme il était alors probable que la terre que nous avions découverte était d'une grande étendue, je pensai qu'il était plus important de la suivre vers l'O. que de retourner pour débarquer à la baie Piners, ne doutant pas d'ailleurs que nous ne trouvassions l'occasion de le faire sur quelque point plus accessible. Je fus cependant trompé dans cette attente, et la banquise nous empêcha constamment d'approcher de la terre.

» Nous rencontrâmes sur la limite de la banquise de grandes masses de glace couvertes de vase, de roches et de pierres, dont nous pûmes prendre des échantillons aussi nombreux que si nous les avions détachés des rochers eux-mêmes. La terre couverte de neige fut aperçue distinctement en plusieurs endroits, et entre ces points, les apparences étaient telles qu'elles ne laissèrent que peu ou même aucun doute dans mon

esprit qu'il n'y eût là une ligne continue de côtes qui méritât le nom que nous lui avons donné de continent antarctique.

• Lorsque nous atteignîmes le 97° degré E., nous trouvâmes que la glace se dirigeait vers le nord ; nous la suivîmes dans cette direction, et nous arrivâmes, à quelques milles près au point où Cook avait été arrêté par la barrière de glace en 1773. Ici le temps devint si mauvais et la saison était si avancée, que je pensai que ce serait perdre son temps que d'essayer à s'avancer à l'O. En conséquence, le 23 février je me dirigeai sur la Nouvelle-Zélande, puis ensuite je préfèrai me rendre à Sydney, où je trouvai le *Peacock* en réparation. C'est alors que j'appris que l'on avait eu connaissance à Sydney du récit des découvertes faites par le baleinier anglais Balleny, à l'est et tout près du point où nous avions atteint la banquise, c'est-à-dire par 165° de longitude E. et un peu au S. de notre latitude.

• Nous apprîmes aussi que le capitaine Ross était parti d'Angleterre et qu'on attendait son arrivée. Dans le rapport que j'envoyai au gouvernement, j'annonçai que la découverte avait été faite le 19 janvier 1840, jour où je fus convaincu de l'existence de la terre, par 154° 36' de longitude E. Dans une dépêche suivante, datée de la Nouvelle-Zélande, et après que j'eus reçu les rapports de tous les bâtiments, je trouvai que nous pouvions réclamer la découverte de la terre jusqu'à 160° E., et quelques jours avant le 19 : c'est ce que je fis.

• Pendant notre excursion et tandis que nous longions la barrière de glace, j'avais préparé une carte sur laquelle j'avais tracé la terre, non seulement où nous avions déterminé positivement son existence, mais encore dans les points où les apparences indiquaient

qu'elle devait se trouver ; elle formait ainsi une ligne continue entre 160° et 97° de longitude E. J'avais une copie de cette carte sur laquelle on avait placé la terre supposée vue par Balleny, par 165° E. Cette copie, avec mes notes, expériences, etc., fut envoyée au capitaine Ross par l'entremise de sir George Gipps, à Sydney, et j'ai appris depuis que le capitaine Ross l'avait reçue à son arrivée à Hobart-Town, quelques mois avant son départ pour le S. »

(M. W. rapporte ici la lettre qu'il écrivit au capitaine Ross; elle n'apprend rien de nouveau, si ce n'est que la baie Piners dont il a été question ci-dessus, se trouve par 140° E. (137° 40 E. de P.), par conséquent, au point où M. d'Urville débarqua le 21 janvier. Cette baie est donc formée au S. par la terre, et à l'O. par la banquise qui, dans cet endroit, court au N.-E., et à travers laquelle *l'Astrolabe* tenta vainement de pénétrer.)

» Comme je l'ai remarqué ci-dessus, j'avais placé sur ma carte originale la position supposée des îles ou de la terre Balleny, par 164 et 165° de long. E., et c'est cette carte que j'avais envoyée au capitaine Ross. Je suis très étonné qu'un navigateur aussi habile que ce capitaine, lorsqu'il trouva qu'il avait passé sur cette position, n'ait pas examiné les rapports sur nos découvertes, qui ont été publiés dans les journaux de Sydney et d'Hobart-Town. S'il avait considéré les routes suivies par les bâtiments de l'expédition, routes qui étaient tracées sur la carte qui lui a été envoyée, il aurait vu sur-le-champ que cette partie n'a jamais été marquée comme faisant partie de nos découvertes; et il n'aurait pas avancé cette assertion étrange, qu'il avait navigué dans une mer libre là où j'avais marqué une terre.

• Si on examine la carte de la route du capitaine Ross, on verra qu'il ne s'est pas approché de nos positions assez pour en déterminer les erreurs ou en vérifier les résultats. Je suis loin d'imputer au capitaine Ross aucune mauvaise intention, et je n'avais aucun droit d'attendre que la route de notre expédition et que nos découvertes fussent tracées sur sa carte ; mais il y a quelque chose de bizarre à y voir figurer les découvertes des autres, quoique beaucoup moins importantes, tandis que celles de l'expédition américaine sont omises, quoiqu'il connût nos opérations beaucoup mieux que celles des autres (1).

• Une des circonstances les plus remarquables de cette campagne, fut la rencontre des bâtiments français qui cherchaient aussi à faire des découvertes sur ces côtes de glace, et le refus de leur commandant de communiquer avec nous.

• Le 30 janvier, *le Porpoise* découvrit deux bâtiments que l'on prit d'abord pour *le Vincennes* et *le Peacock* ; mais bientôt on reconnut que ce n'étaient pas eux, lorsqu'on vit hisser le pavillon français. *Le Porpoise* étant au vent, arriva dans l'intention de parler et de faire les salutations d'usage lorsqu'on arbore le pavillon ; il s'approcha donc, et était à portée de voix quand le bâtiment français fit de la voile et refusa d'entrer en

(1) Ce fait de l'indication de la terre Adélie sur la carte polaire, sur laquelle l'amirauté anglaise a fait tracer les découvertes du capitaine Ross, s'explique très facilement par cette circonstance que les découvertes de M. d'Urville, reçues au mois de juin 1840, étaient publiées au Dépôt de la marine au mois de juillet suivant, tandis que nous n'avons encore aujourd'hui sur celles du capitaine Wilkes que la mappemonde jointe à ce rapport, où les routes et les terres vues ne sont tracées que d'une manière un peu vague.

communication. Cette circonstance remarquable de la rencontre de deux expéditions nationales dans des parages si peu fréquentés, et ayant évidemment le même but, n'est pas mentionnée dans le rapport officiel français. Il est inutile de dire pourquoi.

» De Sydney, *le Vincennes* se rendit à la Nouvelle-Zélande, où le rendez-vous avait été donné aux autres bâtiments; *le Peacock* seulement, en raison de ses réparations, devait rejoindre à Tongatabou. *Le Porpoise* et *le Flying-Fish* étaient déjà à la baie des Iles, ainsi que tous les savants qui avaient été laissés à Sydney. En quittant la baie des Iles, on se rendit à Tongatabou, où on arriva le 24 avril, après avoir passé au milieu des îles Kermadec. Les travaux dans les îles des Amis eurent à souffrir de la guerre qui avait lieu entre les chrétiens et les païens.

» Le 2 mai, *le Peacock* rejoignit l'expédition, qui, le lendemain, fit voile pour les îles Fiji. Le 6, on reconnut l'île Turtle; le 7, *le Porpoise* passa en dehors de l'île Ongea, pour reconnaître la partie E. des îles. *Le Vincennes*, *le Peacock* et *le Flying-Fish* pénétrèrent dans l'intérieur du groupe et vinrent mouiller dans le port de Lebouka, île d'Ovelou. Les quatre bâtiments s'occupèrent de la reconnaissance de ce groupe jusqu'au 11 août. 154 îles et 50 récifs détachés furent explorés, ainsi qu'un grand nombre de ports. Un événement malheureux signala la fin de ce travail : deux jeunes officiers, le lieutenant Underwood et le midshipman Wilkes Henry, furent massacrés.

» Le havre de Lebouka ayant paru convenable pour établir un lieu de ressources pour nos bâtiments, on y planta un jardin qui fut laissé aux soins d'un respectable Américain qui réside dans ce lieu, et qui a gagné

l'amitié des naturels. Pendant le séjour de l'expédition dans ces îles, le capitaine anglais Belcher y vint avec deux bâtiments chargés aussi d'une mission d'exploration, et on put comparer les aiguilles d'intensité magnétique avec les siennes.

En quittant le groupe, on apprit qu'un bâtiment baleinier avait fait naufrage auprès de l'île Turtle; le *Porpoise* fut envoyé pour chercher l'équipage; il nous rejoignit à Vavao, la plus N. des îles des Amis. De là on se dirigea sur les îles des Navigateurs, et ensuite sur les Sandwich. Le *Flying-Fish* resta quelques jours en arrière pour examiner un récif; le *Vincennes* et le *Peacock* continuèrent leur route au N., en recherchant quelques îles ou récifs qui étaient indiqués sur cette route, et dont quelques uns furent trouvés et d'autres non. On atteignit au commencement d'octobre le port d'Honolulu dans l'île d'Oahu. De nouvelles observations de toute espèce y furent faites; plusieurs ports furent levés d'après le désir qui en fut exprimé par le roi. Les relations les plus amicales existèrent toujours avec les missionnaires, le gouvernement et le peuple.

L'engagement de l'équipage étant terminé à cette époque, il en contracta un nouveau pour dix-huit mois, afin de me mettre à même, dit M. Wilkes, de compléter mes instructions.

Comme la saison était trop avancée pour essayer quelque opération sur la côte N.-O. d'Amérique, le capitaine Wilkes envoya, vers le commencement de décembre, le *Peacock* et le *Flying-Fish* aux îles des Navigateurs, pour examiner la côte S. de l'île Opolu, et pour faire une enquête sur le meurtre d'un marin américain dont on avait informé notre consul. De là, ce bâtiment devait visiter les groupes Ellice, Peysters et King's-mill,

et les îles Strong et Ascension , pour rechercher où avait naufragé le brick *Waverly*, et retrouver le capitaine et l'équipage , ainsi que les capitaines Carteret, Dorsett et d'autres qu'on supposait s'être perdus sur les Pescadores ; enfin ils devaient revenir à la côte N.-O. avant le 1^{er} mai, en passant sur différents points où on avait signalé des récifs. La majeure partie de ces instructions a été accomplie.

Le Porpoise fut envoyé en même temps aux îles Pomotou , pour rechercher quelques îles qui étaient douteuses. On devait débarquer sur une des îles de corail avec un appareil à forer, afin de connaître la nature du sol inférieur ; de là , il devait aller à Tahiti, pour examiner l'état de notre commerce , et revenir ensuite à Oahu en passant par les îles Flint et Penrhyn. Ces instructions furent exactement remplies.

Le Vincennes quitta Oahu le 3 décembre pour aller à Hawaii. L'intention de M. Wilkes était de faire des observations du pendule sur le sommet de Mouna-Loa, à 13 ou 14,000 pieds (environ 4,000 mètres) au-dessus du niveau de la mer. Il passa, en effet, trois semaines sur la crête du cratère et y fit de nombreuses observations du pendule ; il essaya d'en faire de semblables au pied de la montagne, mais il ne put y parvenir ; il tenta d'en faire dans un autre endroit auprès de la mer, mais ce fut encore en vain. Il attribue ce non-succès à un mouvement de trépidation produit par l'action de la lame. S'étant enfin établi à 1/2 mille dans l'intérieur, il eut la satisfaction de faire de bonnes observations. Ces retards l'empêchèrent d'aller visiter les Marquises. Pour employer le temps, il visita Mauï, mouilla à Lahaina, qui est la résidence du roi. *Le Vincennes* resta une semaine à Lahaina, et en partit le 17 mars. Le

lendemain il arriva à Oahu, où *le Porpoise* le rejoignit. Après avoir renouvelé leurs provisions et freté un autre brick, *le Wave*, comme conserve, l'expédition repartit le 6 avril, et arriva le 27 à l'entrée de la Colombia.

Comme il n'était pas possible de franchir la barre à cause des brisants, M. Wilkes se dirigea sur le détroit de Juan de Fuca, où il arriva le second jour, et alla mouiller dans le port Discovery de Vancouver. Après un court séjour dans ce lieu, il remonta le détroit de l'Amirauté et le Puget's sound jusqu'à Nisqually, où *le Vincennes* mouilla. *Le Porpoise* fut envoyé pour explorer la partie nord de ces détroits, qui sont imparfaitement connus. Deux expéditions furent organisées par terre : la première traversa la chaîne de montagnes qui se trouve au nord du mont Ranier, gagna ensuite la Colombia auprès de la rivière Piscoose, se rendit de là à Ohanagan et à Colville, établissement de la compagnie d'Hudson sur la Colombia, puis traversant vers le sud, elle visita l'établissement des missionnaires à Chimikaine auprès de la rivière Spokane, Lapwai sur le Kooshooke et la rivière de Walla-Walla, enfin elle atteignit de nouveau la Colombia. Le retour à Nisqually s'effectua par la rivière Yakema, et la passe à travers les montagnes. La seconde expédition gagna la Colombia par la route de Cowlitz, visita le fort Vancouver, le Walla-Walla, et s'avança vers l'est jusqu'à la station des missions sur le Walla-Walla, revint par terre au fort Vancouver, et de là se rendit à l'établissement des missionnaires américains dans la vallée du Willamette.

Le 27 juillet, la reconnaissance de la partie sud du Puget's sound, et toutes les observations du pendule et autres étant achevées, *le Vincennes* quitta le détroit de

Juan de Fuca pour rejoindre *le Porpoise*, et continuer les reconnaissances vers le nord. Un détachement fut envoyé pour explorer la rivière Chikilis et le havre de Grey, situé sur les côtes de la mer à environ 40 milles au nord du cap Disappointment. *Le Vincennes* mouilla dans la rade du New Dungeness, où il fut rejoint par *le Porpoise*. Les travaux de reconnaissance furent continués vers l'est dans le détroit de Johnstone, autour de l'île Vancouver et dans le golfe d'Arro. Là le capitaine Wilkes apprit la perte du *Peacock* à l'entrée de la Colombie, ce qui le força à revenir dans cette rivière. Transportant son pavillon à bord du *Porpoise*, il entra avec lui dans la rivière, et trouva l'équipage du *Peacock* campé à Astoria. *Le Vincennes* fut expédié à San Francisco, pour explorer ce port et la rivière Sacramento.

Pour remplacer *le Peacock*, le capitaine Wilkes fit l'acquisition d'un brick qui se trouvait alors dans la rivière, et auquel il donna le nom d'*Oregon*. Avec ces deux bâtiments, il continua ses travaux jusqu'aux cascades de la Colombie, à 120 milles de son embouchure, et reconnut aussi le Willamette jusqu'aux chutes.

Un nombreux détachement fut expédié du fort Vancouver vers la Californie, en passant par la vallée de Willamette, le pays d'Umqua et de Shasty, et en suivant le Sacramento depuis sa partie supérieure jusqu'à son embouchure dans le port San Francisco, où le détachement rejoignit l'expédition à la fin d'octobre.

Le 12 octobre, M. Wilkes quitta définitivement la Colombie. *Le Flying-Fish* reçut ordre d'explorer la côte vers le sud, tandis que les deux bricks *le Porpoise* et *l'Oregon* se rendraient directement au port San Fran-

cisco, où ils arrivèrent le 20; ils y trouvèrent le *Vincennes*, et achevèrent la reconnaissance de la baie. Le Sacramento fut remonté jusqu'à 170 milles de son embouchure, et de nombreuses séries d'observations astronomiques, magnétiques, etc., furent exécutées.

Le 1^{er} novembre, on partit de San Francisco, et M. Wilkes jugea à propos de toucher aux îles Sandwich, à cause de l'état de santé dans lequel se trouvait l'équipage du *Peacock*. Il dirigea sa route de manière à passer sur quelques points où on avait annoncé l'existence de quelques îles et d'écueils, mais on n'en aperçut aucune apparence.

Le 18 novembre, on mouilla à Oahu, où l'on fut reçu de la manière la plus amicale par les naturels aussi bien que par les étrangers qui y habitent. Après y avoir complété les provisions, on en partit le 27, pour revenir en Amérique.

M. Wilkes aurait bien désiré visiter le Japon; mais les retards occasionnés par la perte du *Peacock*, ainsi que les engagements pris avec l'équipage, le forcèrent à renoncer à ce projet. Le lendemain du départ d'Oahu, le *Porpoise*, et l'*Oregon* furent détachés avec l'ordre de rechercher et d'explorer les îles, écueils et récifs qui sont au nord-ouest des Sandwich et vers les côtes du Japon. Le *Vincennes* et le *Flying-Fish* examinèrent soigneusement les points où l'on a indiqué des îles ou des récifs sur la route directe des Sandwich aux Indes orientales. Une seule fut trouvée : c'est l'île Wakes. On atteignit les Ladrões le 29 décembre. On passa sur la position de plusieurs récifs prétendus, entre les Ladrões et les îles Bashée, et enfin l'expédition arriva à Manille, où de nouvelles observations furent faites.

Le Flying-Fish, qui avait reçu ordre de visiter les îles Strong et Ascension dans les Carolines, vint à Manille par le détroit de San Bernardino.

L'intention du commandant étant de passer par les îles Sooloo, il obtint du capitaine du port de Manille tous les renseignements que l'on pouvait avoir sur cette partie. Mais ces renseignements étaient bien douteux, et il n'y a peut-être aucun point où l'on ait reconnu autant d'erreurs : aussi l'expédition a pu faire plus de découvertes et de corrections dans ces parages que dans aucune autre partie de même étendue où elle ait passé. Le détroit de Mindoro était très mal décrit, plusieurs îles étaient entièrement omises, d'autres mal placées, etc. Ce passage a été exploré, et on a reconnu qu'avec une attention ordinaire il était sur et praticable. De là on prolongea la côte de Panay jusqu'au détroit de Basilan, et on gagna ensuite les îles Sooloo, où l'on mouilla dans la rade Soong. Des communications furent établies avec le sultan de Sooloo; M. Wilkes fit avec lui un traité par lequel le sultan s'engagea à protéger la vie et les propriétés des Américains en cas de naufrage et fixa les droits à recevoir sur les navires et les marchandises. On fit également plusieurs corrections aux cartes de ce groupe, et on visita l'entrée occidentale de la mer à laquelle on a imposé le nom de ces îles. Le détroit de Balabac fut examiné, une carte de son entrée a été dressée, dans le but de faciliter la navigation pour aller en Chine et aux îles Philippines à contre-mousson, en passant par ce détroit au lieu de prendre le passage de Palawan, qui est toujours dangereux.

Du détroit de Balabac l'expédition gagna Sincapour ; l'état du *Flying-Fish* ne permettant pas de l'emmener

plus loin, il fut vendu. Le 26 février, on quitta Sincapour. En traversant le détroit de Rhio on prit de nombreux relèvements pour s'assurer de l'exactitude des cartes, on traversa ensuite le détroit de Banca et celui de la Sonde. Les deux bricks *le Porpoise* et *l'Oregon* se séparèrent alors du *Vincennes* et se dirigèrent sur les États-Unis, en touchant à Sainte-Hélène et à Rio-Janeiro. *Le Vincennes* s'arrêta au cap de Bonne-Espérance et à Sainte-Hélène, et, le 9 juin 1842, il rentrait à New-York après une absence de 3 ans et 10 mois.

Après avoir esquissé ainsi l'itinéraire de l'expédition, nous allons donner un état de tous les résultats qui ont été obtenus dans les différentes parties. Nous ne ferons que traduire exactement le rapport de M. Wilkes, car il nous a paru important d'indiquer tous les travaux qui ont été faits. Si, comme on a lieu de l'espérer, l'exactitude de ces travaux égale leur étendue, on devra convenir que cette expédition est certainement une des plus importantes qui aient été entreprises pour l'avancement des sciences, et les États-Unis d'Amérique entreront dans la carrière d'une manière capable d'exciter l'émulation de toutes les grandes nations. Le congrès, en arrêtant qu'on prendrait pour modèle de la publication des résultats de cette expédition celle du premier voyage de *l'Astrolabe*, a montré qu'il sentait le nécessité de donner à cet important ouvrage tout le développement dont il est susceptible.

« A tous les points de station importants, un observatoire a été établi, la longitude a été déterminée par le moyen des étoiles culminantes, et des observations correspondantes ont été faites à l'Université de Cambridge (Massachusetts), par M. Boudet, et à Washington, par le lieutenant Gillis.

» Les latitudes ont été déduites de hauteurs circum-mériidiennes du soleil ou des étoiles.

» Les différences de méridiens ont été obtenues pendant toute la route par les chronomètres, en partant des points principaux bien déterminés. Par un système de comparaison continue, tous les chronomètres de la division ont pu être ramenés à fournir un seul résultat. Leur marche a été satisfaisante pendant tout le voyage; deux seulement (sur 29) se sont arrêtés.

» On a saisi toutes les occasions favorables pour déterminer la véritable position des îles, des récifs, etc., par des observations faites à terre.

» Nos travaux hydrographiques ont été très étendus; nous avons maintenant 180 cartes presque prêtes à graver; il est probable que nous en aurons encore beaucoup plus lorsque toutes les îles, havres, écueils et récifs qui ont été examinés et levés seront dessinés. Des instructions nautiques accompagneront ces cartes. La plus grande partie de ces cartes seront nécessaires à nos baleiniers et à beaucoup de nos bâtiments qui font le commerce des Indes orientales. Dans toutes nos explorations, notre but principal a été d'obtenir des résultats utiles. On a donc porté une attention particulière pour savoir où on pouvait se procurer du bois, de l'eau et toute espèce de rafraichissements. Les mouillages ont été examinés et levés, et on a noté le caractère des habitants et l'espèce de traitement qu'on pouvait attendre d'eux. Dans l'exécution de tous ces travaux, nous nous sommes principalement attachés aux parties qui étaient inconnues, et nous nous sommes toujours portés sur les points nouveaux, à moins que nous n'ayons eu quelque raison de soupçonner l'exactitude de ce qui avait été fait par nos prédéces-

seurs. Des vues de tous les caps et de toutes les entrées de ports ont été prises et paraîtront sur nos cartes. Leur nombre est de plus de 500.

» Des données intéressantes pour la topographie des îles ont été obtenues, et plusieurs cartes géographiques importantes seront le résultat de nos travaux; quelques unes d'elles sont déjà en cours d'exécution.

» Relativement au magnétisme, des observations d'inclinaison et d'intensité ont été faites dans 57 stations; et dans tous les points où l'on est resté suffisamment longtemps, on a observé la variation diurne. L'inclinaison a été observée souvent en mer, et on a toujours eu soin de tenir pendant ces observations le navire le cap au N. ou au S.. On a essayé plusieurs fois d'observer l'intensité en mer, par des oscillations horizontales et verticales; mais je n'ai jamais été satisfait de ces observations. Le seul instrument avec lequel je crois qu'il soit possible d'obtenir l'intensité en mer, est celui de Fox, et malheureusement nous ne l'avions pas. Les observations de variation ont été faites deux fois par jour. Des plaques de Barlow étaient appliquées aux compas. On débarqua toujours sur les îles qui présentaient une position favorable pour ce genre d'observation, et on y obtint plusieurs séries, soit pour l'inclinaison, soit pour l'intensité.

» Pour déterminer le pôle magnétique sud, nous avons des observations de déclinaison qui vont de 35° E. jusqu'à 59° O., entre les longitudes de 97° et 165°, et presque sous le même parallèle, ce qui fournira de nombreuses lignes qui convergeront vers ce point. La plus grande inclinaison que nous ayons observée a été de 87° 30'. Le sommet du Mouna-Loa,

élevé de 13,400 pieds(4,084 mètres) au-dessus du niveau de la mer, a été une de nos stations magnétiques.

» Les observations du pendule ont été faites à 6 stations, dont une sur le sommet du Mouna-Loa, et une au pied.

» Des journaux météorologiques complets ont été tenus pendant toute la durée de l'expédition. Les heures des observations étaient 3 et 9 h. du soir, et à 3 h. et 9 h. du matin. On observait à ces instants la température en haut du mât. Celle de l'air et de l'eau était notée d'heure en heure, pendant tout le temps, à la mer comme dans les ports. Lorsqu'on était à terre, on observait la température des sources, des puits et des caves, afin d'avoir la température moyenne du climat.

» Les époques des météores périodiques, en août et novembre, ont été attentivement surveillées dans chaque quartier du ciel, par six observateurs à la fois. Plusieurs observations ont été faites sur la lumière zodiacale.

» L'aurore australe a été fréquemment observée. De nombreuses observations ont été faites, en faisant couler dans l'eau un objet blanc, pour donner quelque idée de la profondeur à laquelle les rayons solaires pénètrent l'Océan.

» Les marées ont été suivies avec attention, et en plusieurs points en même temps. On a obtenu aussi des informations très intéressantes, relativement au flux et au reflux subit que l'on remarque quelquefois dans les îles de la mer du Sud.

» La température de l'Océan à diverses profondeurs a été obtenue fréquemment. En faisant cette expérience tous les jours, à 100 brasses(183 mètres) de profondeur,

dans la traversée des Indes aux États-Unis, on a obtenu quelques résultats intéressants. On a trouvé, par exemple, sous la ligne, une couche d'eau large de 200 milles environ, plus froide de 23° Fahr. (12° 8) que la surface, et plus froide de 10° Fahr. (5° 6) qu'au N. et au S.; en sorte qu'on pourrait dire qu'il existe une espèce de rivière sous-marine au milieu de l'Océan, et qu'elle coule le long des côtes d'Europe et d'Afrique, obéissant aux lois qui régissent les courants atmosphériques.

» Les réfractions, les halos et les parhélies ont été notés, ainsi que les circonstances de leur apparition, telles que l'état du baromètre, du thermomètre et de l'hygromètre; on les a en même temps dessinés.

Les limites des vents généraux, variables et périodiques, ont été fixées avec soin, en même temps que leur direction et leur force.

» Les courants de l'Océan ont été déterminés souvent au moyen du loch, particulièrement le long des côtes. Sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, on a remarqué, entre Sydney et la terre de Van-Diëmen, un courant que la température fait reconnaître facilement. Des observations thermométriques sont donc indispensables sur ces côtes comme sur celles des États-Unis, quoique sur une échelle plus petite, pour faciliter la navigation. Ce courant a quelquefois une très grande vitesse; et suivant la saison et le vent, on le rencontre à une plus ou moins grande distance de la côte. Les bâtimens qui vont d'Hobart-Town à Sydney raccourciraient donc leurs traversées en s'éloignant de la côte.

» Pour la botanique, environ 5,000 espèces ont été recueillies, et de trois à cinq spécimens de chacune d'elles ont été envoyés ici desséchés. Cela seul suffit pour

montrer le zèle de M. Rich et des autres botanistes de l'expédition. Environ 100 plantes vivantes ont été apportées dans des caisses, et parmi elles sont plusieurs fruits de l'Inde que l'on trouve rarement dans les collections en Europe. Elles sont maintenant confiées aux soins de M. Brackenridge, aide-botaniste et horticulteur de l'expédition, et tout fait espérer que son zèle et son habileté parviendront à faire développer plusieurs des graines apportées, afin de compléter l'histoire de ces espèces. Des sections de tiges et des spécimens de bois ont été conservés, et promettent de former une collection intéressante sous le point de vue de la science : tels sont les *geranium arborescens*, *rubus*, *pipers*, *ferus* etc., et déjà des semences de fleurs, d'arbres, de végétaux, etc., envoyées à différents temps par l'expédition, ont été distribuées. La géographie botanique, tant terrestre que marine, a été spécialement étudiée, et on pourra remarquer des résultats très intéressants sous le rapport de la distribution des plantes sur le globe.

» Enfin une très belle collection de dessins relatifs à la botanique est due à M. Agate.

» La géologie et la minéralogie ont donné lieu aussi à des recherches très importantes. Dans toutes les contrées que nous avons visitées, on a dessiné tous les phénomènes géologiques remarquables et on a pris des échantillons de tous les minéraux, des fossiles et des eaux minérales que l'on a remarqués. M. Dana, qui était chargé de cette partie du travail, s'est livré avec un grand zèle à l'étude des crustacés, et particulièrement à celle des espèces microscopiques qui habitent le milieu de l'Océan, branche de recherches jusqu'ici très négligée. Environ 1,100 espèces ont été figurées,

et parmi elles on en trouve plusieurs nouvelles qui tendent à enrichir non seulement cette branche de la zoologie, mais en général l'anatomie et la physiologie. La grande étendue des récifs de l'immense groupe des îles Fiji a offert particulièrement un vaste champ à ces recherches; plusieurs faits ont été constatés, qui jetteront un grand jour sur la formation et la configuration des récifs et des îles de corail, sur lesquelles des idées erronées avaient prévalu jusqu'à ce jour. Plusieurs des animaux qui forment ces coraux sont microscopiques, et les zoologistes ont eu bien rarement l'occasion de les dessiner en vie. On a fait à peu près 100 feuilles de dessins de ces animaux.

• La philologie n'a pas obtenu des résultats moins intéressants. Non seulement on a recueilli des vocabulaires, mais encore on a reconnu la structure fondamentale de diverses langues, afin de déterminer leur classification, et d'établir aussi certains faits qui tendent à éclairer l'histoire des migrations des peuples et l'origine de leurs langages. On a trouvé à Rio-Janeiro une occasion de recherches d'un grand intérêt en interrogeant les esclaves amenés d'Afrique. Il est vraiment étonnant qu'un champ de recherches si faciles ait été si longtemps négligé. On a pu obtenir par ce moyen quelques informations sur la géographie de l'Afrique.

• Les différents groupes de l'océan Pacifique offrent un champ plus vaste aux recherches sur les diverses langues des insulaires; il a été exploité avec soin, et de nombreuses informations ont été obtenues sur leur système de mythologie, etc. Dans une des îles du groupe Kings-mill, on a pu se procurer l'histoire complète de sa colonisation et de l'origine de la population.

Nos recherches jetteront aussi une grande lumière sur les langues des naturels de l'Australie, matière qui a quelque importance et qui forme un point remarquable dans l'histoire de l'espèce humaine.

» A Manille, un respectable prêtre nous donna une très ancienne édition de la grammaire tagale, qui contient une notice complète sur ce langage et sur la méthode de l'écrire. On croit qu'il n'existe aucun manuscrit dans cette langue. A Sincapour, la mission américaine nous procura une collection de manuscrits malais et bugis, que l'on regarde comme la plus importante qui soit jamais venue des Indes, celle de sir Stamford Raffles ayant été, comme on sait, détruite par le feu dans son transport en Angleterre.

» M. Hale, qui était spécialement chargé de ces recherches, est resté sur le territoire d'Oregon, et en a visité les différentes tribus. Ses travaux ne pourront cependant s'étendre au N. de manière à renfermer toute l'étendue du territoire, à cause des guerres des Indiens. Mais les résultats de l'expédition seront encore accrus par les services qu'il pourra rendre dans la route qu'il parcourt, et ils serviront à résoudre le problème de l'origine de la population américaine.

» Des collections considérables de toute espèce ont été rapportées : des oiseaux, des poissons, des quadrupèdes, des reptiles, etc., de tous les pays parcourus, ont été soigneusement recueillis. Des notes ont été faites sur chaque espèce et sur chaque individu, afin qu'aucun doute ne puisse s'élever plus tard sur son origine. Ces matériaux contribueront puissamment à faire connaître la distribution sur le globe des productions terrestres et marines. C'est à MM. Peale et Pickering, naturalistes, qu'on doit ces importants travaux.

» Quelques faits intéressants ont été aussi obtenus relativement à l'histoire physique de l'homme.

» La conchyliologie a été suivie avec un grand zèle par M. Couthouy, jusqu'en décembre 1839, époque à laquelle il est tombé malade ; ces recherches ont été continuées par MM. Pickering, Deale, Dana et Drayton, du corps scientifique, et par plusieurs officiers de la division. On ne peut pas estimer d'une manière exacte le nombre de coquilles obtenues, le catalogue des différents bâtimens n'étant pas encore donné. Les mollusques et les zoophytes sont aussi très nombreux.

» Pendant le voyage, les naturalistes eurent deux fois l'occasion de visiter, dans la saison la plus favorable, la chaîne des Andes, quelques jours avant qu'elle fût couverte de neige, d'abord au Chili et ensuite Pérou.

» On a plus de 2,000 feuilles de dessins, peintures ou esquisses, relatives aux diverses branches de l'histoire naturelle, comprenant des portraits, des costumes, des détails de botanique, etc. ; beaucoup de feuilles contiennent plusieurs sujets, ce qui augmente de beaucoup le nombre des objets représentés. On a eu soin de ne pas dessiner les animaux qui avaient déjà été figurés. Cette ample collection témoigne assez du zèle et de l'activité de nos deux artistes, MM. Drayton et Agate; leur habileté est bien connue, et n'a pas besoin de mon témoignage. Je me plais à dire ici que la plus grande harmonie a toujours existé entre les savants de l'expédition (à l'exception d'un seul) et moi, et qu'ils ont coopéré avec le plus grand accord aux recherches de toute espèce. Le zèle avec lequel ils ont tous accompli les devoirs de leur mission, a contribué

grandement à l'accroissement des résultats que nous avons obtenus.

» Si on examine sur la carte la route que nous avons parcourue, on verra que presque tous les points importants de la partie S. du globe ont été visités. On a formé, en les parcourant, une vaste collection des instruments et des objets manufacturés dans chaque pays; cette collection, classée par ordre géographique, présentera l'état de civilisation et de l'industrie de tous les peuples que nous avons visités.

» Les découvertes de l'expédition sur le continent antarctique s'étendent depuis 160° de long. E., jusqu'au 97°, et notre pays peut justement s'en glorifier, car nous avons précédé les Français de quelques jours (1). Il reste à savoir si nous ne pouvons pas être regardés comme étant les premiers qui aient découvert une terre dans ces parages; car le rapport du capitaine Ross, du moins celui qui est venu à notre connaissance, ne fait aucune mention des îles Balleny, quoiqu'il les ait représentées sur sa carte (2).

» Plusieurs petites îles et des récifs dangereux ont aussi été découverts. Sur une de ces îles, entre autres, les habitants n'avaient jamais vu d'hommes blancs. Il

(1) Voir à ce sujet la note à la suite de cette analyse.

(2) Il ne nous semble pas possible d'élever de doute sur la découverte du capitaine Balleny. Son journal a été publié, sa route a été tracée sur la carte polaire donnée par l'*Hydrographical office*. Il peut rester quelque incertitude sur la longitude de ces îles; mais si des documents pareils étaient reconnus faux, il ne serait plus possible de se fier à rien; et si on arguait que le capitaine Balleny aurait pu être trompé par les apparences, que deviendraient les découvertes du capitaine Wilkes lui-même, qui n'a constaté que par la vue l'existence des terres?

est impossible de mentionner ici toutes celles qui ont été recherchées en vain dans la position qu'on leur assignait; la publication du voyage les fera connaître.

» Les renseignements relatifs au commerce en général, et à celui de l'Amérique en particulier, sont considérables. Nous nous sommes procuré la statistique de tous les pays que nous avons visités. Enfin, nous n'avons rien négligé de ce qui pouvait être utile à l'accroissement de notre commerce.

» Nos explorations seront d'une grande utilité pour nos baleiniers, non seulement en diminuant le nombre des dangers qui les inquiétaient, et en leur fournissant des cartes et des instructions nautiques, mais encore en leur indiquant de nouveaux champs de pêche, et les points où ils peuvent se procurer les rafraîchissements dont ils peuvent avoir besoin.

» Les équipages ont toujours joui d'une excellente santé, malgré les vicissitudes des températures auxquelles ils ont été soumis. J'attribue ce fait principalement à l'absence des liqueurs spiritueuses, même lorsque leurs travaux les tenaient le plus exposés. Je suis heureux de pouvoir assurer que cette partie de la ration n'est pas nécessaire, et rend au contraire le service beaucoup plus difficile, en affectant ou détruisant même le moral. Du café chaud était donné à l'équipage, pendant tout le temps que nous avons été dans les glaces, chaque fois qu'il était de service, et on a trouvé cet usage très salulaire. On prenait grand soin aussi que les bâtiments fussent bien aérés, et les vêtements tenus bien secs.

» Nous avons tous sujet d'être reconnaissants envers la Providence, qui nous a protégés constamment au milieu des dangers dont nous étions entourés, et nous

à ramenés sains et saufs au logis. Je désire que les officiers et les équipages, avant d'être dispersés dans les quatre coins du monde, reçoivent l'expression de la gratitude publique. Quant à moi, j'ai la confiance que quelques semaines ne s'écouleront pas sans que l'examen de ma conduite, que j'appelle de tous mes vœux, n'ait eu lieu. J'en attends le résultat sans crainte, car j'ai la conscience intime d'avoir toujours fait mon devoir, et d'avoir établi l'influence morale de notre patrie partout où notre pavillon a flotté.»

SUR LA DÉCOUVERTE du continent austral par l'expédition américaine.

Après avoir donné aussi exactement que possible l'analyse du rapport de M. Wilkes, et avoir admiré l'immense étude des travaux de l'expédition qu'il commandait, nous croyons devoir examiner ici impartialement la question de la priorité de la découverte du continent austral. Il a été beaucoup parlé, en effet, d'un procès qui aurait été intenté au capitaine Wilkes; il était accusé, disait-on, d'avoir falsifié ses journaux, afin de porter la date de sa découverte avant celle de M. d'Urville. Il était important de vérifier les faits; or j'ai pu me procurer deux numéros du 27 août et du 3 septembre du journal intitulé *New-York Weekly Tribune*, dans lequel se trouvent d'une manière fort étendue les détails de ce procès. Nous croyons devoir donner un extrait de ce qui est relatif à l'époque de

la découverte. Nous ne connaissons pas, il est vrai, l'issue de ce procès ; mais les déclarations des officiers nous semblent suffire pour l'objet que nous nous proposons.

Le capitaine , ou plutôt le lieutenant Wilkes , car un des griefs qu'on lui reproche est d'avoir pris le titre de capitaine qui ne lui appartenait pas , a été cité devant une cour martiale , assemblée à bord du bâtiment des États-Unis *North Carolina* , pour répondre à des accusations portées contre lui par le docteur Guillon , chirurgien d'un des bâtiments de l'expédition (le brick *le Porpoise*) et par le lieutenant Pinkney commandant *le Flyng-Fish*.

Les charges , au nombre de onze , se rapportaient principalement à des abus de pouvoir vis-à-vis MM. Guillon et Pinkney : nous ne nous y arrêterons pas. Le sixième chef d'accusation était : « Conduite scandaleuse tendant à détruire la moralité. » A l'appui de cette accusation , on citait que « M. Wilkes , dans son rapport » au secrétaire d'État de la marine , en date du 11 mars » 1840 , avait énoncé une fausseté constante et délibérée » en disant : *Dans la matinée du 19 janvier , nous vîmes » la terre au sud et à l'est , ainsi que plusieurs indications » qui prouvaient sa proximité , comme des pingouins , des » veaux marins , une eau décolorée ; mais une barrière im- » pénétrable de glace nous empêcha d'en approcher , ledit » Wilkes sachant bien que la terre au sud et à l'est » n'avait pas été vue ce matin comme il le dit. »*

Par rapport à cette charge , le juge avocat (l'accusateur) avance qu'il établira les faits suivants :

Que la terre n'a pas été vue à bord du *Vincennes* le 19 janvier ;

Que quand l'officier de quart rapporta au lieutenant

Wilkes qu'il croyait voir la terre, celui-ci reçut cette annonce avec tant d'indifférence qu'elle fut bientôt oubliée ;

Que le lieutenant Wilkes ne songea à prétendre avoir vu la terre le 19, que lorsqu'après son arrivée à Sydney, il eut appris qu'une autre nation avait annoncé l'avoir découverte dans l'après-midi du 19 ;

Qu'ayant rencontré le 26 un autre bâtiment de l'expédition, et ayant conversé avec l'officier commandant relativement aux découvertes faites, il ne fit aucune mention de cette découverte du 19 ;

Qu'ayant plus tard rencontré le même officier à la Nouvelle-Zélande, celui-ci lui exprima son étonnement de ce que lui Wilkes n'avait pas parlé de cette découverte dans la conversation qu'ils avaient eue ensemble le 26 janvier ;

Que le commandant du *Peacock*, relativement au 19 janvier, avait pensé d'abord avoir vu la terre ; mais qu'après un examen plus attentif, il avait été convaincu qu'il s'était trompé, et que ce n'était qu'une montagne de glace, et en conséquence il avait ordonné à l'officier d'effacer la mention qui avait été faite sur le livre de loch, et d'y substituer qu'on avait vu une montagne de glace ;

Que si la terre a été vue par le *Peacock* ce jour-là, ce ne fut que dans l'après-midi ;

Enfin que la terre a été découverte par deux officiers du *Peacock* le 16 janvier 1840, mais que leur rapport sur cette découverte fut traité avec dédain.

Sans doute on ne peut pas regarder comme prouvées toutes les assertions de l'accusateur ; mais nous allons rapporter ici les principales dépositions des témoins qui sont relatives à la découverte de la terre, soit le 19,

soit le 16 , soit même le 13 janvier, afin de bien constater les faits.

Le lieutenant Alden du *Vincennes* dépose : « Dans la matinée du 19 janvier 1840, le lieutenant Case était de quart de 8 heures à midi. Je n'ai jamais entendu rien dire relativement à la découverte de la terre, jusqu'après notre arrivée à Sydney. Aussitôt après notre arrivée, nous entendîmes dire que les Français avaient découvert la terre dans l'après-midi du 19 janvier. Le lieutenant Wilkes était alors à terre. Lorsqu'il revint à bord, je le reçus à l'échelle et lui fis la remarque « *que les Français nous avaient devancés.* » Oh ! non, me répondit-il; est-ce que vous ne vous rappelez pas que vous m'avez annoncé des apparences de terre le 19 au matin ? Je lui dis que je ne pouvais pas me le rappeler dans le moment, mais que j'examinerais le livre de loch. Cet examen me convainquit d'abord que j'avais été de quart ce matin-là qui était un dimanche; et ce fait, réuni à quelques autres circonstances, me convainquit que j'avais appelé son attention sur quelque chose qui semblait être la terre (*that looked like land*).

« Voici comment cela se passa. Le temps avait été brumeux toute la matinée; un peu après 8 heures, j'entendis le bruit de la mer qui brisait contre une montagne de glace peu éloignée du bâtiment. J'en prévins le lieutenant Wilkes qui monta sur le pont. Le brouillard s'éleva petit à petit, de sorte que nous pûmes voir les glaces, et bientôt après le temps devint assez clair. M. Wilkes regarda tout autour et donna quelques ordres relativement à la route du bâtiment. Je portais alors mon attention vers le sud; et comme il était sur le point de descendre, je lui dis : Voici quelque chose par là (en lui indiquant de quel côté)

qui a l'air de la terre. Il ne répondit rien, me parut traiter cette annonce avec négligence, et descendit. »

D. Vous dites que vous avez appelé l'attention du lieutenant Wilkes sur une apparence de terre vers le sud, le 19. — Croyez-vous que c'était la terre?

R. D'après ce que je sais maintenant, ce ne l'était pas.

D. Le croyiez-vous lorsque vous le lui avez dit?

R. Non, je ne le croyais pas, car j'aurais marqué ce fait sur le journal si j'avais eu quelque confiance.

D. Ces apparences de terre ont-elles été vérifiées plus tard?

R. Oui, nous avons été très certains de voir la terre le 28 au matin : je la vis étant de quart. Mais avant que nous puissions nous satisfaire entièrement, nous en fûmes repoussés par un coup de vent : nous étions alors bien loin de notre position du 19, environ 14° ou 400 milles plus à l'ouest.

D. Avez-vous été souvent trompés par ces apparences de terre?

R. Pas plus que tous ceux qui naviguent ne le sont généralement. Jusqu'au 25 janvier, je regardais l'existence de la terre dans ces régions comme très douteuse. Ce jour-là, le lieutenant Underwood étant monté au haut des mâts, dit en descendant que certainement il y avait une terre au sud-et à l'ouest. Nous étions alors 200 milles environ à l'ouest de la position du 19.

D. Essayait-on de sonder le 19 ou de se rapprocher de la terre?

R. Au contraire, je reçus l'ordre de tenir le navire au large, et aucune sonde ne fut prise que je sache. Le soir nous vîmes le *Peacock* se diriger vers le S.-O.

D. L'atmosphère était-elle plus claire le 25 et le 28?

R. Le 25 était un jour délicieux, admirablement clair; le 28, je découvris la terre lorsqu'on était à prendre un ris dans le hunier. Je l'annonçai au lieutenant Wilkes; il regarda quelque temps, et dit: « Il n'y a pas d'erreur là-dessus, c'est la terre. » Avant qu'on n'eût achevé de prendre le ris, le navire fut chassé par un coup de vent et une tempête de neige. Mes remarques sur le livre de loch sont: « *A 9 heures 45 minutes découvert la terre au S.-S.-E., ou ce qui présente l'aspect le plus prononcé d'une terre élevée et couverte de neige.* »

D. Indiquez-nous la latitude et la longitude du *Vincennes* le 19, le 25 et le 28?

R. Les voici d'après le journal:

A midi le 19	long. 154° 27' 45"	lat. 66° 19' 15"
— le 25	— 147 42	— 67 4 37
— le 28	— 140 24 43	— 66 32 45

D. Quelle démarche le lieutenant Wilkes fit-il pour demander le secret de ces découvertes avant que vous arrivassiez à Sydney?

R. Un jour ou deux avant notre arrivée il appela tout le monde sur le pont, fit un discours dans lequel il parla du brillant succès que nous avions eu, et nous enjoignit à tous de garder le secret jusqu'à ce que notre gouvernement fût informé de cette découverte, attendu que c'était à lui qu'appartenait le droit de la faire connaître, et pour que si quelque bénéfice pouvait en résulter, ce fût notre pays qui en profitât. Tel fut le fond de son discours.

D. Dites-nous, s'il vous plait, si après qu'on eut eu connaissance que les Français avaient découvert la terre le 19, il n'y eut pas une publication faite à Syd-

ney, annonçant que les Américains avaient aussi reconnu la terre le 19 au matin, et que cette publication a été faite à la connaissance du lieutenant Wilkes (1) ?

R. Cela est vrai. Les deux annonces eurent lieu le même jour ; le document américain fut écrit par le consul d'Amérique. J'étais dans la chambre occupé à la rédaction des cartes, et j'entendis le consul en faire la lecture en présence du lieutenant Wilkes.

D. Voyez sur le livre de loch si, le 19, il n'est pas marqué qu'on vit des phoques, des cailles (*quails*), des pingouins, des pétrels, etc.

Le témoin lit le journal du dimanche 19 janvier 1840 ; il est dit qu'on vit un phoque, un pingouin et une espèce de pétrel dans la matinée, et le soir un albatros, un pétrel et deux baleines (*sperm whales*).

Ici un membre de la cour fait observer qu'on ne voit jamais de baleines quand on est sur les sondes.

Le lieutenant Ringgold, qui commande le *Porpoise*, est ensuite interrogé : c'est lui qui, le 26 janvier, rencontra le *Vincennes*.

On lui demande :

D. Avez-vous eu (le 26 janvier) quelque conversation avec le commandant du *Vincennes* ?

R. Oui, une ou deux questions. Il ventait très frais alors, la communication eut lieu par le télégraphe. Il me donna la comparaison du chronomètre étalon, et je crois qu'il me dit avoir parlé au *Peacock* quelques jours avant.

D. Vous annonça-t-il alors qu'il avait découvert la terre le 19 ?

(1) C'est dans le *Sydney-Herald* du 13 mars 1840 que se trouvent ces deux annonces dont nous avons donné la traduction dans les *Annales maritimes*, année 1840, partie non officielle, tome II, p. 839.

R. Non. Après être arrivé à la Nouvelle-Zélande, j'entendis dire qu'il m'avait demandé si j'avais vu la terre. Mais comme j'avais cru entendre si j'avais besoin de quelque chose, j'avais répondu, *de rien*. Le lieutenant Wilkes me dit la même chose lorsque je lui témoignais de l'étonnement de ce qu'il ne m'avait pas parlé le 26 de sa découverte du 19.

D. N'aviez-vous pas vu la terre avant le 26 janvier ?

R. Je suis persuadé que j'ai vu la terre le 13 janvier 1840, mais je ne fis pas de rapport là-dessus. Je vis environ cent phoques et l'eau très décolorée ; je tuai deux phoques, et sondai aussi bien que je pus. J'avais, je crois, 287 brasses, mais je ne pus atteindre le fond : nous étions alors plus près de la position de Balleny que nous ne nous en soyons jamais trouvés.

Le lieutenant Ringgold lit ensuite l'extrait suivant du rapport sur la croisière du *Porpoise*, qu'il remit au lieutenant Wilkes à la baie des Iles

« Dans la matinée du 16, on vit des apparences très prononcées de terre. Voici ce qui est porté sur mon journal :

» A 6^h 30' P. M. monté en haut du mât. Le temps était très clair, l'horizon net, les nuages minces ; j'entendis le bruit des pingouins ; et peu de temps après, j'en vis un, ainsi qu'un grand phoque.

» Étant au haut du mât, je vis par-dessus un champ de glace un objet large, arrondi, de couleur foncée, et qui ressemblait à une montagne éloignée. Les montagnes de glace étaient toutes d'un éclat brillant qui contrastait avec ce point. Je restai pendant une heure pour voir si le soleil, en baissant, ne ferait pas changer la couleur de cet objet ; mais il resta toujours le même, ayant un nuage blanc au-dessus, comme on

en voit ordinairement au-dessus des terres hautes. Au coucher du soleil, l'aspect resta le même. Je pris le relèvement exact, me proposant de l'examiner de plus près aussitôt que le vent le permettrait. Je suis fortement d'opinion que c'était une île entourée d'un immense champ de glace qui était alors en vue. » (Extrait du livre de loch.)

« A 7h nous découvrîmes ce que l'on suppose être une île; elle restait au S. $1/4$ S.-E., un grand nombre de glaces plates en vue. *Signé J. North.* » (Extrait du livre de loch.) M. North était l'officier de quart.

D. Avez-vous fait un rapport sur votre découverte de la terre le 13 janvier ?

R. Je rapportai simplement que j'avais vu des indications de terre. Voici ce que je disais :

« Le 12 janvier fut employé à tâcher de rallier *le Vincennes*; n'ayant pu y réussir, je me dirigeai vers l'ouest à 10h du soir. Le lendemain je pénétrai dans une coupure formée par la barrière dans le dessein de l'examiner de près, et d'observer l'inclinaison de l'aiguille.

»En approchant de la glace, on vit un certain nombre de phoques qui étaient dessus; je parvins à en prendre un couple dont les peaux furent plus tard placées à bord du *Peacock*. De hauts sommets de glace et la brume qu'on voit ordinairement sur les terres élevées étaient visibles tout le long de l'horizon du côté du sud. »

D. Pensez-vous que l'apparence de terre que vous vîtes le 13 confirme la découverte que l'on dit avoir été faite le 19 par *le Vincennes* ?

R. Les apparences de terre étaient si prononcées que je m'attendais à chaque instant à la découvrir. Un autre fait qui vient corroborer notre opinion, est la

nouvelle que nous reçûmes plus tard des découvertes du capitaine anglais Balleny l'année précédente : nous trouvâmes que nous étions sur la même route que lui quand il découvrit la terre dans cette partie.

Le juge-avocat, ayant lu une partie de l'exposé fait par le lieutenant Wilkes à l'Institut de Washington, et le conseil de M. Wilkes ayant élevé des objections à ce sujet, le juge-avocat réplique qu'il a présenté cet exposé pour prouver que l'intention de M. Wilkes était de ne point admettre les dires de M. Ringgold sur les apparences que cet officier avait vues le 13 et le 16, parce qu'il voulait s'attribuer à lui-même l'honneur de la découverte, quoiqu'en réalité les apparences vues par le lieutenant Ringgold étaient beaucoup plus prononcées que celles qui furent aperçues par les officiers du *Vincennes*.

Vient ensuite un autre interrogatoire qui se rapporte évidemment à un officier du *Peacock*, que commandait le lieutenant Hudson, mais dont nous ne trouvons pas le nom, parce que cet interrogatoire se confond avec celui du lieutenant Case du *Vincennes*.

D. Avez-vous vu des apparences de terre, telles que des pingouins, des phoques, et l'eau était-elle décolorée ?

R. Mes notes sur le journal portent que je vis un pingouin et une espèce de pétrel.

D. Quelle note inscrivîtes-vous sur le journal et qu'est-ce qui y est resté ?

R. D'abord je parlai au lieutenant Hudson, et j'écrivis sur le livre de loch, « *Fortes apparences de terres.* » Je reçus ordre ensuite d'effacer cela et de mettre qu'il avait été reconnu que c'était une *montagne de glace*. C'est le lieutenant Hudson qui donna cet ordre. La

montagne de glace nous restait entre le sud et l'ouest.

D. Vous dites qu'il fut porté sur le journal d'après les ordres du lieutenant Hudson, que c'était une montagne de glace; croyiez-vous alors vous-même que c'était la terre ?

R. Oui ; et je le crois maintenant encore, car cela fut confirmé par la sonde que nous eûmes quelques jours après.

D. Combien de temps, après le 19, le *Peacock* prit-il cette sonde, et quelle était la profondeur ?

R. C'était le 23, et par 380 brasses ; on n'essaya pas de sonder le 19.

D. Quelle était l'espèce de fond que l'on obtint ?

R. Je ne me le rappelle pas maintenant ; mais il y avait une pierre, et on salua le navire à cette occasion (*on which we cheered ship*). On regardait cela comme la preuve que nous touchions à la terre.

D. Quelle était la position du *Peacock* le 23, par rapport au *Vincennes*, et aussi sa position absolue ?

R. La différence entre les deux bâtiments était d'environ 2 degrés en longitude et 8 milles en latitude. A ces latitudes, le degré de longitude n'a guère que 25 milles. Par l'estime et d'après le journal, la position du *Peacock* était, le 19, long. 153° 40' E., lat. 66° 22' et le 23, long., 151° 43' et lat. 66° 30'. Ce qui donne 8 milles de différence vers le sud.

D. A-t-on sondé plusieurs fois le 23 ?

R. Non, à ma connaissance.

Le lieutenant Reynolds (à bord du *Peacock*) dit avoir vu la terre le 16 à 11 heures, du haut du mât ; il resta près d'une heure à la regarder avant d'en parler. Je la vis, dit-il, avec une lorgnette (*spy-glass*), et fus convaincu que c'était la terre. Je la fis remarquer à l'officier

de quart, mais il ne crut pas que c'était la terre, et il n'en fut pas fait mention sur le journal. Le témoin est encore convaincu qu'il a vu la terre.

Telles sont les différentes dépositions faites devant le conseil de guerre, relativement à la découverte du continent austral par l'expédition américaine. En résumant tous les faits, on voit que le lieutenant Ringgold, du *Porpoise*, croit avoir vu la terre le 13 janvier ; cependant il en était si peu certain, qu'il dit lui-même : *les apparences étaient si fortes que je m'attendais à chaque instant à voir la terre.*

Le 16, il croit encore la voir à bord du *Peacock* ; le lieutenant Reynolds croit aussi la voir ; cependant l'officier de quart ne croit pas que ce soit elle.

Le lieutenant Wilkes ne croit pas lui-même que la terre ait été constatée le 16, car ce n'est que le 19 qu'il dit qu'on a eu la certitude que l'on voyait la terre ; cependant il est bien prouvé que l'on n'eut ce jour-là qu'une apparence très fugitive. Il est vrai qu'on attribue à M. Wilkes le désir de s'attribuer exclusivement l'honneur de la découverte de la terre, ce qui l'aurait porté, dit-on, à regarder comme douteuses les observations que les autres avaient faites avant lui. Mais n'est-il pas évident d'après toutes ces dépositions que, jusqu'au 28 janvier, on n'avait aucune certitude de la découverte de la terre ; que si quelques officiers croyaient l'avoir vue, d'autres étaient persuadés que c'était une illusion ; enfin que, comme je l'ai avancé, si, le 22 janvier, une circonstance imprévue avait forcé l'expédition américaine à s'éloigner de ces parages, il ne serait résulté de cette expédition aucune certitude de l'existence

d'un continent austral, tandis que le 20, les équipages de l'*Astrolabe* et de la *Zélée* avaient mis pied à terre dessus, en avaient déterminé la position et rapporté des échantillons.

Il me paraît au reste bien surprenant que les Américains n'aient pas songé à publier les observations mêmes qui sont consignées sur les journaux de bord et à donner la position des points d'où l'on dit avoir vu la terre, car on pourrait au moins vérifier plus tard si la terre existe dans la direction où on dit l'avoir vue.

Les cartes qui constatent les découvertes de M. d'Urville ont été publiées au mois de juin 1840; celle qui donne les découvertes faites par le capitaine Ross, en janvier 1841, était publiée en juillet de la même année, et nous n'avons encore, pour nous faire une idée des résultats de l'expédition américaine, que le tracé assez grossier qui se trouve sur la mappemonde, joint à l'exposé lu par M. Wilkes à l'Institut national de Washington, et dont nous avons donné l'analyse ci-dessus. C'est ce tracé qui nous a servi pour porter sur la petite carte polaire ci-jointe la partie ouest du continent austral. Les routes des bâtiments sont indiquées sur la mappemonde, mais aucune date n'y est marquée, en sorte qu'on ne peut dire où étaient le *Vincennes*, le *Peacock* et le *Porpoise*, le 13, le 16 et le 19 janvier. Une carte à plus grand point a, il est vrai, été envoyée par M. Wilkes au capitaine Ross; mais c'est justement d'après cette carte que ce dernier annonce avoir navigué librement sur un point où la terre était indiquée par M. Wilkes. Ce n'était, répond M. Wilkes, qu'une ligne tracée pour rejoindre les îles Balleny à nos découvertes. Mais la meilleure réponse aurait été évidemment la publication de la carte elle-même avec

l'indication exacte des parties vues par chaque bâtiment. Espérons que cette publication ne se fera pas attendre , et qu'elle portera un tel caractère d'authenticité qu'il sera impossible d'élever le moindre doute sur son exactitude.

P. DAUSSY.

DESCRIPTION des sources thermales nommées Los Banos et du volcan de Taal , dans les environs de Manille.

(Extrait d'une lettre de M. de Lamarche , ingénieur-hydrographe à bord de l'*Érigone*, membre de la Société de géographie.)

LOS BANOS.

Ces bains sont les plus remarquables des sources thermales des Philippines ; ils sont situés sur le bord de la lagune d'où s'échappe la rivière de Passig , qui longe les murs de Manille. On avait jadis profité des vertus de ces eaux pour établir auprès d'elles un hôpital ; des bassins avaient été creusés , maintenant il ne reste plus que des ruines.

Il y a deux sources distantes l'une de l'autre de 6 à 7 mètres ; leur origine apparente est à 10 mètres des eaux de la lagune. A 500 mètres environ dans le Sud , s'étend de l'E. à l'O. une chaîne de montagnes , hautes , accidentées , couvertes de fort beaux bois. Le rivage n'offre rien de remarquable ; il est entouré d'une bordure de sable et de graviers d'une quinzaine de mètres , puis vient la terre avec la belle végétation qu'on rencontre dans ce pays.

La plus remarquable de ces sources s'échappe vivement en une cascade limpide de 55 centimètres de largeur sur 5 de profondeur. J'estime la vitesse de l'écoulement de 3 mètres par seconde.

Voici les indications du thermomètre. Le 21 octobre

1842, à 4 heures du soir, temps couvert, orageux, petite brise de N.-E., température extérieure 29°,4, température de l'eau de la lagune, à une encablure du rivage, 30°,5.

Au bord de la lagune, à 5 mètres de distance de l'embouchure du courant d'eau chaude, 31°,2 à l'O., 30°,4 à l'E.. à l'embouchure même le thermomètre plongé dans la vapeur épaisse qui se dégage, indique 33°. Cette vapeur n'exhale aucune odeur sensible, l'eau qui est au-dessous indique 70°. En remontant de ce point à la source même qui en est à 10 mètres, et faisant deux stations équidistantes, on a 77° et 81°,2, puis enfin à l'endroit où l'eau sort de terre 82°,5.

Ces observations ont été répétées avec soin, avec un thermomètre bien comparé.

Cette eau est limpide, elle est fortement sulfurée; j'en ai rempli un flacon.

La 2° source, beaucoup moins rapide et moins considérable, donne pour plus haute température 59°,5; j'estime sa vitesse à 1^m,5; elle sort d'une cuve en pierre carrée, de 2 mètres de côté, renfermant à 1 mètre de profondeur une eau tranquille à 60° de température.

VOLCAN DE TAAL.

Le volcan de Taal se trouve sur une île située au milieu de la lagune de Bongbong : celle-ci communique par une petite rivière à la baie comprise entre Luçon et Mindoro. La lagune a environ 10 lieues de tour, et est enceinte de terres élevées et montagneuses : sa profondeur varie de 20 à 100 pieds; les eaux en sont potables; les poissons y vivent, mais elle est loin d'être pure.

L'île court du N.-E. au S.-O. longue d'une lieue environ et un peu moins large ; près d'elle sont deux autres îlots, anciens volcans aujourd'hui éteints.

A deux encablures environ du rivage, quoique la brise ne vint pas du côté de l'île, nous sentîmes une odeur sulfureuse très prononcée. Sur le bord seulement peu de végétation, quelques arbres ; à la plage gravier noir formé de laves et de matières calcinées. Cette ceinture étroite renferme une montagne nue, pierreuse, grise, calcinée, de pente rapide, sillonnée de larges fissures perpendiculaires à la crête qui court N.-E. et S.-O.

Nous montâmes au point le plus bas de la crête, et arrivés là nous pûmes embrasser d'un coup d'œil l'intérieur de ce magnifique volcan. La hauteur de notre point d'observation est, par des mesures barométriques, de 106 mètres au-dessus du niveau de la lagune. Le point le plus haut peut être plus élevé de 50 mètres.

Le cratère sur lequel nous nous trouvions est circulaire ; son diamètre m'a paru d'un mille et demi, la paroi intérieure est presque verticale. L'aspect de cette face est uniforme, de cette même couleur grise qui revêt toute la montagne. Le sol est tantôt déchiqueté et comme formé de fragments superposés par des cristallisations irrégulières, tantôt il ressemble à une nappe de liquide solidifiée au moment où la brise en aurait ridé la surface. Le fond de cette espèce de chaudière volcanique est plus élevé que les eaux de la lagune d'une trentaine de mètres (estime très grossière), ce qui fait, d'après notre hauteur barométrique, 75 mètres environ pour la profondeur du cratère.

En bas s'élève une seconde enceinte montueuse moins régulière que celle en haut de laquelle nous

sommes, et s'élevant environ au $\frac{1}{5}$ de la profondeur totale. Elle enferme environ la moitié du terrain. L'autre moitié, comprise entre les deux enceintes, est plate et unie, elle se divise en deux parties; la plus grande est un sol gris paraissant solide, la plus petite est un lac à surface calme. Ce lac a à peu près un mille de long sur 0,2 de large. La couleur générale du liquide est jaune, parsemée de quelques taches noires qui se forment très vite, restent en place quoique douées d'un léger mouvement d'ébullition, croissent, puis disparaissent peu à peu.

Du côté du lac, la seconde enceinte s'abaisse par une pente plus douce que par les autres parties; elle y est aussi moins continue, et le liquide baigne plutôt les pieds de petits monticules intérieurs, dont nous n'avons pas encore parlé. Ces monticules sont à des distances irrégulières, enfermés dans la seconde enceinte; chacun est un petit cratère, c'est réellement là qu'est le volcan. Le plus remarquable d'entre eux est régulier, circulaire, il est en petit toute la montagne sur la crête de laquelle nous sommes; seulement sa hauteur est celle de l'enceinte du fond, et de sa bouche s'échappent des tourbillons d'une fumée blanche, sulfureuse, épaisse, et qui s'élance avec plus ou moins de vivacité. Le bouillonnement intérieur se fait entendre de temps à autre, et le bruit passe successivement par tous les degrés de force. Le jour de notre visite le volcan était calme, mais il n'en est pas toujours ainsi, et le plus souvent ses fumées se voient à 10 et 15 lieues. Néanmoins depuis longtemps, il n'est question ni de flammes, ni d'éruptions; pourtant quelques uns de ces petits cratères internes semblent baver la lave; outre celui dont j'ai parlé il y a çà et là des ex-

croissances que je présume sujettes à changer de forme, des cavités temporaires d'où sort aussi de la fumée, mais avec moins de force et plutôt en serpentant qu'en tourbillonnant, et enfin entre ces champignons ignés, des taches de diverses couleurs probablement dues à des fusions de sulfures et entre autres des petites veines rouges. J'ai compté neuf de ces cheminées.

Cette description, tout imparfaite qu'elle est, peut donner une idée des tentations que j'ai eues de descendre ; la chose a été faite autrefois, mais aujourd'hui, à notre grand désespoir, il y a impossibilité complète. J'ai été réduit à ramasser humblement sur la surface externe du volcan des échantillons du sol ; ils renferment, je crois, principalement du soufre, du fer et de la chaux.

La veille de notre arrivée à Taal, le 24 octobre 1842, étant à 2 lieues de ce village, à 9^h 30^m du matin, nous ressentîmes une secousse de tremblement de terre. Les oscillations étaient très fortes ; elles suivaient la direction E. et O., et j'estime leur durée à 2 minutes.

Dix minutes après, nous sentîmes une seconde secousse moins forte dont j'estimai la durée à 28 secondes ; et enfin la nuit, à 2^h 1/2, une troisième oscillation moins sensible encore.

Le temps avait été beau les jours qui précédèrent le tremblement de terre ; le lendemain il y eut une forte averse de midi à 2^h ; aucun bruit n'avait annoncé ce phénomène ; le volcan était comme à l'ordinaire. Quelquefois, au contraire, témoin le 2 août de cette année, on entend dans toute la province des bruits souterrains qui ne sont suivis d'aucun effet. Ces trois secousses ont été ressenties, à la même heure et avec la même force, depuis Taal jusqu'à Manille.

DEUXIÈME SECTION.

Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

PRÉSIDENCE DE M. JOMARD.

Séance du 6 janvier 1843.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Le Secrétaire donne communication de celui de la séance générale du 30 décembre.

M. le Président dépose sur le bureau une lettre qui lui a été adressée par une personne qui désire concourir au prix proposé par S. A. R. le duc d'Orléans pour la découverte la plus utile à l'agriculture, à l'industrie ou à l'humanité. Cette lettre sera renvoyée à la prochaine commission du concours.

M. le Président annonce que les deux places vacantes dans la Commission centrale, par suite du décès de M. le contre-amiral d'Urville et de M. Edwards, se trouvent remplies par la nomination de M. Thomassy, qui a obtenu la majorité des suffrages à la séance générale, et par celle de M. Desjardins, le plus âgé des quatre concurrents qui ont obtenu dans la même séance un nombre égal de suffrages.

La Commission centrale, conformément à ses statuts, procède au renouvellement des membres de son bureau pour l'année 1843, et elle nomme au scrutin :

Président : M. Jomard.

Vice-présidents : MM. Roux de Rochelle et Boblaye.

Secrétaire : M. Berthelot.

L'assemblée nomme ensuite au scrutin, et à l'unanimité, MM. Cortambert et de Froberville à deux places vacantes de membres adjoints de la commission centrale.

Enfin la composition des diverses sections est arrêtée ainsi qu'il suit, savoir :

Section de correspondance.

MM. Bajot, Barbié du Bocage, Callié, Cochelet, Dubuc, Jaubert, Lafond, César Moreau, Noël-Desvergers, d'Orbigny, Texier, Thomassy et Warden.

Section de publication.

MM. Albert-Montémont, Ansart, d'Avezac, Denaix, Desjardins, Guigniaut, de Ladoucette, de Larenau-dièrre, Montrol, de Santarem, Ternaux, Vivien, Walckenaer.

Section de comptabilité.

MM. Corabœuf, Daussy, Eyriès, Isambert, de Laroquette, baron Roger.

M. le Président annonce que la souscription au monument d'Urville s'élève aujourd'hui à la somme de 4,970 fr. 50 c.

Séance du 20 janvier 1843.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le ministre de l'instruction publique écrit à la

Société qu'il vient de lui accorder pour sa bibliothèque un exemplaire du Voyage en Perse, en Arménie et en Mésopotamie, publié par M. Ch. Texier.

M. Demidoff adresse de Saint-Petersbourg à la Société une note de plusieurs voyages anciens et modernes publiés sur l'Oural, et lui renouvelle ses offres de service.

M. le conseiller de Macedo, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Lisbonne, remercie la Société de l'envoi du dernier volume de son Bulletin.

M. Constant Sicé remercie la Société, qui vient de l'admettre au nombre de ses membres, et lui adresse la suite de l'annuaire statistique des établissements dans l'Inde, publié par ses soins.

M. Laury, admis récemment dans la Société, lui adresse aussi ses remerciements.

MM. Cortambert et de Froberville, nommés membres adjoints de la Commission centrale, annoncent qu'ils feront leurs efforts pour répondre à sa confiance et concourir à ses travaux.

M. le Secrétaire donne lecture de la liste des ouvrages offerts à la Société.

M. d'Avezac présente de la part de M. Loëvenstern un exemplaire de son Voyage au Mexique, faisant suite à sa dernière publication sur les États-Unis.

La Commission vote des remerciements aux auteurs et ordonne le dépôt de leurs ouvrages à la bibliothèque.

M. Desjardins communique une lettre de M. le professeur Zipser, de Neusohl, en Hongrie, dans laquelle ce savant offre de lui adresser pour le Bulletin de la Société, dont il apprécie tout le mérite, un rapport sur son voyage récent en Slavonie et aux confins militaires de l'Autriche. M. Zipser, qui vient d'envoyer

à plusieurs établissements scientifiques une collection des minerais de la Hongrie, se ferait également un plaisir d'en adresser quelques échantillons à la Société.

La Commission centrale accepte les offres de M. le professeur Zipser, et elle charge M. Desjardins de lui transmettre ses remerciements.

M. Roux de Rochelle annonce à la Commission centrale la perte que la Société a faite de M. Eugène Vail, l'un de ses membres; et pour rendre hommage à sa mémoire, il fait l'analyse du dernier ouvrage que M. Vail a publié sur l'état des sciences et des lettres aux États-Unis d'Amérique, et sur le mérite des principaux écrivains qui les ont cultivées.

Cette communication est renvoyée au comité du Bulletin.

M. Jomard donne lecture d'un mémoire géographique que lui a adressé M. Chedufau, ancien médecin en chef de l'armée égyptienne en Arabie, relatif à la carte d'une partie de l'Arabie, dressée par MM. Galinier et Ferret, d'après les notes fournies par lui-même et par M. Mary.

Les trois sections de la Commission centrale se sont réunies avant la séance pour s'occuper de leur organisation; elles ont nommé, savoir :

La section de correspondance : M. A. Cochelet président; M. Thomassy secrétaire.

La section de publication : MM. Guigniaut président, M. d'Avezac secrétaire.

La section de comptabilité : M. de Laroquette président.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 6 janvier 1843.

M. THOUVENEL.

Séance du 20 janvier.

M. AGUESSE, homme de lettres.

M. le vicomte de BARRUEL BEAUVERT.

M. Claude GAY.

M. NOEL, agent consulaire de France à Zanzibar.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séances des 6 et 20 janvier 1843.

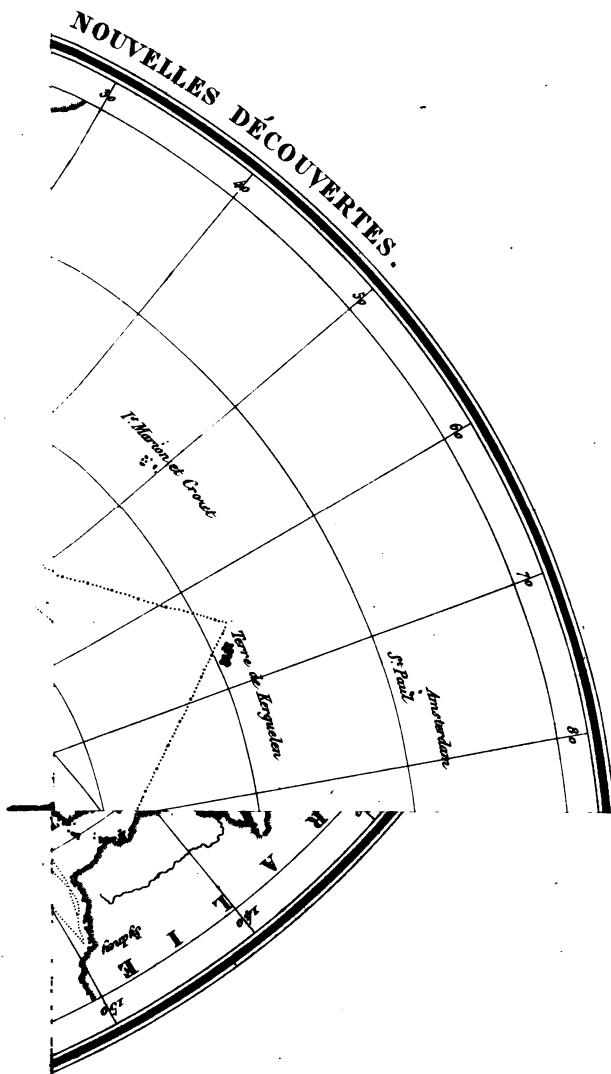
Par M. de Démidoff: Voyages dans la Russie méridionale, tome IV, observations scientifiques. Paris, 1843, 1 vol in-8.

Par M. J. Lowenstern: Le Mexique, souvenirs d'un voyageur. Paris, 1843, un vol. in-8.

Par M. Stanislas Julien: Simple exposé d'un fait honorable odieusement dénaturé dans un libelle récent de M. Pauthier, suivi de la réfutation de sa dernière réponse, etc. Paris, 1842, 1 vol. in-8.

Par M. Constant Sicé: Annuaire statistique des établissements français dans l'Inde, pour l'année 1842, Pondichéry, 1842, 1 vol. in-8.

Par les Éditeurs: Nouvelles Annales des voyages, décembre. — Annales maritimes et coloniales, décembre. — Annales des sciences géologiques, octobre. — Recueil de la Société polytechnique, novembre et décembre. L'Investigateur, décembre. — L'Écho du monde savant.



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

FÉVRIER 1843.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

SECOND VOYAGE
A LA RECHERCHE DES SOURCES DU FLEUVE BLANC.
(Suite) (1).

LETTRE de M. D'ARNAUD à M. JOMARD, *membre*
de l'Institut.

Du Kaire, le 12 janvier 1843.

..... Son Altesse le vice-roi d'Égypte m'a laissé pressentir que je prendrais derechef le commandement d'une nouvelle expédition pour aller encore à la découverte des sources du Nil-Blanc : elle veut absolument en avoir le dernier mot. Je vais mettre à profit

(1) Voyez le Bulletin de juillet, août et septembre 1842 (relation du premier voyage), et le Bulletin de novembre.

les quelques instants que j'aurai de libres pour continuer la relation de nos découvertes sur le cours du Bahr-el-Abiad, qui résumera les notes de tous les membres de l'expédition, et l'accompagner de cartes fondées sur nos observations astronomiques, de planches, etc. Voici, en attendant, quelques mots sur ces peuplades intéressantes, accompagnés d'une petite carte résumant nos découvertes, et la traduction, en lignes pointées, des renseignements que nous ont transmis les naturels sur les sources de ce fleuve béni.

Le Bahr-el-Abiad, depuis sa jonction avec le Bahr-el-Azraq, à la pointe de l'île du Sennâr, par $15^{\circ} 33'$ de latitude nord et $29^{\circ} 51'$ de longitude est, jusqu'au $4^{\circ} 42' 42''$ de latitude nord et $29^{\circ} 18'$ de longitude est, que nous avons visité, présente un développement de 518 lieues de 25 au degré. Entre ces deux limites, on compte environ deux cents îles, en majeure partie submergées pendant l'inondation périodique; trois d'entre elles ont environ 30 milles de longueur chacune. Par $9^{\circ} 11'$ de latitude nord et $28^{\circ} 14'$ de longitude est, se trouve l'embouchure du Saubat, qui a encore deux dérivations assez considérables plus au nord; il vient de l'est, et porte au Nil-Blanc près de la moitié des eaux que fournit ce fleuve. Jusqu'ici nous avons marché dans une direction générale S.-S.-O.; à partir de ce point, on fit voile vers l'ouest quelques minutes nord, et l'on arriva dans un grand lac très poissonneux, situé par $9^{\circ} 17'$ de latitude nord et $26^{\circ} 47'$ de longitude est, et renfermant des îles; sa surface augmente considérablement au *maximum* de la crue périodique du fleuve. Dans ce grand lac, une autre rivière, venant de l'ouest, vient verser ses eaux. Ne serait-ce pas le Keilak ou Misselad de Browne?

Cette rivière, le Saubat, et ses dérivés, sont les seuls affluents découverts jusqu'ici qui joignent leurs eaux à celles venant du sud ou du vrai Nil. Enfin, à partir de ce point, le lit du fleuve devient plein de sinuosités (*Kourdah* de Selim-Binbachi), et il prend une direction générale sud-est jusqu'au terme de notre voyage (1).

La division naturelle des divers peuples qui habitent les rives du fleuve Blanc, et d'après leurs idiomes, nous offre quatre groupes bien distincts : les *Arabes nomades*, les *Schelouks*, les *Dinka* et les *Barry*, dont trois d'entre eux se subdivisent encore en tribus qui ont leurs intérêts à part, ainsi qu'il suit :

Mahamoudiés.	}	Idiome arabe.
Cababiches.		
Hassanats.		
Hassanyés.		
Djemelyés.		
Bagaras.	}	<i>Id. schelouk.</i>
Schelouks.		
Dinkas.	}	<i>Id. dinka.</i>
Nouerrs.		
Kyks.		
Bendouryals.		
Thutui.		
Bhorr.	}	<i>Id. barry.</i>
Heliabs.		
Chirs.		
Elliens.		
Bambar.		
Bokò.	}	
Barry.		

Les *tribus* comprises dans la première division du tableau ci-dessus habitent les deux rives du fleuve ; ce sont des pasteurs nomades ayant des troupeaux de

(1) Voyez la relation du premier voyage. Le mot *Kourdah* n'avait pas jusqu'ici reçu d'application ; d'après M. d'Arnaud, il répondrait au sens de *coude*. (N. du R.)

chameaux, bœufs, moutons, etc. ; ils ont aussi quelques mauvais chevaux qu'ils tirent du Kourdofan. Ils ensementent un peu de dourah dans l'intérieur, à la faveur des pluies tropicales, et ce grain, avec le lait de leurs troupeaux, sert à leur nourriture. Ils changent leurs parcs suivant la saison, et s'évitent ainsi des contrariétés qu'ils seraient à même d'éprouver sans cette précaution. D'après cela, comme on le devine, leurs demeures ne peuvent être que des tentes, et leur commerce un échange de bestiaux et d'esclaves contre quelques toiles grossières de coton servant à faire des chemises à larges manches, leur unique vêtement. Leurs usages domestiques offrent des particularités fort curieuses.

Les Schelouks. — Ce peuple nombreux et plein d'astuce habite la rive gauche sur un développement de cent milles environ. Sa population peut être évaluée sans crainte d'exagération à *un million*. Ils sont pasteurs aussi ; quoique favorisés d'un beau territoire, ils ensementent très peu de grain de dourah, préférant vivre des graines des plantes qui croissent naturellement dans les terrains marécageux qui les avoisinent, de la pêche, leur plus grande occupation, enfin de rapines exercées sur les tribus des environs. Ils descendent, à cet effet, le fleuve avec leurs pirogues (qu'ils manient avec beaucoup d'habileté), jusque sous le 14° de latitude, et naguère jusqu'à la pointe de l'île de Sennâr ; les grandes îles boisées qui se trouvent dans ces parages leur servent de repaires. La réputation qu'ils ont d'être cruels et de mauvaise foi a empêché jusqu'ici toute relation suivie avec eux. Ils ne connaissent encore le luxe d'aucun vêtement. Ce peuple reconnaît comme son souverain un mek, nommé actuellement Niedak,

qui jouit d'une grande autorité. L'objet de leur vénération est *Niécam*, qui se présente à eux sous la forme d'un arbre. Ils habitent de jolis villages, chacun de 300 à 400 toucouls (habitation de forme cylindrique), en terre, recouverts en paille, très peu espacés les uns des autres, et étalés le long de la rive sur une, deux et même trois rangées.

Les *Dinkas* et les diverses autres tribus qui parlent à peu près le même langage sont essentiellement pasteurs de troupeaux de bœufs, moutons et chèvres seulement. Ils ne s'approchent des rives du fleuve que lorsque l'ardeur du soleil a desséché toute l'herbe de l'intérieur. Ils sèment très peu de dourah, et vivent, ainsi que les Schelouks, de graines qu'ils récoltent en faisant paître leurs troupeaux au milieu des troupes d'éléphants dans les pâturages où vivent ces derniers. Une partie se livre aussi à la pêche fluviale et à la pêche des marais. L'influence des lieux qu'ils habitent se fait sentir sur leur corps : ils ont un aspect maladif, et leur nudité est laide à faire peur. La plupart de ces tribus sont néanmoins guerrières. Les bœufs ont de très grandes cornes ; ils rappellent le bœuf des anciens Égyptiens. Chaque troupeau en a un qui est fêté et honoré de tous les habitants de la contrée.

Ils habitent aussi des cabanes en terre et paille, de diverses formes, *éparses* en général ; mais la majeure partie des habitants vivent au milieu de leurs troupeaux dans les parcs ; ils y dorment tous pêle-mêle dans les cendres chaudes provenant de la combustion du fumier de leurs bestiaux ; ce qui a, entre autres buts, celui de produire de la fumée pour les garantir des moustiques, qui sont nombreux et inquiétants. Ils nous ont présenté, à notre passage, des bœufs à satiété, et

des dents d'éléphants en échange contre des verroteries ; ils le font surtout depuis qu'ils savent que nous désirons ces défenses, qui n'étaient employées auparavant qu'à faire des bracelets et des piquets où ils attachaient leurs animaux.

Les dernières tribus, désignées par l'idiome *Barry*, sont, comme les autres riverains, pasteurs ; ils s'occupent de la pêche ; ils sont agriculteurs et guerriers : aussi remarque-t-on avec plaisir, en entrant dans leur pays, de belles moissons pendantes sur tout le terrain qui les environne et qu'entrecoupent en tous sens des canaux naturels. Les bienfaits de l'agriculture et le petit trafic qu'ils font avec leurs voisins de l'Est, leur procurent une vie plus douce, et cette fierté libre qu'accompagne si bien leur haute et belle stature (1). Ils exploitent au pied de toutes les montagnes un très bon minerai de fer et très abondant ; avec le fer, ils fabriquent des instruments agricoles, des lances et des flèches pour leur usage et pour échange ; ils se servent de flèches empoisonnées. Ils habitent encore des villages formés de toucouls, établis sur les rives, dans l'intérieur des terres et sur les montagnes. Excepté leur grand chef Lacono, qui était vêtu d'une chemise en toile bleue de coton et d'un milatiéh les jours d'audience, tous les autres sont nus, le corps oint d'une pommade rouge à l'oxyde de fer. Le sexe, plus décent ici qu'ailleurs, porte à la chute des reins une ceinture à filets en coton parfaitement travaillée, et d'un joli effet. Comme on le voit, l'intérêt allait croissant ; mais à peine étions-nous entrés dans la vallée, formée par de grandes chaînes de montagnes, que le lit du fleuve

(1) Le texte porte 7 pieds.

devint tout à coup hérissé de rochers et d'îlots syéniques, qui nous empêchèrent (vu les basses eaux de la saison) d'aller plus en avant. Un séjour dans ces pays, afin d'attendre la saison convenable et de continuer à la faveur des hautes eaux, était indispensable; mais, n'étant pas organisés à cet effet et ayant des ordres contraires, nous nous en retournâmes.

Dans les hautes eaux, le fleuve serait encore navigable au moins une trentaine de lieues, c'est-à-dire là où se réunissent différentes branches, dont la plus considérable vient de l'Est et passe au bas d'un grand pays nommé Berry, à quinze journées plus à l'Est de la montagne Bellénia. C'est du marché de Berry que viennent des hommes rouges, et qu'ont été apportés les vêtements du roi des Barry. Je présume que ce sont des Sydamiens qui ont reçu ces vêtements par les caravanes d'*Enarea* et de *Fadassi*, et qui les ont apportés jusqu'à ce marché. Ce qui précède prouve d'une manière assez évidente que l'hypothèse généralement adoptée, que les sources du fleuve viennent de l'Ouest, est mal fondée. Je termine ici, malgré le projet que j'avais fait, en commençant, d'en dire davantage sur ce fleuve, qui doit devenir encore la route de nombreuses découvertes.

Je vous remercie, monsieur, d'avance de la protection que vous promettez à mes publications sur le fleuve Blanc..... (1).

Veuillez agréer, etc.

D'ARNAUD.

(1) Voir la carte jointe au présent Bulletin.

Remarques au sujet de la lettre précédente.

On a vu dans le Bulletin de novembre 1842 que la seconde expédition égyptienne sur le Bahr-el-Abiad s'était arrêtée au 4° degré 42 minutes latitude nord, à peu près sous le méridien du Kaire, et qu'en ce point, la profondeur du fleuve étant trop petite, les barques avaient dû redescendre. La lettre de M. d'Arnaud, du 12 janvier, nous fait connaître en cet endroit l'existence de roches granitiques et d'un mont Bellenia ou Ballenia, et même elle ferait croire à de grandes *chaînes de montagnes* situées au même lieu, ce qui peut modifier l'opinion récemment conçue au sujet des Montagnes de la Lune; celles-ci ne seraient peut-être que reculées dans le sud-est.

Je ferai remarquer un autre point important, c'est que 30 lieues plus loin, le principal bras parait venir *de l'est* à 15 *journées au-delà*. Il s'ensuivrait que le Nil-Blanc prend sa source dans la même région que le Nil-Bleu, seulement plus au midi. A la vérité, cette opinion ne repose que sur le récit des indigènes, comme on le voit par la carte jointe à cette lettre; l'on ne pourra donc se former une opinion décisive qu'après la troisième expédition.

Le Saubat, d'après M. d'Arnaud, fournit au fleuve Blanc près de la moitié de ses eaux; si cette assertion est fondée, elle viendrait à l'appui de la direction supérieure du Bahr-el-Abiad; il en est de même des autres affluents de la rive droite. Cependant d'autres rapports de voyageurs récents disent que la crue du Nil est alimentée par les eaux pluviales du

Darfour et du Waday, à ce point que dans l'année 1837, année où il avait plu très peu au Waday, le Nil resta très bas, et qu'il y eut disette.

On fera probablement des objections contre le chiffre attribué à la population des Schlouks (ci-dessus page 92); toutefois, je dois faire observer que, depuis le Sennâr, la population est excessivement dense; tous les voyageurs s'accordent à ce sujet; le fait n'est pas limité à cette partie de l'Afrique; on l'observe dans le Barnou, dans le Darfour, dans le Waday, etc., et aussi dans l'ouest, dans la Sénégambie, le long du Dhioliba; Mungo-Park et Caillié l'ont également observé. Le Darfour seul compte plusieurs millions d'individus. La taille colossale des Barry (les Behrs) sera jugée encore moins admissible; en tout cas, il est nécessaire d'attendre des éclaircissements, pour se former une idée juste de la réalité et de la *généralité* du fait.

Relativement à la carte ci-jointe, je n'ai pas besoin d'ajouter combien elle présente d'indications neuves et curieuses qui doivent faire désirer vivement la publication des cartes de détail annoncées par le voyageur.

JOMARD.

Sur les sables aurifères de MOHAMMED-ALI-POLIS.

(Extrait d'un rapport de feu M. Lefèvre, communiqué
par M. COCHELET.)

Un rapport avait été demandé par le vice-roi d'Égypte à la Commission spéciale assemblée à Fazangoro,

sur les diverses méthodes d'exploitation applicables aux sables du torrent dit *Cor-el-Adi*. On avait cru reconnaître, en cette localité, le prolongement de la couche de Cascalho jusqu'à une demi-heure de chemin du Nil-Bleu, près du village de Keri. M. Lefèvre vérifia que cette opinion n'était pas fondée. Avec MM. Boréani et d'Arnaud, il établit un lieu d'expérience près de la nouvelle ville appelée *Mohammed-Ali-Polis*, du nom du vice-roi. Cette localité est pauvre en or; il y a un terrain récent contenant de l'or en poudre d'une finesse extrême, qui échappait aux laveurs; alors, on eut recours à l'amalgamation. M. Lefèvre a fait faire jusqu'à trente-trois lavages. Dans l'île, en face de Chambroux, et à une heure au S.-E. de Keri, les résultats ont été avantageux; il faut opérer sur les bords, là où la couche de Cascalho est apparente. Cette couche aurifère repose sur la diorite, roche constituante de la contrée; elle existe sur les deux rives depuis Fazoglo jusqu'à deux heures et demie au-dessus de Keri, c'est-à-dire à 22,000 mètres; la puissance de cette couche varie de 3 à 7 mètres, elle est recouverte par le sol végétal de 1 à 3 mètres. Les sables sont adhérents aux galets à *Cor-el-Adi*; ailleurs ils ne le sont pas, il suffit d'un simple criblage sur les lieux.

La sébille circulaire faisant perdre de l'or, même celle du Mexique qui porte un petit cône renversé, on se sert de la *sébille allongée*, qui est préférable. Les indigènes font usage de cette dernière, ce qui est une preuve de leur tact. M. Lefèvre a supprimé l'épuration, et l'a remplacée par l'amalgamation dans des tonneaux contenant du mercure, comme à Freyberg, et mus par l'eau (qui aura servi aux bolinites). On verse sur un crible métallique, placé au-dessous d'un réservoir d'eau.

Noms de plusieurs lieux situés près de Mohammed-Ali-Polis, où se trouvent des sables aurifères plus ou moins riches.

Keri, village; Cor-el-Adi, torrent, à son embouchure (la tente de Mohammed-Ali a été dressée en face de Cor-el-Adi, à l'époque de son voyage en 1838); Chambroux, île en face; les Bolinites; île près des Bolinites; cataracte en face d'Abrouda; torrent sur la rive orientale; montagne de Fadoca, 1^{er} torrent et 2^e torrent. Trente-trois points sont signalés par M. Lefèvre.

COURSE de M. LEFÈVRE aux monts Akaro et Fadoca.

On visite la montagne de Cassan, le torrent El-Can-tochi, le cheikh Aboutzarol (Tomoul); les montagnes *Ragruques* (*sic*), et autres encore plus hautes, paraissent être le lieu primitif du départ des pépites d'or; celles-ci sont presque anéanties dans leur trajet au milieu des cailloux charriés par les eaux. Là, ces pépites sont beaucoup plus fortes qu'au lieu de l'exploitation, d'autant plus grosses et moins usées qu'elles viennent de plus haut; cela est même sensible à la montagne Akaro et à la montagne Fadoca.

Parmi les habitants des deux chaînes principales des montagnes séparées par le Toumat, ceux de la rive orientale ont peu d'or et beaucoup de fer; ceux de la chaîne occidentale n'ont que de l'or et en abondance; ils ont de l'aisance.

Le Toumat, au-dessus de Cassan, a de l'eau toute l'année; les bords sont peu élevés (1^m environ); ils sont d'une belle végétation et cultivables. M. Lefèvre

proposait le plan de recherches qui suit : 1° Se porter sur le Toumat vers Cassan , le remonter, explorer la rive occidentale, le torrent El-Cantochi, les montagnes Bénichangoul et Doul (on dit que là réside le *Dieu de l'or*) ; aller à Fadassy, qu'on dit être le grand bazar de l'Afrique centrale (très bon fer en cet endroit ; les habitants y apportent leur poudre d'or, la font fondre, et la transforment en anneaux pour le commerce ; on y fabrique des lances et autres armes des noirs).

Enfin, revenir en étudiant le versant occidental de la chaîne du Bertha (Bertât ?).

N. B. L'auteur du rapport que nous venons d'analyser, M. Lefèvre, a succombé aux fatigues de la mission qu'il remplissait dans le Fazoqlo. Ce jeune géologue avait fait précédemment un voyage minéralogique très intéressant dans l'Égypte supérieure sur les bords de la mer Rouge et au mont Sinaï. La collection dont il a enrichi le Muséum d'histoire naturelle est une des plus belles qu'on ait rapportées : son second voyage aurait procuré de plus importantes découvertes. Instruit, laborieux, infatigable, plein de sentiments nobles et élevés, il avait mérité la confiance et l'estime générales. Sa mort précoce a excité de vifs regrets. Le souvenir de ce voyageur distingué méritait d'être rappelé à cette occasion dans notre Recueil périodique.

OBSERVATIONS *météorologiques faites au Kaire*

PAR M. DESTOUCHES.

(Article communiqué par M. JOMARD.)

Les tables ci-après, soigneusement dressées par M. Destouches, démontrent que le climat de l'Égypte

n'a point sensiblement changé depuis quarante ans. Elles confirment de plus le fait annoncé par les voyageurs de l'expédition française en Égypte, qu'il pleut au Kaire environ 13 jours par année, moyennement. En effet, la moyenne des 6 années 1835 à 1840 a été de 13 jours de pluie, et la moyenne des 7 années 1835 à 1841 a encore été de 13 jours (1).

La température n'a pas varié davantage; la moyenne des 6 années et la moyenne des 7 années a été également de 23° 3'; la pression atmosphérique moyenne a été de 760 millim. pendant les années et pendant les 7 années, et pendant l'année 1840, elle a été aussi de 760; elle n'a été de 759 que deux années sur sept.

J—D.

(1). Voyez le Bulletin, numéros 69 et 70, page 192, où l'opinion contraire du maréchal Marmont a été combattue.

Observations météorologiques faites au Kaire pendant l'année 1840, et Récapitulation générale des années 1835, 36, 37, 38, 39 et 40; par P.-R. Destouches, membre du Conseil général de santé d'Égypte.

MOIS.	BAROMÈTRE.	THERMOMÈTRE.	HYGROMÈTRE.	VENTS.								PLUIE.	ÉTAT DU CIEL.					TREMLEMENT DE TERRE.			
				NORD.	EST.	OUEST.	SUD.	NORD-EST.	NORD-OUEST.	SUD-EST.	SUD-OUEST.		KAMSIN.	ORAGE.	GRÊLE.	PLUIE.	BROUILLARD.		COUVERT.	NUAGES.	CLAIR.
Janvier.....	763	13,4	71	7	5	29	4	19	10	3	16	"	"	"	3	6	15	30	39	"	
Février.....	760	15,2	62	"	8	34	2	6	18	3	16	"	1	"	3	6	6	31	41	"	
Mars.....	761	18,1	53	11	5	28	6	7	23	"	13	2	"	1	5	"	14	23	51	"	
Avril.....	759	19,8	59	19	1	23	1	2	34	7	3	1	"	"	3	"	21	27	39	"	
Mai.....	760	26,6	55	24	20	6	"	38	5	"	"	"	"	"	"	"	7	17	69	"	
Juin.....	758	26,7	50	49	3	5	"	20	13	"	"	"	"	"	"	"	6	20	64	"	
Juillet.....	757	30,8	49	59	2	2	"	25	6	"	1	"	"	"	"	"	"	35	58	"	
Août.....	757	29	54	67	5	1	"	16	4	"	"	"	"	"	"	"	2	28	63	"	
Septembre..	759	26,5	61	67	"	"	"	18	5	"	"	"	"	"	"	"	"	1	24	65	"
Octobre.....	760	24,2	62	32	7	3	2	31	5	2	11	"	"	"	"	"	2	8	13	70	"
Novembre..	761	20	67	36	2	18	1	16	8	"	9	"	"	"	"	"	4	9	18	59	"
Décembre...	763	14,8	69	16	9	14	5	17	13	1	18	"	"	"	3	12	7	36	35	"	
Moyennes et totaux.....	760	22,1	59	387	67	163	21	215	144	16	87	3	1	1	17	30	96	302	653	"	

Récapitulation générale des six années.

ANNÉES.	BAROMÈTRE.	THERMOMÈTRE.	HYGROMÈTRE.	VENTS.								PLUIE.	ÉTAT DU CIEL.						TREMLEMENT DE TERRE.	
				NORD.	EST.	OUEST.	SUD.	NORD-EST.	NORD-OUEST.	SUD-EST.	SUD-OUEST.		KAMSIN.	ORAGE.	GRÊLE.	PLUIE.	BROUILLARD.	COUVERT.		NUAGES.
1835	759 22,4	57	446	55	116	58	181	124	14	101	5	0,0599	5	1	16	16	118	165	752	•
1836	760 22	58	501	27	131	76	125	161	2	75	18	0,0251	4	•	5	31	119	227	716	•
1837	760 23	52	535	27	167	23	156	140	1	66	13	0,0501	1	•	19	39	79	277	680	2
1838	760 22,4	56	545	34	150	17	147	141	1	71	15	0,0271	2	•	11	25	66	276	731	•
1839	760 22,1	56	560	22	144	51	95	155	10	58	7	0,0079	2	•	8	15	93	259	720	•
1840	760 22,1	59	387	67	163	21	215	144	16	87	3	0,0286	1	1	17	30	96	302	653	•
Moyenne des 6 années...	760 22,3	56	496	39	141	41	153	144	7	76	10	0,0331	2,5	1/3	13	26	95	254	709	1/3

*Observations météorologiques faites au Caire pendant l'année 1841, et Résumé général
des années 1835, 36, 37, 38, 39, 40 et 41.*

MOIS.	BAROMÈTRE.	THERMOMÈTRE.	HYGROMÈTRE.	VENTS.								PLUIE.	ÉTAT DU CIEL.						TREMLEMENT DE TERRE.	
				NORD.	EST.	OUEST.	SUD.	NORD-EST.	NORD-OUEST.	SUD-EST.	SUD-OUEST.		KAMSIN.	ORAGE.	GRÊLE.	PLUIE.	BROUILLARD.	COUVERT.		NUAGES.
Janvier	762	13	68	7	15	13	4	20	20	1	13	"	"	"	"	14	6	30	43	"
Février	759	15,8	57	6	9	11	5	24	9	1	19	"	"	"	0,0010	4	2	27	50	"
Mars	759	16,3	57	3	7	22	8	16	10	2	25	"	"	"	0,0044	1	1	27	49	"
Avril	755	22	51	4	13	22	5	19	14	1	12	5	1	"	0,0005	"	22	25	41	"
Mai	758	24,9	52	24	14	13	"	14	21	"	7	"	1	"	"	"	8	35	60	"
Juin	758	29,7	49	36	1	5	5	25	10	2	6	"	"	"	"	"	4	24	62	"
Juillet	758	30	53	59	2	1	"	24	5	2	"	"	"	"	"	"	6	30	57	"
Août	758	29,7	53	75	3	"	"	12	3	"	"	"	"	"	"	"	4	34	55	"
Septembre	760	27	58	70	"	2	"	18	"	3	"	"	"	"	0,0023	"	6	23	61	"
Octobre	760	26	67	11	20	22	"	32	2	"	3	"	2	"	0,0003	"	8	31	52	"
Novembre	762	19,9	65	11	2	40	4	1	7	"	12	"	2	"	0,0003	3	2	37	47	"
Décembre	760	14,7	70	23	2	12	8	13	7	1	37	"	"	"	0,0008	5	12	29	46	"
Moyennes et totaux.....	759	22,4	58	329	88	163	39	231	108	13	124	7	6	"	0,0094	27	92	352	613	"

Résumé des sept années.

ANNÉES.	BAROMÈTRE.	THERMOMÈTRE.	HYGROMÈTRE.	VENTS.								PLUIE.	ÉTAT DU CIEL.						TEMPÈREMENT DE TERRE.		
				NORD.	EST.	OUEST.	SUD.	NORD-EST.	NORD-OUEST.	SUD-EST.	SUD-OUEST.		KRAMSIN.	ORAGE.	GRÊLE.	PLUIE.	BROUILLARD.	COUVERT.		NUAGES.	CLAIR.
1835	759	22,4	57	446	55	116	58	181	124	14	101	5	0,0599	5	1	16	16	118	185	752	•
1836	760	22	58	501	27	131	76	125	161	2	75	18	0,0251	4	•	5	31	119	227	716	•
1837	760	23	52	535	27	147	23	156	140	1	66	13	0,0501	1	•	19	39	79	277	680	2
1838	760	22,4	56	545	34	150	17	147	141	1	71	15	0,0270	2	•	11	35	66	276	731	•
1839	760	22,1	56	560	22	144	51	95	155	10	58	7	0,0079	2	•	8	15	93	259	720	•
1840	760	22,1	59	347	67	163	21	215	144	16	87	3	0,0286	1	1	17	30	96	302	653	•
1841	759	22,4	58	329	88	163	39	231	108	13	124	7	0,0094	6	•	12	27	92	252	613	•
Moyennes des 7 années....	760	22,3	57	472	46	145	41	164	139	8	83	10	0,0297	3	2/7	13	27	95	268	685	2/7

GÉOGRAPHIE DE L'ARABIE.

NOTICE RÉDIGÉE D'APRÈS M. CHÉDUFAN, PAR MM. GALINIER
ET FERRET.

Observation préliminaire.

On doit à M. Chédufan, médecin en chef de l'armée égyptienne en Arabie, et à M. le lieutenant-colonel Mary, premier instructeur de l'armée, aide-de-camp du généralissime Ahmed-Pacha, une suite d'observations et de reconnaissances précieuses qui ont servi à fixer assez exactement la position des lieux d'une partie de l'Hedjâz et de l'Acyr. Pendant plus de huit ans, ils ont recueilli des observations suivies, au milieu d'une guerre acharnée et de grandes fatigues. Aujourd'hui que les événements ont fait rentrer sur les bords du Nil les troupes égyptiennes qui occupaient l'Arabie depuis une trentaine d'années, il est permis de craindre que les portes de cette vaste péninsule soient fermées pour longtemps aux investigations de l'Europe savante. L'empire Ottoman n'y exerce et n'y exercera toujours qu'une puissance nominale : comment protégerait-il les excursions des voyageurs ? Le fanatisme des Wahabis, le caractère intraitable des habitants du Nedjd, de l'Acyr et même de l'Hedjâz sont des obstacles tels qu'il est impossible de prévoir quand il se présentera des circonstances favorables pour les découvertes. Aussi doit-on une grande reconnaissance à M. Chédufan pour les notions précises qu'il a rapportées du pays, et qu'il a libéralement communiquées (1). Outre les lieux déterminés par des relevés à la boussole, et les distances par heures de mar-

(1) C'est par M. Fresnel que j'ai reçu en 1835 une esquisse de carte de l'Acyr, sans qu'il m'ait dit de qui il la tenait. Je conjecture aujourd'hui qu'elle était la copie d'un tracé dû à MM. Chédufan et

che, MM. Chédoufau et Mary ont recueilli beaucoup d'itinéraires qui ont permis de placer sur les cartes un grand nombre de positions ignorées. On sait qu'il y a peu d'années encore, le nom même de la province était inconnu : Burckhardt avait seulement cité une d'Acyr tribu ainsi nommée.

En admettant que d'ici à longtemps il ne sera pas possible aux Européens de faire en Arabie des opérations topographiques, il importe de recueillir, rédiger et publier toutes les observations fruit du séjour des Égyptiens dans la péninsule. C'est à ce titre que les notes que j'ai reçues de M. Chédoufau, et qu'il a communiquées à MM. Galinier et Ferret, capitaines d'état-major, me paraissent dignes d'être reproduites. Elles ont servi à composer une nouvelle carte de l'Acyr et de partie de l'Hedjâz, plus riche de positions que celles qui avaient paru, et dont je donnerai un aperçu d'après les notes que M. Chédoufau m'a transmises. Cet aperçu comprend d'ailleurs des renseignements intéressants sur la topographie du pays et sa géographie physique (1). Le cours des eaux a fait l'objet particulier des études de M. Chédoufau, qui a noté tous les lieux par où passent les torrents, et quant à la configuration du sol, il a pu, à l'aide de ses notes et de ses souvenirs, en construire au Kaire une sorte de relief, qui a subi l'épreuve de l'examen fait par plusieurs indigènes en état d'en apprécier l'exactitude.

JOMARD.

Mary; elle a été la principale base de la carte que j'ai publiée en 1839 : *Voy. Études géographiques et historiques sur l'Arabie*, accompagnées d'une carte de l'Acyr et d'une carte générale de l'Arabie. Paris, F. Didot, 1839.

(1) Nos remarques sur la géographie du S.-O. de l'Arabie se trouvent confirmées par les observations de M. Chédoufau, ainsi que par le travail de MM. Galinier et Ferret.

Montagnes.

La direction générale de la portion de la chaîne arabique comprise dans la carte est du N.-O. au S.-E. Elle divise l'Arabie en deux versants : le versant occidental , dont les eaux se perdent généralement dans les sables en se dirigeant vers le N.-E. La direction de ce dernier versant rend impossible, comme l'a bien fait observer M. Jomard , une deuxième chaîne parallèle à la première , et située à 2 degrés plus loin vers l'E. (1)

Les flancs de la chaîne arabique, très abruptes du côté de la mer, sont très peu inclinés vers le Nedjd. De ces montagnes se détachent dans le Tehamah, et dans le désert qui s'étend vers l'orient, des rameaux qui forment des vallées où coulent des sayls, se perdant la plupart dans les sables.

Du côté de la mer Rouge, il est très difficile de franchir les montagnes de la chaîne arabique ; cependant, à l'endroit où le sayl qui passe à Zemah prend sa source, la chaîne qui s'abaisse brusquement forme un passage praticable aux troupes et aux voitures de l'artillerie de campagne; ce passage de Gebel-Kara(ou Qora), d'un accès plus difficile, n'est accessible qu'aux hommes et aux bêtes de somme. Dans tous les autres endroits les Cabyles ne communiquent avec les Tehamah que par des sentiers très roides, ou même des escaliers taillés dans le flanc de la montagne.

On n'a jamais fait des observations pour déterminer la hauteur de la chaîne arabique ; cependant on peut

(1) Voy. Études géographiques et historiques sur l'Arabie.

croire que son élévation doit être considérable, puisque nous avons connu des personnes qui y ont vu de la glace au mois d'avril; elles y ont souffert un froid excessif. M. Chédoufau et M. Mary, qui sont restés huit ans dans ces montagnes, n'y ont jamais vu de la neige dans aucune saison ni de la glace en été.

Sayls ou Seyls.

Tous les sayls de Tehamah prennent leurs sources dans la chaîne arabe, se dirigent presque tous du N.-E. au S.-O., et se perdent dans les sables quelques lieues avant d'arriver à la mer.

Le sayl de Haly descend des montagnes de l'Acyr, reçoit par sa rive droite quatre petits affluents qui coulent dans les montagnes de Redjal-elma, et se dirige du S.-E. au N.-O. jusqu'à Haly; il disparaît à cinq ou six lieues de ce village: c'est le seul où l'on trouve de l'eau en été; grossi par la pluie de l'hiver, tous ces sayls débordent quelquefois, forment de grands lacs, coupent les communications des caravanes, emportent les cabanes des Bédouins, et les forcent à chercher un refuge dans les montagnes.

Sur le versant oriental, nous voyons le sayl de Tarabah qui se sépare au-dessous de Kourmah⁽¹⁾; le sayl de Therad qui se jette dans le lac de Warada; le sayl Raniyah⁽²⁾, qui disparaît dans la plaine de Mires⁽³⁾; et enfin le sayl Bischeh, qui descend des montagnes de l'Acyr, et se dirige vers l'entrée de la vallée de Dawacir; quoique grossi par des grands affluents, le colonel Mary prétend qu'il n'a jamais vu beaucoup d'eau dans son lit: c'est parce que ses eaux s'infiltrant à travers les sables, rencontrent une couche perméable, et prennent sans doute

(1) Ou Kharma.

(2) Ou Ranyah.

(3) Miver.

un cours souterrain. Aussi rencontre-t-on dans les environs une foule de puits, où les Bédouins trouvent de l'eau dans toutes les saisons. Des Arabes ont assuré à M. Chédoufau que ce sayl reparait plus loin à la surface pour se jeter dans un lac appelé Salomé ; il en sort, disent-ils, pour se rendre dans le golfe Persique, en disparaissant et reparaissant plusieurs fois. Ce récit semble confirmer les conjectures de M. Jomard, qui a fait remarquer l'importance du courant de Bicheh, celle de ses trois affluents, sa direction conforme à celle de l'Aftan, et l'absence d'obstacles connus entre les montagnes de l'Acyr et le golfe Persique.

Lieux principaux du Tehamah.

La ville la plus importante de Tehamah-el-Cham est Djedda ; placée à dix-huit lieues de la Mecque, et à l'entrée du territoire sacré, elle fait un commerce considérable avec l'Égypte, Moka, les Indes, l'intérieur de l'Arabie et la côte orientale de l'Afrique. Cette ville est bien bâtie ; mais les grandes chaleurs, que ne tempèrent jamais les pluies des tropiques, en rendent aux Européens le séjour presque insupportable en été. Son port est assez sûr, mais il est entouré de bancs de coraux qui en rendent l'entrée difficile et dangereuse.

Le mur qui entoure Djedda est flanqué de tours ; le canon le détruirait facilement, mais il suffit pour mettre cette ville à l'abri des invasions des Bédouins ; il est divisé en parties inégales par des pierres en saillies, qui indiquent l'espace que chaque famille doit défendre en cas d'attaque. Cette mesure, qui dans les moments critiques oblige tous les habitants à prendre les armes, a suffi à repousser les attaques de *Ebn-*

So'oud, qui vint en 1817 l'assiéger à la tête de 60,000 hommes.

Le port de Gonsoudah a peu d'importance, et ne peut recevoir que les petites barques; il ne commerce qu'avec Djedda, Moka et les Cabyles de l'intérieur; son commerce consiste principalement en grains, raisins, sels, beurre, dattes, toiles, etc. Les marchandises de l'Yémen et de l'Inde n'y arrivent jamais directement, et les denrées qui viennent de ces contrées y sont beaucoup plus chères qu'à Djedda.

Saadia, situé sur le sayl de ce nom, est remarquable, parce que c'est le rendez-vous de tous les pèlerins persans qui sont tenus de se purifier avant d'entrer dans la Mecque. On y remarque un grand puits construit par de riches personnages persans, et où l'on trouve de l'eau en toute saison.

A six heures de Lith, à Safra, dans la direction du sayl Salem, se trouve, au milieu d'un petit bois, une source bouillante d'eau minérale à laquelle de temps immémorial les Arabes attribuent des propriétés bienfaisantes. Elle guérit, dit-on, les maladies chroniques des viscères du bas-ventre, et celles de la peau; cette source, qui, d'après les renseignements qui nous ont été fournis, semble emprunter sa haute température à des couches très profondes de la terre, mérite de fixer l'attention du géographe et des physiciens; elle servirait peut-être à résoudre un problème de climatologie important, en nous éclairant sur l'ancien état thermométrique du Globe.

Lieux principaux du versant oriental.

Dans les environs de Kalakh, Beyda et Kamra, les Bédouins trouvent pendant l'hiver de l'eau et des pâtu-

rages abondants. Dans ceux de Tarabah et de Kourmah, on rencontre plusieurs villages bâtis en pierre, des champs où l'on cultive le blé et l'orge, des bois de dattiers, et un grand nombre de puits où les Arabes trouvent, tant en été qu'en hiver, de l'eau en assez grande abondance. Ces points importants sont gardés par des forteresses carrées, qui renferment des garnisons pour s'opposer au pillage des Bédouins, et assurer de ce côté le commerce du Nedjd dans l'Hedjâz et l'Yémen.

La forteresse de Tarabah, qui a la forme d'un carré de 220 pieds de chaque côté, est défendue seulement par 50 hommes de cavalerie mograbine; c'est là que sont déposés les otages que les Turcs prennent quelquefois parmi les Bédouins, pour s'assurer de leur fidélité.

Le point d'El-Boukay tire son importance d'un vaste puits qui a 220 pieds de circonférence, et plus de 40 de profondeur. Été comme hiver, il contient une quantité d'eau assez considérable pour en fournir à une nombreuse caravane. Situé au pied d'un monticule, dans une vaste plaine aride, c'est le seul endroit où le voyageur puisse se désaltérer en allant de Kourma à Ranyah, pendant un espace de plus de trente lieues. Les environs de Warada, où se perd le sayl de Ranyah, ne présentent aucune trace de culture; cependant les pluies d'hiver y font germer les graines des plantes sauvages, raniment les buissons, et forment dans les bas-fonds des tapis de verdure qui réjouissent la vue. Les Bédouins trouvent à Kourma de l'eau en toute saison : elle est conservée, soit dans le lit du torrent, soit dans les puits qu'on trouve en assez grand nombre, soit enfin dans un canal latéral d'environ 175

pieds de long, 15 de large et 20 de profondeur. On remarque dans cet endroit une grotte taillée dans le roc; elle offre l'aspect d'un vaste salon ouvert au nord, au sud et à l'ouest, avec des chambres sur les côtés. Une caravane nombreuse peut y trouver un abri contre les rayons du soleil. Au nord du lac Warada se trouvent trois montagnes coniques que les soldats de l'armée de Mohammed-Ali ont comparées aux pyramides d'Égypte, lorsqu'ils ont passé par ce désert pour réprimer les Bédouins : on les nomme *Djebel Consolyé*.

Au midi de Ranyah, et dans la vallée du sayl de ce nom, se trouve une forêt de 16,000 dattiers, dont l'intérieur est cultivé, et produit de l'orge et du blé. Elle est entourée de douze villages fortifiés, destinés à la préserver du pillage. En dehors encore, et du côté de l'est et sur une petite éminence, on voit une forteresse carrée qui sert à repousser les Bédouins, et à couvrir les communications du Nedjd à l'Hedjaz, et à l'Yémen.

Comme on le voit, ce vaste désert n'est pas tout-à-fait aride et inculte; dans plusieurs endroits on y trouve de l'eau en toute saison; aussi est-il fréquenté par un grand nombre de tribus. Les principales sont : 1° la tribu des Gahtân, qui s'étend dans la partie du désert comprise entre les montagnes Consolyé, Warada et Raghwa; quelquefois ces Bédouins vont chercher du pâturage jusque dans le Nedjd et la vallée de Dawacir : cette tribu, l'une des plus riches et des plus puissantes du désert, possédait autrefois jusqu'à 80,000 chevaux; 2° la tribu de Muster, s'étendant entre Tarabab, Ranyah et le Nedjd. On la rencontre aussi quelquefois dans les environs de Medina; 3° les tribus

de Roska et Oulegel sont ordinairement alliées, et se trouvent au nord de Husseira et Manscheria.

Les tribus de El-Begoum, de Ebn-el-Harret (1) et Esben sont ennemies des précédentes, et occupent l'espace compris entre les montagnes de l'Hedjâz et une ligne qui irait de Ranyah à Tarabah.

Tous ces Bédouins sont d'une sobriété extrême ; quelques dattes trempées dans le beurre fondu suffiraient à la nourriture d'un homme. Nous en avons connu qui ont vécu pendant six mois avec le lait d'une chamelle. Généralement, la somme de leurs aliments ne dépasse pas par jour 7 à 8 onces. Leurs domaines consistent dans un terrain assez vaste pour suffire à la nourriture de leurs troupeaux. L'espace entier étant nécessaire pour leur subsistance annuelle, quiconque y empiète est censé violer la propriété, et il y a guerre. Dans ce cas, les tribus ennemies se cherchent, s'abordent et s'attaquent. Le premier choc donne ordinairement la victoire, et les vaincus fuient à pas précipités jusqu'à ce que la nuit les dérobe à la poursuite des vainqueurs. Lorsqu'elles veulent faire la paix, on compte les morts de part et d'autre, et celle qui a le plus souffert exige le rachat du sang pour la différence dans le nombre des morts. Ces guerres par elles-mêmes ne donnent pas lieu à une grande effusion de sang ; mais les conséquences en sont terribles, parce qu'il en reste toujours des motifs de haine qui perpétuent les dissensions. Toutes ces tribus vivent sous la tente, et sont en apparence soumises à Mohammed-Ali, qui leur impose un tribut considérable ; lorsqu'elles refusent à payer, elles sont réputées rebelles, traitées comme des ennemis dangereux, et l'on dirige contre elles une colonne expéditionnaire avec ordre de

(1) Ou Hareth.

les poursuivre et de les piller ; c'est ce que l'on appelle faire un *garouak*.

Districts de la chaîne arabique.

Les districts de Taschef (1), Béni-Soufia (2), Béni-Tham (3), Béni-Saad et Nascera s'étendent sur le plateau de la chaîne arabique ; ils sont assez bien cultivés , et produisent de l'orge , du blé , du raisin , des pêches , des mûriers et des grenadiers. Ils ne font aucun commerce avec la côte ni avec les Cabyles environnantes ; les produits suffisent à leur subsistance ; ils paient un tribut à Mohammed-Ali , et sont sous la dépendance du grand chérif de la Mecque depuis que les troupes égyptiennes ont abandonné le Hedjâz.

Les districts de Béni-Malek , de Zahran et de Ragh-dan sont aussi fertiles et bien cultivés ; on y trouve une quantité de raisins secs , de l'orge , et d'excellentes amandes. Béni-Malek produit un blé d'une qualité supérieure ; son grain plus long , et d'une couleur plus foncée que celui d'Europe , donne une farine agréable au goût et à l'odorat. On peut en faire des pâtes meilleures que celles de Naples. Le vice-roi d'Égypte , en ayant reconnu la supériorité , en fait acheter annuellement 50 ardebs pour sa consommation particulière.

Le district de Ghamid , un des plus fertiles de l'Hedjâz , produit comme tous les autres de l'orge , du blé , des fruits excellents. On trouve encore dans les montagnes de Ghamid un café d'une qualité supérieure , que tous les Arabes estiment beaucoup plus que celui de Moka , qui est si renommé en Europe ; son grain plus rond , et d'une couleur verte plus foncée que celui de Moka , donne par la pression une sub-

(1) Ou Thachif. (2) Ou Soufyân. (3) Ou Fahm.

stance huileuse d'un goût et d'une odeur agréable. Les montagnes de Ghamid n'en produisent par an que de 100 à 150 quintaux; les habitants de Ghamid le gardent pour eux, et le paient trois fois plus cher que le café ordinaire. On ne le trouve jamais dans le commerce; mais le colonel Mary, quoique loin de la France, toujours plein de zèle quand il s'agit des intérêts de sa patrie, a fait cadeau à nos colonies de ce café délicieux. On l'y cultive maintenant avec un soin extrême, et nous espérons que dans quelque temps on en apportera en France, où on pourra l'apprécier et en jouir.

Les districts de Schoumran, Belgarn et Béni-Amr sont mal cultivés. La population peu nombreuse y est pauvre et misérable. Ce sol, d'une nature sablonneuse, est peu fertile, et les habitants sont obligés d'aller chercher souvent dans les provinces voisines les produits nécessaires à leur existence.

Les autres districts jusqu'à l'Acyr, Benischer, Belasmar (1) sont assez fertiles. Celui de Benischer est un des plus considérables; il produit beaucoup de grains et de fruits; les habitants de ce district s'adonnent généralement à la bestialité.

Province d'Acyr.

L'Acyr se compose de plusieurs districts, dont quatre sont situés sur le plateau de la chaîne arabique, savoir : *Roufeyda*, *Rabiah*, *Alckam* et *Béni Moughayd*. A l'est se trouve la grande division de Béni-Malek, et à l'ouest, au pied de la chaîne, se trouve celle de Redjal-elma. Toutes ces provinces, désolées par la guerre depuis 1834, sont peu

(1) Ou Bell-Akmar,

fertiles et mal cultivées ; les habitants en sont braves et intrépides dans les combats. Armés seulement de la *simbre*, de la lance et du fusil à mèche, ils ont résisté opiniâtrément jusqu'à présent aux armées de Mohammed-Aly ; n'ayant aucune connaissance des principes de l'art militaire, et propres seulement à une guerre de partisans, ils sont toujours sûrs d'être battus s'ils attaquent des troupes disciplinées en position. Mohammed-Aly a dirigé contre eux onze expéditions, et a toujours été victorieux ; mais il n'a pu profiter de ses victoires, parce que son armée a toujours agi sans plan de campagne bien arrêté, et sans avoir ses communications assurées sur les derrières ; les difficultés de se procurer les vivres nécessaires dans le pays, l'impossibilité de se recruter, et la crainte d'avoir la retraite coupée, ont forcé toujours les troupes égyptiennes à se retirer, afin d'éviter par là une déroute complète.

C'est dans la province de Redjal-elma que se trouve la citadelle de Reda (1), qui a la forme d'un grand rectangle ayant 100 pieds de long sur 46 de large. La hauteur des murs est de 46 pieds ; en avant se trouvent, du côté de la mer, cinq tours crénelées d'environ 38 pieds de hauteur qui en défendent l'approche. Placée dans une gorge étroite au pied des montagnes, cette forteresse ne protège aucune communication, ne garde aucun passage, et ne domine aucune position importante ; elle sert seulement à cacher les trésors et les esclaves du chef de l'Acyr, et à ajouter à la force morale de ses soldats, qui la considèrent, en cas de défaite, comme une retraite assurée contre les troupes de Mohammed-Aly.

Il est certain que les habitants de l'Acyr auraient

(1) Ou Ghadda.

été obligés de céder enfin aux armes de Mohammed-Aly ; mais les circonstances critiques où se trouvait ce prince l'ayant obligé de concentrer ses forces pour défendre ses propres États, il leur a accordé une paix honorable, par laquelle le petit royaume d'Acyr se trouve augmenté des provinces de Belasmar, de Belahmar et de Khamys-Michet.

Lettre de M. ROCHET D'HÉRICOURT à M. D'AVEZAC :

Moka, le 26 mai 1842.

MONSIEUR,

Je viens remplir mes engagements envers vous en vous adressant aujourd'hui une partie des observations que j'ai recueillies en Égypte et le long du littoral arabe dans une lente navigation. L'intérêt que vous daignez prendre à mes travaux me fait espérer, monsieur, que vous ne lirez pas sans plaisir un aperçu du commerce de la mer Rouge, et de la situation politique dans laquelle se trouvent les côtes de l'Arabie.

Je viens de confirmer par une nouvelle expérience les renseignements que j'ai recueillis dans mon premier voyage sur le commerce de la côte orientale du golfe Arabe. Ce commerce n'est pas assez riche pour attirer la France par l'appât de grands bénéfices ; il n'a qu'une importance de position, si je puis ainsi m'exprimer. Mais comme, dans le cas où le gouvernement du Roi voudrait relier Bourbon et nos

possessions indiennes à la Méditerranée par une ligne de bateaux à vapeur qui longerait la mer Rouge , on ne saurait rassembler assez d'indications sur la région commerciale que la nouvelle route serait destinée à parcourir, j'espère, monsieur, que vous daignerez accueillir, ainsi que la Société de géographie, avec quelque intérêt, le peu de lumières que je puis apporter à la question.

Les trois points commerciaux que présente la côte orientale de la mer Rouge sont Djedda, Hodéida et Moka; la première de ces villes possède une population de 15 à 18,000 âmes; et grâce au voisinage des villes saintes, elle voit aborder dans son port la plus grande partie des pieux pèlerins que la foi musulmane appelle annuellement au tombeau du prophète. Ces circonstances font de Djedda le premier marché d'importation de l'Arabie. Les navires indiens qui apportent des pèlerins viennent chargés de sucre brut, de riz, d'épiceries, de colonnades imprimées, de toiles de coton blanc, de grossières soieries, de la coutellerie, et de la verroterie grossière.

D'après les informations que j'ai prises, il paraît qu'il vient annuellement à Djedda 5 à 6,000 quintaux de sucre, provenant de Java et du golfe du Bengale; la première qualité se vendait, à mon passage, 9 talaris $1/2$ le quintal

La deuxième qualité, 7 talaris le quintal;

La troisième *id.* 5 *id.* $1/2$ *id.*

Il y a en sus 12 p. 0/0 de droit de douane; le quintal de sucre est de 100 livres de 16 onces; l'acheteur retient 25 livres pour la tare.

Quoique la consommation du riz soit bien diminuée depuis que Méhémet-Aly a retiré ses troupes de l'Ara-

bie, il arrive encore chaque année à Djedda 100,000 sacs, pesant 297 1/2 chaque, à raison de 3 talaris le sac.

En fait d'étoffes de coton, la consommation de l'Arabie est alimentée par l'Inde; les Arabes emploient à leurs habillements ces cotonnades, ainsi que quelques soieries qui viennent de la Chine en passant par l'Inde.

Chaque année, Djedda reçoit pour un million de talaris de cotonnades, dont la majeure partie sont imprimées. Les dessins que les Arabes préfèrent sont à petites et larges raies. Les toiles sont de qualités diverses, et sont fabriquées au Bengale par des Banians, sujets indous des Anglais.

La coutellerie et la verroterie sont de fort peu de valeur, et proviennent de marchandises grossières de ce genre, que l'Allemagne écoule dans tout l'Orient par le canal de Trieste.

Les Persans qui vont aux villes saintes apportent à Djedda des tapis de leur pays; je crois pouvoir fixer à 300 le chiffre des tapis dont ils viennent se défaire sur les marchés de l'Arabie Déserte et Heureuse; ces tapis sont de différentes grandeurs et de qualités diverses; les plus grands ont en général 4 mètres de long et 2 de large, et les plus petits ont 2 mètres de long et 1 mètre 1/2 de large; en suivant l'échelle des qualités, les prix varient de 5 à 50 talaris.

On se tromperait beaucoup si, se faisant de la race arabe une idée générale et exclusive, on la croyait tout-à-fait homogène dans ses goûts, dans ses qualités, dans ses habitudes, et si l'on attribuait, par exemple, aux habitants de toutes les régions de la péninsule arabique, les mœurs nomades, l'instinct paresseux

des tribus qui en habitent la partie septentrionale , ou bien les passions fanatiques et belliqueuses de la population centrale. En jugeant les Arabes d'après ces fausses préventions , on se méprendrait sur les aptitudes commerciales d'un grand nombre d'entre eux. Ceux qui s'adonnent au commerce déploient beaucoup d'activité et d'habileté, et parviennent souvent à acquérir des richesses considérables. La plupart de ces trafiquants n'appartiennent pas à la population des côtes : ce sont en général des propriétaires de l'intérieur, qui viennent grossir leur fortune dans les opérations mercantiles. Tantôt ils envoient dans l'intérieur des caravanes chargées de marchandises étrangères, tantôt après avoir acheté sur les lieux les productions du pays, ils les réunissent, et les font arriver sur les marchés d'exportation.

Il serait très difficile , pour ne pas dire impossible , de savoir sur quels capitaux ils agissent, car leur manière de vivre , simple et frugale , dissimule complètement leur fortune. Le nombre de ces trafiquants , sur la côte orientale du golfe Arabique , peut s'élever à 6,000.

Les négociants arabes sont très tolérants en matière de religion ; leur défaut le plus saillant , qui leur est commun du reste avec tous leurs compatriotes, et dont il faut se méfier surtout dans les affaires, est l'habitude du mensonge ; ils n'ont aucune bonne foi , et les tromperies les plus fortes n'éveillent pas dans leur conscience le moindre scrupule.

Le commerce étranger est représenté à Djedda , comme sur tous les points importants de la mer Rouge, par des négociants indous connus sous le nom de banians ; il y en a , à Djedda , Hodéïda , Oléïa et Moka , en-

viron 400 ; leurs opérations ne dépassent pas le cercle des ports de mer ; ils ne s'occupent pas de commerce intérieur, qui est l'affaire exclusive des trafiquants indigènes. Ils sont aujourd'hui les maîtres du commerce maritime de la mer Rouge.

Depuis que Méhémet-Aly a évacué l'Arabie , Djedda obéit à un pacha nommé Osman , qui a reçu son investiture de la Porte. Avidé de richesses , cet homme n'obéit qu'à ses propres inspirations , et emploie une foule de moyens illicites pour multiplier sa fortune ; il abuse du pouvoir que lui a confié le sultan , et ne suit pas une politique propre à favoriser les ressources commerciales de l'Arabie déserte.

Hodéida et Moka sont les deux ports par lesquels les productions du Yémen prennent leurs débouchés. Les plus importantes de ces productions sont le café , le séné , la gomme arabique , la garance , la soude brute , l'encens , et des peaux de bœufs. Les marchandises qui viennent des Indes , importées à Moka et à Hodéida , sont les mêmes que celles que reçoit Djedda , seulement elles arrivent en moins grande quantité dans les deux premiers de ces ports.

Il est très rare que le café exporté d'Hodéida et de Moka soit conduit directement sur les marchés d'Europe ; il prend d'abord la route de l'Inde , où les négociants anglais s'en chargent pour l'occident. On voit chaque année dans la mer Rouge deux ou trois bâtiments américains qui viennent y faire l'approvisionnement de l'Amérique en café de l'Yémen.

En résumé , la valeur des importations de l'Arabie par la mer Rouge , dépasse considérablement celle des exportations. Après avoir vendu leurs épiceries , leurs sucres , leurs cotonnades imprimées , leurs toiles

blanches, leurs grossières soieries, de la coutellerie et de la verroterie grossière, les banians renvoient dans leur pays les productions naturelles de l'Arabie, ainsi que de fortes sommes en talâris, pour solde de leurs marchandises

A ne les considérer qu'en eux-mêmes, les banians de la mer Rouge forment une des plus curieuses associations commerciales qu'il soit possible de voir; on dirait une communauté religieuse appliquée au commerce. Chacun d'eux a apporté primitivement une mise de fonds, pour laquelle il a droit à une part proportionnelle sur les profits généraux; ils vivent en commun; la loi de la division du travail préside à l'organisation de leur société; à chaque membre est assignée une fonction spéciale, une tâche précise. Les uns s'occupent de l'administration intérieure, et parmi eux il en est qui descendent aux détails les plus infimes de l'économie domestique, comme, par exemple, les soins des appartements et la préparation de la nourriture. De ceux auxquels les occupations mercantiles sont dévolues, les uns conduisent les grandes opérations, font des voyages, surveillent la pêche des perles fines dont ils ont le commerce exclusif; les autres sont chargés de la vente en détail; ils débitent leurs marchandises dans les boutiques des bazars aussi bien que chez eux. Du reste, une hiérarchie réglée détermine la distribution des fonctions parmi les membres, et fixe la dignité des rangs. Au sommet de l'association est le trésorier, qui est nommé par les membres de la société. Les banians déploient dans les affaires beaucoup d'habileté, et j'ajouterai même beaucoup de ruse; mais leur caractère doux et inoffensif les fait aimer des indigènes; ils observent très sévère-

ment leur religion dans ses moindres pratiques. L'esprit de bienveillance universelle que ce culte répand sur toute la nature vivante, s'accommode parfaitement avec l'islamisme; les musulmans voient de bon œil les habitants traiter les animaux avec les plus grands égards, et subvenir, par exemple, le samedi, à la nourriture de tous les chiens errants; ils semblent obéir volontiers sur ce point à leur influence. J'ai remarqué qu'à Moka les habitants ne frappent jamais leurs bœufs, et j'ai appris que c'est par déférence pour les vieux scrupules de leurs hôtes indous.

Les revenus des douanes sont loin d'avoir augmenté depuis mon premier voyage; le mouvement commercial aussi bien que celui de la navigation ont également diminué; il parait, d'après les renseignements que j'ai pris, qu'en 1841, il est sorti de Djedda 18 gros navires, d'Hodéïda 7, et de Moka 9; en 1842, il est sorti de Djedda 14 gros navires, d'Hodéïda 5, et de Moka 7.

On ne peut se dissimuler, du reste, que la situation politique de l'Arabie méridionale est loin d'être propice au développement des ressources commerciales de cette contrée. La culture des terres fertiles du Yémen ne sera jamais florissante, tant que les tribus auxquelles elles appartiennent, séparées par des rivalités sanglantes, livrées à la merci de petits chefs dont l'ambition ne connaît ni frein ni repos, ne jouiront pas, à l'abri d'un pouvoir fort et respecté, d'une sécurité tutélaire. Il eût été à souhaiter que Méhémet-Aly Pacha, eût pu poursuivre dans l'intérieur de l'Arabie son œuvre de conquête; seul il eût été assez puissant pour faire succéder un peu d'ordre à cette anarchie, aujourd'hui plus profonde que jamais. L'imam de

Sana, celui des chefs de l'Yémen qui a le plus de pouvoir, ne saurait contenir tous les éléments de discord, de guerre, de rapine, qui fermentent dans l'Arabie-Heureuse. Aujourd'hui une tribu, commandée par un chef arabe nommé Ali-Amède, et qui habite les montagnes situées à l'est de Hodéïda et de Moka, par où les productions de l'Arabie méridionale doivent passer pour se rendre à la mer, est en guerre acharnée avec le chérif Husen, gouverneur d'Oléïa, Hodéïda et Moka; du reste, le chérif Husen lui-même emploie les moyens les plus violents pour arracher le dernier écu des négociants qui sont sous sa dépendance. A Moka, il a fait emprisonner les uns après les autres tous les riches négociants, et a fait rançonner chacun de 50 à 150,000 fr. (30,000 talaris), selon la fortune de chaque individu : cette mesure inhumaine a fait quitter Moka à tous les richards, et l'on ne voit aujourd'hui dans les rues que des malheureux affectés de la plaie du Yémen, ainsi que des soldats bédouins déguenillés, qui volent et insultent à chaque instant les étrangers aussi bien que le restant de la population; aussi cette ville présente le tableau le plus désolant des vicissitudes humaines sous un pouvoir effréné, et ces habitants, aussi bien que ceux d'Hodéïda, de Djedda et de Yambo, regrettent hautement le gouvernement de Méhémet-Aly.

On rencontre à Hodéïda et à Moka quelques Saumalis qui viennent de Barbara et de Zeyla, ainsi que des Danakiles de Toujourra, de Bayéta et de Dayloule. Les Saumalis ont des rapports assez fréquents avec l'Arabie-Heureuse. Quoique les banians envoient des navires spéciaux à Zeyla et à Barbara pour exporter de ces marchés la plus grande partie des productions

africaines que les Saumalis y réunissent, ceux-ci font encore un petit commerce avec l'Arabie méridionale; ils apportent à Moka et à Hodéïda des gommés, de l'ivoire, du musc de civette, des plumes d'autruche, des peaux d'animaux féroces, des esclaves, du beurre, des nattes tissées avec des feuilles de palmier, et viennent y acheter des toiles, de la coutellerie et de la verroterie grossière, ainsi que du cuivre et du zinc.

Voilà, monsieur, des détails que j'ai cru mériter d'être portés à votre connaissance, ainsi qu'à celle de la Société de géographie, à qui je vous aurai obligation de vouloir bien les communiquer. Jusqu'à présent, je n'ai eu dans mon voyage aucun accident digne de remarque; les nombreuses stations quotidiennes que je fis le long de la côte orientale de la mer Rouge, m'ont fourni l'occasion de ramasser en plusieurs endroits beaucoup d'échantillons géologiques, et m'ont confirmé de nouveau dans ma première opinion, que ce terrain est un terrain de soulèvement, de productions volcaniques. A mon retour en France, j'apporterai avec moi les nombreux échantillons que j'ai ramassés en différents lieux; ils serviront à décider cette question.

Je m'embarquerai demain pour Toujôorra; là commencent les grandes difficultés, les dangers, les fatigues; j'espère en sortir heureusement. Mais, vous le dirai-je, monsieur, ce qui m'inquiète le plus, ce n'est pas la sauvage désolation des lieux que je dois parcourir avant d'arriver au Choa, ce n'est pas la barbarie de leurs populations nomades: ce qui m'inquiète, ce sont les tracasseries que le gouverneur d'Aden, M. Haines, ne manquera pas de me susciter, si j'en dois croire les bruits qui m'en sont venus de tous côtés, et ici princi-

palement, par des habitants même de Toujourra. Si j'ai le bonheur de traverser sain et sauf le pays d'Adel, la première lettre que j'aurai l'honneur de vous écrire sera consacrée à cette contrée, et datée probablement d'Angobar; je vous adresserai alors la suite de mes observations sur le golfe Arabique, conjointement avec les observations que je recueillerai dans le pays d'Adel, et qui auront dans les sciences le mérite d'arriver les premières sur une contrée complètement inconnue jusqu'à ce jour. Je me propose aussi de faire une étude précise des communications commerciales et géographiques qui, dans l'état actuel, relie l'intérieur de l'Afrique à la mer; j'étudierai le lac d'Aoussa qui n'est éloigné de l'océan indien qu'à vingt-cinq lieues, et qui reçoit les eaux d'un grand fleuve nommé Avouache, dont j'ai vu les sources au fond du royaume de Choa; on n'a encore aucune donnée sur le cours de ce fleuve qui, je l'espère, et s'il m'est permis d'en juger d'après son apparence dans les lieux où je l'ai déjà vu, pourra, dans l'avenir, offrir au commerce une grande voie navigable, facile et économique. Je ne vous parle pas, monsieur, de l'observation des mœurs des populations que je vais visiter; elle m'occupera spécialement. Enfin, le pittoresque ne sera pas non plus oublié dans mon voyage; j'en ai pour garant le meilleur et le plus fidèle des dessinateurs, un daguerréotype.

Veuillez agréer, etc.

Signé : ROCHET D'HÉRICOURT.

EXTRAIT d'une lettre de M. P. DE LAPORTE à son père.

(Communiqué par M. JOMARD.)

Tunis, le 10 décembre 1842

A propos d'antiquités, on vient de faire une découverte bien précieuse dans cette régence du côté de Naf, dans un lieu dit Mohammed-Bey, près de Magarao et Moctar, à 2 journées 1/2 de Tunis.

Deux Allemands, MM. Honneger et Motler, l'un architecte et l'autre négociant, partirent dernièrement ensemble pour ledit endroit, accompagnés de plus de vingt charrettes chargées de pioches, de piques, etc.

Arrivés sur les lieux, ils commencèrent leurs fouilles. Au premier coup de pioche, ils découvrirent une inscription punique d'une admirable conservation : c'était une pierre tumulaire. Ils continuèrent leurs fouilles, et en trouvèrent, à la file les unes des autres, quatre-vingts. Les 79^e et 80^e sont deux belles et grandes inscriptions, moitié en caractères *puniques* et moitié en *latin*. Ils découvrirent aussi quarante bas-reliefs très curieux, et quelques uns avec des inscriptions puniques au bas.

Vers le milieu de l'endroit où ils commencèrent à fouiller, ils rencontrèrent une voûte qu'ils percèrent. D'abord ils crurent que c'était une citerne ; mais leur étonnement fut grand, une fois descendus, de voir que c'était un tombeau. Voici les détails que l'on m'a donnés :

Le tombeau est carré ; au milieu se fait remarquer

un cercueil en plomb, placé par terre. Du côté de la tête une niche est ménagée dans le mur, et dans cette niche, on a trouvé un vase en *verre* couvert en plomb qui contenait des ossements. Des deux côtés du vase, il y avait des lampes sépulcrales; puis entre ces lampes étaient intercalés deux couteaux (dont les manches étaient pulvérisés). Du côté opposé à ce mur était une porte, et des deux autres côtés trois niches, dans chacune desquelles se trouvaient des lampes sépulcrales. Les exploitants ont transporté tous ces objets à Tunis; mais n'étant pas tombés d'accord lors du partage, le consul d'Angleterre, sous la protection duquel ils se trouvent, leur a remboursé 6,000 piastres de Tunis qu'ils avaient dépensées; il a obtenu le tout des parties en désaccord, et il va envoyer la collection à Londres.

MONUMENT ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE DE RENÉ CAILLIÉ
A MAUZÉ, SA VILLE NATALE.

Une solennité imposante a eu lieu le 26 juin de l'année dernière dans la petite ville de Mauzé, ville natale de René Caillié. Cette cérémonie intéresse le progrès des découvertes, comme un puissant stimulant pour ceux qui voudraient marcher sur les traces du courageux explorateur de l'Afrique; à ce titre, le récit de cette fête commémorative a sa place marquée dans nos annales. Le retard que nous avons mis à la publier a son excuse dans l'abondance des matières et le progrès croissant des découvertes géographiques.

On a vu dans le Bulletin de juillet 1842 que le

monument de Pont-Labbé élevé en l'honneur de Caillié, et auquel a pris part la Société de géographie, a été inauguré le 7 novembre 1841. Dès ce temps la Société de statistique des Deux-Sèvres avait pris l'initiative pour élever un buste en bronze à la mémoire du voyageur, dans la ville même de Mauzé, où il a pris naissance. En 1840, la ville de Niort vota une somme de 600 fr., indépendamment des souscriptions particulières, et le maire de Mauzé fit circuler dans la commune l'annonce de la souscription. Le conseil général des Deux-Sèvres et tout le département s'y associèrent. M. Suc, sculpteur de Nantes, fut chargé du modèle. Le ministre de l'intérieur accorda les marbres, celui de la guerre autorisa les officiers du génie à faire les travaux accessoires; enfin, M. de Saint-Georges, préfet du département, prit une part active à l'exécution du monument. Tous les préparatifs étant terminés, ce magistrat prit un arrêté au mois d'avril dernier pour l'inauguration solennelle, arrêté dont les considérants font ressortir l'utilité des hommages publics que l'on décerne aux hommes de dévouement et de courage, et qui règle toutes les parties de la cérémonie fixée au 26 juin suivant. L'espace ne permet pas d'insérer ici cette pièce, ni les relations qui ont paru dans les journaux du pays; toutefois, nous en extrairons les principaux détails (1).

Dès le matin du dimanche, une foule immense s'était rendue des villes, des bourgs et des villages voisins, attirée par une vive curiosité et par le désir de venir rendre hommage au célèbre voyageur qui a illustré sa

(1, Voyez *la Revue de l'Ouest*, 28 juin 1842; *le Mémorial de l'Ouest*, 30 juin, et 3 juillet; *le Rochefortin*, 7 juillet, etc.

ville natale. Deux jours avant , les routes de Niort , de la Rochelle , de Rochefort étaient couvertes de voitures , amenant à Mauzé , de dix lieues à la ronde , tous les habitants des environs. Chacun attendait avec impatience le jour de la solennité. On a vu que le gouvernement s'était associé avec empressement à cette œuvre de reconnaissance nationale ; le ministre de l'instruction publique , en élevant le taux de la pension de la veuve du voyageur à 1,500 francs , donna encore une bourse à son fils dans un collège royal. A midi , les principales autorités du département , le préfet , les autorités judiciaires , civiles et militaires , le général commandant la subdivision , les membres de la Société de statistique , les membres du conseil général et du conseil d'arrondissement de Niort , les maires et les conseillers municipaux du canton de Mauzé , revêtus de leurs insignes , un grand nombre de maires de la Charente-Inférieure et d'ecclésiastiques des environs , un nombreux état-major formé d'officiers de l'armée , de la marine royale et de la gendarmerie , les députations des gardes nationales du canton , les ingénieurs des ponts et chaussées et des eaux et forêts , etc. , etc. , se trouvaient réunis. Le cortège se mit en marche , escorté par des détachements de la garde nationale de Mauzé et du 2^e régiment de dragons , précédés de la musique du régiment en garnison à Niort. Il se rendit sur le pont , emplacement du monument , après avoir parcouru une rue de près d'un quart de lieue , à travers les flots d'une foule de spectateurs. Toutes les fenêtres , les toits même étaient garnis de curieux. Des deux côtés du pont , sur les deux rives du Mignon , s'élevaient d'immenses gradins , pavoisés de drapeaux tricolores , de signaux de la marine et recouverts de

voiles de navire ; les estrades et les gradins avaient donné place à deux mille personnes ; une garde d'honneur entourait le monument, recouvert d'un voile, et orné des drapeaux du canton portant inscrits les noms des communes. Au centre du carré, formé par la garde nationale et la troupe de ligne, s'élevait un élégant pavillon , décoré aussi de drapeaux et d'étendards. C'est là que vinrent se placer les autorités.

M. le préfet s'avança en donnant la main à madame veuve Caillié, entourée de ses trois jeunes enfants , que conduisaient MM. Petiteau , maire de Mauzé , Rivière, membre du conseil général , et Savary , officier de la marine royale, le même qui, en 1816, montait la corvette *la Loire*, sur laquelle s'embarquait alors, à Rochefort, René Caillié encore enfant. Au signal donné, le voile qui dérobaît aux yeux les traits du voyageur tomba au son d'une musique délicieuse , au bruit des tambours et de la mousqueterie, au milieu de l'applaudissement général. Le monument découvrit alors aux regards un piédestal en marbre blanc, surmonté par le buste d'une ressemblance frappante. L'artiste a donné à la figure l'expression de la méditation ; il a peut-être fait allusion aux nouveaux projets conçus par l'intrépide voyageur peu avant sa fin précoce. Bientôt plusieurs discours furent prononcés, écoutés avec le plus vif intérêt, et au milieu de l'attendrissement général.

Je regrette de ne pouvoir insérer ici l'éloquent discours de M. de Saint-Georges, préfet des Deux-Sèvres ; celui de M. Aubin , président du tribunal de Bressuire et du conseil général ; celui de M. Ch. Arnaud, prononcé au nom de la Société de statistique des Deux-Sèvres, dont il est le secrétaire ; enfin , ceux de

M. Clénot, chirurgien en chef de la marine à Rochefort, et de M. Rivière, au nom des compatriotes du voyageur. On trouvera les deux premiers dans le *Mémorial de l'Ouest* (1).

Aussitôt après, et le cortège s'étant retiré, un grand nombre d'habitants de Mauzé et des environs sont venus se placer près du monument, et ont chanté un hymne en l'honneur de René Caillié. A quatre heures, un banquet de 550 couverts, préparé dans les magnifiques salles de M. Lescure, a été servi aux accents de la musique. Plusieurs toasts ont été portés, et le maire de Mauzé, conduisant madame Caillié et ses enfants, a paru à la galerie circulaire. La présence de cette intéressante famille a excité un enthousiasme général et une profonde émotion. La fête a été terminée par des divertissements prolongés jusqu'au lendemain.

Je terminerai en citant une disposition prise le 23 juillet suivant par le préfet du département, M. de Saint-Georges, et qui met le sceau à la cérémonie du 26 juin, en lui donnant un caractère de perpétuité. Fonder, en effet, un anniversaire était le complément de l'hommage rendu au voyageur par l'érection d'un monument.

« Le préfet..... considérant que le 26 juin dernier, jour de l'inauguration du monument élevé à la mémoire de l'intrépide voyageur Caillié, a été, pour la commune de Mauzé, une époque tout à la fois glorieuse et pleine de souvenirs, dont il importe de perpétuer la mémoire »... a arrêté qu'une fête annuelle aurait lieu le quatrième dimanche du mois de juin (2).

JOMARD.

(1) N° 53, du 3 juillet 1842.

(2) Nous donnerons plus tard un dessin du monument.

RAPPORT sur la nouvelle carte topographique des États
continentaux du roi de Sardaigne.

Par M. le colonel CORABOEUF.

La Commission centrale a bien voulu me charger, il y a quelques mois, de lui rendre compte de la publication d'une carte topographique des États continentaux du roi de Sardaigne, dont un exemplaire de la première livraison venait d'être offert à la Société par M. le chevalier de Saluces, quartier-maître-général, commandant le corps royal d'état-major sarde. Des circonstances indépendantes de ma volonté m'ont empêché, à mon grand regret, de remplir avec promptitude une tâche qui m'offrait un intérêt personnel, en ce qu'elle me donnait occasion, par l'examen des opérations fondamentales de cette carte, de présenter de satisfaisantes comparaisons entre les résultats de ces opérations et ceux des travaux géodésiques d'une semblable importance que les ingénieurs géographes français ont exécutés dans les mêmes contrées pendant les années 1806, 1808, 1809 et 1811.

La première livraison de cette publication est accompagnée d'un opusculé in-4° de 39 pages intitulé : *Cenni itorno alla formazione della carta topografica degli stati di S. M. il Re di Sardegna in terra ferma, opera del R. Corpo di Stato Maggiore generale*. C'est un exposé des opérations géodésiques fondamentales et des divers procédés mis en usage pour la confection de cette carte, dans lequel nous avons puisé tous les documents propres à faire apprécier le mérite de cette belle entreprise.

Dès l'année 1815, MM. les officiers du corps royal d'état-major furent chargés d'exécuter dans différentes parties du royaume des travaux topographiques, lesquels, bien qu'entrepris pour un objet spécial, furent dirigés néanmoins avec l'intention de former par la suite une carte générale rigoureusement exacte, et dressée à une échelle d'une grandeur susceptible de bien exprimer les nombreux accidents de terrain d'une contrée encombrée comme elle est de montagnes et de collines des formes les plus variées. Ces divers travaux furent appuyés sur de petites triangulations spéciales relevant de petites bases séparées et appropriées au but particulier qu'elles avaient à remplir, savoir, l'assemblage de toutes les feuilles comprises dans leurs relèvements respectifs. Mais, seules et sans liaison les unes avec les autres, à cause de la rareté de points intermédiaires qui eussent une position bien déterminée, ces triangulations ne pouvaient pas être coordonnées entre elles.

• Depuis l'année 1816, dit l'auteur de l'exposé, on
 • avait reconnu le besoin d'une triangulation du premier ordre pour servir de fondement à tous les travaux topographiques. De puissantes raisons firent
 • remettre à d'autres temps l'accomplissement de ce projet ; et à peine pouvait-on espérer d'en voir commencer l'exécution lorsque l'heureuse opportunité
 • s'en présenta par les travaux qui furent entrepris, d'une part en France, de l'autre dans les États autrichiens, pour la mesure de l'arc du parallèle moyen, qui s'étend de la tour de Cordonan jusqu'à Fiume et Orsowa. Le gouvernement impérial et royal s'entendit avec le gouvernement sarde sur le moyen de remplir le vide que laissaient les États du roi de Sardaigne.

• gne. Une Commission mixte fut formée des officiers
 • des corps respectifs de l'état-major général et des
 • astronomes, directeurs des observatoires de Turin et
 • de Milan.

• Appuyée sur le côté *Colombier-Granier* qui termine
 • le grand réseau français, sur les confins de la Savoie,
 • la Commission établit une nouvelle chaîne trigono-
 • métrique qui, s'élevant, traversant et descendant la
 • grande chaîne des Alpes, pour suivre le dos de ses
 • contre-forts latéraux, parvint insensiblement dans
 • les plaines de la Doire et du Pô, pour se diriger de
 • là, et parvenir finalement non loin de la rive gauche
 • du Tesin jusqu'à la base de la Lombardie, mesurée
 • en 1800 par le chevalier Oriani, près de Soma et
 • Busto. »

Cet énoncé des travaux trigonométriques de la Commission austro-sarde a besoin d'une rectification que nous croyons devoir présenter pour conserver à chacun la part qu'il a eue dans la formation de la chaîne de triangles de l'arc du parallèle moyen qui s'étend depuis la tour de Cordouan jusqu'à Fiume. La Commission mixte a rempli le vide que les États du roi de Sardaigne laissaient dans cet enchaînement, à l'aide d'une chaîne de seize triangles, qui, partant du côté *Colombier-Granier*, sur les confins de la Savoie, s'arrête en Piémont, au côté *Superga-Massé*, lequel fait partie du grand réseau trigonométrique que les ingénieurs géographes français ont étendu sur la haute Italie dans les années qui se sont écoulées depuis 1805 jusqu'en 1813. Ce réseau, qui a pour côté de départ la base que le chevalier Oriani a mesurée en 1800, près des rives du Tesin, est lié avec la base de Beccaria en Piémont, avec celle de Boscowich, près de Ri-

mini, avec deux bases que le général baron de Zach a mesurées avant 1806, dans les anciens États vénitiens, et enfin a été porté à l'est jusqu'à Fiume. Le prolongement de la nouvelle chaîne de la Commission mixte, depuis le côté *Superga-Massé* jusqu'à la base du Tésin, est donc pris dans les travaux trigonométriques exécutés antérieurement par les ingénieurs-géographes français, ainsi que le prolongement jusqu'à Fiume du reste de la chaîne de triangles de l'arc du parallèle moyen (1).

« Le travail de la Commission mixte fut considéré en
 » Piémont sous le point de vue de pouvoir concourir à
 » la fois à la vérification ou rectification de la mesure
 » du degré du méridien de Turin, et à l'établissement
 » d'une triangulation générale, embrassant toute l'é-
 » tendue des États continentaux du royaume de Sar-
 » daigne.

« C'est en 1826 que l'on prit toutes les mesures né-
 » cessaires à l'exécution d'un projet de triangulation
 » générale, basée sur les opérations de la Commission
 » mixte. On eut d'abord la pensée de remesurer et de
 » prolonger jusqu'à Superga et au château de Rivoli
 » l'ancienne base du P. Beccaria, si favorablement
 » située au centre du Piémont et des Alpes, sous les
 » murs de la capitale, et dont la liaison opérée par les
 » ingénieurs-géographes français avec le grand réseau
 » trigonométrique provenant de la Lombardie, a si-
 » gnalé dans la mesure primitive une erreur qu'il eût

(1) On peut consulter l'ouvrage que la Commission mixte a publié à Milan sous le titre de : *Opérations géodésiques et astronomiques pour la mesure d'un arc du méridien*, et l'ouvrage suivant : *Mesure d'un arc du parallèle moyen*, par le colonel Brousseau, 1 vol in-4. Limoges, 1839.

• été important de déterminer avec exactitude par une
 • mesure immédiate. Quoique cette entreprise dût être
 • examinée et accueillie, le projet demeura sans exécu-
 • tion, et l'on fut obligé de recourir à un autre expé-
 • dient.

• Dans cet état de choses, l'adoption pour base de la
 • longueur du côté *Colombier-Granier*, communiquée
 • par les Français, devint indispensable, et on l'accepta
 • avec d'autant plus de confiance que les erreurs qui
 • pourraient survenir seraient infailliblement décou-
 • vertes par la liaison du réseau principal avec les bases
 • et les côtés intermédiaires déjà connus, et parce que
 • les renseignements ultérieurs donnés par le colonel
 • Brousseau, relativement à la concordance des sept
 • bases mesurées en France en ont confirmé la bonté,
 • au moyen d'une légère correction donnée par la base
 • de Bordeaux, correction dont on tint compte dans
 • tous les calculs. • Nous devons ajouter que la chaîne
 de triangles du parallèle moyen, calculée sur la base
 de Bordeaux, donne, pour la longueur de la base du
 Tésin. 9999^m.46 (1)

Cette même base, selon la mesure	
de M. Oriano.	9999 25
Différence.	0 ^m .21

Une telle concordance devait inspirer la plus grande confiance sur la détermination de la longueur du côté *Colombier-Granier*, pris pour base de la triangulation générale.

En effet, dans le projet formé pour l'exécution de cette triangulation, on admit en principe que les côtés

(1) Mesure d'un arc du parallèle moyen, par le colonel Brousseau, p. 178, tri. n° 23.

du grand réseau trigonométrique du parallèle moyen traversant la Savoie et le Piémont, présentaient toute la précision désirable pour servir de fondement aux futures déterminations géodésiques, et à la formation de tous les réseaux trigonométriques sur la superficie entière des États continentaux de S. M.

C'est donc d'après ce système que furent dirigés et distribués les divers réseaux trigonométriques du 1^{er} Ordre, lesquels, en atteignant la frontière, ont été liés aux triangulations exécutées dans les États limitrophes de France, de Suisse et d'Italie.

Des triangulations du 2^e Ordre, établies sur celles du 1^{er} furent exécutées avec le même soin. On doit accorder à ces triangulations secondaires la même confiance qu'à celles du 1^{er} Ordre, dont elles ne diffèrent que par une moindre extension dans la longueur des côtés ; souvent elles émanent de plusieurs données qui ont une origine diverse ; les différentes valeurs qui en résultent pour des côtés communs s'accordent toujours dans les limites d'une tolérance raisonnable.

Des triangles d'un ordre inférieur furent dérivés de la triangulation secondaire.

On choisit pour signaux, autant que cela a été praticable, des objets stables, élevés et d'un facile accès, comme tours, clochers, chapelles, ermitages, etc. ; mais comme il arrive rarement dans de semblables opérations de rencontrer toutes les conditions désirables, on fut obligé souvent de recourir à des signaux artificiels et pyramidaux à base carrée de 3 mètres de côté et de 5, 6 et 7 mètres de hauteur, en raison des distances respectives d'où ils devaient être aperçus, construits et élevés en murs à pierres sèches, en bois ou gazon, selon les localités ; mais partout, tou-

jours, avec une exacte régularité et une solidité suffisante. Les lieux de leur emplacement furent toujours clairement indiqués sur le terrain avec des repères rattachés aux quatre faces du signal ; le tout enregistré avec des esquisses d'accidents particuliers, au moyen desquels il ne sera pas difficile dans l'avenir d'en trouver le centre.

Toutes les observations pour la mesure des angles ont été faites avec deux excellents théodolites de Reichembach et de Gambey, de 23 centimètres de diamètre, aux trois sommets de chaque triangle, au nombre de deux, trois, quatre et cinq séries de dix répétitions chacune, selon l'importance du réseau auquel il appartient. En général, dans la composition des triangles, on a cherché les conditions les plus favorables que pouvaient offrir les dispositions naturelles des sites, et l'on n'a admis aucun angle inférieur à 30 degrés sexigésimaux ni supérieur à 120.

L'orientation de chaque réseau s'obtint à l'aide des observations azimuthales faites à l'observatoire royal de Turin sur la mire méridienne de Cavoretto, à 4,480 mètres de distance, et sur le centre de la coupole de Superga, vérifiées sur les signaux de Soglio, de Civrari et Freidour, et, de cette station originaire, transportées successivement sur les suivantes jusqu'à celles du Mont-Cénis et du Colombier, où elles arrivèrent peu dissemblables des observations qui y furent faites directement au temps de la mesure de l'arc du parallèle moyen, ainsi qu'on le verra.

« Tous les calculs doublement effectués et vérifiés réciproquement par des personnes diverses ont été exécutés sur les formules connues de Legendre et de Delambre, dans la supposition que la terre est un el-

lipsoïde de révolution, et les principaux éléments dont ils dépendent sont les suivants :

» Côté Colombier-Granier, réduit à la température zéro et au niveau de la mer	48208 ^m ,10
» Azimuth du centre de la coupole de Superga vu de l'observatoire royal, et compté du sud à l'ouest.	260°,33',00"
» Demi-grand axe de la terre, ou rayon de l'équateur.	6376986 ^m
» Demi-petit axe de la terre, ou rayon du pôle.	6356323 ^m
» Aplatissement	0,00324 = $\frac{1}{311,4}$
» Carré de l'excentricité	0,0064695
» Rayon de l'ellipsoïde osculateur du Piémont	6366745 ^m

Nous devons observer que la longueur du côté Colombier-Granier, mentionnée ici de 48208^m,10, comme provenant de la triangulation française dérivée de la base de Bordeaux, n'est pas conforme à celle qui est donnée par la chaîne du parallèle moyen, dérivée également de cette même base, savoir : 48210^m,36 (1) véritable valeur du côté Colombier-Granier que la triangulation sarde aurait dû employer. Le gouvernement français fit exécuter, en 1803 et 1804, des opérations géodésiques dans la Savoie, pour servir de fondement aux levés topographiques entrepris alors dans cette province. Les sommets du Colombier et du Granier entrèrent dans le réseau trigonométrique du 1^{er} Ordre qui avait pour côté de départ la distance de la tour

(1) Voyez la page 294 de la 1^{re} partie de la Nouvelle description géométrique de la France, et la page 162 de l'ouvrage du colonel Brousseau sur la mesure d'un arc du parallèle moyen.

de Chandieu à la tour de Montellier, donnée par la triangulation de Cassini. Plus tard, ce même côté Chandieu Montellier ayant fait partie de la chaîne trigonométrique du parallèle moyen, on a calculé de nouveau les triangles de la Savoie, en partant de la longueur de ce côté, donné par la base de Bordeaux, et l'on a trouvé pour la valeur du côté Colombier-Granier (de 1803 à 1804), le nombre $48208^m,10$ (1) qui est précisément celui que la triangulation sarde a pris pour donnée de départ. La différence $2^m,36$, entre les deux résultats, provient, en grande partie, de ce que, sur chacune de ces deux sommités, ou peut-être seulement sur l'une d'elles (le Colombier), le point géodésique établi en 1811 ou postérieurement n'a pas coïncidé de position avec celui de la triangulation formée en 1803 et 1804; il semblerait donc qu'on aurait commis une méprise dans l'adoption de la donnée du départ de la triangulation sarde. Au reste l'erreur $2^m,26$ dont cette donnée est affectée n'offre d'autre inconvénient que de soumettre à une rectification proportionnelle les longueurs des côtés dont la notice offre la comparaison avec les résultats provenant des triangulations limitrophes de la France, de la Suisse et d'Italie, si l'on veut que cette comparaison soit rapportée à des valeurs du parallèle moyen dérivées de la base de Bordeaux.

En tenant compte de l'excès sphérique, les triangles du 1^{er} et du 2^e Ordre ferment, pour le plus grand

(1) Voy. la page 274 de la première partie de la Nouvelle Description géométrique de la France : la triangulation de la Savoie s'y trouve mentionnée, parce qu'elle a servi à déterminer la position géographique et l'altitude du Mont Blanc.

nombre, à moins de 5 secondes (sexagésimales) quelques uns se maintiennent entre 10 secondes, et il arrive rarement qu'ils dépassent cette limite. Toutefois des anomalies considérables se sont offertes dans quelques triangles, dont l'erreur s'est élevée jusqu'à 15 secondes, sans qu'on pût en découvrir la cause, malgré toutes les vérifications répétées. L'auteur de la notice les attribue, avec raison, à l'effet des inexplicables singularités des réfractions. Des anomalies analogues se sont manifestées quelquefois dans la triangulation de la nouvelle carte de France.

Le centre du grand cercle vertical, de l'observatoire de Turin, dont la latitude est fixée définitivement à $45^{\circ} 04' 08'' 06$, et la longitude à $5^{\circ} 21' 24'' 75$, à l'est de l'observatoire royal de Paris, sert d'origine aux coordonnées géographiques de tous les points géodésiques de la triangulation sarde. La position géographique d'un sommet de triangle tant du 1^{er} que du 2^e Ordre, résulte des latitudes, des longitudes et des azimuths des deux autres sommets du triangle, et représente la moyenne des diverses valeurs obtenues.

Quant à la détermination des altitudes, voici ce qu'en dit la notice :

« Par le manque de temps, les observations des distances zénithales sont en petit nombre, et l'on n'a que très peu d'altitudes déterminées par des mesures géométriques. Elles auraient été d'ailleurs affectées des déviations du fil à plomb occasionnées par l'inégalité des densités des couches terrestres, et par les attractions locales si communes dans des sites tels que les Alpes. Ne pouvant faire marcher de front les deux méthodes généralement usitées, pour arriver à la connaissance des hauteurs des points au-dessus du

• niveau de la mer, celle du baromètre, bien qu'ap-
 • proximative, par le défaut d'une quantité suffisante
 • de stations répétées, parut néanmoins mériter la
 • préférence, parce qu'elle n'expose pas à la propa-
 • gation des erreurs. Le baromètre servit donc presque
 • toujours dans la mesure des hauteurs et des dépres-
 • sions que l'on put recueillir. L'attention avec laquelle
 • les longueurs de la colonne de mercure furent prises,
 • et le choix des meilleures circonstances météorologi-
 • ques qui ont accompagné ces observations, font es-
 • pérer que toutes les élévations déduites de cette ma-
 • nière ne sont pas très éloignées de la vérité. Elles
 • furent conclues le plus souvent d'observations simul-
 • tanées faites sur les lieux, et rigoureusement calculées
 • au moyen d'autres observations correspondantes
 • faites à l'établissement du Corps-Royal, ou aux ob-
 • servatoires de Gênes et de Genève, selon la plus ou
 • moins grande proximité des points, à l'aide des tables
 • d'Oltmanns, en ayant égard aux variations des
 • températures de l'atmosphère et de la colonne de
 • mercure, à la capillarité des tubes et aux autres cor-
 • rections nécessaires. On recourut rarement, comme
 • données subsidiaires de calcul, à la hauteur moyenne
 • du baromètre et à la température probable au niveau
 • de la mer. Chaque fois que cela a été possible, on a
 • comparé les cotes provenant des observatoires men-
 • tionnés ci-dessus et considérés séparément; souvent
 • on eut des nombres sinon tout-à-fait concordants, au
 • moins assez rapprochés et satisfaisants. Les plans de
 • comparaison des lieux du baromètre à l'établissement
 • de l'état-major général dans le palais Carignan et aux
 • observatoires de Turin, de Gênes et de Genève, sont
 • respectivement à 261^m,6; 284^m,8; 45^m,0 et 407^m,0
 • au-dessus du niveau de la mer. »

« Quoique l'on ait pris toutes les précautions imagi-
 nables pour transporter sur la cime des montagnes
 de bons baromètres bien comparés avec divers mo-
 dules excellents , il advint pourtant à différentes re-
 prises qu'ils furent brisés ou altérés de manière à ce
 que les observations ne purent être faites; et pour
 rendre hommage à la vérité, il convient de confesser
 qu'une semblable lacune involontaire laissée dans la
 recherche des altitudes des points du 1^{er} et du 2^e Or-
 dre , ne peut que devenir sensible par la suite , soit
 dans les discussions physiques et géologiques con-
 cernant les Alpes et les Apennins, soit dans les ques-
 tions militaires et commerciales. Il est donc à désirer
 qu'une si importante lacune soit un jour remplie , au
 moins en partie au moyen de deux grands nivelle-
 ments géométriques et barométriques conduits con-
 temporainement dans le sens longitudinal et perpen-
 diculaire auxdites chaînes principales, et susceptibles
 de faire connaître leurs propres corrélations de hau-
 teurs avec les plages de la Méditerranée prises à
 l'embouchure du Var , de la Magra et du Pô. Cet
 important travail concourrait en même temps à
 répandre une grande lumière sur une intéressante
 question, qui, jusqu'à présent, n'est pas suffisam-
 ment éclaircie , et conduirait à établir en grand le
 degré de précision à attribuer à l'une comme à l'autre
 des deux méthodes de mesurer les hauteurs, aujour-
 d'hui également préconisées et en apparence plau-
 siblement soutenues. »

Nous savons , par notre propre expérience , quelles
 sont les rudes fatigues à supporter , les nombreuses
 difficultés à surmonter lorsque l'on exécute des travaux
 géodésiques dans les hautes régions montagneuses ; et,

en considérant l'espace de temps très-limité durant lequel, pendant la belle saison, les sommets dont l'altitude dépasse 3000 mètres sont accessibles aux observateurs, nous concevons que les chefs d'opération aient cherché à abréger la durée de leurs stations dans ce triste et pénible séjour, en n'y faisant pas assez, peut-être, de ces observations mises en dehors de celles qui leur étaient imposées : le temps aura donc manqué souvent à la mesure des distances zénithales, qui d'ailleurs n'était pas obligatoire. Puisque les chefs d'opération étaient munis de baromètres, il est fâcheux qu'on n'ait pas saisi cette occasion de faire marcher de front les deux méthodes de déterminer les différences de niveau : en se contrôlant, elles se seraient prêté un mutuel appui, et on n'aurait pas à regretter les lacunes qui existent par suite des accidents survenus aux baromètres. A la vérité cela aurait augmenté un peu la durée des stations ; mais dans une entreprise de cette importance, la question du temps devant être une chose secondaire, le retard qui en serait résulté dans l'accomplissement des opérations géodésiques aurait été grandement compensé par le nombre des précieux documents que l'on aurait obtenus. En donnant la préférence à la méthode barométrique, n'était-ce pas limiter la détermination des altitudes des sommets de triangles aux seuls points du 1^{er} et du 2^e Ordre, et par conséquent renoncer à obtenir celles des points trigonométriques d'un ordre inférieur, ordinairement plus nombreux, sur lesquels le 3^e angle du triangle est conclu ? La méthode géométrique, au contraire, aurait tout embrassé en donnant avec exactitude les différences des points du 1^{er} et du 2^e Ordre à l'aide des distances zénithales réciproques, et celles des points d'un ordre inférieur

qu'on obtient avec une approximation suffisante, par des distances zénitales non réciproques. Quant aux erreurs dont ces observations auraient pu être affectées par la déviation du fil à plomb, effet des attractions locales, elles n'auraient guère dépassé les unités de secondes, et leur influence dans les résultats des différences de niveau n'aurait été en définitive d'aucune importance. Les nivellements géodésiques du 1^{er} Ordre que l'on a exécutés en France sur les Pyrénées et sur les Alpes de nos frontières de l'est, toutes montagnes comparables en altitudes à celles des stations les plus élevées de la triangulation sarde, ont offert dans leur comparaison avec d'autres nivellements du 1^{er} Ordre tout-à-fait indépendants, un accord très satisfaisant, qui démontre que si les causes d'altération de la nature de celles dont nous venons de parler ont existé, leur influence dans les résultats n'est pas sortie du moins de l'étroite limite connue des erreurs inévitables. Dans un nivellement géodésique bien exécuté, la propagation des erreurs n'est pas à craindre, parce que les moyens de vérification qu'offrent les observations mêmes permettent de constater les anomalies qui se manifestent et de les éliminer. Enfin l'exactitude de la méthode géométrique de déterminer les différences de niveau est suffisamment démontrée par les nivellements géodésiques de la nouvelle carte de France : ils ont soutenu avec avantage les diverses comparaisons qui en ont été faites avec des nivellements spéciaux qui s'y sont rattachés, tels que ceux que l'on a exécutés dans les nombreuses études des lignes projetées des chemins de fer.

La situation des travaux trigonométriques en Piémont, à l'époque de la publication de la première

livraison de la carte, faisait espérer que dans deux années la détermination de tous les clochers des villes et de presque tous ceux des chefs-lieux sera achevée. Dans son état actuel, la triangulation embrasse plus de six cents points qui ont été obtenus par plus de mille trois cents triangles, lesquels se vérifient mutuellement et ne laissent rien à désirer sous le rapport de l'exactitude. Les stations destinées à compléter les réseaux du 1^{er} et du 2^e Ordre, et à couvrir le reste de la superficie du royaume, sont choisies et signalées; elles se réduisent à environ soixante-six, compris celles que l'on doit faire le long de la frontière de la Lombardie, et vers les sources de la Toce et de la Sésia.

La notice renferme des comparaisons entre les résultats de la triangulation sarde et ceux qui proviennent des opérations géodésiques des États limitrophes. Nous allons en offrir quelques unes, en ayant soin de rectifier proportionnellement les longueurs des côtés des triangles du Piémont, de la différence—2^m,26 que nous avons mentionnée plus haut.

Du côté de la frontière du royaume Lombardo-Vénitien, un grand nombre de stations n'étaient point encore terminées; on n'avait pour le moment d'autres points de comparaison que ceux qui ont été choisis antérieurement dans le Piémont par les ingénieurs-géographes français, lors de la liaison qu'ils ont opérée de la base du Tésin avec celle de Beccaria. Nous ferons observer que cette partie des comparaisons, telle qu'elle est établie dans la notice, est fautive en ce que les longueurs des côtés des triangles des ingénieurs français n'y sont point exprimées en valeurs provenant de la base du Tésin, comme elles doivent l'être, mais bien en valeurs dérivées de la chaîne du parallèle moyen, calculée primitivement sur le côté Bort-Her-

ment de la chaîne de la méridienne de Dunkerque ,
lequel côté est affecté , comme on le sait , d'une erreur
de 4^m,62.

Voici les véritables valeurs respectives des deux
triangulations que l'on doit comparer :

DESIGNATION DES CÔTÉS.	CÔTÉS EN MÈTRES selon la triangulation		DIFFÉRENCES.
	SARDE, base de Bordeaux.	de la LOMBARDIE, base du Tésin.	
Créa (paradis). — Novare (clocher de San-Gaudenzio).	47821,60 ^m	47820,66 ^m	— 0,94 ^m
Busto (clocher de la colleg.) — Vige- vano (tour de la ville).	32782,70	32782,04	— 0,66
Vigevano. — Tortone tour sur les rui- nes de l'ancien fort)	47066,40	47064,91	— 1,49
Tortone. — Antola (mont), signal. . .	41802,71	41800,77	— 1,94
Antola. — Penice (mont), signal. . .	26974,16	26973,58	— 0,58

Résultats comparés avec ceux de la triangulation Suisse.

DÉSIGNATION DES CÔTÉS.	VALEURS DES CÔTÉS selon la triangulation		DIFFÉRENCES.
	SARDE, base de Bordeaux.	SUISSE, base d'Arberg.	
Genève (tour sud). — La Dôle (mont), signal.	25237,05 ^m	25234,87 ^m	— 2,18 ^m
La Dôle. — Bougi, signal.	20795,70	20794,94	— 0,76
La Dôle. — Mont-Tendre, signal. . . .	24806,21	24805,23	— 0,98
Mont-Tendre. — Bougi.	12720,29	12720,12	— 0,17
Mont-Tendre. — Gourze (centre de la tour)	34320,16	34318,63	— 1,53
Bougi. — Gourze.	29660,63	29658,41	— 2,22
Molleson (mont), signal. — Oldenhorn (mont), signal.	29028,60	29026,13	— 2,47
Oldenhorn. — Catogne (mont), signal.	31616,88	31611,18	— 5,70

La suite à un prochain numéro.

NOTE

SUR LA DÉCOUVERTE des îles *Bonin* (Bonin-Sima) en 1639
(d'après un opuscule de M. SIEBOLD).

On doit au célèbre voyageur M. de Siebold une découverte extrêmement intéressante faite dans les archives de l'ancienne Compagnie des Indes orientales. On connaît les voyages du grand navigateur Abel Jansen Tasman vers le Zuidland (la terre du Sud) en 1642. On sait que, parti de Batavia le 14 août, il découvrit la Terre de Diemen, la Nouvelle-Zélande, et revint à Batavia, le 15 juin 1643, par la Nouvelle-Irlande et la Nouvelle-Guinée; depuis, en 1644, il acheva la reconnaissance de la côte septentrionale de la Nouvelle-Hollande. Mais ce qu'on ignorait, c'est que, dès 1639, Tasman le premier avait exploré l'océan Pacifique dans l'hémisphère boréal et découvert les îles Bonin (Bonin sima). M. de Siebold avait déjà conjecturé, d'après une très ancienne carte marine, qu'au commencement du XVII^e siècle, les navigateurs hollandais avaient connaissance de ces îles. En effet, cette carte contient le groupe d'îles avec les noms de *Engel* et de *Gracht*, et elle porte les noms de Mathieu Quast et d'Abel Jansen Tasman; elle avait été communiquée par M. Jacob Swart, d'Amsterdam, auteur de l'ouvrage intitulé : *Verhandelingen en berigten betrekkelijk het zeewezen en de zeevaartkunde*, c'est-à-dire *Dissertations et Rapport sur la marine et la navigation*. Or, à la fin de l'année dernière, M. de Siebold, en explorant les anciennes écritures de la Compagnie, de concert avec M. P.-L. de Munnick,

conservateur des archives, trouva une lettre du 1^{er} janvier 1640, du gouverneur-général Anthonio Van Diemen, portant cette annotation : *Découverte à l'est du Japon par deux flûtes*, et, en même temps, le *Journal ou Mémorial du commandeur Mathieu Quast*, allant par ordre de MM. le gouverneur général et les conseillers des Indes, avec les flûtes Engel et Gracht, à la découverte des îles d'or et d'argent situées à l'E., environ 37 degrés 17² latitude Nord (40 pag. f°), avec les dessins du pays reconnu (1), les décisions du conseil de l'équipage (2), et autres documents, tous signés par Mathieu Quast et Abel Jansen Tasman. M. de Siebold remarqua la conformité de ces reconnaissances avec celles de Tasman qu'a données Valentyn (3). Ensuite il vit dans un recueil officiel de documents envoyés à Amsterdam, le 8 janvier 1640, par le gouverneur général et le conseil des Indes aux administrateurs de la Compagnie, qu'il se trouvait, avec le journal de mer, la carte originale des découvertes à l'E. du Japon.

Il ne pouvait plus rester, à la vue de ces pièces authentiques, aucun doute sur la réalité des découvertes dont il s'agit; il est donc établi maintenant que Mathieu Quast et Abel Jansen Tasman ont les premiers découvert et décrit les îles *Bonin-Sima*.

Dans l'écrit substantiel que M. de Siebold a consa-

(1) Parmi les dessins se trouve la figure d'un poisson long de 5 pieds, large de 7.

(2) En voici le titre : *Copie des résolutions du commandeur Mathieu Quast et du conseil des équipages Engel et Gracht*, pendant le voyage en destination de Batavia à la découverte de quelques nouveaux pays situés à l'est du Japon, commençant du 3 juin 1639, jusqu'au 15 novembre suivant.

(3) Oud en Nieuw Oost-India, 4^e vol., 3^e part., 2^e sect.

cré à l'historique de la découverte, on trouve l'extrait des instructions données à Mathieu Quast par le célèbre gouverneur Anthonio Van Diemen, où l'on voit que l'expédition devait chercher les îles d'or et d'argent à 400 milles E. du Japon par 37 degrés 17^e latitude N., but principal de l'exploration, puis profiter de la mousson S.-E. pour atteindre Formose et reconnaître les îles des Larrons. Ensuite vient le récit de la navigation dont je vais présenter l'analyse.

Partis le 2 juin de Batavia, les bâtiments se trouvèrent le 22 à la hauteur des Philippines, explorèrent Luçon à l'O. et au N.-O.; les 9 et 10 juillet ils firent de l'eau à la côte E.: ils étaient le 11 à 16° 45' lat. N., à l'E. de Poulo-Timaon. Or, il existe une ancienne carte de J. Van Keulen, avec une baie sous le nom de *Quast's Waterplaats*, sur la côte orientale de Luçon (l'aiguade de Quast): elle s'appelle aujourd'hui baie de Davilacan et gît par 16° 43': ainsi le nom de Quast a disparu dans les nouvelles cartes, mais les archives de la Compagnie l'ont conservé. Le 17, ils trouvèrent des récifs à 178 milles du cap Spiritu-Sancto, l'*écueil d'Engel*: ce sont ceux que Douglas reconnut en 1789; le 20, ils virent l'île des Mouettes par 25° 3' (*latit. estimée*): c'est l'île Arzobispo des Espagnols; probablement elle tire son nom d'un rocher à pic de la forme d'une mitre d'évêque; le 21, par 26° 38', ils virent un grand nombre d'îles et leur donnèrent le nom d'*Île de l'Engel* et d'*Île du Gracht*: la première consiste dans le groupe méridional de Bonin-Sima et celui de Baily, marqués sur la carte de l'amiral Lutké par 25° 37' lat. N.; l'autre est la deuxième des îles Bonin, nommée par Beechey en 1827 *Paël Buckland* et *Stapleton*; Lutké place l'île centrale du groupe par 27° 5' lat. N; or, les

navigateurs hollandais avaient trouvé l'île du Gracht par $27^{\circ} 4'$ lat. N. Les longitudes sont également d'une grande exactitude : $142^{\circ} 28'$ E. de Greenwich pour $142^{\circ} 28'$ (Lutké), et $142^{\circ} 20'$ pour $142^{\circ} 24'$. Ce n'est pas tout : croyant à tort que le C. Beechey avait relevé tous les îlots du groupe de Baily, l'amiral Lutké ne l'a pas visité ; de manière que le journal de Quast et Tasman, après deux siècles, donne plus de détails que les modernes relèvements. Au reste, les observations des Japonais sont d'accord sur le grand nombre d'îlots et de rochers de ce groupe. Nos navigateurs virent, le 22 juillet, d'autres groupes au N. $1/4$ O. des îles Bonin, qui correspondent à l'îlot de Kater et au groupe de Parry. Le 4 août, ils étaient à 200 milles à l'E. du Japon ; le 24, par $37^{\circ} 30'$ lat. N., ils en reconnurent la côte orientale, au pays de Moet, mais aussitôt ils mirent encore une fois le cap à l'E. Voulant à toute force découvrir les îles d'or et d'argent, on mit en œuvre les peines et les récompenses, et les mesures les plus énergiques pour y parvenir. Il fut défendu sous peine des garcettes de dormir pendant le quart, et même, plus tard, sous peine de mort. Ils naviguèrent ainsi jusqu'au 24 septembre sans découvrir aucune terre, se trouvant alors par la latitude de 38° et en longitude jusqu'à 600 milles à l'E. du Japon ; alors on décida de courir 300 milles à l'O. sous le parallèle de $38^{\circ} 40'$. Le 15 octobre, après cette nouvelle course, le conseil résolut de doubler le Japon au N. et d'atteindre la Corée ; mais la saison était avancée, les bâtiments faisaient eau de toutes parts, les manœuvres et les voiles étaient en pièces, le scorbut ravageait les équipages, 38 hommes étaient malades et 22 étaient déjà morts, tout le monde était épuisé : alors on gouverna droit au S.-O. sur la

côte du Japon, et le 1^{er} novembre on découvrit la terre, avec une grande baie et une haute montagne par 34° 54', position parfaitement exacte du cap *takutsuka-Jama*, d'après la nouvelle carte de M. de Siebold. La baie est celle d'*Iedo*, et la montagne qui la termine est le volcan *Foëzie*, élevé de 3,793 aunes(1). Or on possède un journal des Néerlandais de Decima (Dezima) du 25 décembre 1639, portant que deux vaisseaux commandés par Mathieu Quast avaient été aperçus près de Iedo, envoyés de Batavia pour découvrir l'île d'or, à quatre cents milles est du Japon. Le 13, l'expédition reconnut l'île japonaise de *Kinsu*; on embouqua le détroit de *Van-Diemen*; on vit l'île de *Tanegasima*, le volcan *Jakunosima*, la baie *Kagosima*, et au milieu le volcan *Mitake* (encore en éruption aujourd'hui), avec la capitale de *Satzuma*, les îles *Meatima*, le groupe le plus occidental des *Sept Sœurs*, et enfin on jeta l'ancre le 21 à Tayouwan (Formose).

Peu après, Mathieu Quast partit pour une autre expédition. En 1641, il commandait le blocus de Goa, et Tasman commandait la croisière devant *Cambodia* jusqu'en 1642. Tel est en abrégé le récit tiré du journal de l'expédition néerlandaise de 1639, voyage qui fait honneur au courage et à l'habileté de ces deux hommes de mer.

On sait que la recherche des îles *d'or et d'argent* a été entreprise plus d'une fois d'après les cartes espagnoles, où l'on trouve les *Rica-de-Plata*, *Rica-de-Oro*. Ce qui a lieu de surprendre, c'est que ces noms figurent encore dans des cartes anglaises récentes.

Quoi qu'il en soit, à défaut de ces îles introuvables, celles de l'*Engel* et du *Gracht* sont une importante dé-

(1) Environ 2,160 mètres.

couverte, et peuvent devenir une véritable mine d'or pour le commerce comme un point de relâche pour les baleiniers. On doit donc un hommage éclatant de reconnaissance à Mathieu Quast et à Abel Jansen Tasman, ces grands navigateurs si longtemps méconnus, même de leurs compatriotes (1). Nous devons aussi féliciter ici M. de Siebold de nous avoir révélé l'histoire de leurs découvertes dans la partie nord du Grand-Océan.

JOMARD.

SUR LE TERRITOIRE D'EDD, LA BAIE D'HAYCOCK ET LA
CÔTE VOISINE.

(Notes extraites du journal du capitaine BROQUANT.)

Nous nous dirigeâmes successivement sur Asabe, Beiloul, Rassafoulé, etc., pour entrer en relation avec les indigènes, et toujours nos communications furent infructueuses. Les habitants, disséminés sur la rive, fuyaient à notre approche, ou ne nous abordaient qu'avec la plus grande défiance et la plus grande crainte. Il n'en fut pas ainsi à Edd. Cette peuplade, plus civilisée, nous reçut très amicalement, et nous pûmes avec elle entamer quelques négociations. Toutefois rien ne fut conclu; car, bien que ce territoire appartint exclusivement au chef de la localité (c'était l'héritage de ses pères), il ne pouvait ou il ne vou-

(1) On a l'obligation au docteur M. Eyriès d'avoir le premier exposé en France les titres de Tasman, comme grand homme de mer, et d'avoir proposé le nom de Tasmania pour la terre de Diemen. On sait que l'amiral Krusenstern a surnommé Tasman le plus grand navigateur du XVIII^e siècle.

lait cependant terminer avec nous aucun marché sans avoir préalablement consulté ses alliés , mesure qu'il nous disait être uniquement de pure forme, et pour ne pas rompre avec eux une vieille intimité à laquelle il croyait devoir cette condescendance. Le temps qu'il nous demandait n'aurait pas été un obstacle à la prolongation de notre séjour, si nous eussions été persuadés de la véracité de ce qu'on nous alléguait; mais, ne pouvant accorder qu'une demi-confiance à des gens que nous connaissions si peu, nous lui promîmes de le visiter à peu près à l'époque qu'il nous avait déterminée, et nous fîmes voile pour Massawa.

Nous touchâmes encore à Amphila et sur les derrières d'Anesley, afin de nous y assurer au pouvoir de quels chefs étaient soumises les différentes populations, et jusqu'où chacun d'eux étendait ses droits de propriété. Enfin nous jetâmes l'ancre à Massawa.

Chef d'une grande partie de la côte, le naib d'Arkecko pouvait nous être d'une grande utilité. Nous nous rendîmes chez lui, nous lui fîmes quelques ouvertures sur ce que nous avions entrepris à Edd, sans trop lui manifester le désir que nous aurions de posséder exclusivement ce point. Il fut décidé que son fils nous accompagnerait; mais quelques particularités de la politique de son pays avec le gouvernement de Massawa firent que le gouverneur de cette dernière place ne voulut jamais permettre l'embarquement de ce chef sur un bateau arabe, pour nous accompagner dans une nouvelle exploration.

Le port d'Haycock, qui n'est éloigné de Edd que de cinq lieues (et que nous avons fait comprendre dans la cession), est un des plus beaux ports de la mer Rouge. Les voies de communication avec l'intérieur

sont de deux journées plus courtes que les moins longues qui s'effectuent aujourd'hui, puisque les habitants ne mettent que quatre jours pour se rendre à Adoua, résidence du roi Oubi, et le point le plus commerçant de l'Abyssinie.

Le pays est sain, la terre plus fertile que partout ailleurs sur ce littoral, et par une heureuse disposition géographique, les influences du climat sont plus favorables là que sur tout autre point. La navigation peut se faire en tout temps, et avec succès, de là vers tous les ports de la rive asiatique de cette mer. Le rivage est on ne peut plus convenable à la conservation des produits de ces contrées; car, bien que les pluies soient périodiques dans les plaines avancées de quelques milles dans l'intérieur, les bords de la mer en sont exempts, et par cela même rendent le climat très propice aux nombreux mouvements de toutes les graines qui font les richesses de ces pays.

Le territoire concédé est compris entre l'île de Coordomeat et la roche dite White-Quoin-Hill qui se trouve au sud d'Haycock, sur une profondeur (à partir de Edd) de trois lieues dans l'intérieur. Ce territoire, d'origine volcanique, est arrosé par une foule de sources. Il est recouvert d'une épaisse couche de terre végétale et susceptible de la plus grande fertilité. Les terres légères du bord de la mer contiennent une petite quantité de sel fixe; mais après les premières lignes de montagnes, le café même vient sans culture. Les chameaux, les dromadaires, les mules, etc., peuvent parcourir tout le pays avec la plus grande facilité. Les bœufs peuvent venir de l'intérieur sans éprouver la moindre fatigue, ce qui donnerait au commerce des cuirs et des suifs une extension qu'il n'a pu avoir jus-

qu'à ce jour ; car les routes étant beaucoup plus longues par les autres voies, les cuirs ne peuvent arriver aux ports de mer qu'après avoir coûté des frais considérables. D'un autre côté, si l'on faisait venir de l'intérieur, pour les abattre aux lieux d'embarquement, des animaux maigres et exténués de fatigue, on n'obtiendrait que des cuirs inférieurs, et dont le prix de revient, à bord, différerait peu du prix de ceux qui seraient arrivés par voie de transport. Les habitants de Edd sont industriels ; comme tous les peuples d'Afrique, ils sont marchands par excellence ; mais, ne possédant aucune ressource, ils n'ont pas le moyen de faire diriger les caravanes de l'intérieur sur leur pays. Leur unique commerce est celui des esclaves, qu'ils vont vendre à Moka, où ils se procurent les objets nécessaires pour en acheter d'autres, aussi bien que les étoffes avec lesquelles ils s'habillent.

Ils élèvent à quelques milles dans l'intérieur des troupeaux aussi nombreux que leurs besoins l'exigent ; ils font une très grande consommation de beurre, de miel et de fromage, que le pays produit abondamment ; et, comme le rivage est très poissonneux, ils ont ainsi tous les moyens de satisfaire aux premiers besoins de la vie.

Ils feraient tout ce qui dépendrait d'eux pour se procurer un état plus prospère, et pour donner essor au luxe qu'ils aiment chez leurs femmes ; aussi, ils nous disaient qu'ils nous reverraient avec bonheur ; que nous pouvions compter sur le dévouement de tous les habitants, et que peu de jours après notre arrivée, nous verrions de nombreuses populations venir se grouper autour de nous.

Les limites de ces notes ne me permettent pas d'en-

trer dans l'historique de mes différents voyages sur les côtes occidentales de la mer Rouge ; je les terminerai par quelques observations nautiques sur Edd.

Mon opinion sur l'excellent travail de M. Moresby était depuis longtemps fixée ; mais j'avais besoin de voir plusieurs fois les choses pour apprécier toutes les inexactitudes de ses prédécesseurs.

Nous remarquâmes avec satisfaction que M. Moresby avait apporté le plus grand soin dans son hydrographie ; et si quelques particularités lui ont échappé , elles sont en bien petit nombre , et tiennent plutôt à la localité et au détail qu'au travail en général.

Le groupe de Coordomeat, dans le nord de Edd, est plus à l'est qu'il n'est marqué sur le nouveau plan.

Le passage entre la plus ouest de ces îles et le continent africain n'est pas libre , comme l'indique la même autorité. Il y a 5 milles environ de la plage à l'île la plus voisine ; la partie de cette plage la plus rapprochée de la plus petite île du groupe , peut être aisément reconnue par quelques arbrisseaux et quelques touffes de verdure , nourris par une petite rivière qui se jette à la mer ; à 2 milles environ de cette petite rivière , et sur la ligne droite qui passe par son embouchure et la plus petite des îles , se trouve une roche qui n'est recouverte que par 4 pieds d'eau. Cette roche est d'autant plus dangereuse que l'œil ne peut l'apercevoir comme la plupart des dangers de la mer Rouge , car les eaux de la rivière teignent la mer au-delà de cet écueil.

Le groupe de Coordomeat n'a passa plus grande longueur dans le sens indiqué par la nouvelle carte , mais bien dans une position orthogonale ; c'est-à-dire que la plus grande des îles se trouve à l'est des petites .

comme aussi le récif indiqué à l'ouest de la grande se prolonge dans la direction du nord.

A partir de la petite rivière dont nous parlions plus haut, la côte jusqu'à Edd suit à peu près le S. 11° E., sur une distance de 10 milles; le rivage est sain, et peut être approché jusqu'à deux brasses sans le moindre danger.

La côte, à partir de la seconde baie de Edd, se dirige d'abord à l'est; puis, avec une légère courbure, elle prend la direction sud-est jusqu'à Haycock, qui est éloigné de la pointe de Edd de 13 milles.

Sur toute cette étendue on peut laisser tomber l'ancre sur des fonds de vase dont le brassiage varie suivant la proximité de terre, et est toujours convenable, puisqu'il est encore de 12 à 14 brasses à plusieurs milles au large.

Il n'y a pas de nécessité qui puisse obliger un grand bâtiment à passer entre l'île de Coordarlee et le continent. Ce passage est parsemé de coraux qui rendent le fond très inégal, font varier les sondes de 2 à 12 brasses, et engageraient les ancres si le calme obligeait à les y laisser tomber.

Si, la nuit, on se trouvait naviguant dans ces parages, et que le temps fût obscur, il faudrait avoir beaucoup d'attention pour éviter la roche qui se trouve à 3 milles dans le nord-est de Coordarlay. Cette roche serait d'autant plus à craindre que la mer ne brise pas dessus, que la sonde ne peut pas l'indiquer, puisqu'il y a autant d'eau à son pied qu'à une assez grande distance, et enfin que dans les plus grandes marées son sommet couvre presque entièrement.

La rive africaine de la mer Rouge n'est pas, comme la rive asiatique, en butte aux violentes rafales du sud

et du sud-est que l'on ressent du 15 octobre au 15 janvier dans la partie sud de cette mer. A Edd et à Haycock, ces brises sont plus modérées ; mais, dans tous les cas, les bâtiments en mouillage ne courent aucun danger. La baie de Edd n'est pas aussi abritée que celle d'Haycock ; mais dans l'une comme dans l'autre de ces rades, les navires sont très en sûreté.

Les communications sont on ne peut plus faciles ; il n'y a aucune barre à franchir avec les canots ou les chaloupes, et les plus grands bâtiments peuvent y mouiller à portée de voix. Le port d'Haycock cependant est à tous égards préférable à celui de Edd ; il est plus profond, et les bâtiments pourraient dans certains endroits s'amarrer à toucher la terre.

Dans toute la baie d'Haycock, et à partir de cette baie vers Edd, les sondes varient de 6 à 8 brasses, et diminuent successivement jusqu'à 4, profondeur que l'on trouve très près du rivage. En se dirigeant sur l'autre côté de la baie, c'est-à-dire vers Jibbel-Abbelate, les sondes sont plus grandes, et varient de 12 à 20 brasses jusque très près des îles volcaniques, où l'on trouve encore ce brassiage. De Haycock à White-Quoin-Hill, il n'y a pas un seul danger caché ; les quelques roches qui existent sont très apparentes ; on peut mouiller sur toute l'étendue de cette côte quand les circonstances le commandent : partout on trouve des fonds convenables de 12 à 14 brasses.

Note du Rédacteur. L'acquisition du territoire d'Edd (pays qui a une vingtaine de lieues de longueur), par une compagnie de commerce française, a fait assez de bruit dans le temps pour qu'on désirât avoir des détails sur ce quartier de l'Abyssinie, dont on ignore presque la position et le nom, il y a peu d'années encore : ceux que M. le capitaine Broquant a bien voulu communiquer nous ont paru assez neufs pour trouver ici une place. J.-D.

OBSERVATIONS GÉOGRAPHIQUES SUR QUELQUES PARTIES
DE L'YÉMEN*(recueillies à Hèz pendant les mois de janvier et février 1842).*

Par M. PASSAMA, lieutenant de vaisseau (1)

L'Yémen est naturellement divisé en deux parties bien distinctes : le Téhâma et la région montagneuse, parsemée tantôt de pays très fertiles et tantôt de provinces qui fournissent à peine à leurs habitants les choses les plus nécessaires à la vie.

§ 1^{er}. TÉHAMMA.

La partie du Téhâma dont je vais m'occuper est celle qui est gouvernée par le chérif Hussein d'Abu-Arisch. Elle s'étend du S.-S.-E. au N.-N.-O le long de la mer, est bornée au N. par l'Hedjâz, à l'E. par la région montagneuse, au S. par les Subeihi (tribu indépendante) et à l'O. par la mer Rouge, ayant 69 lieues de longueur du N. au S., et une largeur variable de 6 à 9 lieues. Ce pays ayant été déjà l'objet d'études spéciales, je me contenterai d'indiquer les villes gouvernées par un dolah ou chérif (dans lesquelles se trouve nécessairement une garnison), et de quelques remarques sur les *lieux que j'ai visités*. Ces villes sont, dans l'intérieur, Abu-Arisch, résidence du grand chérif (ville ouverte dans laquelle on construit une citadelle en briques); Sabbia, au N.-E. d'Abu-Arisch, et près des montagnes; Zédia, au S.-E. de Lohéïa; El M'Arouïa, au S.-S.-O. de Zédia; Bet-el-Faki, entourée

(1) Plusieurs parties de ces observations ont été publiées; mais nous avons craint, en les supprimant tout-à-fait, de tronquer un travail intéressant.

de vieilles murailles ; Zora, Badjel , près du pays de Saafan ; Zébid, Hès, Abdoëin et Mouza ;

Et sur la mer Rouge :

Djésane ou Djézane, grand village avec une vieille citadelle ; Lohéïa , Hodeïda et Moka (El-Mokha).

Pour aller de Moka à Hès, on passe par les lieux suivants : Yakhtoul, Rouba, Rouès, Zahari, Fédjéra, Mochich, Daboulia et Guinani. Ce trajet est de 47 milles (estimant à 25 milles la journée d'un chameau légèrement chargé).

Yakhtoul est à 7^{milles},9 au N. 1/2 O. de Moka ; Rouba, à 4^m,8 N. d'Yakhtoul ; Rouès, à 1^m,5 N. de Rouba ; Zahari, à 2^m,3 N.-N.-O. de Rouès ; Fédjéra, à 5^m,7 N. 1/2 O. de Zahari ; Mouchich, à 5^m,8 N. 1/2 O. de Fédjéra ; Guinani, à 11^m,0 N. 1/4 N.-E. de Mouchich ; Hès, à 8^m,0 E. de Guinani.

Yakhtoul est un misérable village de 200 cases en paille, entourées de dattiers, n'ayant qu'une tour et une mosquée en maçonnerie, et Rouba un groupe de 200 dans une datterie.

Placé à vingt minutes de la mer, Rouès est un village de 60 cases terminé au sud par une jolie mosquée à deux dômes. On y trouve du poisson salé, des poules, des œufs et du pain aux oignons ; mais l'eau y est très saumâtre.

Zahari, qui porte le nom de cette côte, est habité par 100 individus qui s'adonnent à la pêche sur des catimarons ; et Hedjéra une grande baie, au N.-E. de laquelle est un café.

Mouchich, grand village à dix minutes de la mer, se compose de 250 maisons en paille et 2 blanches mosquées. La première, placée sur une hauteur, est

à deux dômes et a plus de 800 ans d'existence ; tandis que l'autre, joli édifice bâti par Dureib, est au milieu du village et contraste singulièrement par son élégance avec les chétives cabanes qui l'entourent. Il possède une douane et trois cafés, est très animé par le va-et-vient des caravanes, et son commerce consiste en jardinage et poisson que l'on porte à Zébid. On peut s'y procurer des vivres de toute espèce, mais l'eau y est détestable. Mouchich est entouré de jardins dans lesquels on cultive des oignons, des raves, du millet sorgho, le cotonnier herbacé, le vacoua et beaucoup de doums. Une ancienne embouchure de torrent y forme près de la mer un fort joli bassin, dans lequel l'océan entre à marée haute, et qui sert de refuge à 30 pirogues de pêche et 300 catimarons. C'est à Mouchich que Niebuhr a cru pouvoir placer le Mésa de Moïse.

Guinani est un mauvais village de dix cases habitées par une quinzaine d'individus fort misérables. On n'y trouve que du kicher.

Hès (ville).

Placée à l'entrée d'une vallée, sur la route militaire de Zébid à Moka, à la jonction de celles d'Houden et de Charab, entre le Djebel-Deubas et le Djebel-Barachi, à 16 lieues environ au N.-N. E. de Moka, et 6 à 7 lieues au S.-O. de Zébid, à deux journées d'Houden et à une grande journée de Charab ; Hès est bâtie sur un exhaussement du terrain qui, des plaines arides du Téhama, s'élève graduellement vers le pied des montagnes. Construite comme toutes les villes d'Yémen, elle compte 500 maisons en pierre et boue (rarement enduites de chaux) ; 250 en paille (ayant la forme d'un cylindre sur lequel serait posé un cône) ; 21 mos-

quées; 20 cafés ou caravansérails; 2,000 âmes (1) de population (les femmes et les enfants non compris) . et une banlieue de 12 villages habités par 3,000 individus (2). La grande mosquée, qui tombe en ruines, a été bâtie il y a plus de 800 ans, par Ali-ben-Omar-el-Moutah, et la plus remarquable, en l'honneur d'un ouali ou saint de l'Hadramaut, nommé el Ghaméri. Le château du chérif, édifice carré de 13 mètres de côté sur 13,50 de hauteur, est entouré de tours rondes, et remonte sans doute aux premiers temps de l'islamisme, si on en juge par l'état de délabrement dans lequel il est aujourd'hui (malgré les nombreuses et récentes restaurations qu'on lui a fait subir). Dans son intérieur est une cour, autour de laquelle sont disposés, sur deux étages, les appartements de ce gouverneur et d'une partie de ses soldats. Entrant par son unique porte, située à l'angle du N.-E., on pénètre dans cette cour, à gauche de laquelle est un escalier communiquant avec tous les appartements du château, et sur la face intérieure de l'O., quatre inscriptions presque indéchiffrables rappelant la généalogie d'un descendant d'Abou-Taleb. Il est percé d'un grand nombre de fenêtres en ogive de sept formes différentes, desquelles partent des corniches bizarres faites avec des briques peintes à la chaux. Hès possède peu de chevaux, de 3 à 400 ânes, 300 bœufs, 800 moutons ou chèvres, beaucoup de chiens-chacals, 5 massaras ou moulins à huile de sésame, 10 moulins à café, 2 fabriques d'indigo, 3 teintureries, 10 fabriques de jarres, pots et tasses de toute forme et de toute grandeur (dont elle fournit une bonne partie de l'Yémen),

(1 et 2) Hommes en état de porter les armes.

et une douane dans laquelle on voit tous les lundis, jour de marché, du café, du beurre fondu, du miel, du sésame, etc., en abondance.

Quoiqu'il passe par cette ville près de 200,000 livres de café en coque, ses revenus ne s'élèvent qu'à 5,264 talaris ou 28,952 francs (provenant des droits que la douane prélève sur le café préparé à Hès, des entrées et sorties, d'un impôt sur le sel, le bétail et les boutiques); plus, le dixième de tous les produits de la terre, et un faible droit sur les objets fabriqués en ville. Hès est gardée par 300 soldats, dont 15 cavaliers armés de deux pistolets et un sabre; 80 montés sur des dromadaires, ayant fusil à mèche, sabre et djambia, et 205 fantassins armés d'une lance, un djambia, et quelquefois d'un casse-tête. Elle est divisée en plusieurs parties par des terrains cultivés ou des cimetières; ses rues sont étroites et tortueuses comme celles de toutes les villes orientales, et il faut une demi-heure pour en faire le tour; elle est entourée au N. et à l'E. par des champs d'indigo, sésame, etc., et dans sa partie sud par un bois de dattiers qu'habitent de nombreux corbeaux. Ses habitants présentent deux types bien tranchés : les Arabes indigènes à couleur brun foncé, cheveux lisses, quelquefois bouclés; et, ceux provenant de race esclave, qui ont conservé la peau noire et les traits africains de leurs pères (se croisant rarement avec des Arabes indigènes). On y voit fort peu d'esclaves. Ces derniers sont toujours émancipés à la mort de leur maître, qui croit en agissant ainsi faire un acte méritoire aux yeux de Dieu.

L'importance actuelle de Hès est due à sa proximité des montagnes qui lui envoient leurs produits,

mais surtout du café. Celui qui se récolte à Djébel-Ras, Charab, Houden, Habech, Bellad-Anns ou Anès aux environs de Saana, une partie de celui du Djébel-Rhéma, et quelquefois de Tès, ainsi que la coque de Sâfan passent par cette ville, qui donne, en échange, à plusieurs de ces pays les produits de son industrie.

De Hès à Messaguet on compte 3 heures; de Messaguet à Guerraé, 2^h 1/2; et de Guerraé à Zébid, 2^h 1/2.

Zébid, ancienne capitale du Téhâma, est une des villes les plus importantes de l'intérieur par sa position centrale dans cette vaste plaine; elle est entourée de murailles garnies de tours, et on y entre par quatre portes placées aux quatre points cardinaux: Bab en Chébarék, au N.; Bab en Kourtoum, à l'E.; Bab en Naghlé, au S.; et Bab en Saham, à l'O. La citadelle placée à l'angle du N.-E. est habitée par le gouverneur, chérif Radja (cousin-germain d'Husseïn). Elle possède 1,000 maisons en pierre, une population de 7 à 8,000 âmes, une garnison de 2,800 soldats (dont 2,000 dans la ville, et 800 hors de ses murailles), et 300 mosquées. La plus grande est un édifice carré de 30 mètres de côté soutenu à l'intérieur par 56 colonnes en briques. C'est une des villes manufacturières du Téhâma; elle possédait autrefois des écoles célèbres, et une bibliothèque qui n'existe plus aujourd'hui.

Physionomie du Téhâma, ses produits, sa température et son gouvernement, etc.

Le Téhâma, grande plaine sablonneuse, parsemée

d'arbustes rabougris (1) et d'acacias épineux, est couverte de dattiers et de doums dans le voisinage des montagnes, et sur plusieurs points de la côte de Zaliari (2). Quoique la partie cultivable commence à petite distance de la région montagneuse, les villes et les villages y sont entourés de jardins arrosés par l'eau saumâtre des puits. Quand on approche des montagnes, on est agréablement surpris de l'effet pittoresque des terres cultivées; ces champs, en forme de bassins élevés au-dessus du sol (pour que les eaux du mattar (3) ne puissent les envahir), sont séparés par des fossés ou des lits de torrent, et montent graduellement à mesure qu'ils s'avancent vers cette région. Ces fossés ou torrents, coupés de distance en distance par des barrages en maçonnerie, concourent à la fertilisation des terres en élevant les eaux au-dessus du niveau des terrasses. Les produits du Téhâma sont : le sésame (*semsem*), l'indigo (*anile*), le cotonnier herbacé, celui de l'Inde; cinq variétés de sorgho (*Baïni*, *Manzala*, *Hadjéné*, *Jowari* et *Harba*) appartenant toutes au genre *sorghum vulgare*; deux espèces de maïs (*doura*, *enl*); le douqn (*panicum spicatum*); le jujubier, le vacoua, l'oignon, etc.; et, à l'état sauvage, le palma christi, une espèce de ouatier (*asclepias gigantea*), dont le charbon sert à fabriquer la poudre; le kanas (*ficus syriacus*) employé comme

(1) La plupart appartiennent à la famille des chénopodées, et servent à fabriquer le hotam, savon d'Yémen.

(2) Nom de la côte depuis Moka jusqu'à Abu-Arisch. On voit sur cette côte beaucoup de cases au milieu des datteries; elles ne sont habitées qu'à l'époque de la récolte des dattes, alors que l'Arabe croit devoir veiller sur son bien.

(3) Saison des pluies.

abri dans les cafétérias, une espèce de tamarix, et, au pied des montagnes, le salap, plante filamenteuse dont on fait les sacs à café.

Les mesures arabes varient dans chaque localité, mais elles peuvent presque toujours être facilement réduites à celles de Hès; je citerai donc ces dernières, destinées à servir de base à tout calcul de conversion, et je les intitulerai mesures du Téhama, bien qu'elles ne soient réellement propres qu'à la ville et à la province de Hès.

Mesures de longueur.

Le dra ou coudée équivaut à 0^m,66 : c'est une mesure en fer divisée en quarts et demi-quarts.

Le baha ou brasse vaut 3 coudées $1/2$, 2^m,31 (1) : c'est un bâton rond divisé en coudées et parties de coudée.

Lemaaz, 40 brasses ou 92^m,40 : c'est une corde divisée en brasses et fractions de brasse.

Mesures itinéraires.

Lam esure itinéraire est la journée du chameau, estimée à 12 ou 13 heures de marche; l'unité est l'heure de chameau, ou le chemin que fait cet animal pendant une heure.

Les costumes du Téhama diffèrent peu de ceux des montagnes. Les enfants n'y portent d'ordinaire aucun vêtement jusqu'à l'âge de 3 et 4 ans; alors on leur donne le çaïffa ou azime, grande toile de coton qui

(1) Cette mesure vaut précisément 4 pyks beladi du Kaire, et la suivante en vaut 160; la brasse égale juste les $3/5$ du qassab du Kaire, qui vaut 3^m,85, ou bien celui-ci fait une brasse de Hès et deux tiers; ces rapports sont très remarquables. (N. du R.)

leur entoure le corps au-dessus des hanches et tombe au plus jusqu'aux genoux. Les personnes plus aisées le retiennent par une ceinture en étoffe ou une corde en *naba* (espèce de lawsonia). Le *çaïffa* et le turban, appelé *çoumada*, composent l'habillement ordinaire du peuple d'Yémen. Les jours de fête, ils y joignent cependant une petite veste sans collet, garnie de liserés de diverses couleurs. Le *çoumada*, généralement bleu, est une étoffe coupée en triangle scalène. Il est serré par trois cordons dont les bouts retombent sur les épaules avec une négligence gracieuse. Certains Arabes de condition portent aussi la grande chemise à larges manches, serrée au corps par une ceinture, un turban à la turque, un manteau noir, des sandales et un morceau d'étoffe jeté sur l'épaule gauche, dans lequel ils ramassent le catte, ces feuilles dont ils sont si friands.

Les femmes ont pour tout habillement une grande chemise, un large pantalon serré à la cheville du pied, et sur la tête un mouchoir nommé *amama* qui retombe sur leurs épaules. Le pantalon est quelquefois remplacé par le *fouta*, morceau d'étoffe serré aux reins et venant jusqu'à mi-jambe. Elles laissent croître leurs cheveux et les relèvent derrière la tête. Quoiqu'il ne soit pas rare de voir des femmes assez blanches dans le Téhama, peu d'entre elles sont jolies. Les dames de condition ne sortent que la nuit, enveloppées du mélayé; mais celles du peuple, véritables bêtes de somme, y sont aussi libres qu'elles le seraient dans un pays chrétien.

La saison des pluies se divise en *mattar-el-karîf* et *mattar-el-séîf*. Le 1^{er} a lieu à Hès, pendant les mois de juillet, août, septembre, et le 2^e en avril. C'est alors que les eaux remplissent les lits des torrents, et fertili-

sent les parties cultivables du Téhama. La position de Hès, par rapport aux montagnes environnantes, étant mauvaise sur la carte de Niébuhr, je l'ai déterminée par une triangulation, et j'ai obtenu les distances suivantes :

A Djébel-Ras, 16,000 mètres ; à Deubas, 7,985 mètres ; à Marir, 13,464 mètres ; à Maksa, 8,630 mètres.

Le château de cette ville est élevé de 14 mètres au-dessus du niveau de la mer.

La température moyenne de Hès pendant les mois de janvier et février a été de 33° centigrades à midi, 25° à minuit, et de 23° à 5 h. 1/2 du matin (moment du plus grand refroidissement). Les montagnes des environs sont généralement couvertes de nuages jusqu'à 11 heures ou midi, et disparaissent à 2 heures du soir sous une couche épaisse de poussière quand soufflent les forts vents du sud.

Le Téhama est gouverné par Hussein-ben-Mohammed-ben-Ali El-Haidar, chérif d'Abou-Arisch. Mohammed-Ali, forcé d'évacuer l'Yémen, l'établit son lieutenant dans ce pays, ordonnant aux populations de le considérer comme tel, et de lui obéir comme à lui-même. Devenu souverain du Téhama, Hussein a donné tous les gouvernements importants à ses frères ou à des parents, a organisé une armée de soldats mercenaires pour faire reconnaître son autorité, et s'est allié avec les Beny-Assiks. Il vit en paix avec les tribus qui limitent son territoire ; mais son ambition semble devoir le porter à rompre bientôt avec l'iman de Saana, dont il convoite les provinces montagneuses, voisines de Hès et de Mokha.

(La suite à un prochain numéro.)

DEUXIÈME SECTION.

Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

PRÉSIDENCE DE M. JOMARD.

Séance du 3 février 1843.

M. Aguesse et M. le vicomte de Barruel-Beauvert, admis récemment dans la Société, lui adressent leurs remerciements. M. de Barruel, qui est sur le point de partir pour l'Amérique centrale, espère que sa position lui permettra de faire d'utiles communications à la Société.

M. le commandant Delcros écrit à la Commission centrale pour lui offrir, de la part de l'auteur, M. de La-folie, l'extrait d'un mémoire sur la triangulation et le nivellement topographique de Paris. M. Delcros espère que la Société recevra cette communication avec intérêt, et qu'elle la jugera digne d'être publiée dans son Bulletin ou dans le recueil de ses Mémoires; ce travail, qui a reçu l'approbation de M. le colonel Puisant, est destiné à servir de base pour toutes les rectifications planimétriques et hypsométriques à exécuter sur toute l'étendue de la ville de Paris. Cette communication est renvoyée au Comité du Bulletin.

M. Jomard annonce l'arrivée à Paris de MM. Galinier et Ferret, capitaines d'état-major, qui ont levé et dressé la carte d'une partie de l'Abyssinie. Ces officiers sont recommandés par le docteur Clot-Bey et par M. Chedufau.

Le même membre communique plusieurs lettres qu'il a reçues d'Égypte, et entre autres une de M. Chedufau sur la dernière épizootie. Ce dernier demande à être admis dans la Société, et il annonce le projet de publier ses notes sur l'Arabie.

M. Cochelet rappelle à cette occasion une lettre qu'il a adressée d'Alexandrie, en 1840, au ministre de la guerre, pour lui recommander les importants travaux géographiques exécutés en Arabie par MM. Chedufau et Mary pendant les huit années d'occupation de ce pays par l'armée du vice-roi. M. Cochelet est prié de remettre une note à ce sujet au Comité du Bulletin.

M. Jomard annonce qu'une députation de la Commission centrale présidée par M. le ministre de l'agriculture et du commerce, président de la Société, a été admise à l'honneur de présenter au Roi le 4^e et le 6^e volume du recueil des Mémoires. S. M. a bien voulu exprimer à la députation le vif intérêt qu'Elle prend aux travaux de la Société et aux progrès des sciences géographiques.

M. Jomard rend compte ensuite de la réunion du Comité du Bulletin, qui a eu lieu avant la séance, ainsi que des mesures qui ont été prises pour donner un nouvel intérêt à la rédaction de ce recueil.

M. Berthelot ajoute qu'il s'empressera de mettre à la disposition du Comité du Bulletin les numéros de la gazette de Venezuela, dans lesquels on peut puiser d'utiles renseignements sur plusieurs contrées de l'Amérique méridionale. Il communique à ce sujet quelques détails statistiques qui sont renvoyés au Comité du Bulletin.

M. Ternaux-Compans fait hommage à la Société d'une notice qu'il vient de publier sur la Guyane française ; il annonce qu'il se propose d'entreprendre

incessamment un voyage dans cette contrée , et qu'il recevra avec reconnaissance les instructions de la Société. M. le président invite la Section de correspondance à rédiger une série de questions , qui sera remise à M. Ternaux avant son départ.

M. Roux de Rochelle présente une analyse étendue de l'ouvrage de M. Albert Gallatin , sur les tribus indiennes de l'Amérique du Nord. Cette intéressante communication est renvoyée au Comité du Bulletin.

La Commission centrale nomme au scrutin les membres des deux commissions du concours pour le prix d'Orléans et pour le prix annuel de la Société. La première sera composée de MM. Eyriès , Jomard et Roux de Rochelle , et la seconde , de MM. Berthelot , Daussy, Eyriès , Jomard et Walckenacr.

M. le Président annonce, au nom de la Commission du monument d'Urville, que le caveau destiné à recevoir les restes mortels du contre-amiral d'Urville et de sa famille est terminé , et que la translation aura lieu le mercredi 8 février , à huit heures et demie du matin , au cimetière du Mont-Parnasse.

Séance du 17 février.

M. le Ministre de l'agriculture et du commerce , Président de la Société, lui écrit que, par décision, du 4 février, il vient de lui accorder une allocation de *mille francs* pour subvenir à une partie des frais de publication que ses travaux exigent. M. le ministre a pensé qu'en aidant les voyages d'exploration et de découvertes , la Société contribuait en même temps à l'extension de nos relations commerciales, et que sous ce point de vue , ses travaux lui paraissaient se rattacher aux intérêts que le département du commerce a

pour mission de surveiller et de protéger. La Commission vote des remerciements à M. le ministre , et elle charge la Section de publication du soin de remplir ses intentions.

L'Académie royale des sciences de Munich adresse à la Société les tomes I, II et III de ses *Mémoires* et les Bulletins de ses séances. M. Martius joint à cet envoi un de ses *Mémoires* publié en 1841. M. Desjardins est prié de rendre compte de ces publications.

M. de La Roquette communique deux lettres de M. le professeur Rafn , annonçant l'envoi du tome XI du recueil des *Scripta historica Islandorum* , publié par la Société royale des antiquaires du Nord , ainsi que de deux ouvrages de M. Vedel Simonsen sur l'histoire de la ville d'Odensée et du château de Hagenskov en Fionie.

La Commission centrale vote des remerciements aux donateurs, et ordonne le dépôt de leurs ouvrages à la bibliothèque.

M. le secrétaire de la Société royale asiatique de Londres remercie la Société de l'envoi du dernier volume de son Bulletin.

M. Jomard communique une Note sur la découverte récente faite par M. Honegger des restes d'une ville antique située à Maghraoua, à deux journées et demie de Tunis, et il donne quelques détails sur les résultats qu'ont produits les premières fouilles. M. Honegger, aidé d'un grand nombre de travailleurs, a retiré des ruines un grand nombre de pierres tumulaires couvertes d'inscriptions dites puniques, et plusieurs d'inscriptions latines, intercalées entre les lignes des premières, une grande quantité de monnaies puniques, de lampes, de vases de verre avec des bagues en

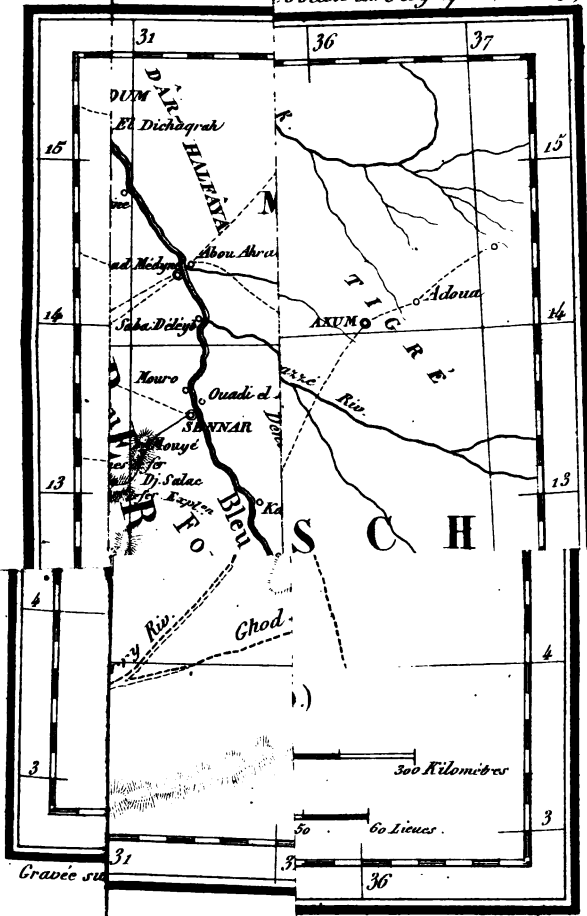
or, etc., etc. Par suite des différends qui se sont élevés au sujet du partage entre M. Honegger, auteur de la découverte, et M. Motler, autre voyageur allemand, qui avait fait les frais de l'expédition, ces précieux objets sont devenus la propriété du consul anglais sir Thomas Reid, qui doit bientôt les expédier en Angleterre.

M. Jomard annonce ensuite qu'un célèbre coureur norvégien, qui a déjà parcouru une partie de l'Europe et de l'Asie, vient de se rendre en Égypte avec le projet d'aller à la découverte des sources du Nil-Blanc, à partir du point où s'est arrêtée la seconde expédition égyptienne. M. Jomard donne des détails curieux sur sa manière de voyager.

M. Passama, officier de marine qui était embarqué sur *la Prévoyante*, lors de l'expédition sur les côtes de la mer Rouge, lit une Notice géographique sur quelques parties de l'Yémen qu'il a visitées. La Commission centrale écoute cette lecture avec beaucoup d'intérêt, et prie M. Passama de communiquer un résumé de ses travaux au comité du Bulletin.

M. le Président annonce que la translation des restes du contre-amiral d'Urville, de sa femme et de son fils a eu lieu le mercredi 8 février, en présence de la Commission du monument, et de plusieurs autres membres de la Société, ainsi que des officiers de *l'Astrolabe* et de *la Zélée* présents à Paris. Ces restes ont été déposés dans le caveau que la Société a fait construire au cimetière du Mont-Parnasse, en même temps que ceux d'un autre fils de Dumont d'Urville, mort il y a quelques années. Les artistes s'occupent des dessins du monument.

(*La liste des Membres admis dans la Société et des ouvrages offerts, au numéro prochain.*)



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

MARS 1843.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

ANALYSE d'un ouvrage de M. GALLATIN sur les tribus indiennes qui résident aux États-Unis et dans les possessions britanniques à l'E. des montagnes Rocheuses.

(Lue à la Société de géographie le 3 février 1843,
par M. ROUX DE ROCHELLE.)

L'étude comparative des langues a toujours été regardée comme un moyen d'apprécier les rapports ou les différences d'origine qui subsistent entre les diverses nations. Un premier travail sur ce genre de rapprochements fut publié en Russie par Adelung et Watter, sous les auspices de l'impératrice Catherine; il embrassait un grand nombre de langues. D'autres recherches ont été faites depuis, et le savant M. Balbi en a fait connaître le résultat.

De semblables documents ont été recueillis en Amérique, et surtout aux États-Unis, par plusieurs hommes éclairés, qui se sont occupés des monuments, des idiomes et des traditions des peuples indiens. Nous remarquons M. Albert Gallatin au nombre de ces hommes distingués. Il a comparé entre eux les langages des nations qui nous occupent. Son travail fut commencé en 1823, à la demande de M. Alexandre de Humboldt; et M. Gallatin lui adressa, quelques années après, un premier essai, qui fait aujourd'hui partie de l'ouvrage que nous analysons.

Pour connaître les différents vocabulaires des Indiens de l'Amérique du Nord, l'auteur a eu recours aux relations des voyageurs, aux travaux des missionnaires et des interprètes, à toutes les bibliothèques où il pouvait trouver des secours. Les notions qu'il s'est procurées s'appliquent à une grande partie de ces vastes régions, depuis les côtes de l'Atlantique jusqu'aux montagnes Rocheuses. Les contrées situées à l'occident de cette ligne ne sont pas comprises dans ses recherches; d'autres savants pourront les explorer ultérieurement.

Les nations indiennes dont s'est occupé M. Gallatin se partagent en quatre-vingt-une tribus, qui ont des dialectes particuliers; mais de nombreuses analogies entre leurs différents langages permettent d'en affilier plusieurs les unes aux autres et de les grouper en vingt-sept familles. On regarde comme appartenant à une même famille les tribus dont les idiomes ont assez d'affinités pour qu'elles puissent se comprendre, et pour que la plupart des mots qu'elles emploient paraissent dériver d'une source commune. Nous trouvons dans l'ancien monde différents exemples de ces simi-

litudes , et , pour nous borner à une seule citation , nous remarquons que l'on peut ranger dans une même famille l'allemand , le hollandais , le danois et le suédois.

On ne compte , sous le rapport de la langue , que huit familles dans les territoires occupés par l'Amérique anglaise et par les États-Unis ; ce sont : les Esquimaux , les Athapascas , les Black-Foot , les Sioux , les Algonkins , les Iroquois , les Chérokees et les Mobiliens. Les dix-neuf autres familles d'Indiens sont placées à l'ouest des montagnes Rocheuses.

La différence des dialectes que l'on remarque entre les nations indiennes s'explique aisément , même lorsqu'on leur attribue une commune origine , par la nécessité où elles ont été de se séparer les unes des autres , et de se former en communautés indépendantes.

Les peuples non civilisés de l'ancien continent se trouvaient dans une situation semblable : ils altéraient et changeaient leurs langues primitives à mesure qu'ils se dispersaient. Soit qu'ils vécussent de chasse ou de pêche , ou des productions spontanées de la terre , ils perdaient leurs relations originelles en s'éloignant , en vivant à de longues distances ; et lorsque de nouveaux besoins ou de nouvelles idées les portaient à étendre leur vocabulaire , chacune de ces familles , séparées les unes des autres , créait à son gré les mots qui lui paraissaient nécessaires. Ainsi les héritiers d'une langue primitive pouvaient successivement y introduire de nouveaux mots qui n'avaient entre eux aucune analogie ; et lorsque la langue première était pauvre , comme on peut naturellement le présumer , le fond disparaissait , pour ainsi dire , sous le grand nombre de mots

accessoires et supplémentaires qui devaient l'accroître, afin de le proportionner au développement progressif des facultés intellectuelles. Cette cause générale d'altération a produit des effets analogues dans l'ancien et dans le nouveau monde, et, en appliquant ces remarques à la différence des vocabulaires que l'on trouve chez les Indiens de l'Amérique du Nord, nous devons ajouter que, si leurs nomenclatures et leurs variétés de mots sont très nombreuses, ces peuples ont néanmoins conservé la similitude de leurs constructions et de leurs formes grammaticales.

Toutes les langues d'Amérique, du moins toutes celles que l'on connaît en ce moment, depuis l'Océan arctique jusqu'au cap Horn, ont un caractère qui leur est commun, et qui paraît différer de celui des idiomes de l'ancien continent. Cette remarque a été faite par M. Pickring; elle l'avait également été par M. Du Ponteau, dont on connaît les ingénieuses et philosophiques recherches sur les dialectes indiens. Du reste, nous n'avons pas à nous occuper de ceux de l'Amérique du Sud, et ceux de l'Amérique du Nord sont les seuls objets de nos recherches.

La famille des Eskimaux est la plus septentrionale : ils sont répandus sur toutes les côtes d'Amérique, au N. du 50° degré de latitude, depuis les rives orientales du Labrador et du Groënland jusqu'au détroit de Behring et à la presqu'île d'Alaska; on en trouve même quelques peuplades dans les parages voisins du mont Saint-Élie. Une tribu de cette famille habite l'extrémité N.-E. de l'Asie, et M. Gallatin pense qu'elle appartient à la même race que les Eskimaux du nord de l'Amérique.

L'identité de langage sur une si grande étendue de

côtes est un phénomène remarquable. Ces peuples chassent pendant la courte saison de l'été, et ils tirent de la pêche tous leurs autres moyens de subsistance. On les divise en orientaux et occidentaux, et quelque nombreuses que soient les différences de leurs idiomes, et même celles des tribus dont cette grande famille se compose, on reconnaît néanmoins la communauté de leur origine.

On peut remarquer chez les Eskimaux d'orient trois dialectes principaux : celui des côtes du Groënland, celui des côtes du Labrador, et celui qui s'étend depuis le nord et l'occident de la baie d'Hudson jusqu'à la rivière de Makenzie.

Il était naturel de rechercher, d'après la position géographique des Eskimaux, de quels pays ils étaient originaires, et s'ils furent primitivement une colonie venue des régions septentrionales de l'Europe ou de l'Asie. L'origine européenne pourrait s'expliquer par les communications fortuites ou volontaires qui ont eu lieu à plusieurs époques entre la Norvège, l'Islande et le Groënland. Nous voyons en effet que, vers la fin du ix^e siècle, un établissement fut formé en Islande par les Norvégiens, et qu'ils trouvèrent cette île habitée par une nation sauvage que les conquérants anéantirent.

Le Groënland fut découvert dans le x^e siècle par les Islandais, et tous ceux qui s'établirent sur ses côtes conservèrent des relations avec leur pays natal, jusqu'au moment où les glaces amoncelées sur la côte orientale du Groënland la rendirent inaccessible.

Dans cet intervalle de temps, un Islandais chassé par la tempête découvrit le Vinland, qui paraît être l'île de Terre-Neuve ; mais on n'y forma qu'un établis-

sement temporaire, pendant lequel on fut en guerre avec une nation sauvage qui occupait l'intérieur du pays.

Ainsi, les anciennes traditions du nord de l'Europe ne se rapportent qu'à des époques où l'Islande et les côtes N. E. de l'Amérique avaient une population qui leur était propre : les Eskimaux occupent encore aujourd'hui les mêmes côtes, et M. Gallatin pense qu'ils ont la même origine que les autres Indiens de l'Amérique du Nord. La couleur, les traits sont essentiellement les mêmes, et la différence, l'infériorité de leur stature peut être attribuée à la rigueur du climat. Quoique les vocabulaires soient différents, les formes grammaticales se ressemblent; elles offrent, comme nous l'avons remarqué, un trait de famille commun aux différentes nations américaines.

Les Eskimaux occupent au N. une longue plage d'environ 100 milles anglais de largeur; leurs habitudes, leur genre de vie les retiennent dans cette limite. Quant aux peuples situés à l'O. des montagnes Rocheuses, ils forment également, le long des côtes de la mer Pacifique, une zone de population qui ne franchit pas ces montagnes, et qui est entièrement distincte des familles indiennes dont nous nous occupons ici.

Au midi des Eskimaux, et entre la baie d'Hudson et les montagnes Rocheuses, s'étendent les nombreuses tribus des Athapascas : elles appartiennent à une même famille, à l'exception d'une seule enclave où une autre tribu paraît s'être transplantée.

Le territoire des Algonkins est situé au midi des Athapascas, de la baie d'Hudson, et des Eskimaux du Labrador. Cette grande famille indienne est la plus

considérable de toutes, et celle où les tribus sont les plus nombreuses. Elle occupait, à l'époque des découvertes des Européens, toutes les contrées situées au nord du lac Winnipeg, et sur les deux rives des lacs Supérieur, Michigan et Huron; elle s'étendait sur les bords du fleuve de Saint-Laurent, et le long du littoral atlantique jusqu'à la Floride, ainsi que sur les rives orientales du Mississipi, depuis sa source jusqu'à l'embouchure de l'Ohio.

Les Iroquois, enclavés au milieu du territoire des Algonkins, se partageaient en deux grandes divisions séparées l'une de l'autre par les lacs Erié et Ontario : les Hurons et les Indiens neutres étaient au nord, et la confédération connue sous le titre des Cinq Nations était au midi. Les Algonkins étaient plus nombreux; mais les Iroquois étaient plus puissants, et leur intelligence supérieure donnait une haute idée de celle des hommes rouges.

Les familles indiennes placées plus au midi étaient celles des Catawbas, des Chérokées, des Creeks, des Séminoles, des Choctaws et des Chikassas.

Les Chérokees étaient la nation indienne la plus avancée dans la civilisation; et nous avons à remarquer ici un phénomène littéraire qui devait avoir une grande influence sur les progrès ultérieurs de leur ordre social : nous voulons parler de l'invention d'une écriture, adaptée à la langue de cette nation.

Un Chérokée, nommé Séquoya, ayant vu quelques livres dans les écoles des missionnaires, apprit que les caractères d'écriture représentaient des mots dans la langue parlée. Pour adapter à sa propre langue un procédé et un genre de signes analogues, il voulut d'abord avoir un caractère pour chaque mot; mais un

si grand nombre de figures en aurait rendu l'usage impossible.

Ayant ensuite reconnu que les mêmes syllabes se représentaient plusieurs fois dans des mots différents, il imagina d'avoir un alphabet syllabique ; et le nombre des caractères appliqués aux différentes syllabes et propres à les représenter, se réduisit à quatre-vingt-cinq. Chaque syllabe chérôkée finit par un son vocal ou nasal, et les combinaisons de chaque consonne avec l'un ou l'autre son n'excèdent pas ce nombre total.

Dans nos langues européennes, les combinaisons des consonnes avec les voyelles sont beaucoup plus nombreuses, soit parce que la place des voyelles est moins uniforme, soit parce que leur intonation varie dans nos diphthongues et dans nos diverses prononciations nasales ; mais comme quatre-vingt-cinq caractères suffisaient au système syllabique des Chérôkées, cette nation a pu avoir dans sa langue une écriture assez complète pour transmettre toutes les idées que l'on voulait exprimer ; et l'un des premiers usages de cette belle découverte a été l'enseignement du nouveau mode d'écriture, et la publication de la gazette *le Phénix*, qui a pu circuler dans les villages des Chérôkées, et y trouver bientôt un grand nombre de lecteurs.

Nous avons déjà fait remarquer que chacune des nations indiennes comprenait différentes tribus : celles-ci se subdivisaient elles-mêmes en plusieurs classes ou familles particulières que l'on cherchait à conserver : l'Indien qui voulait se marier cherchait sa femme dans une autre famille, et le nombre de ses enfants se partageait ensuite entre celle du père et celle

de la mère. Chaque tribu portait un nom particulier : ainsi l'on avait chez les Hurons la tribu de l'ours, celle du loup, celle de la tortue.

Les Indiens situés à l'ouest du Mississipi se partageaient en deux grandes familles, celle des Sioux, celle des Black-Foot ou pieds noirs ; et chacune de ces familles comprenait un certain nombre de tribus. Toutes n'avaient pas le même genre de vie : les travaux de l'agriculture étaient plus avancés dans les plaines du midi ; le gibier, plus abondant dans les forêts du nord, fournissait aux peuples chasseurs d'autres moyens de nourriture, et l'on fumait celui qu'il fallait conserver ; le poisson des lacs et des rivières offrait les mêmes ressources et subissait les mêmes moyens de conservation.

La chasse n'était pas abandonnée par les nations qui avaient un commencement d'agriculture ; elle était même la seule occupation que les hommes crussent convenable à leur dignité ; tous les travaux des champs et toutes les occupations de l'intérieur et de la famille étaient abandonnés aux femmes. Les hommes résidaient quelques mois dans leurs villages ; ils consacraient à la chasse des bêtes fauves la saison de l'hiver, et passaient le reste de l'année dans une extrême oisiveté, ou à la chasse des buffalos, dont les troupeaux se composent quelquefois de plusieurs milliers.

On remarque moins de férocité chez les Indiens placés à l'ouest du Mississipi. Les prisonniers de guerre qu'ils ont faits ne sont plus torturés ni mis à mort ; ils deviennent serviteurs de leurs maîtres, et quelquefois ils sont adoptés dans la tribu, et ils en partagent la destinée. Le premier exploit d'un guerrier

est de faire un prisonnier vivant ; le second de frapper son ennemi d'une lance ou d'un tomahac ; le dernier est de l'atteindre d'un coup de flèche ou d'une arme à feu.

L'ouvrage que nous parcourons entre dans de nombreux détails sur les guerres que les Indiens placés à l'est du Mississipi ont eues à soutenir contre les Européens , soit pour les repousser de leur territoire , soit comme auxiliaires de la France ou de l'Angleterre dans les guerres, ouvertes en Amérique entre les deux nations. L'auteur passe ensuite à d'autres considérations sur la nature du sol dans les régions occupées par les Indiens , sur leurs grandes divisions en forêts ou en prairies , sur les divers genres de vie qui résultent de la différence des localités. Il s'arrête à quelques remarques sur la comparaison des températures entre l'est et l'ouest des États-Unis , et entre les côtes d'Europe et celles de l'Asie orientale , qui sont placées sous la même latitude ; il recherche la cause de la différence ou de la similitude de leurs degrés de chaleur. Si le froid des hivers est plus vif sur les côtes orientales des États-Unis , l'auteur l'attribue en grande partie à l'action des vents nord-ouest , qui viennent des régions glacées et qui participent de leur extrême froidure ; si la chaleur de l'été est plus grande , c'est parce que l'action du soleil y est renforcée par la chaude température que les vents alisés ont contractée sous les tropiques.

L'auteur a rectifié dans la carte jointe à son ouvrage , et d'après les observations faites par le général Ashley sur la chaîne des montagnes Rocheuses et sur différentes rivières qui y prennent leur source , plusieurs positions géographiques et quelques tracés de rivières

qui n'avaient pas été indiqués avec exactitude. Il revient ensuite à la principale question qu'il s'était proposé de traiter ; il insiste sur l'identité des formes grammaticales, qui caractérise les différentes langues d'Amérique ; et il pense, d'après la variété de leur nomenclature, qu'il faut chercher dans des temps très anciens les époques où ces nations se sont séparées les unes des autres. L'auteur admet que le centre de l'Asie a pu être le berceau du genre humain ; il lui parait probable que les premiers habitants de l'Amérique sont venus du nord-est de l'Asie par le détroit de Behring ; enfin il suppose que, si cette migration s'est opérée environ mille ans après la population de l'ancien monde, les quarante ou cinquante siècles qui se sont écoulés depuis ont dû suffire, non seulement pour que les habitants occupassent de proche en proche toutes les parties de l'Amérique, mais pour qu'ils subissent dans leur ordre social, dans leurs révolutions, dans leurs langues, toutes les transformations qui ont mis les différents peuples du Nouveau-Monde dans l'état où ils se trouvaient lorsque les Européens en ont fait la découverte.

La population s'est répandue, partout où la terre et les rivages des eaux offraient des moyens de subsistance ; elle a continué de s'accroître par les mêmes causes ; et les progrès de l'ordre social se sont manifestés les premiers dans les régions qui paraissaient les plus favorables à ce développement.

L'auteur pense qu'il n'est pas besoin de recourir à l'emprunt d'une civilisation étrangère, pour expliquer celle que les Européens trouvèrent dans plusieurs contrées de l'Amérique. On peut attribuer celle du Mexique et du Pérou aux progrès naturels de l'intelligence

humaine, qui tend à conduire à l'état social les peuplades les plus sauvages, et à les rendre à la fois moins barbares et plus éclairées.

En suivant cette hypothèse, on conçoit aisément que la civilisation du Mexique put se propager chez les nations voisines, et que celles-ci eurent à leur tour des institutions civiles qui modifièrent leurs habitudes premières. Les différents peuples dont le Mexique avait favorisé les progrès purent ensuite devenir pour lui de plus dangereux voisins. Armés des forces qu'ils en avaient reçues, ils les tournèrent quelquefois contre lui : ils exercèrent sur ce pays un mouvement de réaction; et l'on peut ainsi s'expliquer comment le Mexique fut envahi à diverses reprises, par d'autres nations américaines qui lui devaient les premiers éléments de leur puissance, et comment la dynastie de ses rois et quelques unes de ses institutions changèrent à plusieurs époques.

Ce système d'une civilisation commencée et développée sur différents points de l'Amérique paraît préférable à la supposition, que les principes de l'ordre social et ceux des arts les plus utiles ont été importés en Amérique par des étrangers. Un tel système ne s'accorde-t-il pas d'ailleurs avec toutes les observations que l'on a pu recueillir dans l'ancien monde sur la création des arts, et sur la marche et les progrès de la société? Les habitants y avaient vécu dans l'état sauvage : ils en sont graduellement sortis par l'impulsion naturelle de la raison, et il a suffi que quelques hommes d'une intelligence supérieure se soient rencontrés par intervalles, pour accélérer ces mouvements progressifs, et pour imprimer aux esprits une action

qui fit sortir les peuples de la longue enfance où ils avaient été retenus.

Nous trouvons , il est vrai , dans différentes parties de l'Amérique , des monuments , des inscriptions figurées , des formes de calendrier , des mythes religieux , analogues à ceux de quelques anciens peuples de l'autre continent ; mais l'auteur n'y voit rien qui nous oblige à recourir à l'hypothèse d'une importation étrangère. Le développement graduel des facultés des hommes , placés dans des circonstances semblables , lui suffit pour expliquer ces analogies.

Les Indiens ne connaissent pas l'origine de ces *tumuli* , de ces longues levées de terre diversement tracées , et que l'on a souvent prises pour des lignes de fortification. Ces monuments paraissent remonter au-delà du XIII^e siècle , si l'on en juge par les couches ligneuses et concentriques des arbres qui ont crû sur ces hauteurs , formées ou du moins façonnées par le travail des hommes. Si ce sont des retranchements élevés par leurs mains , ils diffèrent beaucoup des moyens de défense dont les Indiens font usage aujourd'hui , et de ces enceintes de palissades qu'ils élèvent autour de leurs villages pour résister aux attaques d'un ennemi. Ces anciennes levées , que l'on remarque surtout dans les vallées de l'Ohio et dans plusieurs contrées voisines , sont attribuées par M. Gallatin à quelques peuples agriculteurs , venus des régions de l'ouest , et nous ajouterons qu'elles avaient sans doute différentes destinations : les unes pouvaient être des lignes de défense ; d'autres servaient de digues contre l'invasion des eaux dans les plaines traversées par de grands fleuves ; plusieurs s'élevaient comme des lignes de démarcation entre différentes tribus ; d'autres enfin étaient évidem-

ment des tombeaux, communs à des familles, et même à des tribus et à des peuplades entières.

Ces ouvrages n'attestent pas une civilisation plus avancée que celle qui fut remarquée par les Européens à l'époque de leurs premières découvertes. Ceux-ci aperçurent alors en Amérique, non seulement les progrès que les Mexicains et les Péruviens avaient faits dans l'état social, mais encore quelques autres centres de demi-civilisation situés dans l'Amérique du Nord, entre le Mississipi et l'océan Atlantique, et dans l'Amérique du Sud, sur les côtes du Chili et chez les Araucaniens : ces peuples avaient un commencement d'agriculture, et ils étaient unis entre eux par de communes institutions.

Comme il ne nous est resté aucune tradition certaine des événements historiques qui avaient précédé chez les Indiens l'époque de l'invasion de leur pays par les Européens, nous ne pouvons faire que des conjectures plus ou moins plausibles sur l'origine de leurs anciens monuments. L'auteur ne pense pas qu'il faille les attribuer aux Scandinaves, qui formèrent dans le moyen âge quelques établissements sur les côtes du Groënland, et qui paraissent avoir également reconnu Terre-Neuve, et peut-être quelques rivages du golfe de Saint-Laurent ou des mers adjacentes. Il regarde ces monuments comme les vestiges de l'occupation d'un peuple qui venait de l'ouest, et qui avait fait quelques progrès dans les arts. Ce peuple n'eut qu'une existence passagère, et il fut ensuite accablé et détruit par d'autres nations plus sauvages qui étouffèrent les germes de l'industrie et de la civilisation. Leurs invasions venaient communément des contrées incultes occupées par les peuples chasseurs. On a remarqué que ceux-ci

persistaient plus longtemps dans leur barbarie, tandis que les nations du midi, insensiblement attirées vers un genre de vie plus sédentaire, cultivaient autour de leurs villages du maïs, quelques légumineuses, des courges, des patates, des melons d'eau, du tabac. L'auteur regarde le maïs comme venu des plaines élevées ou *pampas* de la zone torride; il croit que cette culture s'introduisit ensuite dans les îles du golfe du Mexique, d'où elle gagna les rivages et les contrées de l'Amérique du Nord.

L'agriculture, qui n'a fait de progrès que chez quelques nations indiennes, est le seul moyen qui puisse les conduire à un ordre social plus avancé; elles en ont déjà fait l'épreuve, et les peuplades aujourd'hui forcées de quitter les territoires qu'elles occupaient à l'est du Mississipi et dans les Apalaches, pour chercher de nouveaux établissements à l'ouest de ce fleuve et vers les montagnes Rocheuses, n'auront pas même l'espérance de se conserver, si elles ne deviennent entièrement agricoles.

Remarquons néanmoins qu'une si grande révolution dans leurs mœurs ne peut être opérée que par le secours du temps : les habitudes des hommes faits ne peuvent pas changer; ce succès n'est réservé qu'à la génération naissante, et il ne peut être le fruit que de l'éducation et de l'enseignement des missionnaires et des autres hommes qui se voueront sincèrement à cette œuvre de piété et d'humanité. Le sort des Indiens ne peut pas être longtemps indécis : chasseurs, ils s'éteindront; cultivateurs ils se maintiendront peut-être; et ceux que l'on a expatriés et transplantés dans les régions de l'ouest pourront, en se civilisant davantage, devenir les pères d'une population beaucoup

plus nombreuse; si du moins on ne vient pas encore leur arracher les nouveaux établissements où ils sont relégués, et qu'ils sont venus chercher avec tant de regrets.

Les nombreuses observations que l'auteur a faites pour prouver les affinités qui subsistent entre les différentes nations d'Amérique, et pour établir qu'elles ont dû à elles-mêmes, et sans emprunter des secours étrangers, la formation de leurs langues, nous conduisent à la comparaison de leurs vocabulaires, et des combinaisons de mots auxquelles elles ont eu recours, afin d'exprimer leurs sentiments, leurs actions et les diverses nuances de leurs pensées. On peut ici reconnaître qu'il existe dans toutes les sociétés humaines certains principes de grammaire générale qui tiennent au progrès naturel de toutes les intelligences, et à la nécessité de se faire comprendre. Ainsi, l'on a partout un égal besoin de noms pour exprimer les choses, ou pour en peindre les qualités; de verbes pour représenter les actions, de mots pour distinguer les personnes, d'autres pour indiquer les genres, les nombres ou les temps. Ces différentes transitions que les mots subissent sont exprimées par d'autres syllabes, qui tantôt s'incorporent aux mots primitifs, tantôt en varient la désinence; quelquefois ces syllabes distinctives se séparent du mot; souvent elles y sont inhérentes. On ne doit pas s'attendre à trouver des méthodes invariables dans des idiomes barbares, incomplets et proportionnés à l'imparfaite intelligence de tant de tribus sauvages; cependant elles ne sont pas arbitraires, et l'observateur qui les étudie avec soin parvient à ramener à des règles générales la formation et le système de chacun de ces idiomes particuliers.

C'est ce qu'a fait M. Gallatin dans le savant ouvrage qu'il a publié; il s'est aidé des vocabulaires que l'on avait recueillis dans différentes parties de l'Amérique, il les a rapprochés, comparés et analysés, avec un esprit d'observation si actif et si pénétrant, qu'il a pu faire ressortir avec évidence tout ce qu'ils ont d'analogie ou de dissemblable, et qu'il est parvenu à l'aide de ce rapprochement à les classer par tribus, par nations, par grandes familles.

Il nous serait impossible d'entrer dans les détails d'un système d'analyse si étendu, si méthodique, et appliqué à un si grand nombre d'exemples. Cette science polyglotte ne se décompose point; on ne pourrait pas la réduire à de simples résumés, sans lui faire subir des altérations; et il faudrait avoir longtemps étudié soi-même des questions si complexes, pour parvenir à les simplifier. L'auteur a consacré à cet examen vingt années de sa vie; on n'en sera point surpris, si l'on cherche à le suivre dans un dédale si obscur, si mystérieux, dont il était très difficile de parcourir les nombreux détours, et où l'on est heureux d'avoir rencontré un si excellent guide.

Parmi les écrivains et les observateurs éclairés qui ont été consultés par M. Gallatin, on retrouve souvent le nom de M. Du Ponceau, qui s'est occupé comme lui, et avec beaucoup de succès, de recherches traditionnelles et philologiques sur les nations indiennes de l'Amérique du Nord. M. Gallatin, en citant plusieurs fois avec éloge les recherches et les travaux de son ancien ami, rend hommage en même temps aux lumières d'un savant, aux vertus d'un homme de bien, empressé comme lui de consacrer sa vie entière au bien-être d'une patrie adoptive qui les place l'un et

l'autre au nombre de ses hommes illustres et de ses meilleurs citoyens.

Il est à désirer que les travaux publiés jusqu'à ce moment sur les différentes nations de l'Amérique du Nord, puissent être continués et conduits à terme, par de nouvelles recherches sur d'autres langues indiennes, qui ne nous sont pas encore connues, et qui sont usitées chez les nations placées entre les montagnes Rocheuses et le Grand Océan.

Lorsque nous voyons les Indiens d'Amérique, constamment refoulés vers l'ouest, s'affaiblir si rapidement, et courir le risque prochain de disparaître et de s'anéantir, nous pouvons prévoir que tous les idiomes de ces nations qui penchent vers leur ruine, entreront peut-être bientôt dans la classe des langues mortes, et que leur étude n'aura pour les voyageurs aucune utilité pratique. Mais il y aura toujours, dans la république des lettres, un certain nombre d'hommes studieux qui aimeront à s'occuper des vicissitudes éprouvées par la grande famille humaine. On continuera de rechercher par quelles transitions, par quels développements progressifs, les peuples des différentes contrées du globe sont arrivés, sous le rapport de l'intelligence et à travers les révolutions des siècles, jusqu'à la situation où ils se trouvent aujourd'hui. On lit encore dans les annales du passé l'avenir qui leur est réservé; et l'étude de leurs traditions, celle de leurs destinées futures, sont étroitement liées l'une à l'autre.

Ces recherches, ces travaux utiles, sont dignes d'occuper les hommes qui, après avoir parcouru pendant de longues années le cercle des affaires publiques, et après s'y être entourés d'une juste considération, n'ont pas perdu dans cette vie active le goût des sciences et

des lettres qui avaient occupé leur jeunesse. Rendus à leurs loisirs littéraires, ils y trouvent encore quelques charmes pour leurs vieux jours : un petit nombre y rencontre la gloire ; les autres se bornent aux jouissances que procure l'étude elle-même ; et s'ils sont moins aperçus, peut-être ils sont plus heureux.

ANALYSE d'un ouvrage de M. EUGÈNE VAIL, lue à la Société de géographie dans la séance du 20 janvier 1843.

Par M. ROUX DE ROCHELLE.

La Société de géographie vient de faire une douloureuse perte : nous avons accompagné aujourd'hui les obsèques de M. Eugène Vail que vous aviez associé à vos travaux, et nos adieux et nos regrets lui ont été exprimés sur sa tombe. Pour rendre plus dignement hommage à sa mémoire, permettez-nous de vous offrir l'analyse du dernier ouvrage qu'il a publié sur l'état des sciences et des lettres aux États-Unis. Peut-être un tel sujet paraît s'écarter du but de vos recherches habituelles : néanmoins si l'étude de la géographie, au point où elle est parvenue, ne se borne pas à une stérile description de la terre, et si vous accueillez avec intérêt les relations des voyageurs qui, en visitant une contrée, se sont attachés à connaître les mœurs des peuples qui l'habitent, refuseriez-vous votre attention à quelques remarques sur les progrès et les développements de notre intelligence ? Un vif sentiment de curiosité nous fait aimer la peinture de ces sociétés nais-

santes qui n'ont que des coutumes barbares, et dont les institutions informes s'écartent des nôtres; mais sans doute les perfectionnements de l'ordre social sont encore plus dignes de nos recherches. La race humaine tend à s'améliorer, à grandir sans cesse; et pour en offrir la preuve, nous allons mettre sous vos yeux les progrès intellectuels de la nation à laquelle M. Vail a consacré ses travaux. Dans cette analyse, nous chercherons moins à répéter ses paroles qu'à saisir l'esprit de son ouvrage, en y mêlant quelques observations qui tiennent au fond du même sujet, et où nous avons cru pouvoir exprimer notre propre opinion.

Pour apprécier avec justesse le degré de mérite des savants et des hommes de lettres qui honorent les États-Unis, il faudrait avoir fait une longue étude de leurs productions les plus importantes; et leurs talents sont si divers, leur nombre est déjà si considérable, quoiqu'ils appartiennent à une jeune nation, que vous ne pouvez pas, messieurs, attendre de nous un examen approfondi; mais il se trouve, dans chaque pays où les lumières se sont répandues, un certain nombre de sommités littéraires auxquelles tous les regards vont s'attacher : ce sont là les noms que l'on aime à retenir, ceux qui fixent le rang intellectuel de leur pays et de leur siècle.

Si nous cherchons le caractère distinctif de la littérature des États-Unis, en remontant à l'époque où des colonies anglaises vinrent s'établir sur le littoral d'Amérique, nous remarquons un caractère religieux dans les premiers ouvrages qui attirent notre attention. La plupart des colons qui se sont réfugiés dans cette contrée étaient persécutés en Europe pour leur croyance : leurs apôtres les ont conduits dans ce lieu d'exil, et la

liberté des opinions y a fait naître d'autres religions, qui dérivèrent presque toutes d'une même source. Chacune d'elles a eu ses disciples. Les ouvrages dogmatiques et de controverse se sont multipliés, et ce furent les principales questions dont s'occupèrent les écrivains de cette ancienne époque. On peut citer parmi eux Cotton-Mather, Hooker, Scheppart, Roger-Williams; mais si leurs ouvrages sont encore recherchés par les théologiens et les érudits, ils ont laissé de trop faibles traces en littérature, pour que nous ayons à nous y arrêter.

Le plus grand nom qui appartienne à cette ancienne époque politique et religieuse est celui de Guillaume Penn : il fonda, il agrandit, sans verser le sang des indigènes, la colonie qu'il vint fonder sur les bords de la Delaware; et l'on peut citer comme un modèle d'éloquence et d'humanité la lettre qu'il adressa en 1681 aux chefs indiens de cette contrée, pour régler avec eux ses rapports d'amitié.

Lorsque les différentes colonies anglaises eurent été constituées, chacun de ces établissements eut quelques écrivains qui s'occupèrent des annales de leur pays, soit qu'ils eussent à rendre compte de leurs fréquentes guerres avec les sauvages, soit qu'ils examinassent les progrès de la culture, de la population et de l'industrie, les actes de l'administration, les besoins des habitants, et leurs rapports avec la métropole. Plusieurs colonies eurent des histoires séparées; leur réunion ne pouvait pas en avoir encore : chacune d'elles avait des intérêts distincts; elles ne formaient pas une confédération : leur littérature et celle de l'Angleterre tenaient à la même tige; elles ne virent à se

séparer que lorsque les colonies songèrent elles-mêmes à un démembrement politique.

Dès cette époque, la littérature américaine put avoir un caractère distinct, et la première carrière que plusieurs hommes parcoururent avec éclat fut celle de la politique et de l'éloquence. Ce fut en effet par la puissance du génie et de la parole qu'ils entraînent trois millions d'hommes à embrasser la même cause, à se lever en armes pour conquérir leur indépendance, et pour se placer au rang des nations. Remarquons ici l'empire qu'exercèrent sur leurs compatriotes quelques hommes dont le nom sera toujours vénéré, tels que Patrick-Henri, John-Adams, Hamilton, Jefferson, et d'autres illustres fondateurs de l'indépendance. Patrick, homme de la nature, ne sait mêler aucun art à son éloquence; elle entraîne, son but est rempli. Adams a étudié l'histoire des anciennes républiques: il fait à son pays l'application de ses connaissances; Hamilton, formé aux luttes du barreau, s'est préparé aux discussions de la tribune; Jefferson va devenir célèbre en rédigeant pour son pays la déclaration de l'indépendance. A côté de ces personnages illustres, Franklin s'était déjà élevé au rang des grands hommes par l'éclat de ses découvertes. Il consacra ensuite son génie et son habileté au service de sa patrie; et un homme plus éminent encore, Washington, allant à la gloire par le patriotisme et la vertu, dominait tous ses contemporains, et attachait sa destinée à la cause sacrée de son pays, dont il devint le plus illustre défenseur.

La plupart des hommes qui veillaient alors à la fortune publique ont laissé des ouvrages qui témoignent à la fois de leur amour pour la patrie et de leur mé-

rite littéraire : ils surent bien faire et bien dire ; ils prouvèrent par leur exemple que ces deux qualités doivent se réunir.

~~Heureux~~ les hommes qui brillent par de tels avantages ! Eux seuls conçoivent bien toute l'étendue, toute la portée de leur mission littéraire. Car, messieurs, nous ne pouvons point oublier que cette mission est sainte ; qu'elle doit tendre à éclairer les hommes, à les rendre meilleurs, à les servir ; que les lettres viendraient à dégénérer si l'on n'en faisait qu'une futile application, et qu'il n'y a d'inspirations vives ou sublimes que celles qui naissent au fond du cœur, ou dans les plus hautes régions de l'intelligence.

Les États-Unis d'Amérique ont été appelés par leurs fondateurs à d'assez grandes destinées pour qu'une belle et féconde littérature puisse s'y développer : elle est fille de l'indépendance, de la prospérité publique, de la liberté d'opinions ; et s'il faut, pour l'animer encore, les grands spectacles de la nature, ses aspects les plus divers, et le tableau des différents degrés de la civilisation, elle a sous les yeux cet éclat et cette variété d'images.

Parmi les branches de haute littérature qui se sont développées aux États-Unis depuis leur indépendance, l'histoire paraît occuper le premier rang. Celle de Ramsay est une des plus importantes et des plus utiles à consulter sur les grands événements de cette époque. Plusieurs États ont leurs historiens particuliers : M. Holmes, dont l'ouvrage est très récent, a embrassé l'histoire de la confédération entière ; celle de Washington, par Marshall, comprend aussi tous les événements de la révolution et de la guerre d'Amérique ; et le même

genre de mérite se retrouve dans l'ouvrage de M. Sparcks sur la vie et la correspondance d'un héros qui fut tellement identifié à tous les actes de cette guerre mémorable, que son histoire devient celle de son pays.

Les questions qui s'élevèrent, à l'époque de l'indépendance américaine, sur la forme de gouvernement à adopter, firent naître différentes théories de législation et d'ordre social qui éclairèrent cette grande discussion, mais qui ont eu moins d'intérêt depuis que les bases de la constitution fédérale ont été fixées. Tel est souvent le sort des écrits destinés à simplifier et à résoudre une question difficile : ils ont une importance momentanée, mais on les néglige lorsqu'on en a recueilli le fruit.

Les voyages dans les contrées de l'ouest furent constamment encouragés aux États-Unis ; on les regarde comme un moyen de préparer de nouveaux établissements ; et ce genre de recherches nous a valu de bonnes relations, au nombre desquelles nous remarquons celles de MM. Long, Pike, Lewis et Clarke, Wilkes et Schoolcraft. M. Washington Irving a publié un intéressant ouvrage sur les expéditions que M. Astor avait fait entreprendre, par mer et par terre, pour former un établissement sur les rives de la Colombia. Le même auteur a recueilli et a mis en œuvre les plus précieux documents sur la vie et les découvertes de Christophe Colomb, sur celles des compagnons de ce grand homme, et sur tous les monuments de leurs travaux. Esprit aussi varié que fécond, il continue d'enrichir son pays de ses beaux et ingénieux ouvrages. Le nom de M. Fenimore Cooper lui est souvent associé : il a peint avec supériorité les mœurs de la vie sauvage, d'après les observations qu'il avait faites lui-même

dans les pays occupés par les Indiens ; et il nous a également retracé tous les grands spectacles de l'Océan, et les scènes les plus animées de la guerre maritime et de la navigation.

L'histoire du règne de Ferdinand et d'Isabelle a été publiée par M. Prescott, et le succès mérité qu'a obtenu cet écrivain l'a encouragé à entreprendre l'histoire de la conquête du Mexique, grand événement qui devait changer les destinées du Nouveau-Monde, préparer aux Européens d'autres découvertes, ouvrir au commerce un champ immense, et rapprocher par la navigation les différents peuples de la terre.

On cherche à recueillir les traditions des anciens habitants de l'Amérique, et plusieurs philologues, au nombre desquels nous aimons à citer MM. Du Ponceau et Gallatin, se sont particulièrement occupés des langues que parlaient les aborigènes. M. Heldwaker a fait d'autres recherches sur les antiquités américaines ; et nous devons à ces savants et à leurs émules d'importantes publications sur des objets qu'il sera bientôt plus difficile d'observer, lorsqu'on ne retrouvera plus que dans les régions de l'ouest la race des anciens habitants de l'Amérique.

Les travaux géographiques et hydrographiques de M. Hasler sont dignes d'être honorablement rappelés ; ceux de Bowditch, traducteur et annotateur de la *Mécanique céleste* de La Place, lui ont assigné dans les sciences un rang distingué ; Fulton a mérité la reconnaissance des Américains et celle des autres nations commerçantes et maritimes, par l'application de la vapeur à la navigation.

La géologie et les différentes branches de l'histoire naturelle sont cultivées avec zèle et avec succès aux

Etats-Unis, et cette étude, encouragée dans chacun des États de la confédération, tend à leur faire mieux connaître les richesses de leur territoire.

Nous comptons aujourd'hui parmi les orateurs américains MM. Clay, Daniel Webster, Everett, Quincy-Adams, et nous retrouvons dans leurs harangues, tantôt la fécondité des pensées et la justesse du raisonnement, tantôt les mouvements et la chaleur de l'éloquence ; ici le naturel des idées et l'élégance du style, là une vaste érudition et toutes les ressources d'un esprit très cultivé. Nous ne citons ici que quelques noms, mais la tribune américaine a toujours eu des hommes remarquables. C'est là peut-être le point le plus brillant de leur littérature : il semble que le talent qui se consacre à l'utilité publique soit, comme il mérite en effet de l'être, plus vivement et plus heureusement inspiré.

Il est d'autres carrières où plusieurs Américains se sont distingués par leurs ouvrages, tels que Barlow, auteur du poème de *la Colombiade* ; Halleck, qui a chanté dignement la mort de Bozzaris, un des héros de la Grèce moderne ; Madame Sigourney, dont les poésies respirent la sensibilité, le génie et la grâce.

L'ouvrage où M. Vail a consacré la mémoire des écrivains qui ont honoré son pays renferme une nomenclature beaucoup plus étendue, et c'est à regret que nous la restreignons ici ; mais un rapport ne peut être qu'un extrait, et nos omissions ne tendent point à déprécier les noms que nous avons passés sous silence. On les retrouvera dans l'ouvrage de M. Vail ; et si cet ouvrage n'est pas complet et n'embrasse pas toutes les parties de la littérature américaine, nous le regardons du moins comme très utile à consulter par

les hommes accoutumés à suivre avec intérêt les progrès intellectuels d'une nation qui occupe un rang si élevé, et qui a déjà produit des littérateurs et des savants si recommandables.

La renommée des hommes qui impriment à leurs travaux le caractère du talent et du génie nous parait être la moins périssable de toutes : elle survit à la puissance des empires, et quelles que soient les vicissitudes de ces grands corps qui s'élèvent et qui tombent, les esprits qui les ont éclairés sont vainqueurs de la mort : ils passent à la postérité.

Nous n'étendrons pas davantage nos observations sur un sujet si important et sur l'ouvrage que M. Vail a publié. Il était digne de son patriotisme et de ses lumières d'honorer les Américains qui ont concouru par leurs travaux littéraires ou scientifiques à la prospérité et à l'illustration de leur pays ; et lui-même il aurait pu prendre place dans cette énumération s'il était permis à un auteur de parler de lui, et de deviner et de transcrire l'opinion de ses lecteurs.

ASTORIA : *Voyages au-delà des Montagnes Rocheuses*, par WASHINGTON IRVING, traduction de l'anglais par P. N. GROLIER (2^e édition) (1).

Peu de temps après la conquête du Mexique, des vaisseaux espagnols, construits dans les ports de l'O-

(1) Cet ouvrage en 2 vol. in-8°, Paris, 15 fr., se trouve chez Allouard, libraire, quai Voltaire.

céan Pacifique , découvrirent les côtes de la Californie, et s'élevant vers le nord , arrivèrent successivement jusqu'au 43° degré de latitude. En 1579, Francis Drake parvint à peu près au même point ; mais aucun navire européen n'avait encore sillonné les mers qui s'étendent au nord de ce parallèle, lorsqu'au commencement du dix-huitième siècle, les Russes, partis du Kamtschatka, reconnurent la partie la plus septentrionale du continent américain. De leur côté, les Espagnols, en 1775, s'avancèrent jusqu'au 58° degré de latitude nord. Toute la côte nord-ouest d'Amérique avait donc été reconnue, mais d'une manière fort imparfaite, lorsque Cook, avec sa persévérante exactitude, l'explora jusqu'au 70° degré. Il faut même remarquer, pour l'honneur de cet infortuné navigateur, qu'il ne connaissait point les dernières découvertes des Espagnols ; car elles étaient tenues secrètes par la politique jalouse du cabinet de l'Escurial.

La publication des travaux de Cook et de ses successeurs en commandement ayant appris au monde commercial l'énorme quantité de loutres marines qui se pouvaient recueillir sur la côte nord-ouest d'Amérique, et le prix élevé que les Chinois attachaient à cette pelleterie, une multitude de vaisseaux marchands parurent dans ces parages jusqu'alors abandonnés. Un d'eux, le capitaine Gray, de Boston, découvrit, en 1792, l'embouchure d'un vaste fleuve, qu'il appela Colombia, du nom de son navire. Ayant ensuite rencontré le capitaine Vancouver, il lui communiqua sa découverte, et celui-ci fit explorer la rivière jusqu'à plus de 120 kilomètres de son embouchure.

Jusqu'alors on n'était arrivé que par mer sur ces rives lointaines ; mais en 1793, un Anglais, sir Alexan-

der Mackenzie, traversa tout le continent américain, et atteignit l'Océan Pacifique par 52° de latitude. Dix ans après, MM. Lewis et Clarke entreprirent une semblable expédition par ordre du gouvernement des États-Unis. Partis de Saint-Louis en 1804, ils remonterent le Missouri, franchirent les défilés des Montagnes Rocheuses, découvrirent et explorèrent les eaux supérieures de la Colombia, et descendirent cette rivière jusqu'à son embouchure dans l'Océan Pacifique.

Pendant aucun établissement permanent n'avait encore été fondé sur la côte entre le port espagnol de San-Francisco, qui se trouve par 37° 40' de latitude nord, et le fort russe de Sitka (ou Nouvelle-Archangel), situé par 57° 2', lorsqu'en 1810, un négociant des États-Unis, M. Astor, résolut de s'emparer de tout le commerce de ces immenses régions. Dans son plan, à la fois simple et gigantesque, il voulait fonder un comptoir à l'embouchure de la Colombia, jeter des postes de *trappeurs* sur tous les cours d'eau tributaires de ce fleuve immense; approvisionner ces établissements divers par des expéditions maritimes et par des caravanes qui traverseraient les Montagnes Rocheuses; enfin porter directement en Chine les fourrures recueillies par ses nombreux agents.

Pour exécuter ce dessein, un bon navire, *le Tonquin*, mit à la voile de New-York, toucha aux îles Sandwich, et, étant parvenu, non sans périls, à franchir la barre de la Colombia, déposa sur ses rives les fondateurs d'Astoria.

En même temps, une soixantaine de hardis aventuriers remontaient le Missouri jusqu'au village des Aricaras, achetaient des chevaux à ces sauvages cavaliers, s'engageaient dans les prairies immenses, dans les dé-

serts sablonneux qui s'étendent entre le Missouri et les Montagnes Rocheuses, franchissaient ces importantes barrières; puis, après s'être embarqués sur les rivières torrentueuses qui se précipitent vers l'ouest, après avoir perdu leurs canots, après avoir lutté pendant des centaines de lieues contre les fatigues, contre la faim, contre le froid, parvenaient enfin à rejoindre leurs compagnons à l'embouchure de la Colombia.

Washington-Irving, que l'on aime à suivre dans l'intéressante relation de ses voyages, ne cesse pas un instant d'animer cette longue marche. Jamais, dans son récit, on ne perd de vue le paysage qui s'étend au loin, les scènes qui lui donnent la vie. Il semble qu'on fasse partie de l'entreprenante caravane. On s'associe aux perplexités du commandant, aux alarmes des voyageurs; on assiste aux entrevues cérémonieuses des chefs, aux fêtes guerrières des Indiens; on s'étonne de leur science équestre; on redoute les complots de désertion, les rencontres funestes des pirates de terre ou des ours gris; on tremble sur le sort des trainards, sur l'incendie des bagages, sur la perte des canots; et quand on arrive à la catastrophe de l'entreprise et à l'abandon de l'établissement, il semble que l'on supporte avec plus de découragement que M. Astor lui-même la ruine de ses espérances.

Mais, en même temps que l'habile écrivain intéresse ainsi ses lecteurs, il ne néglige aucune occasion de les instruire. Observations politiques et morales, recherches historiques et géographiques, détails relatifs à l'histoire des minéraux, des animaux, des plantes, il met tout en œuvre pour réunir sans cesse l'utile à l'agréable, et son style, toujours souple, toujours élégant, se moule de lui-même sur sa pensée et la fait

avantageusement ressortir. Félicitons le traducteur d'un bon ouvrage, de l'avoir fait passer dans notre langue avec une si heureuse fidélité. (X.)

NOTES sur la république du Centre de l'Amérique.

(Extrait d'un voyage inédit fait au Mexique en 1832, 1833.)

Si le canal de communication entre les deux mers était exécuté, le lac de Nicaragua et ses eaux deviendraient une source inépuisable de richesses pour le pays, en le rendant pour ainsi dire la grande route et le dépôt du monde commercial. Sous ce rapport, la république du Centre a la situation la plus belle et la plus heureuse, et possède des avantages réels sur toutes les nations. Située au milieu des deux Amériques, entre les républiques de Colombie et du Mexique, baignée par l'Atlantique et le Grand-Océan, elle se trouve être le centre naturel des relations qui pourront s'établir entre les diverses nations de l'Ancien et du Nouveau Monde. Elle offre plus de ports que les autres nouvelles républiques, est traversée par un grand nombre de rivières, et la diversité de sa température, brûlante sur les côtes, et au-dessus de glace sur le sommet des Andes qui la divisent, y fait croître toutes les productions du globe.

Guatimala n'est pas moins, dans ses ports que dans ses rivières, favorisée de la nature. Au nord, elle possède Golfo, Omoa, Truxillo, San Juan et Matina; au sud, Sonsonate, Nicoya, Realexo, Conchagua, Acajutla, ou Port de la Liberté, et Iztapa, ou Port de

l'Indépendance. Ce fut dans ce dernier qu'Alvarado-le Conquérant construisit des bâtimens de guerre. Il n'est qu'à 15 lieues de l'ancienne capitale, et fut pendant longtemps fréquenté. Le port de Talebra, dans l'Etat de Nicaragua, n'est pas encore ouvert; mais le rapport des ingénieurs qui l'ont visité dit qu'il peut aisément contenir 200 navires; qu'il a de 10 à 12 brasses d'eau à 50 verges de la côte, et un bon fond de sable; qu'il est entouré de beaux bois de construction; qu'il offre une excellente aiguade, et que ses environs nourrissent une très grande quantité de bêtes à cornes; que son embouchure est d'une lieue et demie, divisée en trois canaux, par autant d'îlots; que ses entrées ne présentent aucun danger, et qu'enfin son intérieur est à l'abri de tous les vents.

Il a été dit que toutes les productions du globe croissent à Guatemala. L'expression est loin d'être exagérée; en effet, on y remarque :

1° Parmi les objets de commerce :

Le coton, l'indigo, la cochenille, le sucre, le riz, le cacao, la vanille, le goudron, le brai, la salsepareille, la panelle, le baume noir, le baume vierge, le baume cativo, le baume de copahu, le *balsamito*, l'opium, la térébenthine, le carthame, l'orge, le froment, la farine, la fécule des Incas, celle des *Pampas* et d'autres; les *mechas de Papelillo* (sorte d'allumettes naturelles), le chanvre, l'aloës-pile, la soie végétale (*seda silvestre*), les épices, le tabac, le café qui réussit fort bien à Honduras, les laines, les peaux de divers animaux, etc.

2° Parmi les bois de construction, d'ébénisterie et de teinture :

Les cèdres, les pins, le *pinavete*, les chênes blanc et vert, le *guapinol*, le *quebracho*, le *güiligiüste*, les *ceibas*,

le *madre-cacao*, le rouvre, l'acajou (il est si abondant qu'on en fait des navires), le *rouron* (espèce de bois dur, noir et rouge pour meubles), le grenadille, l'amandier, le mûrier, le *melon* (bois de couleur jaune d'or pour meubles), l'ébène, le gayac, le bois du Brésil, le campêche et autres.

3° Parmi les plantes médicinales :

Les pommes de cyprès, les roses, *bejuco de estrella*, l'ipécacuanha, la valériane, les salsepareilles, le gingembre, le millepertuis, la malaguettes, la capillaire, la joubarbe, l'astragale, les fleurs d'oranger et de citronnier, la piloselle, le *caujura*, le *cubalonja*, le *lanten*, l'*ageujo*, le *havilla*, l'*épasote*, les camomilles, les pavots, la casse, la chicorée sauvage, la muscade, etc. Parmi ces plantes médicinales, le *guaco* ou huaco doit tenir un rang distingué, puisque c'est un antidote contre la morsure des serpents les plus venimeux. Mâchée et appliquée ensuite sur la partie mordue, cette plante détruit l'influence que le venin a pu exercer sur le système (1).

4° Parmi les plantes potagères, les fruits et les grains :

Tout, et en abondance, ce que l'Europe et les colonies produisent, à l'exception de la vigne, dont le gouvernement espagnol avait prohibé la culture. On

(1) En 1833, le docteur Chabert, médecin en chef des armées mexicaines, fit l'essai des vertus de cette plante dans les cas de fièvre jaune et de choléra asiatique à la Vera-Cruz, en l'administrant en décoction. Dans plusieurs cas, il réussit parfaitement à arrêter le cours de ces horribles maladies. Fier, et à juste titre, des succès de sa découverte, il envoya du *huaco* à Bordeaux, sa ville natale, pour y combattre l'épidémie qui a fait le tour du monde. — Je ne sais si la Faculté bordelaise a obtenu des résultats satisfaisants.

s'en occupe actuellement, et les premiers essais ont été très satisfaisants.

3° Parmi les minéraux :

L'alun, l'ambre, l'antimoine, l'ardoise, l'argile, l'argent, l'arsenic, le caillou (guijarros), la chaux, la couperose, la craie, le cristal de roche, le cuivre, le fer, le grenat, le kaolin, la magnésie, le mercure, l'ocre, l'opale, l'or, le pétrole, la pierre ponce, le plâtre, le plomb, le porphyre, le quartz, le soufre, le spath, le talc, le vitriol, des pierres de beaucoup d'espèces, des terres de tous genres, des sels, etc.

6° Et enfin parmi les animaux :

Les chevaux, mules, ânes, bœufs, moutons, chèvres, cochons, en un mot des bestiaux de toute espèce s'y trouvent en grand nombre dans l'état sauvage et dans l'état domestique. Beaucoup d'oiseaux d'une grande variété de plumage et de chant; dans leur nombre est le *quetsal*, qui appartient au pays et est fort rare même dans les autres contrées de l'Amérique; les poissons de mer et d'eau douce, ainsi que les coquillages, qui sont d'un goût exquis. On trouve également sur les côtes une très grande abondance de tortues, de *murex* et de perles dont on pourrait, si la pêche était une fois organisée, faire un commerce considérable et très lucratif. Les abeilles sont aussi en grande quantité, et pourraient, si on en soignait les essaims, devenir extrêmement productives et fournir au commerce beaucoup de miel et de cire.

On voit par ce qui précède que la république du centre de l'Amérique peut offrir au commerce étranger des productions qui sont pour les Européens d'une très grande valeur.

Les principaux articles de l'exportation pour la

France seraient : le coton , le cacao , l'indigo , qui est d'une qualité supérieure , la cochenille , qui est la plus estimée (5 millions d'arbustes à cochenilles avaient été plantés de 1823 à 1827) , l'acajou , l'ébène et autres bois d'ébénisterie ; les bois de construction et ceux de teinture.

Les riches pâturages de Guatimala , qui sont perpétuellement verts , nourrissent d'immenses troupeaux , et les peaux forment un article considérable d'exportation. On doit aussi compter dans les objets bons à introduire en France , les écailles , la pourpre et les perles.

Les bâtimens français , allant chercher les articles ci-dessus mentionnés , pourraient porter , dans les ports de l'Amérique du centre , des cargaisons assorties des produits de notre industrie , des vins et des huiles ; on assure que ces articles , transportés d'abord en petite quantité , servient certains d'y trouver un bon marché. En y envoyant leurs bâtimens même sur lest , nos armateurs seraient amplement récompensés de leurs entreprises par les bénéfices que le bas prix des objets d'exportation leur assurerait à leur retour en France.

La principale navigation de la république est celle de cabotage avec San Blas au Mexique , Panama en Colombie , et Lima au Pérou. La ville de Grenade et celle de Guatimala sont des places d'une très grande activité commerciale. Les changemens qui se sont opérés ne peuvent manquer , si la république conserve sa tranquillité , d'exciter l'industrie des habitans , et de faire fleurir le commerce d'un pays si avantageusement situé et possédant des ressources d'agriculture si vastes et si variées.

La république du centre de l'Amérique est composée

de cinq États, qui sont : Guatemala, Salvador, Honduras, Nicaragua et Costa-Rica.

L'État de Guatemala, ayant pour capitale la ville de Guatemala, qui est en même temps celle de la république, se subdivise en treize districts, savoir :

Sacatepequez, Chilmaltenango, Solola, Totonicapam, Güegüetenango, Quesaltenango, Suchitepequez, Escuintla, Chiquimula, San Agustín, Vera-paz, Salama, Petén.

L'État de Salvador, capitale San Salvador, est divisé en quatre départements :

San Salvador, Sonsonate, San Miguel, San Vicente.

L'État d'Honduras, dont la capitale est Comaiagua, se compose de douze districts :

Comaiagua, Tegucigalpa, Choluteca, Nacaome, Cantarranas, Juticalpa, Gracias, Llos Llanos, Santa Barbara, Truxillo, Lloro, Segovia.

L'État de Nicaragua est formé de huit districts et a pour capitale Léon. Ces huit districts sont :

Léon, Granada, Managua, Realexo, Subtiava, Masaya, Nicaragua, Matagalpa.

L'État de Costa Rica est aussi subdivisé en huit districts; San José en est la capitale :

San José, Cartago, Ujarras, Boruca, Iscan, Alajuela, Eredia, Bagases.

Guatemala était la capitale de la république. Depuis quelques années le siège du gouvernement fédéral a été transporté à San Salvador. Elle est située dans une superbe plaine, sous la latitude 14° nord. Elle est grande, bien bâtie, a une université, de nombreux couvents et églises, et une population estimée de 30 à 40,000 habitants. Elle fut fondée, en 1773, après le tremblement de terre qui détruisit Antigua ou la Vieille Gua-

timala à la distance de 40 kilomètres, et qui, parmi ses ruines, renferme encore 15,000 âmes. Antigua, elle-même avait remplacé la ville bâtie à 4 kilomètres de distance par Alvarado, qui fut renversée, déjà florissante, en 1541, par des torrents d'eau qui sortirent du sommet du volcan au pied duquel elle était placée; et qui, dans leur course rapide, entraînent tout devant eux. La veuve d'Alvarado, elle-même fût victime de cette calamité.

Léon, la capitale de l'État de Nicaragua, est sur le bord nord-ouest du lac du même nom, près de la Pacifique, qu'on voit de la montagne San Pedro, au dehors de la ville, et d'où le bruit de la mer est entendu très distinctement, quoique la distance soit de quatre lieues. Le climat en est chaud, mais la ville est saine; les administrations publiques y sont fixées; elle possède une cathédrale, une université et trois couvents. Sa population, y compris celle des paroisses environnantes, est de 32,000 habitants.

Les villes les plus considérables, après Guatimala et Léon, sont : Granada, Nicaragua, Masaña et San Salvador; la Conception est un petit endroit près des ruines portant le même nom; Santa Fé est aussi une petite ville au milieu de l'ancienne province de Veragua; Santiago, ville de peu d'importance dans le centre de la province de Costa-Rica ou Riche-Côte, ainsi nommée d'après les mines qui s'y trouvent, mais qui ont été abandonnées à cause de la difficulté de les exploiter; Valladolid, également peu considérable, est située dans la belle vallée de l'État d'Honduras, à environ 30 lieues ouest de Santiago. Ces deux dernières villes faisaient autrefois beaucoup de commerce, mais sont peu actives aujourd'hui. A peu près à 25 lieues sud-est de

Guatimala , se trouve Sonsonate ou la Trinidad, qui est le principal port sur la Pacifique pour les bâtimens employés aux communications commerciales entre Panama, le Pérou et Guatimala ; Omoa , à l'extrémité de la baie du même nom , est seulement un village habité principalement par des nègres et défendu par une forteresse ; plusieurs négociants y résident , et la situation en est favorable au commerce. Zacapa, grand village dans l'intérieur , sur la route d'Omoa à Guatimala , contient 6,000 habitants de toutes couleurs.

La république du centre de l'Amérique est comparativement plus peuplée que le Mexique, la Colombie, le Pérou, le Chili, Buenos-Ayres et Haïti, et possède par lieue carrée plus d'habitants qu'aucune de ces nouvelles puissances. En effet, sa population est évaluée de 1,500,000 à 2,000,000 d'individus parmi lesquels on compte 12,000 Africains seulement ; le reste se compose de blancs venus d'Espagne, de beaucoup d'Indiens et de métis. Il est à présumer que le nombre des habitants s'accroîtra rapidement, si on en peut juger d'après la salubrité générale du climat et l'extrême fécondité des femmes. De plus, les terres sont fertiles, les vivres à bon marché et les impôts beaucoup moins forts qu'à la Nouvelle-Espagne, et chez les autres nations d'Amérique et même d'Europe.

Pour encourager l'immigration, et afin d'augmenter encore plus rapidement par ce moyen la population peu proportionnée à l'étendue du territoire, le gouvernement avait promulgué, le 22 janvier 1824, une loi accordant à chaque étranger non marié qui viendra s'établir dans la république, 1,000 varas de terre carrées, et le double s'il est marié ; en outre, remise de

tous droits à l'entrée sur ses effets et ustensiles, et franchise de tous impôts pendant vingt ans.

Guatemala est divisée en *tierras calientes* et *tierras frias*.

Dans les terres chaudes comme dans les terres froides, il règne pour ainsi dire un printemps perpétuel. Les champs et les arbres sont toujours verts; les orangers, qui y croissent sans culture, offrent toujours et à la fois tous les degrés de la végétation. Quelques branches sont chargées de fleurs épanouies, d'autres présentent de tendres boutons qui commencent à paraître : quelques unes ont des fruits déjà formés et d'un vert obscur, tandis que d'autres offrent des oranges plus avancées et d'une couleur vert-jaunâtre, et d'autres branches enfin sont ornées des mêmes fruits parfaitement mûrs, d'un parfum et d'une suavité exquise.

Le gouvernement de la république du centre de l'Amérique est populaire, fédéral et représentatif. Sa constitution est basée sur celle des États-Unis de l'Amérique du Nord.

Le pouvoir législatif appartient à un congrès fédéral formé d'une Chambre des représentants élus par le peuple pour deux ans, et d'un sénat dont les membres sont également choisis par le peuple, mais pour quatre années.

Le renouvellement de la Chambre se fait par moitié tous les ans, et celui du sénat tous les deux ans. La même personne ne peut être élue plus de deux fois de suite.

La Chambre des représentants a dans ses attributions la discussion des lois d'un intérêt général pour la république, l'organisation de l'armée nationale, la fixation des dépenses de l'administration fédérale, l'é-

ducation publique , les règlements relatifs au commerce , la valeur des monnaies , et l'étalonnage des poids et mesures ; elle déclare la guerre et fait la paix.

Chaque député représente 30,000 individus.

Au sénat , formé de deux sénateurs élus par chacun des cinq États de la confédération , appartient la sanction des lois , la présentation aux principaux emplois de la république et la surveillance de la conduite des officiers publics ; il a aussi le droit de faire connaître son opinion au pouvoir exécutif dans tous les cas de nature grave.

Un président et un vice-président forment le pouvoir exécutif. Ils sont élus par le peuple pour quatre ans et ne peuvent être réélus qu'une seule fois.

Le président fait exécuter les lois , négocie avec les puissances étrangères , signe les traités de l'avis et avec le consentement du sénat , commande en chef la force armée , et nomme les fonctionnaires publics de la fédération.

Le vice-président préside le sénat , et remplace le président dans tous les cas prévus par la loi.

Le pouvoir judiciaire est confié à une cour suprême dont les membres sont élus par le peuple , et renouvelables par tiers ; mais ils peuvent être réélus indéfiniment. Leur temps de service est de six années. Cette cour suprême connaît en dernier ressort des causes qui se rapportent à la constitution , juge le président , le vice-président , les sénateurs , les ambassadeurs , les secrétaires d'État , etc.

L'administration fédérale se compose d'un ministre chargé des affaires de l'intérieur et de l'extérieur , d'un ministre des finances , et d'un troisième ministre de la guerre et de la marine.

Chaque État de la Confédération a un gouvernement particulier, formé d'un gouverneur, d'un vice-gouverneur, d'un conseil, d'une assemblée et d'une cour supérieure de justice. Ils sont tous nommés par le peuple.

Le gouverneur et le vice-gouverneur sont élus pour quatre ans, et ne sont point éligibles une seconde fois sans une interruption du même nombre d'années. Le gouverneur veille à l'exécution des lois, nomme les officiers publics et commande les troupes.

Le vice-gouverneur préside le conseil, et remplace au besoin le gouverneur.

Le conseil donne ou refuse sa sanction aux lois, avise le pouvoir exécutif, et propose aux premiers emplois.

L'assemblée présente les lois, ordonnances et règlements, vote les dépenses de l'administration, décrète les impôts et fixe la levée des troupes, d'accord avec le congrès fédéral.

La cour supérieure rend la justice en dernière instance.

Par la constitution fédérale, ainsi que dans tous les nouveaux gouvernements formés des anciennes provinces espagnoles, la religion catholique romaine est reconnue religion de l'État, et l'exercice public de toutes les autres est défendu. Le territoire est divisé en un archevêché dont le siège est à Guatimala, et trois évêchés qui sont Santa-Fé, Santiago et San-Salvador.

Les codes pénal, civil et de procédure, et la juridiction sont encore généralement les mêmes que du temps du gouvernement espagnol.

La traite des noirs est défendue par la constitution , et l'esclavage aboli.

La république du centre de l'Amérique entretient aujourd'hui des rapports avec toutes les puissances du globe , qui ont accrédité auprès d'elle des représentants ayant presque tous le titre de consuls généraux chargés d'affaires. Des consuls particuliers et des vice-consuls résident dans les différents ports.

La comptabilité de l'Amérique centrale est d'après le système espagnol, et serait susceptible peut-être de grandes améliorations.

Ses revenus se composent des droits de douane , de la régie des tabacs , de la fabrication des poudres, des impôts sur les métaux et des contributions indirectes. Ils se montent ordinairement , par an , à 6,000,000 de dollars (31,500,000 fr.).

Ses dépenses sont calculées de 4 à 5 millions de dollars (21,000,000 à 26,250,000 fr.).

Une caisse d'amortissement, qui est en pleine opération, diminue progressivement le total de la dette qu'elle a été obligée de contracter pour fortifier les points les plus importants de son territoire , et fait espérer sa parfaite extinction dans peu d'années.

On ne s'est pas encore occupé sérieusement de la statistique du pays , et cette circonstance rend difficile la répartition exacte des contributions : aussi est-elle très défectueuse.

Le pied de paix de la force militaire de Guatemala est de 4,000 hommes de troupes de ligne , artillerie , cavalerie et infanterie , et de milices qu'on peut évaluer à environ 30,000 de toutes couleurs.

Quant à la marine militaire , elle est encore trop faible pour qu'il en soit fait mention.

Il existe deux universités : l'une à Guatimala, la seconde à Léon. Un assez grand nombre d'écoles normales ont été récemment établies.

Le gouvernement, sentant combien un collège de minéralogie serait utile dans un pays si riche en mines, en a établi un vers 1826, modelé sur celui formé à Mexico, sous le règne de Charles III. Il a demandé alors au gouvernement mexicain, et en a obtenu un élève de son collège pour venir remplir la chaire de professeur dans cette nouvelle institution publique.

En résumé, d'après la position géographique de la république au centre du vaste continent américain, ayant à l'ouest l'Asie, et à l'est l'Europe et l'Afrique, et d'après les avantages de son sol et de son climat qui lui donnent en abondance toutes les productions des régions tempérées et torrides, si Guatimala parvient à faire disparaître pour toujours les causes de ses dissensions intérieures et à établir une union parfaite et durable entre les différents membres qui forment son corps politique, tout semble se réunir pour favoriser sa prospérité, l'augmentation rapide de sa population et de son importance nationale.

HERSANT, ex-consul de France à Saint-Louis de Potosi et Tampico, actuellement consul à Palma de Mayorque.

NOTICE géographique sur quelques parties de l'Yémen, par M. PASSAMA, enseigne de vaisseau (1).

§ II. RÉGION MONTAGNEUSE.

La région montagneuse s'étend du nord au sud, de

(1) Voy. la première partie de cette Notice dans le Bulletin précédent.

l'Hedjaz au golfe d'Aden ; est bornée au N.-E. par les Beni-el-Mourra, à l'E. par le désert, au S.-E. par l'Hadramant, et à l'O. par les États du chérif d'Abu-Arish. Elle se compose d'un grand nombre de tribus indépendantes et de l'imanat de Saana (dont l'influence embrassait jadis toute l'Arabie-Heureuse). L'empire des imans, qui, au temps de Niébuhr, allait du nord au sud, des frontières nord du Bakil aux villes de Tès et d'Aden, et qui du Bellad-el-Djof ne s'arrêtait qu'à la mer Rouge, a vu sa puissance diminuer par des révoltes successives, et ne comprend aujourd'hui en réalité que les environs de Saana, bien que l'iman soit reconnu souverain des pays situés entre les frontières sud du Bakil et la ville de Tès (moins le pays de Saafan); de sorte qu'on peut considérer actuellement comme grandes divisions de cette partie de l'Yémen les États de l'iman au sud; les grandes tribus d'Hadched et de Bakil au centre; et, au nord, le Béni-Yam et l'Assyr, plusieurs des petites tribus étant enclavées dans les domaines de l'iman, et les autres, trop faibles, trop divisées ou trop éloignées du centre d'action, pour exercer une influence réelle sur l'Arabie-Heureuse. Dans tout ce qui va suivre, je continuerai à exposer ce que j'ai pu apprendre pendant mon séjour à Hès de la bouche même des habitants de ces divers pays; si je suis incomplet, j'aurai du moins la satisfaction d'avoir placé des jalons qui pourront guider plus tard de plus heureux que moi.

États de l'iman. — Les États de l'iman sont bornés au N. par le Bakil, à l'E. par le pays de Djof et l'Hadramant, et à l'O. par les États du chérif et le pays de Saafan. Ils ont 50 lieues environ d'Hamada à Tès, et 32 de l'E. à l'O., à la hauteur de Saana, renfermant

dans cet espace les plus riches provinces de l'Yémen. El-Mahadi, iman régnant, parvenu au trône en 1841 par le meurtre de son prédécesseur (1), est forcé de favoriser ceux qui l'ont élevé au pouvoir, et fait ainsi beaucoup de mécontents. De là, des trames ourdies par ces derniers, et des révoltes fréquentes qu'il ne peut comprimer. Les Zou-Mohammed, Zou-Hussein, Arzab et Nehm, tribus au N. de Saana, et à l'E. du Bakil, ne lui obéissent plus, et font des excursions jusqu'à sa capitale; tandis que d'autres petits chefs qui en sont très éloignés se gouvernent eux-mêmes, et ne paient aucun impôt à l'iman. Tels sont ceux d'Houden, Dafdaf et Habèch au S.-O. de Saana et sur les frontières du Téhama.

Saana (ville).— Saana, résidence des imans, grande et ancienne ville, la première de l'Yémen par sa beauté et son importance manufacturière, est bâtie sur le versant d'une colline. Elle est fermée par une muraille restaurée tous les ans après les grandes pluies, et sur laquelle sont placés trente canons en mauvais état. Le château de l'iman, double de celui de Hès, est entouré de murs, réunis par des tours servant de logement aux 500 soldats qui en forment la garnison. Elle est de forme ronde; il faut vingt minutes pour en faire le tour, et on y entre par quatre portes placées, comme à Zébid, aux quatre points cardinaux, Bab-Chami, Bab-el-Gharbi, Bab-el-Yémani et Bab-el-Chargui (2). On y voit plus de 400 maisons à quatre étages et entou-

(1) El-Mahadi, pour monter sur le trône des imans, a fait assassiner son prédécesseur et parent, en le faisant traîtreusement frapper par derrière, tandis qu'il se rendait à son jardin. De pareils actes ne sont pas rares dans l'histoire de l'Yémen.

(2) Qui répondent au nord, est, sud et ouest.

rées de tours , 30 mosquées , 4 bains publics , et plus de 100 cafés et caravansérails. La grande mosquée, dont le minaret a , dit-on , 120 pieds de haut , est éclairée par 350 lampes et couverte aux deux tiers de tapis de Perse. L'eau est conduite dans les 500 citernes de cette ville par des canaux en maçonnerie , et les puits y sont si larges que six personnes peuvent puiser de l'eau en même temps dans chacun d'eux. Les juifs , au nombre de 500 , y monopolisent l'industrie. On y fabrique des étoffes de coton , des bourhi ou narguils , des gargoulettes fort élégantes , des fusils et des djambia (enjolivés d'or ou d'argent). C'est la seule ville de l'Yémen où on dore l'argent. Saana est gardée par 7,000 soldats , y compris les 500 de la citadelle. Elle est entourée de montagnes parmi lesquelles sont : les Djébels Ouadi-Duar et Taëba. On y boit du café et du kicher , et c'est dans ses environs , où les jardins abondent , que se récolte le meilleur café de tout l'Yémen.

Houden , *Eudden* ou *El-Haïden* (ville). — Houden est bâtie au pied du mont Dafdaf , au sud de Djébel-Munihat , à l'ouest d'Ourèch et au nord de Ouadi-Dour. Elle renferme plus de 100 maisons à trois ou quatre étages , soigneusement blanchies à l'extérieur , une citadelle garnie de tours , dans laquelle demeure cheik Kattandraïa , gouverneur de la province , deux mosquées , une maison de bains et neuf cafés. Elle est traversée par le Ouadi-Anna , dont les eaux sont conduites dans la grande mosquée par un canal en maçonnerie. A deux heures d'Houden , est le Ouadi-Dour , source d'eaux chaudes au pied de la montagne de ce nom , et qui passe près de la ville. Le climat de cette ville étant funeste aux étrangers , les Arabes attribuent un principe malfaisant aux eaux du Ouadi-Anna , dont ils font

leur seule boisson (1). Plusieurs montagnes des environs d'Houden ont de la glace sur leur sommet en décembre et en janvier.

Pays d'Habèch. Au nord d'Houden est le pays d'Habèch, contrée montagneuse, abondante en café, et gouvernée par quatre chefs qui se réunissent pour débattre les intérêts généraux du pays (depuis qu'ils n'obéissent plus à l'iman). Il est habité par les Béné-Aouët, peuple travailleur qui fait les semis de café pour tout le sud de l'Yémen. C'est de Masnaë, petite forteresse de ce pays, que sont issus les Ali-Saad dont l'histoire, depuis 1799, est si intimement liée à celle du sud de l'Yémen.

Grande tribu de Bakil. La tribu de Bakil est bornée au S. par les États de l'iman, remonte vers le N. le long du pays d'Hadched qu'elle limite à l'E. et au N., s'étend à l'O. jusqu'aux Béné-Hassan et à Téhamà; elle est gouvernée par deux chefs nommés Ghézéïland et Achaïf; le premier habite le Bellad-Mahamoudi, et l'autre le pays d'Husséni; ils sont chefs par droit de succession, vivent en paix avec le Hadched et Yam, et sont sous la protection de l'iman de Saana. Les points du Bakil qui touchent le Hadched, sont (2) : Barrad, Suk-el-Harf, Mérasse, Hoth, Hobbela, Hummeran, Doom, Mohammed, Aram, Abu-Chrisa, Maribba; et de là, vers l'O., Ghoula-ibn-Husseïn, Azarié et Bel-ibn-Schemsan. Ceux qui forment les limites des États de l'iman sont, en partant de Djébel-Zéïat et allant vers l'O. : Djébel-Zéïat, Réda, Attal, Mahamma, Uschech et Doffer-Bellad Hadjé, Djébel-Ouréda au sud

(1) Ils croient qu'elles contiennent du mercure.

(2) Voy. la carte de Niebuhr.

de Doffir et Habur-Ghamer, et Djébel Chaar au nord de cette même ville.

Tribu d'Hadched. La tribu d'Hadched, entourée au S.-O. au S., à l'E. et au N. par le Bakil, est bornée à l'O. par le Téhama; les Béni-Chéisan, Béni-el-Mareb et le pays de Séhan. Elle est gouvernée par un Fêki, nommé Achmed, résidant à Chadouh, forteresse du mont Tibi, et peut mettre 4,000 hommes sous les armes. La souveraineté y est éligible (en cas de non-postérité mâle); hors ce cas, le pouvoir s'y transmet de père en fils; l'eau y est rare; c'est un pays montagneux et fort peu productif.

États du Makkrami. Les États du Makkrami comprennent le pays de Saafan, l'ancien Harras, la ville de Taèba, le Ouadia, le Nédjeran, les déserts qui le séparent de l'Hadjemam, et ce dernier pays qui s'étend jusqu'au golfe Persique, et forme la limite sud des Wahabites.

Saafan, l'ancien Harras et Taèba, qui appartiennent aujourd'hui au Makkrami, chef de Nédjeran, furent conquis en 1763 sur l'iman de Saana par le chef de cette dynastie. Achmed-Indi, gouverneur actuel, réside à Matoua, citadelle bâtie au sommet d'une montagne du pays de Saafan. Le nord de cette forteresse (qui, sous le premier Makkrami, a résisté à toutes les forces de l'iman de Saana) était inconnu au voyageur Niébuhr. Les Béni-Sam m'ont assuré que 15 hommes peuvent s'y défendre pendant une année contre toutes les forces de ce prince. On ne voit que peu de villages sur les montagnes de Saafan, tandis que l'ancien Harras, qui est plus fertile, contient : à quatre heures de Matoua Ménagha, petite ville avec un marché le vendredi; à une demi-journée au N., Suk-el-Robo avec

un marché le lundi, et Samhar, petit village près du Ouadi-Laassan : plusieurs petites tribus y habitent quelques villages.

Nédjeran (tribu d'Yam). Le Nédjeran est borné au N. au N.-O. et à l'O. par la tribu d'Assyr, au S.-O. par le pays de Sahar, au S. par le Bakil, et s'étend à l'E. jusqu'aux déserts qui le séparent de l'Hadjemau; il a 5 journées de marche, ou 30 à 35 lieues du N. au S., et 8 journées, ou 50 à 55 lieues de l'E. à l'O. C'est un pays généralement montagneux, dont la plus grande partie est renommée pour sa fertilité (1). Il est traversé de l'O. à l'E. par le Ouadi Féjeran, rivière formée par plusieurs cours d'eau venant des Djébels Sahar, Mahidi, Moukebal, Raz Ouadimour (près de Dougma), et va se perdre dans les sables à 2 journées à l'ouest du Nédjeran. Les principales montagnes de ce pays sont : les Djébels El-Maharra, Mounadzer, Meddam ou Oummeddam (montagne du sang), Hamdaï, Zât-Ali, Marouan, Chouk, Bouth, Houbonné, Souroum, Loudjia ou Loudia, Aïma, Féra, El-Gam, Shaën, Barach, Ouria et Salah. — Chouk, Bouth, Aïma, Féra et El-Gam ont de l'eau en abondance et nourrissent beaucoup de bétail. — Oummeddam, Barach et Ouria ont (dit-on) leurs sommets couverts de neige, trois mois de l'année. Le Nédjeran produit beaucoup de blé, du maïs, de l'avoine, du coton, des dattes, des raisins, des grenades..... etc., plusieurs fruits d'Europe, tels que la pêche, l'abricot, et possède de nombreux

(1) Des Yamis m'ont assuré que le blé y est si abondant que pour un talari un homme en a assez pour sa consommation annuelle. J'observerai que les Arabes mangent fort peu de pain fait avec de la farine de blé.

jardins arrosés par l'eau des puits. On estime la population du Nédjeran à 80,000 âmes, dont 20,000 en état de porter les armes. Beddr, sa capitale, ville de 5,000 hommes (1), bâtie sur une montagne du même nom, construite en pierre et en paille, et entourée de tours à plusieurs étages, réunies par une muraille, est le lieu de résidence d'Hassan-ben-Mohammed, El-Makkrami, chef des Béni-Yam : c'est un homme d'une cinquantaine d'années, très aimé de son peuple qu'il gouverne depuis trois ans. Il vit en paix avec tous ses voisins, excepté avec Alghèn-Mondatsil, chef de l'assyrien, qui a voulu le soumettre.

Les autres villes, ou grands villages, sont presque toutes sur les bords du Ouadi-Médjeran, et s'étendent par conséquent de l'O. à l'E. Les principales sont : Ouadi, ville célèbre par ses fabriques d'armes, El-Moylaaf, Al-Okala, Akam, Boughbar, Dafgha, Medjoffi, Al-Zor, Ichbahan, Al-Mogatha..... etc., sur la rive droite, et Al-Ridjéla, El-Ghabel, Al-Djourba, Al-Jazhan, Al-Chofa, Shalooua, Al-Bourraan et El-Ghareb au sud du même Ouadi. Toutes ces villes sont à environ deux heures de distance les unes des autres, et plusieurs sont ceintes de murs.

On voit encore dans le Nédjeran les ruines d'une ville nommée El-Ghabel, dont il ne reste que des pans de murailles, des meules de moulin, etc. D'après la tradition arabe, elle fut jadis habitée par les Béni-Hilal, tribu infidèle. Dieu leur ayant envoyé un prophète du nord de l'Arabie pour les convertir, ils le tuèrent, et la ville fut foudroyée en punition de ce crime (1).

(1) En état de porter les armes.

(2) Il n'existe pas de ville appelée Nédjeran, comme l'assure Niébuhr. Le nom d'El-Ghabal, ville des Béni Hilal, était inconnu à ce célèbre voyageur.

Le Nédjéran est un pays sain , excepté après la floraison des dattiers , où il y règne des fièvres. Pendant ce mois d'infection, les habitants qui se sentent incommodés se rendent à Ouadia. C'est alors que commencent les grandes pluies qui tombent sans interruption pendant les mois de décembre , janvier et février (1). Les montagnes de ce pays renferment des tigres , des panthères, beaucoup de loups, des chamois, de grandes gazelles , des autruches , des aigles rougeâtres , des pigeons , des corbeaux , etc.

Les Béni-Yam du Nédjéran constituent , à mon avis , la plus belle race de l'Yémen : grands , bien faits , ayant de remarquables figures dont l'expression est relevée par de beaux cheveux d'ébène retombant en boucles sur leurs épaules; ils sont fiers , délicats et pleins de savoir-vivre ; courageux jusqu'à la témérité , ils semblent nés pour la guerre. Les femmes de ce pays portent un pantalon blanc , une grande chemise , un manteau noir , et se couvrent la tête d'un mouchoir de même couleur.

D'après M. Noël , les Béni-Yam du Nédjéran parlaient presque l'arabe littéral.

Pays de Ouadia. Le Ouadia commence à une journée , ou 6 à 7 lieues au nord de Beddrr. Il a été pris à la tribu d'Assyr par le Makkrami en 1841. La ville de ce nom , située dans un terrain fertile , est entourée de nombreux villages. Au nord du Ouadi-Nédjéran et dans le pays de Ouadia , sont : les Ouadi-Habouna , Ouadi-Beddr et Ouadi-Douasser. Le Ouadi-

(1) Comme on le voit , la saison des pluies n'a pas lieu dans le Nédjéran à la même époque qu'à Hès.

Hâbouna prend sa source dans le Ouadîa, et le Ouadî-Beddr sur le Djébel-Samhan.

Pays compris entre le Nédjeran et l'Hadjeman. Le désert qui sépare le Nédjeran de l'Hadjeman est borné au S.-O. par le premier de ces pays et s'étend dans le N.-E. de 120 à 140 lieues (20 journées); il est habité par les Béni-el-Mourra, Bédouins nomades vivant du produit de leurs nombreux troupeaux et couchant sous des tentes en étoffe de laine. Ce sont aussi des Béni-Yam, bien qu'ils portent un nom particulier.

Bellad-Hadjeman. Le Bellad-Hadjeman qui commence par conséquent à 20 journées au N.-E. du Nédjeran, est borné au N.-O. et au N. par les Béni-Saouhout (Ouahabittes), à l'E. par le golfe Persique et le Douasser, au S. par le désert, et au S.-O. par les Béni-el-Mourra. Il est habité par des tribus vivant sous des tentes et formant une population de 9,000 âmes (sous la protection du Makkrami-el-Mouraddaff, chef de l'Hadjeman); il peut mettre 3,000 hommes sur pied. Il paie le dixième des produits au Makkrami, et lui fournit un contingent de troupes quand ce dernier est en guerre. Le pouvoir s'y transmet de père en fils. Ce pays est généralement montagneux, et, de même que dans le Téhama, on cultive le blé, le maïs, l'avoine, etc., dans les terrains fertiles. Les habitants de l'Hadjeman ont un dialecte qui diffère de celui du Nédjeran. Les hommes y portent un pantalon, une chemise serrée par une ceinture et le çoumada. Les femmes sont vêtues d'une chemise, d'un manteau rouge ou blanc, se couvrent la tête d'un mouchoir de couleur noire et tressent leurs cheveux qu'elles laissent flotter sur leurs épaules. Les habitants de l'Hadjeman sont armés, le plus souvent, d'une lance et d'un sabre,

car ils ne possèdent que quelques poignards et fort peu de fusils ; mais en revanche ils ont beaucoup de chameaux , de dromadaires et de chevaux : aussi ne se battent-ils jamais à pied. Ils se couvrent de cuirasses de fer, et sortent presque toujours vainqueurs de leurs combats, où ils sont excités sans cesse par la présence de la fille du cheik qui, prêchant de parole et d'exemple, leur donne à choisir entre la honte ou la victoire,

NOTICE sur le premier Makkrami (1).

Vers l'année 1750, sous le règne de l'iman El-Mahadi, le Makkrami, allant de Moka à la Mekke, rencontra entre la première de ces villes et Zébid, un cheik Béni-Yam, nommé Ibn Sébb, qui allait aussi faire son pèlerinage. Ibn Sébb le prit en amitié et le conduisit à Nédjeran, où Makkrami ouvrit une école. Il eut bientôt de nombreux élèves, et se fit tellement aimer des habitants, qu'ils lui bâtirent une mosquée, une maison, et le marièrent ensuite. Ne pouvant plus suffire au nombre d'élèves qui lui arrivaient de toutes parts, il quitta sa première résidence et fut s'établir à Beddrr, qui formait alors la limite du Nédjeran et de la tribu d'Assyr. Sa grande réputation de sainteté lui valut les bonnes grâces des habitants du pays, qui faisaient tous le voyage de Beddrr pour le voir et lui porter des présents volontaires. Il acquit ainsi une fortune considérable, et il fut porté au pouvoir douze ans après son arrivée à Nédjeran. Sûr de l'attachement de ce peuple guerrier, il se mit à la tête des Béni-Yam

(1) Raconté par un Bimayan du Nédjeran.

(Nédjéran et Hadjéman), et, fort de son armée de 12,000 hommes, il traversa le nord de l'Yémen, de l'E.-N.-E. à l'O. S. O., en 1763; pilla Abou Arisch, Lohéla, Hodéida, Bèt-el-Faki, Zébid, Hès, Djébel Barachi, et s'empara successivement de Saafan, Harras, Ménagha et Taëba. Il laissa son frère Achmed gouverneur à Saafan, et revint dans le Nédjéran en traversant les grandes tribus d'Hadched et de Bakil. Les Béni-Yam m'ont assuré que le Makkrami était originaire de l'Inde; mais je n'oserais le certifier, cet homme ne parlant que l'arabe quand il arriva dans le Nédjéran.

Grande tribu d'Assyr. Je devrais m'abstenir de mentionner la tribu d'Assyr qui est la mieux connue; mais comme je l'ai comprise dans mes grandes divisions de la partie montagneuse, j'en dirai cependant quelques mots, quoique je n'aie jamais vu aucun habitant de ce pays, et que les seules choses que je possède m'aient été données par des Béni Yam.

Cette grande tribu, dont le nord confine à l'Hedjaz, commence à trois journées au N.-N.-E. d'Abou-Arisch, et s'étend dans l'E. $\frac{1}{4}$ N.-E. jusqu'à Ouadia. Outre les pays de Ghauland à l'O. du Nédjéran, et Kaghlan à quatre journées (24 à 25 lieues) au N. de ce même pays, la tribu d'Assyr en possède plusieurs autres, dont les suivants, tous au N.-N.-O. du Nédjéran, et séparés les uns des autres par une journée de distance (de 6 à 7 lieues), sont :

Les Béni-Chouraff, plusieurs grands villages; Chamghan, plus de 30; Obyda, plusieurs villages; Chhaaraan, plus de 60; Assyr, montagnes fortifiées et très peuplées; Arrozaïda, Almaa, Al Moughaït, Zaarhan, Ghameuth, Bécher, Al Djahader, Al Souhéi, Oumtaër, Adouan, Nahès, et le désert ensuite.

Le pays de Kaghtan renferme plus de 80 villages, et doit être placé entre Chhaaraan et Assyr.

ITINÉRAIRES (1).

De Hès à Charab. De Hès à Naghlé (village) une journée; de Naghlé à El-Falak (village) une heure et demie, et d'El-Falak à Djébel-Charab une heure.

Le village d'Annachmed est au sommet de cette montagne. De ce lieu partent deux routes, dont une conduit à Houden et l'autre à Tès par Doussoffal. Le Djébel-Charab produit du café; mais les plantations y sont négligées: aussi sa qualité est-elle classée après le Djébel-Ras et Houden.

De Hès à Djébel-Ras. De Hès à Marir trois heures; de Marir à Cheik-Hyacin cinq heures, et de la maison du Cheik au sommet de la montagne cinq heures.

On part ordinairement de Hès le matin et on stationne au village de Cheik-Hyacin. Cette montagne, une des plus fertiles de l'Yémen, est arrosée par le Ouadi-Zébid qui la contourne au N. et se dirige vers la ville de ce nom; elle est élevée de 1,149 mètres au-dessus du niveau de la mer.

De Hès à Houden. De Hès à Marir trois heures; de Marir à El-Makla six heures.

En partant de ce lieu, on gravit le mont Baadèn

(1) J'ai laissé les itinéraires tels qu'ils m'ont été donnés par les Arabes, l'estimation des distances par ce moyen pouvant conduire à de très grandes erreurs. La manière de voyager des Arabes piétons n'étant connue, je crois pouvoir assimiler cette heure de marche à celle d'un chameau légèrement chargé. L'Arabe n'est jamais pressé, est très causeur, et pêche rarement par trop de fatigue.

situé entre les Djébel, Aakbey et Matouafi. Il faut sept heures pour monter cette montagne et cinq pour en descendre. Au pied du versant E. se trouve un café nommé Ouhafat, après lequel on monte pendant quatre heures le Djébel-Attourba. Cette montagne aride est composée de roches noires, et tellement à pic qu'il faut cheminer quatre heures pour arriver à sa base. Au pied de son versant E. est un café portant le même nom, à partir duquel la route suit les bords des Quadis-Masroub et Moha, et on arrive à Houden après quatre heures de marche. Hès et Houden sont presque E. et O.

De Hès à Saafan (montagne). De Hès à Zébid une journée; de Zébid à Bet-el-Faki une journée; de Bet-el-Faki à El-Mansouria deux heures; on stationne à El-Hussénia entre ces deux points; d'El-Mansouria à El-Ghalifa une demi-journée; d'El-Ghalifa à Badjèl une demi-journée; de Badjèl à El-Bahaïh une demi-journée; d'El-Bahaïh à Samhar une journée.

Samhar est sur les bords du Ouadi-Harras et au pied du Djébel-Saafan.

De Saafan à Beddrr. Saafan, montagne fortifiée, abondante en café; Ménagha, petite ville à six heures de Saafan; El Exxe, café et caravenséraï, dans le pays d'Emma; Mufhagke, café et caravenséraï, dans le pays d'Emma; El Ghamiz, café et caravenséraï sur les frontières de l'Emma et du Bellad-Hadour (pays séparés par une montagne); Mattna, village du Bellad-Hadour (lieu de marché); Taëba, grand village; Regga, café dans le Bellad-Hamdan; El-Ghattab, café dans le Bellad-Hamdan; Théffan, village avec marché dans le

Bellad-Arbab; Reida, café de Bellad-aïal-Seuréi; El-Ghoula, village avec marché; Dammaagg, café dans le pays de Bakil; Hoth, grand village avec marché et des fabriques d'armes; Abouchouïa, café; Thalèb, café du Bèllad-Soufian; Barkan, café du Bèllad-Soufian; El-Améchia, café dans un lieu stérile entre Soufian et le Bellad-Hamour; El-Gharèb, café de Bellad-Hamour (limite nord de la tribu de Bakil); El-Hammar, village avec marché dans le même pays; Kouddat, village avec marché dans le même pays; Saade, ville du Bèllad-Sahar, résidence d'un iman nommé Saagg-ben-Abbas et où se tient un marché toutes les semaines.

Mouchour, café du Bèllad, Al-Ouaile; Marouan, café à la limite du pays d'Al-Ouaile et du Nédjeran; Bellad-Nédjeran, tribu d'Yam.

Tout ce qui va suivre est dans le Nédjeran.

Eshchara, café; El-Jeuffa, El-Ghamenk et Beddr.

Tous ces lieux ont entre eux une demi-journée de distance (excepté Saade et Mouchour qui sont éloignés d'un jour).

De Rhéma à Saana. De Rhéma à Béni-Charab une journée; de Béni-Charab à Ouadi-Manama une journée. On peut aller de ce lieu à Saana en passant par Taëba; de Ouadi-Manama à Adjir une journée; d'Adjir à Seihan une journée; de Seihan à El-Hémé une journée; d'El-Hémé à El-Gamiz une journée; d'El-Ghamiz à El-Exxe une journée; d'El-Exxe à Boaal une journée; de Boaal à Mattna une journée; de Mattna à Saana une journée.

Rhéma, Charab, Ouadi Manama sont des montagnes fortifiées, et Adjir un café au pied d'une mon-

tagne. Seïkan est une petite ville avec marché; El-Hémé et El-Ghamiz, deux villages avec marché au sommet d'une montagne; et Boal, une ville avec marché sur le versant d'une montagne.

De Saana à Nédjeran. Une route qui conduit directement de Saana dans le Nédjeran passe par les lieux suivants (séparés entre eux par une journée de marche): Saana, Déïfan, El Ghoula, Hoth, Sidja, Makaya-el-Hammar, El-Améchia, El-Hadda, Marèb, Eschat, Dalma, Saade, Nouchour, Chouk, et Nédjeran.

Montagnes de l'Yémen, leur formation, leurs produits. Les montagnes de l'Yémen courent généralement du S.-S.-E. au N.-N.-O.; elles sont habitées par des juifs et les descendants des anciens Arabes ou Hymiarites (désignés plus souvent sous le nom de Djébelis ou Bédouins). Plusieurs, telles que le Djébel-Sabèr (exploré par M. Botta) et le Djébel-Ras (aux environs de Hès), sont d'une fertilité remarquable; mais dans certaines provinces du nord où l'eau est rare, elles sont aussi désolées que celles de Socotora et de la côte Somali. Les versants O. de celles contiguës au Téhama sont noirs et raboteux, paraissent de formation volcanique, et sont terminés par des sommets singulièrement découpés, sur lesquels on ne voit aucune trace de végétation. Entre Hès et Moka sont les Djébels Mouza, Hammoul, Heuchki, Khaaïzi, Djouma, Madja, Ilachi, Abbéci, Zéïdi, Barachi, et le Djébelenn, montagnes situées à 7 ou 8 lieues de la mer Rouge, dont elles suivent la côte E. presque parallèlement, excepté le Djébelenn, montagne de sable qui n'en est qu'à cette demi-distance et qui forme (avec un tas d'ossements placés sur la route de Rouès à Mouchich) la séparation des provinces de Hès et de Moka. Le Djébel-

Deubas (1) que j'ai visité, est une montagne noirâtre, à versants très rapides et à sommets pointus; composée de granit gris et de roches ferrugineuses sillonnées par de larges coulées de lave. On n'y trouve que l'arbre à myrrhe, celui qui produit l'encens, du salep, un lycopode et une espèce de bann; tandis que celles des environs de Hés qui produisent du café, joignent beaucoup de nos fruits d'Europe à ceux des pays intertropicaux, tels que la mangue et la banane. Outre les produits dont j'ai déjà parlé à propos du Téhama et du Nédjéran, on récolte dans les montagnes beaucoup de citrouilles, des melons, des pastèques et des fèves; du séné, du héné (qui sert à teindre en rouge), l'*aloes vulgaris*, et on y élève des vers à soie (qui mangent la feuille du rouca) (2). Pour leurs travaux agricoles, ils emploient une charrue, trois pioches (dont une pour le dattier), une petite hache, une faucille, et un bâton pour battre les grains. Les montagnes de Karkari dont parle M. Bréon (3) n'ont jamais existé, pas plus que les noms des lieux où on fait les semis de café. Le Djébel-Takar, et non d'Akar, ne s'étend pas loin de Doussouffal, et conséquemment ne peut pas aller jusqu'à Outhouma, comme l'assure ce voyageur. Il gèle sur quelques montagnes pendant les mois de décembre et de janvier, et, d'après certains Arabes, il y a même des sommets sur lesquels il neige tous les ans. La température doit évidemment y être plus douce que dans le Théama: aussi les Djébélis, habitués à des

(1) Le sommet du nord est élevé de 849 mètres au-dessus de la mer.

(2) La soie d'Yémen est de qualité inférieure.

(3) Envoyé dans l'Yémen en 1823 pour y récolter du café destiné à renouveler l'espèce dans nos colonies.

travaux pénibles, sont-ils moins énervés que les habitants du Téhama qui, subissant l'influence de leur climat, semblent appartenir à une race différente. On y trouve de jolis insectes et plusieurs espèces de coquilles terrestres.

Ouadis. Les Ouadis, pendant la saison sèche, se perdent dans le sable à petite distance des montagnes d'où ils descendent (suivant la direction de l'ouest, dans la partie occidentale de cette région, et celle de l'est du côté opposé). On ne voit dans le Téhama que les traces laissées par leurs eaux, lors de la saison des grandes pluies. C'est sur les bords des Ouadis ou dans les régions tempérées des montagnes que vient la précieuse fève de Moka (espèce unique), mais dont la grosseur et la couleur varient dans les diverses localités.

Les principaux lieux de l'Yémen, dont la culture la plus importante est celle du caféier, sont :

La grande tribu d'Assyr : Chérès, Maribba, Meljam et Ouacraph dans le Bakil ; les djébels Kaukeban, Laa, El Soudé, Hérouse, Battné, El-Harf, El-Gafélé, Masouar et le ouadi Zaar dans le Maghareb ; les djébels Rhéma et Salfé dans la province d'Houtouma.

Saafan et Harras, près de Bèt-el-Faki ; les djébels Chaami, Assonga, Hodda, Haari et Roa, près de Saana. Dans le bellad Anès, principalement sur le djébel Bètnaser, le bellad Houssab-el-Ala, le djébel Khaulan dans le pays de ce nom ; les environs d'Houden, le pays d'Habèch, le djébel Charab, les monts Baadèn et Ras ; aux environs de Tès, surtout sur le djébel Saber, sur les djébels Cheiat, Doufan, Béiat ; dans le pays de Kattaba à trois journées au nord d'Aden, et sur quelques pays voisins de la côte sud de l'Yémen.

EXAMEN de la triangulation et du nivellement topographique de Paris , par M. DE LAFOLLIE.

L'objet du travail de M. de Lafollie était la détermination géodésique des principaux monuments de l'intérieur de Paris , de manière à obtenir aussi exactement que possible leurs distances relatives , les coordonnées géographiques de chacun d'eux , en même temps que leurs hauteurs absolues au-dessus du niveau de l'Océan (marée moyenne).

M. de Lafollie a présenté dans un mémoire tous les détails relatifs à son opération , qu'il a effectuée sans le secours d'aucune donnée étrangère , si ce n'est la hauteur du sommet du Panthéon au-dessus de l'Océan , qui lui a servi de point de départ pour ses hauteurs absolues , et telle qu'elle est adoptée au Dépôt de la guerre , pour les opérations relatives à la nouvelle carte de France , exécutée par MM. les officiers du corps royal d'état-major. Il a donc dû faire précéder toutes ses observations de la mesure sur le terrain d'une base , d'une dimension convenable , dont la longueur a été obtenue au moyen de trois règles de l'administration des ponts et chaussées , et en tenant compte des circonstances atmosphériques et locales , à l'influence desquelles on doit avoir égard dans ces sortes d'opérations.

M. de Lafollie aurait pu éviter cette mesure directe d'une base , opération assez pénible et toujours délicate , en partant d'un côté à son choix , dont il eût trouvé la valeur dans les résultats consignés au Dépôt de la guerre.

Les observations angulaires ont été obtenues avec un théodolite de 0^m,25 de diamètre, et les distances zénithales avec un cercle répétiteur de Lenoir de 0^m,20 de diamètre.

Le résultat du travail de M. de Lafollie présente une soixantaine de points, comprenant les principaux monuments de l'intérieur de Paris, qui se trouvent ainsi déterminés de position et de hauteur.

La triangulation des anciens ingénieurs-géographes et des officiers du corps d'état-major a donné des résultats analogues, pour trente-six points seulement de l'intérieur de Paris. La plupart de ces points, anciennement déterminés, se trouvent compris dans la nouvelle détermination de M. de Lafollie; il a donc été facile d'obtenir une juste appréciation du travail dont on rend compte, par la comparaison de ses résultats avec ceux qui font partie de la triangulation fondamentale de la nouvelle carte de France, exécutée sous la direction de M. le lieutenant-général Pelet, qui a su lui donner déjà, depuis plusieurs années, une si grande impulsion.

La comparaison est toute favorable au travail de M. de Lafollie, et le tableau comparatif joint à cette note, en mettant en évidence l'accord qui existe entre les anciens et les nouveaux résultats, fait connaître l'exactitude et l'excellence des méthodes avec lesquelles M. de Lafollie a opéré; néanmoins une différence notable, et qui dépasse la limite des erreurs que peuvent comporter ces sortes d'opérations, se fait remarquer dans les deux valeurs qui représentent la latitude de la tour de Saint Nicolas-des-Champs. Cette différence qui va jusqu'à 1^{re} centésimales, c'est-à-dire à 20 mètres, ne peut s'expliquer que par une non-identité dans les

points observés dans les deux circonstances, ou par une erreur de copie dans la mise au net de l'extrait du mémoire de M. de Lafollie; la comparaison des longitudes offre aussi quelques différences, dont la plus forte va jusqu'à 1",2, c'est-à-dire près de 8 mètres (la seconde centésimale n'ayant qu'une valeur d'environ 6^m,5 sur le parallèle de Paris).

Malgré les différences qui viennent d'être signalées, l'ouvrage de M. de Lafollie est une opération qui mérite d'être citée très favorablement, et présente ce qu'il y a de plus complet sur la triangulation de l'intérieur de Paris.

Pour rendre ce résultat encore plus complet, on a inscrit dans le tableau comparatif les coordonnées géographiques et les altitudes de quelques points remarquables de la capitale; et l'on a également comparé les évaluations de la distance du Panthéon à quelques autres monuments.

COUTHAUD,
Capitaine d'état-major.

Distance du Panthéon (dôme) aux monuments suivants.

	Selon	
	le Dépôt de la guerre.	M. de Lafollie.
	^m	^m
Invalides (la boule).	26 55,5	26 55,4
Pyramide de Montmartre (sur le méridien de l'Observatoire). . .	46 65,2	46 64,3
Saint-Sulpice (tour nord). . . .	10 40,3	10 4 ,01
La Salpêtrière (dôme).	15 47,0	15 46,4
Saint-Paul ou collège Charlemagne (dôme).	14 52,6	14 54,6
Hôtel-de-Ville (clocheton). . . .	12 30,0	12 30,1
Notre-Dame (tours de la tour du sud).	7 97,2	7 97,2

TABLEAU comparatif des coordonnées géographiques de quelques monuments de Paris.

NOMS DES POINTE.	LATITUDE selon		LONGITUDE selon		ÉLÉVATIONS au-dessus de l'océan selon	
	le Dépôt de la guerre.	M. de Laffolie.	le Dépôt de la guerre.	M. de Laffolie.	le Dépôt de la guerre.	M. de Laffolie.
Le Panthéon (dôme).	54 27 42,6	54 27 42,5	— 0 01 06,8	0 01 07,3	143,8	143,8
Ecole Militaire (paratonnerre).	28 13,6	28 13,6	+ 0 03 58,7	0 03 59,7	72,5	72,5
Pyramide de Montmartre (le sommet).	32 03,5	32 03,7	0 00 00,0	0 00 00,0	120,7	120,9
Saint-Iul ou collège Charlemagne (sommet de la lanterne) (dôme).	28 35,3	28 35,5	— 0 02 76,3	0 02 77,5	91,5	91,6
Colonne Vendôme (sommet de la colonne ou pied de la statue).	29 79,1	29 79,2	+ 0 00 78,9	0 00 79,0	73,8	74,3
Saint-Eustache (la lanterne) (le sommet).	29 33,7	29 33,7	— 0 00 95,3	0 00 95,8	93,6	93,6
Invalides (dôme) (la boule).	28 40,8	28 40,3	+ 0 02 66,8	0 02 67,6	136,0	135,7
Hôtel-de-Ville (lanterne) (la boule).	28 57,3	28 57,4	— 0 01 73,6	0 00 74,3	77,4	77,2
Noire-Dame (tour sud) (tour de l'es-calier).	28 19,5	28 19,3	— 0 01 39,1	0 01 39,6	101,76 (balustrade tour N.)	101,6
Chambre des Députés (fronton N.).	29 21,0	29 20,9	+ 0 01 97,5	0 01 98,1	61,5	62,2
Salpêtrière (dôme) (boule du clocheton).	26 62,1	26 62,0	— 0 03 06,9	0 03 08,0	90,3	89,7
Saint Sulpice (tour N.) (balustrade).	27 97,5	27 97,4	+ 0 00 27,0	0 00 26,9	107,3	107,3
Tuileries (dôme) (balustrade de la plate-forme).	29 20,3	29 20,4	+ 0 00 56,4	0 00 56,5	72,7	73,1
Val-de-Grâce (dôme) (boule qui termine la lanterne).	26 80,0	26 79,9	— 0 00 61,1	0 00 61,4	116,1	114,3
Saint-Nicolas-des-Champs (le sommet).	29 57,1	29 56,3	— 0 01 91,7	0 01 90,8	70,8	70,8

DEUXIÈME SECTION.

Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

PRÉSIDENCE DE M. JOMARD.

Séance du 5 mars 1843.

M. le Ministre de la guerre écrit à la Société, le 23 février 1843, pour lui annoncer que, par décision du 19 décembre dernier, il lui a accordé une allocation de 1,500 francs pour concourir à la publication du vocabulaire et de la grammaire berbères de Venture. M. le Ministre prend un vif intérêt à l'impression de ce travail, qu'il regarde comme très utile à notre établissement en Algérie.

Par une seconde lettre, M. le Ministre adresse à la Société un exemplaire du tableau de la situation des établissements français dans l'Algérie en 1841, que vient de publier son département.

M. Vandermaelen écrit à la Société pour lui offrir un exemplaire d'une carte administrative et industrielle de la Belgique en 9 feuilles, qui vient de paraître dans son établissement. — Renvoi à M. Barbié du Bocage pour un rapport.

M. Bauer-Keller adresse un exemplaire de la carte en relief de la Suisse qu'il vient de publier, et il appelle l'attention de la Société sur ce nouveau genre de cartes qu'il signale comme utile à l'étude de la géographie physique. — Renvoi à M. Jomard pour un rapport.

M. le baron de Capellen offre à la Société plusieurs cartes du Japon et de la Corée, publiées par M. Siebold. — Renvoi à M. Daussy pour un rapport.

M. Raulin dépose sur le bureau deux exemplaires, dont un colorié géologiquement, d'une carte géognostique du plateau tertiaire parisien, et M. Enfantin fait hommage de la carte qui accompagne son ouvrage sur la colonisation de l'Algérie.

Madame Arthus Bertrand adresse un exemplaire de la Description historique et géographique des Iles Marquises ou Nouka-Hiva, publiée par MM. Vincendon-Dumoulin et Desgraz. — Renvoi de l'ouvrage à M. Eyriès pour un rapport, ainsi que d'une carte de l'archipel des Marquises, accompagnée d'une notice explicative, offerte par M. Barbié du Bocage au nom de M. Blumenthal.

La Commission centrale vote des remerciements aux donateurs, et ordonne le dépôt de leurs ouvrages à la Bibliothèque.

M. Jomard donne lecture d'une nouvelle lettre qu'il a reçue de M. d'Arnaud, à la date du Caire, le 12 janvier 1843. Cette lettre, qui est relative à la dernière expédition aux sources du Nil-Blanc, contient des détails intéressants sur les penplades de ces contrées, ainsi que des renseignements curieux fournis par les naturels. Cette lettre est accompagnée d'une carte du cours du Bahr-el-Abiad, sur laquelle sont tracées les nouvelles découvertes. — Renvoi au comité du Bulletin.

Le même membre communique une lettre de M. Prisse, vice-président de l'Association littéraire d'Égypte. M. Prisse informe la Société de son prochain voyage à Mandera dans l'île de Méroé, et lui exprime le désir de recevoir ses instructions; il espère pouvoir observer dans ce lieu les antiquités qu'on y a déjà si-

gnalées. — Renvoi de cette demande à la section de correspondance.

M. Jomard fait hommage au musée de la Société d'une collection d'objets ethnographiques, recueillis pendant le cours du dernier voyage aux sources du Nil-Blanc.

M. Roux de Rochelle rappelle à cette occasion la proposition qu'il a faite précédemment de prendre des mesures pour le classement et la conservation des divers objets que la Société a déjà reçus pour son musée. Cette proposition est prise en considération et renvoyée à la section de comptabilité.

M. Desjardins communique une lettre qu'il a reçue de M. le professeur Zipser de Neusohl en Hongrie. Ce savant lui annonce pour la Société l'envoi d'un Mémoire sur la Slavonie et sur les confins militaires slavo-siramiens, ainsi que divers échantillons des minerais de la Hongrie. M. Zipser recommande à la Société, comme un correspondant zélé, M. de Kubingi, président de l'assemblée générale des naturalistes hongrois réunis à Temeswar.

M. Hersant, consul de France aux Iles Baléares, adresse à la Société une notice sur la république du Centre-Amérique, extraite d'un voyage inédit qu'il a fait au Mexique en 1832 et 1833. M. Hersant offre également à la Société de faire pour son Bulletin la traduction d'une notice intéressante qui vient de paraître sur les Iles Baléares. Il a rédigé lui-même des notes statistiques très complètes sur cet archipel, et il se fera un plaisir de les mettre à la disposition de la Société.

La commission centrale accepte avec empressement les offres de M. Hersant, et elle renvoie ses communications au comité du Bulletin.

M. Guigniaut, président de la section de publication, à laquelle avait été renvoyée la lettre de M. le ministre du commerce, qui fait don à la Société de mille francs pour ses publications, annonce que cette section s'est réunie avant la séance pour examiner de nouveau le projet formé depuis longtemps par la Société, de publier le vocabulaire et la grammaire berbères de Venture. La section a été unanime sur l'utilité et l'opportunité de cette publication, à laquelle MM. les ministres de la guerre et du commerce veulent bien prêter leur concours en couvrant la presque totalité de la dépense évaluée dans un devis de l'Imprimerie Royale. M. le rapporteur ajoute que les épreuves seront revues par M. Jaubert. Ce devis, ainsi que le specimen, sont mis sous les yeux de l'assemblée. M. Guigniaut propose en conséquence, au nom de la section, d'ordonner l'impression immédiate de cet ouvrage dans le recueil des Mémoires de la Société. Cette proposition est adoptée à l'unanimité.

M. le capitaine Couthaul rend un compte favorable de la triangulation et du nivellement topographique de Paris par M. de Lafollie. Renvoi au comité du Bulletin.

M. d'Avezac termine la séance par la lecture d'un fragment de sa notice sur les îles fantastiques de l'Afrique.

Séance du 17 mars 1843.

M. Russegger écrit à la Société pour lui faire hommage de la carte de ses voyages en Europe, en Asie et en Afrique, ainsi que de deux exemplaires (dont l'un colorié géologiquement) de sa carte d'une partie de la chaîne du Taurus.

M. Warden adresse une note sur la Colonie des Noirs libres de Liberia. — Renvoi au comité du Bulletin.

M. Albert-Montemont offre, de la part de M. J. Lebrun, deux exemplaires de la Biographie de M. le contre-amiral d'Urville, et M. Ansart présente, au nom de M. Grangez, une carte spéciale des voies navigables qui mettent en communication Paris, le nord de la France et la Belgique.

M. le vicomte de Santarem, chargé par l'Institut historique du Brésil d'offrir à la Société deux cahiers de son journal, annonce que ces cahiers contiennent, comme les précédents, de précieux documents pour l'histoire et la géographie de cette contrée. — M. de Santarem est prié d'en rendre compte.

M. Berthelot fait hommage d'un nouveau volume de son histoire générale des Iles Canaries, qui contient la géographie botanique de ces Iles.

La commission centrale vote des remerciements aux auteurs et donateurs, et ordonne le dépôt de leurs ouvrages à la bibliothèque.

M. Jomard fait les communications suivantes :

1° Extrait d'une lettre de M. Pacifique Delaporte à Tripoli, sur les découvertes faites à deux journées et demie de Tunis, par M. Honegger, et mentionnées dans la précédente séance. — Renvoi au comité du Bulletin.

2° Notice de M. de Siebold sur une relation inédite du voyage fait en 1636 par Matthieu Quast et Abel Tasman, à l'est du Japon, laquelle prouve que ces navigateurs ont les premiers découvert et décrit les Iles Bonnin (ou Boninesima). Le président rappelle à cette occasion que l'on doit à M. Eyriès d'avoir apprécié le mérite et les services de Tasman comme grand navigateur.

M. Eyriès fait observer, au sujet de cette dernière communication, qu'il a, en effet, le premier appelé l'attention des savants sur les travaux et les découvertes de Tasman, dans un mémoire qu'il a publié en 1814, et qui a été lu par M. Walckenaer à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il se félicite de voir ses conjectures confirmées aujourd'hui par la publication des documents conservés dans les archives du gouvernement neerlandais.

M. Jomard annonce ensuite qu'en exécution de la décision de la commission centrale, le manuscrit de la grammaire et du dictionnaire berbères de Venture a été envoyé dès le 4 de ce mois à l'Imprimerie Royale. Il espère que rien ne sera négligé pour accélérer une publication si utile et si impatiemment attendue. Il ajoute que M. Stanislas Julien s'occupe de traduire un voyage chinois dans l'Asie centrale sous Kien-Long avec la synonymie des noms de lieu. Enfin le même membre communique le portrait du sultan Taïma, frère du sultan régnant au Dar-Four.

M. Eyriès rend compte de la première partie de l'ouvrage de MM. Dumoulin et Desgraz sur les Iles Marquises. Renvoi au comité du Bulletin.

M. le secrétaire général donne lecture de la Notice sur la république du Centre-Amérique, adressée à la Société dans la séance précédente par M. Hersant. — Renvoi au comité du Bulletin.

M. Thomassy lit une Notice sur l'état des connaissances géographiques au xv^e siècle, et sur les relations de Gerson, chancelier de l'Université de Paris, avec Pierre d'Ailly, dont il croit que la cosmographie et le *Compendium geographiæ* déterminèrent Christophe Colomb à tenter la découverte du Nouveau-Monde.

M. Daussy, au nom de la commission du concours au prix annuel pour la découverte géographique la plus importante, fait connaître verbalement les conclusions de son rapport.

M. Roux de Rochelle, au nom de la commission du prix d'Orléans, annonce que le concours pour ce prix restant ouvert jusqu'au 1^{er} avril, il ne pourra faire connaître les conclusions de la commission que dans une prochaine séance.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 3 février 1843.

M. CHEDUFAU.

Séance du 17 février.

M. MERMILLIOD, membre de la Chambre des députés.

M. J. PASSAMA, enseigne de vaisseau.

M. le chevalier Louis-Antoine-Albert PIERRE.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 3 février.

Par M. G. Lafond : Voyages dans l'Amérique espagnole pendant les guerres de l'indépendance, 15^e à 24^e livraison, in-8.

Par M. Ternaux-Compans : Notice historique sur la Guyane française. Paris, 1843, 1 vol. in-8.

Séance du 17 février.

Par l'Académie royale des sciences de Bavière : Abhandlungen der mathematisch Physikalischen classe der König : Bayerischen Akad : der Wissenschaften. Erster, Zweiter und Dritter Bands. München, 1829-1841 in-4^o. — Gelehrte Anzeigen, Herausgegeben von Mitgliedern der Kön : Bayerischen Akad : der Wissenschaften. Funfzehnter Band. N^o 1-22, in-4^o.

Par M. de Martius : Die Kartoffel-Epidemie der letzten Jahre oder die Stockfäule und kaude der Kartoffeln , geschildert und in ihren ursachlichen Verhältnissen , erortert von C. F. Ph. von M. München , 1842 , broch. in-4°.

Par la Société royale des antiquaires du nord : Scripta historica islandorum de rebus gestis veterum borealium , latine reddita et apparatu critico instructa , curante soc : reg : antiq : septentrionalium. Volumen XI. Hafniæ , 1842 , in-4°.

De Kjönnigliche Gesellschaft fur Nordische Alterthumskunde Jahresversammlung , 1842 , Copenhagen , broch. in-8°.

Par M. Vedel-Simonsen : Bidrag Odense Byes ældre Historie. Odense , 1842 , 1 vol. in-8°.

Samlinger til Agenskov Hots nuværende Frederiksgaves , Historie. Odense , 1842 , 1 vol. in-8°.

Par M. le directeur du Spectateur militaire : Carte pour servir à l'intelligence de l'histoire régimentaire et divisionnaire de l'armée d'Italie en 1796 , 1 feuille.

Par les auteurs et éditeurs : Bulletin de la Société de géologie , tome XIV , feuilles 1 à 4. — Annales des sciences géologiques , novembre. — Journal des missions évangéliques , janvier et février. — Mémorial encyclopédique , décembre et janvier. — Bulletin de la Société industrielle d'Angers , n° 5 de 1842. — Revue scientifique , décembre. — Annales maritimes , janvier. — L'Investigateur , janvier. — L'Écho du Monde savant.

(La suite de la liste des ouvrages offerts , au numéro prochain.)

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

AVRIL 1843.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

*EXTRAIT d'un journal de voyage fait en 1834 et 1835
par M. COCHELET, ancien agent et consul général de
France, en Valachie et en Moldavie, pour servir à l'iti-
néraire de ces deux principautés.*

On a des itinéraires de tous les pays de l'Europe, mais celui de la Valachie et de la Moldavie est encore peu connu. C'est le motif qui nous a engagé à mettre dans le Bulletin de la Société de géographie que nous sommes chargé de rédiger, l'extrait de notre Journal de voyage dans les principautés du Danube, qui contient quelques observations sur l'aspect du pays. Nous y avons aussi intercalé des réflexions sur le commerce que la France peut y faire, afin de répondre à la pensée si juste de l'honorable président de la Société de géographie, M. Cunin-Gridaine, ministre de l'agriculture et du commerce, dans son discours de fin d'année, où il est dit « que la géographie était appelée

» à concourir, dans sa sphère, au progrès de la civilisation en
» nous révélant l'étendue et les ressources de ce domaine terrestre
» que l'homme a pour destination de féconder et d'embellir, et
» qu'elle favorise en même temps les progrès de la nation en per-
» fectionnant, en éclairant par ses observations l'agriculture et le
» commerce, désormais les gages les plus assurés de la grandeur et
» de la moralité des peuples. »

Après un voyage long et pénible, dans la rigueur de l'hiver, à travers l'Allemagne, la Hongrie et la Transylvanie, je partis d'Hermanstadt le 11 décembre 1834, avec 6 chevaux de louage qui me conduisirent jusqu'à la frontière valaque. Pendant une station et demie, je voyageai sur une belle route unie, jusqu'au dernier village des anciennes colonies saxonnes, après lequel on commence à gravir les monts Karpats. Je m'arrêtai à la tour Rouge pour faire viser mon passeport par le commandant autrichien qui habite une jolie maison située pittoresquement sur la hauteur au-dessus du village. J'arrivai à midi à la quarantaine. Le directeur fit aussitôt conduire ma voiture jusqu'à la grille en bois qui sépare la Transylvanie de la Valachie. On détela mes chevaux, et on poussa ma voiture de l'autre côté de la grille, où elle fut aussitôt saisie par plus de 50 vigoureux Valaques, soldats, paysans, postillons, qui avaient été envoyés par l'autorité, prévenue de mon arrivée, et qui voulaient tous mettre la main à l'œuvre pour faire preuve de zèle, et afin d'obtenir une récompense. Aussitôt que les petits chevaux valaques furent attelés, nous gravîmes à travers la montagne un chemin rude, escarpé et bordé de précipices, sur lequel on avait placé des garde-fous dans les endroits les plus périlleux, ce

qui paraissait bien nécessaire en voyant l'inscription indiquant le lieu où la voiture d'un général russe a roulé dans l'abîme. Ce ne fut qu'à trois heures que j'arrivai avec toute mon escorte à la première poste nommée Kineni. Je trouvai là un jeune officier valaque, élégant, parlant bien le français, et portant un uniforme dont la coupe avait beaucoup de ressemblance avec la petite tenue des officiers russes. Il visa mon passeport, et me combla de prévenances. Le directeur de la poste m'offrit à dîner, et fit mon décompte des stations jusqu'à Bucharest. Je lui remis 12 ducats pour 12 chevaux ; mais comme ceux-ci ne se trouvaient pas à l'écurie et dans les environs, on attela 20 bœufs par forme de compensation. Ce fut avec ce pesant attelage que je fis, au milieu des montagnes et par des chemins très difficiles, trois stations, depuis cinq heures du soir jusqu'au lendemain 12 décembre à une heure de l'après-midi, où j'arrivai au monastère d'Argisch. Je fus reçu dans ce couvent avec de grands honneurs. Du plus loin qu'on avait aperçu ma voiture et mon escorte, on avait mis toutes les cloches en branle. Je croyais que j'allais assister à une de ces grandes cérémonies religieuses de l'église grecque qui se renouvellent si souvent, mais je fus bientôt détrompé. Lorsque mes 20 bœufs entrèrent à pas comptés dans la vaste cour du couvent, je trouvai tous les religieux rangés à la porte de leur église, qui m'attendaient; l'évêque était à Bucharest, ce que je regrettai beaucoup, parce qu'il m'avait été signalé comme le prélat le plus distingué de l'église grecque dans les principautés du Danube; mais un archimandrite qui parlait le français m'invita à assister à la courte prière qui allait être faite à mon intention. Je rendis grâce au

ciel de m'avoir fait arriver sain et sauf au cœur de l'hiver, dans un pays si éloigné, et où on me faisait un si bon accueil. L'archimandrite m'installa dans les appartements de monseigneur. On m'apporta d'abord des confitures et un verre d'eau fraîche, selon l'usage du pays. L'économe me servit ensuite lui-même un bon dîner, composé de riz, d'une volaille bouillie, et surtout d'excellentes truites qu'on pêche dans les environs. Le repas étant terminé, je fis mes ablutions dans un bassin en cuivre très artistement travaillé, et j'allai visiter le monastère fondé depuis trois siècles par un prince de la Valachie, dont on voit le tombeau et le portrait dans l'église, ainsi que ceux de ses enfants et de son gendre. A deux heures, je montai dans ma voiture, qui était cette fois attelée de 12 chevaux, aussi bons qu'on peut les avoir en Valachie. Les religieux me comblèrent de soins et de bénédictions. Au moment où je partis, les cloches du couvent sonnèrent de nouveau à toute volée. Je fis observer au chef de mon escorte, qui était le frère de l'ispravnik ou préfet de Pitesty, que ces honneurs me paraissaient très exagérés; mais il me répondit fort obligeamment qu'on ne saurait trop faire pour l'agent de la France.

Les ennuis et les longueurs du voyage recommencèrent à cause de la difficulté des chemins et de la lourdeur de ma voiture. Ce n'est qu'à sept heures du soir que nous arrivâmes à Maintschesty, où nous prîmes du thé dans une pauvre cabane, et nous ne fûmes à Pitesty qu'à deux heures du matin. En descendant de voiture, je fus reçu à la portière par un homme de bonne mine, portant l'uniforme, le chapeau et l'épée comme ceux de nos sous-préfets, à l'exception de la broderie, qui, au lieu d'être une guirlande de chêne,

était en olivier comme celle des consuls de France et en argent. Ce personnage était l'ispravnik ou préfet du Pitesty. Il m'installa dans son salon, où je trouvai un magnifique souper parfaitement servi, et pour moi seul; car malgré mes plus vives instances, le préfet ne voulut pas s'asseoir. Sa fille, qui parlait assez bien le français, me servit d'interprète pour remercier son père de son obligeante réception.

Je partis le lendemain à neuf heures. L'ispravnik était encore en uniforme. Il m'accompagna avec cinq hommes d'escorte jusqu'à la frontière de son district. J'arrivai à midi à la station de Kintichinik, et ce ne fut qu'à cinq heures du soir que j'entrai à Bucharest.

Le pays que je venais de parcourir en Valachie au milieu de l'hiver était triste. Les masures que l'on apercevait à de rares intervalles étaient dans l'état le plus misérable, et n'étaient souvent éclairées que par des lucarnes bouchées avec du papier huilé. Les hommes, couverts d'un feutre brun fabriqué dans le pays, étaient agiles, bien constitués; ils avaient presque tous leurs poitrines nues, malgré la rigueur de la saison. Les femmes et les enfants se montraient rarement. Le silence de la nature était seul interrompu par les cris des paysans valaques qui faisaient l'office de postillons ou souroudjous.

Un spectacle bien différent m'attendait en entrant à Bucharest. C'était un dimanche, et l'heure de la promenade. Il y avait une grande affluence de calèches viennoises, parcourant dans tous les sens des rues très sales; les voitures étaient remplies de jeunes et jolies femmes, mises avec la dernière élégance, et d'après la mode parisienne, à laquelle, dans tous les pays du monde, les classes élevées de la société paient un

large tribut. Ces dames étaient accompagnées d'une foule de jeunes Valaques aussi avec le costume fashionable européen. On aurait pu se croire dans une grande capitale de l'Europe, si le contraste du luxe et de la misère n'avait été trop choquant.

Après avoir parcouru quelques rues boueuses, mal pavées dans quelques endroits, plus mal planchées dans d'autres, où de forts rondins de bois mis en travers faisaient faire des soubresauts effroyables à ma voiture, j'arrivai à la maison consulaire de France. M. Alfred Mimaut, consul à Yassy, qui gérait le poste, m'y attendait, et m'y installa avec la plus grande obligeance. Un excellent dîner était préparé et fut servi à l'instant. Je me trouvai aussitôt entouré des doyens de cette famille française expatriée, qui était de près de cent personnes, et dont j'allais devenir le protecteur. Elle se composait principalement de jeunes gens instruits qui exerçaient la profession de gouverneurs des enfants des grands boyards, et de demoiselles, la plupart fort distinguées, qui étaient chargées dans les mêmes maisons de l'éducation des jeunes filles.

Dans toutes les résidences de l'empire ottoman, l'arrivée d'un consul, surtout lorsqu'il est l'agent d'une des grandes puissances de l'Europe, est en quelque sorte un événement pour la ville qu'il va habiter. On lui fait des prévenances, on lui rend des honneurs inconnus dans les autres pays de l'Europe et du Nouveau-Monde ; mais c'est surtout à Bucharest que l'urbanité valaque se montre dans tout ce qu'elle a de plus aimable et d'hospitalier. Après avoir fait une visite officielle à l'hospoder Alexandre Ghika, prince régnant de la Valachie, je rentrai à la maison consulaire, où je reçus immédiatement celle de tous les

ministres et de plus de deux cents personnes. grands bano, grands dvornik, grands logothètes, grands spathar, grands postelnik, grands vestiar, grands camaraches, qui sont les nobles de première classe; grands klutzer, pacharnick, et comisse, seconds vestiar, postelnick, logothètes ou nobles de seconde classe; stolnik, serdar, midelnitzer, sludjer ou nobles de troisième classe. A l'exception de quelques grands boyards, qui portaient encore avec beaucoup de dignité l'ancien et imposant costume valaque, tous ces personnages, qui étaient presque tous membres du diyan suprême civil et criminel, ainsi que des tribunaux de première instance, avaient des uniformes chamarrés d'or et d'argent, taillés sur la coupe des nôtres; mais ce qui m'étonna au dernier point, ce fut de les entendre s'exprimer en bon français, et parler de la France comme s'ils y avaient tous été. Je me félicitai d'être le représentant de mon pays chez un peuple où j'aurais de si fréquentes occasions de m'entretenir dans la langue de mon pays de tout ce qui fait battre le cœur quand on est loin de sa patrie. Pendant un séjour de trois années à Bucharest, j'éprouvai à cet égard les plus douces jouissances. Je me rappellerai toujours cette mission qui m'a laissé les souvenirs les plus agréables, et de vrais amis.

Moins d'un an après mon arrivée à Bucharest, je me rendis à Yassy pour faire ma visite au prince régnant de la Moldavie, près duquel j'étais aussi accrédité; mais afin d'utiliser mon voyage dans l'intérêt du commerce de la France, et après m'être assuré que celui-ci pouvait s'ouvrir des débouchés avantageux dans les principautés par la voie de mer, je résolus d'aller à Ibraïl et Galatz, ports de la Valachie et de la Moldavie sur le Danube.

Je partis de Bucharest, le 13 septembre 1835, à huit heures du matin, me dirigeant sur Ibrail par Kalarache. Cette fois, j'avais une voiture forte et légère, capable de résister à la vitesse avec laquelle on voyage. Un ancien et fidèle janissaire du consulat, l'Albanais Yany, m'accompagnait. Il était sur le siège, armé de son long et beau fusil à incrustation qu'il tenait debout entre ses jambes, toujours prêt à s'en servir; il avait dans sa large ceinture ses deux pistolets et son yata-gan. Je pouvais me reposer de tout sur lui. Jamais aucun serviteur européen n'a veillé avec plus de sollicitude sur son maître que cet homme de l'Albanie, zélé, dévoué et courageux, veillait sur moi. Après avoir parcouru rapidement les étapes de Tingai, Droumou-Scourt, Obilesti, Barangani et Koordela qui n'offrent rien d'intéressant, j'arrivai à Kalarache à quatre heures du soir.

Kalarache est la résidence d'un ispravnick ou préfet. C'était une bourgade composée d'une seule rue, et appartenant à un monastère. Elle n'avait alors de l'importance que par sa situation en face de Silistrie, forteresse turque qui était encore occupée par 2 bataillons russes, de l'artillerie et 200 Cosaques. Cette occupation touchait à son terme.

J'avais prié le prince régnant de m'éviter sur ma route l'ennui des réceptions officielles; mais je ne pus me dérober à l'hospitalité bienveillante des Valaques, qui saisissent toutes les occasions de bien recevoir les étrangers, et surtout un consul. L'ispravnick me logea chez un des deux fermiers de Kalarache, qui me donna pour la nuit une petite chambre très propre où je couchai sur un bon divan, après avoir fait un excellent souper.

Il y a à Kalarache un établissement de quarantaine bien tenu, et qui était susceptible d'agrandissement. 150 hommes de la milice valaque, ayant très bonne mine et bien exercés, étaient casernés chez l'habitant, qui se plaignait, parce qu'il n'avait que deux chambres pour lui et sa famille. L'ispravnick, qui savait que j'étais un ancien préfet, me fit ses condoléances à cet égard; il me parla d'un hôpital pour la milice, et de divers autres projets, comme on cause d'administration avec un ancien collègue, et afin de m'intéresser auprès de l'hospodar en faveur de son chef-lieu, ce que je lui promis. Je remarquai quelques constructions nouvelles. On commençait à se servir de briques pour recouvrir les maisons : on s'apercevait enfin d'un mouvement ascendant.

Le lendemain à six heures du matin, j'étais en voiture. Dix chevaux harnachés avec des cordes étaient attelés. Deux souroudjous ou postillons se tenaient près d'eux le bonnet à la main, et attendaient respectueusement l'ordre du départ. Quand Yani l'eut donné, ils firent le signe de croix, sautèrent lestement sur leurs montures, sans étriers et sans selles, et parlèrent comme le vent, en animant leurs chevaux de la voix et du geste. C'est ainsi que j'arrivai rapidement aux étapes de Slota, Slobozia, Sinen, Bertesti, Roma, Frumossika jusqu'à Ibrail.

Rien de remarquable ne s'était offert sur ma route. J'avais traversé de vastes plaines qui paraissaient d'une grande fertilité, et qui étaient couvertes de fleurs des champs, mais où il n'y avait d'autres habitations que les maisons de poste, si on peut donner ce nom à quelques misérables cabanes qui se transforment quelquefois en véritables huttes presque au niveau de

la terre, comme celles situées au milieu d'une plaine immense à perte de vue, avant d'arriver à Ibraïl, et qu'on décore du nom de maisons de poste. J'avais quitté le Danube à Kalarache, et aperçu sur ma route la chaîne des Balcons. Entre Slobozia et Sinen, on traverse une petite rivière. Il y avait là une quantité innombrable d'aloettes qui faisaient retentir l'air de leurs chants. Partout ailleurs le silence de la nature ne fut interrompu que par les cris des souroudjous. Je rencontrai çà et là quelques troupes de Cigains connus en Europe sous le nom de Bohémiens, restes de ces peuplades venues de l'Asie ou de l'Égypte il y a quelques siècles, vivant en Valachie et en Moldavie dans l'état nomade le plus misérable ou dans l'esclavage, se fixant sous des tentes, parcourant les villes et les villages pour apporter du charbon ou faire toute espèce d'ouvrages en bois ou en fer. C'était un spectacle à la fois hideux et repoussant que celui de la rencontre de ces groupes inoffensifs d'hommes, de femmes et d'enfants au teint brun, aux yeux ardents, et quelquefois fiers, aux membres décharnés, couverts de guenilles. Les enfants couraient comme des troupes de singes autour de ma voiture pour demander des *paras*, la plus petite monnaie du pays, et fuyaient après les avoir ramassés; tant l'aspect du janissaire les épouvantait. Il faut espérer que la philanthropie européenne, qui poursuit l'œuvre de l'abolition de l'esclavage des noirs, songera un jour à l'esclavage des Cigains, dont le nombre, dans les deux principautés de Valachie et de Moldavie, dépasse le chiffre de 250,000.

Il était quatre heures du soir lorsque j'arrivai à Ibraïl ou Ibraïtow. Un employé et deux Albansais

m'attendaient à l'entrée de la ville, et me conduisirent au logement qui m'avait été préparé chez M. Paraskeva, qui afferme la ville et le territoire, moyennant une redevance fixe qu'il paie au gouvernement. Le maître de police m'attendait aussi pour prendre mes ordres. Il fut bientôt rejoint par M. Slatiniانو, ispravnik de la ville, qui s'excusa de ne pouvoir me loger chez lui. J'avais connu M. Slatiniانو à Bucharest. Il était le neveu du grand vornik Georges Philipesco avec lequel j'étais intimement lié, et qui était alors le boyard le plus majestueux, le plus hospitalier et le plus populaire de la Valachie.

C'était une bonne fortune pour moi que de trouver dans un port sur le Danube, à trois journées seulement de la mer Noire, un fonctionnaire public comme M. Slatiniانو. Il était impossible d'être plus Européen civilisé et plus affable. Il était animé des meilleures intentions pour la prospérité de la ville qu'il administrait, et le commerce en général.

Le lendemain, M. Slatiniانو m'accompagna partout, me donna des renseignements sur tout, et me fit part des projets d'agrandissement et d'embellissement qui avaient été adoptés pour le port de la Valachie sur le Danube.

Ibrail, dont la population n'était en 1850 que de 800 âmes, comptait alors 6,000 habitants, et pouvait encore recevoir un grand accroissement. On devait au printemps faire une place carrée, nommée Saint-Archange-Michel au milieu de laquelle serait l'église, et qu'on entourerait de maisons bâties sur un plan uniforme, ayant des boutiques et des galeries couvertes. Les rues Kisseleff, de Silistrie et d'Yassy devaient aboutir à cette place. Une ancienne mosquée, apparten-

nant à M. Slatiniano , devait être transformée en magasin , avec la bourse au-dessus. Le bâtiment de la quarantaine , qui était en bois , devait être bâti en briques.

Le port d'Ibraïl a 10 à 12 pieds d'eau à l'ancrage , et 15 vers le milieu. Il y a eu des époques où on y comptait 90 bâtiments. On percevait un droit d'ancrage de 12 piastres ou près de 5 francs au profit de la ville par navire. Quand le quai qui était projeté serait terminé , on devait supprimer le droit d'ancrage , et le remplacer par celui de tonnage. Il y avait alors 8 bâtiments anglais en quarantaine qui étaient venus faire des chargements de bois et de blés. Aucun bâtiment français ne s'était montré depuis longtemps. Je suis monté sur un petit navire de 100 tonneaux , construit en Valachie. Il avait déjà fait voir dans la Méditerranée le pavillon national que les principautés sont autorisées à arborer , et il avait été bien accueilli. Il montrait fièrement sur sa flamme le nom de son propriétaire , le boyard Villara.

En 1833 , il était entré à Ibraïl 384 bâtiments , d'un tonnage de 45,000 tonneaux , et ayant 4,600 hommes d'équipage. Il n'y en avait eu aucun sous pavillon français , et cependant nous pourrions faire un grand commerce par Marseille , et à des prix modérés , des mêmes produits que nous tirons d'Odessa. La Valachie , qui est un des plus fertiles pays de l'Europe , abonde en toutes espèces de grains , mais particulièrement en blé de Turquie , en froment , en millet et en orge. La Valachie , qui est très riche en excellents pâturages , possède et nourrit plus de 5 millions de têtes de moutons , sans compter les immenses troupeaux qui descendent chaque année des montagnes de la Transylva-

nie. Les meilleures races se trouvent dans les districts d'Ialowitz, Ilfow, Teolaman et de la petite Valachie. Quoique la qualité de ces laines ne soit que la seconde, on l'achète à des prix tellement inférieurs, qu'il y a de grands bénéfices à faire. Le chanvre croît en abondance ; il est d'une excellente qualité : on l'aurait à des prix très modiques. On expédie de fortes parties de graines de lin à Trieste et à Londres. Des graines propres à la teinture croissent abondamment dans les champs de la Valachie. Une énorme quantité de peaux de lièvres s'expédie principalement à Trieste par mer, et à Vienne par terre. La qualité des suifs est excellente. Il s'en expédie beaucoup à Constantinople et en Angleterre. Les montagnes qui séparent la grande et la petite Valachie de la Transylvanie sont couvertes de superbes forêts qui renferment une immense quantité de bois de construction de première qualité, et propres à la marine (1). Elles recèlent des mines de charbon de terre, de soufre, de vif-argent, de cuivre et de fer. Les salines présentaient un revenu de 3,412,252 piastres qui tendait à s'accroître. Enfin, la Valachie produit de la soie, du miel, de la cire, du sel gemme. Elle nous offre donc tous les éléments d'un vaste commerce d'exportation qui offrirait de grands bénéfices. On l'évaluait alors de 12 à 13 millions de piastres turques (2).

(1) Un boyard distingué, le grand logothète Stirbey, qui donne dans son pays l'impulsion à tout ce qui est utile, avait déjà fait quelques envois pour son compte à Marseille sur un bâtiment qu'il avait fait construire avec les bois de ses forêts.

(2) Depuis qu'Ibraïl a été déclaré en 1836 un port d'entrepôt, sa navigation a pris une certaine extension. En 1839, il y est entré 449 bâtiments, et pas un seul sous pavillon français.

Celui d'importation offrirait à peu près la même balance. La France participe peu directement à ce commerce, qui se fait par des négociants connus sous le nom de Lepsikains, qui tirent à grands frais de Leipsick, et vendent aux Valaques à de hauts prix, des cargaisons de toiles, de soieries, de cotonnades et de draps, qui seraient de meilleure qualité et moins chères en venant directement par mer de la France. Ses objets de goût et de mode, ses parfumeries, sa bijouterie fine, ses gants, ses souliers en soie et en peau pour femmes, ses bas de soie et de coton, ses livres, son papier, et quelques parties de draps de première qualité, sont particulièrement recherchés en Valachie. Il y a à Bucharest quelques magasins français où l'on trouve des assortiments de ces marchandises.

D'après les renseignements que je pris à Ibraïl, j'acquis la certitude que le commerce d'exportation et d'importation de la France avec la Valachie était encore à créer, et que notre navigation y était nulle.

J'allai voir près d'Ibraïl un petit monument surmonté d'une croix sur un croissant, avec la couronne et les aigles russes, bâti par M. de Blaremborg, officier du génie, beau-frère du prince régnant, pour perpétuer le souvenir de la prise d'Ibraïl en juin 1828, et pour rappeler qu'un boulet était tombé dans cet endroit, près de l'empereur de Russie, le grand-duc Michel, commandant en personne. On y a fait aussi mention du traité signé à Andrinople le 2 septembre 1829, en vertu duquel la forteresse d'Ibraïl a été rasée, et ne pourra jamais être reconstruite. Il n'en reste plus aucuns vestiges. Le cimetière qui est vis-à-vis, et qui contient les ossements de plus de dix mille Turcs et Russes tués, les uns en se défendant, les autres en faisant sauter la mine

et en montant à l'assaut, rappelle ce beau fait d'armes.

Je partis d'Ibraïl le 16 à quatre heures du soir pour aller coucher à Galatz, port de la Moldavie sur le Danube, qui est éloigné seulement de 2 lieues. L'obligeant M. Slatiniano voulut m'accompagner jusqu'au Seret, petit fleuve assez rapide qui sépare les deux principautés. Je trouvai sur la rive valaque l'agent consulaire de France à Galatz, M. Sacchetti, qui, prévenu de mon arrivée, m'attendait en uniforme. Je n'eus pas assez d'expressions pour remercier le préfet d'Ibraïl de son excellent accueil, et je fis des vœux pour la prospérité future de la ville dont il était le créateur, comme le duc de Richelieu l'avait été d'un port voisin.

On passe le Seret sur un bac. En entrant en Moldavie, le terrain est accidenté, la végétation est plus vigoureuse. Le paysage est moins monotone qu'en Valachie; on aperçoit Galatz à une assez grande distance. M. Sacchetti voulut absolument me conduire chez lui et me présenter à sa charmante famille. Madame Sacchetti était une jeune et jolie femme de Salonique qui me fit les honneurs de sa maison avec une grâce et une amabilité parfaites.

Le lendemain, après avoir reçu le perkalab ou ispravnik, le président du tribunal de commerce, et les vice-consuls d'Angleterre et de Grèce, je me rendis sur le port, et je parcourus la ville, afin de me rendre compte du mouvement de la navigation et du commerce. La parfaite connaissance que M. Sacchetti avait de leurs intérêts rendit ma tâche facile.

Le mouvement de la population était beaucoup plus considérable à Galatz qu'à Ibraïl. On y comptait alors 18,000 âmes. Une foule de marins génois, grecs et ioniens remplissait la rue commerciale où l'on mar-

chait sur des poutres. La plupart des maisons étaient en bois, couvertes avec des planches. Il y en avait plusieurs près du port construites en briques, avec des magasins voutés. La quarantaine sur le quai était dans l'état le plus misérable. On avait le projet d'en construire une sur une vaste échelle, ainsi qu'une caserne, pour délivrer les habitants des logements militaires. On avait beaucoup de peine à trouver des maisons convenables. Celle du perkalab, M. Cousa, et de M. Xeno, vice-consul de Grèce, sont dans une charmante situation. Le vice-consul d'Angleterre venait d'en bâtir une.

Le mouvement du port de Galatz avait été en 1833 de 236 bâtimens jaugeant 28,060 tonn. avec 3,140 h. d'équipages. Comme à Ibrail, aucun bâtiment français ne s'était encore présenté. Quoique la navigation eût été à l'avantage de ce dernier port en 1833, le mouvement commercial qui se faisait remarquer dans celui de Galatz semblait un indice de la prééminence qui lui était réservée (1).

On tire d'ailleurs de la Moldavie les mêmes produits que de la Valachie. Les blés durs y sont cependant d'une qualité supérieure. La Moldavie approvisionne la marine turque d'une grande partie des bois qui lui sont nécessaires, et même de ses mâts. Ceux-ci sont certainement inférieurs à ceux de la Volhinie et de la Podolie; mais ces provinces en ont tant fourni, qu'elles

(1) En 1837, il est entré dans le port de Galatz 528 navires; il n'y en a eu en 1838 que 400; mais le revenu de la douane, dont le chiffre n'était en 1834 que de 14,000 ducats, s'était élevé, en 1838, à plus du double, quoique les droits d'exportation et d'importation fussent restés les mêmes. La ville de Galatz, érigée en place d'entrepôt et port franc, a été dotée de diverses améliorations propres à la sécurité des commerçants.

sont en quelque sorte épuisées, et la Russie le sentait si bien, qu'elle avait chargé un officier du génie d'examiner les ressources des principautés en bois de mâture. Le commerce des huiles, des suifs et des cires de la Moldavie est aussi l'objet d'un grand débouché par le port de Galatz. Il y a même une cire verte dont il se fait un débit assez considérable. Le sel gemme est également un des produits de la Moldavie. Là encore, comme à Ibrail, notre commerce était entièrement nul. A l'exception de notre agent consulaire, qui était négociant, aucune maison française n'était établie à Galatz, dont le commerce est surtout livré aux Grecs. Là, peut-être plus encore qu'à Ibrail, il y a cependant des relations avantageuses par mer à ouvrir pour notre commerce d'importation et d'exportation. Pourquoi Marseille n'y prend-il aucune part, lorsque le pavillon sarde venant de Gênes est celui qui se montre le plus dans les deux ports des principautés?

Je partis de Galatz, le 19, à six heures du matin. Je changeai de chevaux à Pineo, Fontani, Forchessi, et je m'arrêtai à midi pour dîner à Tekutche. J'avais remarqué le changement du paysage depuis que j'étais entré en Moldavie. Pendant toute la première poste on voyage au milieu de petites collines, puis après on trouve de beaux pâturages avec de nombreux troupeaux. Les villages sont mieux bâtis. Entre la seconde et la troisième poste, on côtoie le Seret, près duquel la dernière est située. Il y a devant celle de Tekutche un petit bois, au pied de quelques collines. La poste de Berkethe, qui vient ensuite, est située dans un bourg où l'on voit, surtout en sortant, quelques maisons de boyards moldaves proprement tenues. Ceux-ci s'occupent davantage de leurs propriétés où ils ha-

bitent, tandis que les boyards valaques en abandonnent la gestion à leurs régisseurs qui les trompent. Je changeai de chevaux à Paraskira, et je couchai à Berlade, dans une jolie maison appartenant au starost d'Autriche. Je partis le lendemain à six heures du matin. Je traversai rapidement les relais de Strimptura, Docolina, Babari, jusqu'à Vasloni, petite ville située sur une colline où il y a des maisons de boyards d'assez bonne apparence, et dont les environs sont bien cultivés. Les postes de Toleshna, Vucheslé, Stiricia et Bordé, qui viennent ensuite, sont situés entre deux chaînes de collines. A Bordé, on aperçoit Yassi qui se présente également sur une hauteur, et on y arrive par une route escarpée. J'y entrai à quatre heures du soir le 20 septembre, après avoir fait, depuis Bukarest, 30 postes d'Allemagne ou 120 lieues de France.

Je descendis à la maison consulaire qui appartenait à la France, et où le gérant du consulat, M. Blanc-Duclos, m'avait préparé un logement. Après avoir fait une visite au prince Stourdza, hospodar de la Moldavie, et reçu immédiatement en son nom celle de son postelnick, ou secrétaire d'État des affaires étrangères, le prince Soutzo, je vis les principaux boyards, comme à Bukarest. En faisant avec eux un échange de politesses, je parcourus la ville et ses environs dans tous les sens. Je reconnus que, sous le rapport du confortable et des alentours, le séjour d'Yassi était préférable à celui de Bucharest. La promenade de Copeau, rendez-vous journalier de la bonne compagnie qui s'y rend dans de beaux équipages, l'emporte de beaucoup sur celle de Christoski. Il y a quelques quartiers de la ville très propres et ornés de magnifiques hôtels appartenant à de grands boyards. La ville haute surtout présente de loin

un joli coup d'œil à cause de ses églises et d'un grand nombre de belles maisons nouvellement construites, dont la transparence blanche se dessine sur le fond des collines. Parmi ces beaux hôtels, on remarque principalement celui de M. Rosnovano, président du divan princier, qui l'a fait bâtir à une époque où il avait toutes les chances de devenir prince régnant; celui de M. Constantin Pascan, beau-père du secrétaire d'État des affaires étrangères, et celui aussi du prince Calimachi. En face du consulat, qui était sur le point de s'écrouler, faute de subsides pour le réparer, on voit le superbe hôtel de M. Aleco Ghika, ministre de l'intérieur, qui nous faisait rougir de l'état de délabrement dans lequel était la modeste maison de la France. A peu de distance de cette demeure on voyait les ruines de l'ancien palais des hospodars, qui a été brûlé lorsque l'ancien prince Stourdza régnait (1). Ces ruines, par leur aspect grandiose, donnaient une idée de ce qu'étaient dans les temps anciens la puissance et la représentation des hospodars qui, pendant leur règne éphémère, vendaient les emplois, influençaient les jugements, et cherchaient tous les moyens possibles de s'enrichir, pour se faire des partisans, et surtout acheter des protecteurs à Constantinople.

J'allai à Sokola visiter la campagne du prince régnant actuel. Je traversai un jardin à l'anglaise bien dessiné. Il y a des eaux vives. On construisait à mi-côte un château qui devait être d'une très grande étendue. De la hauteur on a une très belle vue; d'un côté on aperçoit la ville et de l'autre on domine une vallée. En face, on voit le couvent de Sokola, qui est aujourd-

(1) Ce palais a été rétabli, et sert aux diverses administrations.

d'hui un séminaire pour le jeune clergé grec, et de jolies maisons de campagne situées sur le penchant de la colline.

J'allai voir aussi le beau château de Stinka, appartenant à M. Nicolaki Rosnovano. C'est une demeure princière dans une magnifique situation. Le domaine est très étendu, et s'étend en Bessarabie. Je fis une visite au Pruth qui est près de Stinka, et qui sépare la Moldavie du vaste empire de Russie. Je fus étonné de voir une rivière avec autant de renommée, si étroite, si basse, si peu encaissée, et qu'on passe sur un petit pont de bateaux. Comme j'avais mis le pied en Russie sur sa frontière du nord à Abo, en Finlande, sur celle de l'est à Macarief près de l'Asie, je voulais aussi le poser sur celle du midi; mais je ne pus pas aller plus loin qu'aux murs de la quarantaine sans courir le risque d'être assujéti par la police russe, par les douanes et par les employés de la santé à une foule de formalités.

Je me trouvai à Yassi lors de l'ouverture d'un petit théâtre français, où la bonne société se réunissait. La troupe française se disposait aussi à exploiter Bucharest pendant une partie de l'année.

La société d'Yassi, quoique moins francisée que celle de Bucharest, parce que les Moldaves fréquentent moins nos collèges que les Valaques, se distingue comme celle-ci par son goût très prononcé pour nos modes. Notre librairie y trouvait un grand débouché. Les livres qui ont rapport à l'éducation de la jeunesse sont surtout recherchés. Il faut dire aussi que nos romans sont lus avec avidité.

Le prince régnant, élevé par un Français, s'exprime parfaitement dans notre langue. La princesse, fille de

prince de Samos, Vogorides, est fort agréable. Le dîner auquel j'assistai fut parfaitement servi à l'euro-péenne, et avec un grand luxe. J'admirai la belle galerie de tableaux qui décore l'habitation du prince. Elle a été achetée, dit-on, à très bas prix d'un juif qui l'avait apportée de la Pologne, à la suite de la dernière révolution qui a dépouillé tous les palais.

Il y avait à Yassi trois maisons d'institution française, dont deux pour les demoiselles et une pour les jeunes gens. Quoiqu'elles fussent parfaitement dirigées, elles avaient quelque peine à se soutenir dans un pays où les riches boyards préfèrent que leurs enfants soient élevés chez eux ou dans les universités étrangères. J'avais fait la même remarque à Bucharest, où il y avait aussi deux maisons tenues par des dames françaises.

Tous ces essais d'éducation, infructueux souvent pour ceux qui les font, sont un hommage éclatant rendu à notre langue. C'est surtout à Bucharest, au collège de Saint-Sava, fréquenté par plus de 500 élèves, qu'elle exerce son pouvoir, car le programme des études fait mention sur six classes de cinq cours en français suivis par presque tous les jeunes gens, indépendamment des enfants de boyards qui sont élevés à Paris ou dans leurs familles par des instituteurs français. Il n'y a aucune ville de l'Europe, même à Varsovie et à Pétersbourg, où la langue française, qui est partout celle de la bonne compagnie, soit d'un usage aussi général qu'à Bucharest.

Je pus me convaincre, avant de quitter Yassi, du désir de l'administration moldave d'entreprendre de grands travaux pour l'embellissement des villes, ainsi que pour rendre leurs communications plus faciles. Il était question de paver les rues d'Yassi, de faire des

chaussées aux environs, de construire des ponts en bois-et en pierre. L'impulsion était déjà donnée. L'intérêt des boyards, membres de l'assemblée générale, qui habitent la province, était un garant qu'ils appuieraient de leur vote les projets qui doivent lier plus facilement entre elles et avec la capitale les villes des districts où ils résident.

Voulant revenir à Bucharest avant l'hiver, qui est très rigoureux et très long dans les principautés du Danube, je quittai Yassi le 7 octobre, me dirigeant par Fokchani. Je parcourus jusqu'à Tekutche les douze postes que j'avais faites en venant de Galatz. Après avoir changé de chevaux à Fourcheni, j'arrivai à Fokchani où étaient encore l'état-major et les hôpitaux russes. J'en partis immédiatement, et après avoir traversé la poste de Koukou, j'allai dîner à Rimnik où j'arrivai le 8 à une heure. Je me fis conduire à l'habitation de M. Constantin Nicholesko qui était absent. Je parcourus son petit castel bâti à l'antique. Après un modeste repas, préparé par le janissaire, j'allai, sans m'arrêter, jusqu'à Bucharest en changeant de chevaux à Kilmou, à Bouzeou, à Kalmatznek, à Marginoni, à Ourzitzeni, à Movilitza et à Sindrileta; je venais de traverser des pays de plaines, de marécages, tristes et souvent incultes. A Movilitza, je passai la Yolomitza, sur un pont de bateaux. J'avais fait d'Yassi à Bucharest par Fokchani 24 postes d'Allemagne ou 96 lieues de France. Ma tournée avait été de 216 lieues. En France on n'appelle pas cela un voyage, car c'est la distance de Paris à Marseille, où l'on se rend en trois jours dans de bonnes malles-postes, et en trouvant sur toute sa route le confortable de la vie; mais en Valachie et en Moldavie, malgré la rapidité et la sûreté avec lesquelles

on voyage , malgré l'hospitalité bienveillante que l'on reçoit partout de la part des autorités et des boyards , une pareille tournée est une fatigue pour le corps et récrée peu l'esprit. La Valachie , de ce côté , n'offre presque toujours que des plaines nues et sans bornes , où l'œil fatigué cherche en vain dans l'éloignement un monticule et un arbre pour s'y reposer. En Moldavie , au contraire , le site est varié , on chemine à travers des collines , des vallons et des plaines. Elle est arrosée par une infinité de petites rivières qui la traversent du nord au sud , qui se rencontrent dans leur cours , qui se joignent , se divisent puis se confondent encore et vont porter leur tribut au Danube. Les plus importantes sont la Bistritza , la Moldava et le Seret qui les reçoit la première près de Bakou , la seconde à Roman , le Byrlat , le Bachluc , la Schila et le Ruth qui reçoit ces deux dernières ainsi qu'une infinité de petits ruisseaux. Ces petites rivières ne servent pas à la navigation. Le commerce pourrait cependant les utiliser , mais il préfère les transports par terre , dont les voies sont faciles l'hiver , à cause du trainage , et peu coûteuses. Elles seraient fort utiles cependant pour le flottage des bois de construction et propres à la marine. Les forêts de Kodroubou ou de Boukoli non loin de Dubozard , celle de Kodrou-Yassoule , celle de Codrouhertz à cinq lieues environ de Tchernowitz et celle dans les environs de Piatra offriraient de grandes ressources à notre marine.

Je pus me convaincre en Moldavie comme en Valachie de l'avantage qu'il y aurait pour notre commerce à s'y ouvrir des débouchés directs par mer , soit pour les objets d'exportation , soit pour ceux d'importation , surtout si l'idée de rétablir le canal de Rissova à Kustendji , sur la mer Noire , afin de se passer de

l'embouchure toujours difficile de Soulina , peut recevoir bientôt son exécution. L'argent est plus abondant en Moldavie qu'en Valachie et l'aisance y est plus grande; cela tient, comme je l'ai déjà dit, à ce que les boyards-moldaves passent la plus grande partie de l'année dans leurs terres, qu'ils administrent et dont ils tirent de grands revenus, tandis que les boyards valaques, à peu d'exceptions près, résident toute l'année à Bucharest, où ils sollicitent les faveurs du prince régnant, afin d'obtenir les emplois, et abandonnent ainsi leurs propriétés à des subalternes qui font leurs affaires avant celles des véritables propriétaires.

Maintenant les principautés de Valachie et de Moldavie vivent sous un régime régulier. Elles ont chacune un prince régnant dont la dignité est viagère. Elles ont une représentation nationale qui surveille les actes de ces princes, discute les projets qui lui sont présentés au nom du gouvernement et examine le budget. Elles ont deux cours suzeraine et protectrice, dont l'une surtout contrôle ces actes, et qui peuvent déposer les hospodars dont l'administration aura été reconnue arbitraire et vénale. L'état des choses était bien différent autrefois: la Porte nommait, pour deux ou trois ans au plus, des princes grecs qu'elle dépossédait selon sa volonté. Ils arrivaient à Yassi et à Bucharest, couverts de dettes. Leur unique occupation était de s'enrichir par tous les moyens possibles. Souples et rampants à Constantinople, où ils achetaient les faveurs du divan par de riches présents, ils étaient fiers et arrogants dans leurs capitales, où tout devait ployer sous leur volonté. Les richesses des principautés allaient à Constantinople, où étaient entassées dans les coffres des

hospodars, qui se ménageaient ainsi des ressources pour l'avenir en cas d'une disgrâce, toujours infaillible après un certain temps, parce que le divan avait intérêt à les changer souvent, afin de se faire payer leur avènement. Chaque district avait aussi ses petits tyrans, qui suivaient l'exemple des hospodars en faisant affluer jusqu'à ceux-ci l'argent des provinces et en s'en réservant une partie qu'ils enfouissaient également. Il n'y avait donc aucune circulation des capitaux ; on craignait même de les montrer : partant, point d'échange et point de commerce. Un pareil état de choses ne peut plus exister, quel que soit l'avenir réservé à ces pays. La Valachie et la Moldavie ont donc, dans leur organisation politique actuelle, malgré son imperfection, dans l'esprit national des hautes classes et dans l'intelligence du peuple, une garantie de civilisation, d'ordre et de prospérité qui doit réagir sur tous les intérêts matériels des deux principautés, et leur ouvrir par l'agriculture et le commerce des sources abondantes de richesses (1).

Résumé de l'itinéraire de Bucharest à Yassi, capitales de la Valachie et de la Moldavie, par Ibrail et Galatz, ports de ces deux principautés sur le Danube.

De Bucharest à Tengai.

- à Droumou-Scourt.
- à Obilesti.
- à Barangani.
- à Koordela.
- à Kalarache (en face de Silistrie).
- à Slota.

(1) Le choix judicieux fait par l'assemblée générale à Bucharest, à la fin de l'année 1842, de M. Georges Bibesco, pour gouverner la Valachie, est une nouvelle garantie d'un avenir prospère. Élevé en France, instruit, actif, juste, et surtout intègre, la Valachie peut tout espérer de l'administration de cet ancien secrétaire d'État des affaires étrangères en 1835, qui était alors animé des meilleures intentions pour son pays.

De Bucharest à Slobozia.

- à Sinen.
- à Bertesti.
- à Roma
- à Frumossika.
- à Ibrail (port de la Valachie sur le Danube, à
trois journées de la mer Noire).
- à Galatz (port de la Moldavie sur le Danube à
trois journées de la mer Noire).
- à Pineo.
- à Fonteni.
- à Forchessi.
- à Tekutche.
- à Berkethe.
- à Paraskira.
- à Berlade.
- à Strimptura.
- à Docolina.
- à Babari.
- à Vasloni.
- à Teleshna.
- à Vuchesle.
- à Stiritcia.
- à Borde.
- à Yassi.

30 postes d'Allemagne ou 120 lieues de France.

Retour d'Yassi à Bucharest par Fockani.

- à Tekutche (on parcourt les 12 postes désignées
ci-dessus).

De Tekutche à Fourcheni.

- à Fokchani.
- à Koukou.
- à Rimnick
- à Kilmiou.
- à Bouzeou.
- à Kalmatzuck.
- à Marginoni.
- à Ourzitzeni.
- à Movilitza.
- à Sindrilita.
- à Bucharest.

24 postes d'Allemagne ou 96 lieues de France.

ILE DE MADAGASCAR.

RECHERCHES SUR LES SAKKALAVA ,

PAR M. V. NOEL.

(1^{er} article.)

§ 1^{er}. *Des pays sakkalava.*

Les pays Sakkalava proprement dits ont pour bornes : au S. , la baie de Saint-Augustin, au N. la rivière Bali, et à l'E. les montagnes des Vohitsianghombé et des Betsiléo au N.

Les provinces Sakkalava, originaires ou conquises, étaient, avant la conquête de Bouéni et d'Ankara par Radama, roi des Hova, au nombre de six. L'intérieur de ces diverses provinces nous étant peu connu, nous choisirons l'embouchure des fleuves qui les traversent en général de l'E. à l'O., pour servir entre elles de lignes de démarcation.

La province d'*An-Sakkalava*, aujourd'hui habitée par les Andraï-voula et d'autres tribus dont nous ignorons le nom, avait pour capitale Féhérenga. Ansakkalava est bornée au S. par le fleuve Sakkalava, que nous supposons être l'Ivongoulahé (rivière de la baie de Saint-Augustin), et l'Ivongou-mainthi au N.

Les tribus ou familles de Sakkalava de Féhérenga, dont les noms se sont conservés jusqu'à ce jour, sont

celles des *Zaza-bouti*, les *Andra-rasé*, les *Touhi-touhi*, les *Vanga-vatou*, les *Andra-bala*, les *Andra-sili*, les *Andra n'doutou*, les *Andra-tsoukou*, les *Anti-avaratsi*, les *Andra-mahéva*, les *Andra-rangoïki*, les *Andra-ratelou*, les *Ansi-ambahé*, les *Anti-bétouéra*, les *Ma-héré-houhou*, les *Kouaré*, les *Salama*, les *Tsi arana-andrian-naha-ombé*, et les *Sakouambé*.

Le royaume de Ména-bé ou Ménabé, ainsi appelé du fleuve de ce nom, s'étend de l'Ivongou-mainthi à la baie Ambara-varan' tani (ouverture dans les terres), qui nous parait être la rivière Paraceyla d'Owen. La capitale de Ménabé est indifféremment appelée Androu-foutsi (Soleil blanc) en mémoire sans doute d'Andrian-dahé-foutsi, fondateur de la dynastie des Zafi-voulaména ou Ménabé, qui semble avoir été le nom de cette ville avant la conquête de la province par ces derniers. Ménabé est à dix à douze lieues de la côte O., et placée sur la rive gauche du fleuve Ménabé, qui va déboucher dans la baie Mouroundava. Cette capitale contient environ 2,000 cases, et une population de près de 10,000 âmes. L'habitation royale est composée de 15 à 20 grandes cases entourées d'un fossé profond et d'un triple rang de palissades; chacune des pièces de bois qui composent les palissades est surmontée d'un fer de zagaie. Indépendamment de ces fortifications intérieures, la ville est défendue par un fossé plus large et par un entourage plus fort que ceux dont nous venons de parler; on y remarque des portes en bois qui n'ont pas moins de 15 pieds de hauteur (1).

(1) Voyez pour plus de détails le voyage à Madagascar de M. Leguével de Lacombe, tome II, ch. XI.

Le royaume de Ménabé est arrosé par trois grands fleuves : l'Imania ou Ménabé dont nous avons déjà parlé, le Manambala, et le Manamboulou. Les monts Tangouri, célèbres dans les traditions madékasses, la grande et belle vallée de Bélissa, au dire des missionnaires anglais la plus fertile de Madagascar; le lac d'Imania et son charmant îlot de Nossi-Saka, sont les lieux les plus remarquables du Ménabé. Le reste de son immense territoire consiste en vastes plaines où paissent d'innombrables troupeaux, et en forêts profondes où l'homme n'a jamais pénétré. Tous les produits des autres provinces de Madagascar abondent dans le Ménabé, et beaucoup d'arbres, entre autres le tamarinier, ne croissent que dans cette partie de l'île.

Les Sakkalava du Ménabé sont, physiquement parlant, la plus belle race de Madagascar; ils sont grands et robustes; leurs membres sont bien faits, musculeux et forts; leurs traits sont réguliers, quoique leur couleur soit plus foncée que celle des autres tribus; leurs yeux sont noirs, et leur regard vif et perçant; ils ont un aspect fier, imposant, doux et prévenant à la fois; leurs mouvements sont libres, pleins de grâce et de dignité. Tous les voyageurs s'accordent à louer le caractère des Sakkalava, dit M. Eugène de Froberville. Indolents pendant la paix, ils sont prompts à prendre les armes pour défendre leur pays; ils sont braves, énergiques et résolus. Les qualités morales de ce peuple le font aimer des étrangers. Quoique plein de sagacité, le Sakkalava est moins rusé et moins menteur que les autres Malgaches, et surtout que les Hova.

• Toutes les familles princières de Madagascar, con-

• tinue le même auteur, et celle même qui règne actuellement à Tananarivou, assurent qu'elles sont • originaires du Ménabé. En effet, ces peuplades ont • été longtemps les plus puissantes de Madagascar; elles • ont tenu les Hova sous leur domination, et lorsque • ces derniers ont étendu leurs conquêtes chez tous • leurs voisins, les Sakkalava du Ménabé les ont re- • poussés de leur territoire (1). »

La province d'Ambongou, ainsi nommée des nombreuses montagnes (bongou) qu'elle renferme, est bornée au S. par le Manambongou et le Bali au N. Ce pays était occupé avant l'arrivée des Sakkalava par les Anti-angandron, fraction de la tribu des Hova, les Draka-vonavou, les Tsabendia, les Draka-ankadia et les Tsiahondiki. Les habitants actuels, la plupart d'origine sakkalava, sont connus sous le nom générique d'Anti-ambongou. Le pays d'Ambongou est gouverné par Tafiki-Androu, prince de la même famille que Tsi-Falangni, roi actuel du Ménabé. Les Anti-ambongou ressemblent à leurs congénères de la côte O.; mais ils sont inhospitaliers et presque sauvages. Lorsque deux Anti-ambongou se rencontrent hors d'un village, ils ne s'abordent jamais, et se contentent de s'adresser de loin les questions d'usage sur leurs santés respectives, sur le lieu d'où ils viennent, sur celui où ils se rendent et le but de leur course. Tout en se prodiguant ces témoignages d'intérêt, ils se surveillent réciproquement, la main sur la corde de leur arc, prêts à lancer leur flèche au moindre geste menaçant, et s'observent avec défiance

(1) Notice géographique et historique sur l'île de Madagascar, page 15.

jusqu'à ce qu'ils soient séparés l'un de l'autre par quelque obstacle naturel. Leur pays est composé de plaines immenses et de vastes forêts qui s'avancent au loin dans l'intérieur. Radama n'a jamais osé attaquer les Sakkalava d'Ambongou ; Ranavabou , sa veuve actuellement sur le trône d'Ankova , envoya contre eux des forces imposantes , après la déposition d'Adrian-Souli , roi des Sakkalava du N. en 1837 ; mais les troupes de cette reine obtinrent si peu de succès pendant cette campagne , que le mépris inexplicable que les Sakkalava comme les autres nations de l'île affectent contre les Hova depuis les temps les plus reculés , semble s'en être encore accru. Les sanglantes persécutions qui signalèrent l'avènement au pouvoir de la veuve de Radama forcèrent un grand nombre d'officiers hova à chercher un asile assuré dans la province d'Ambongou. Le trait suivant , qui nous a été affirmé par des officiers français , qui en 1841 ont visité Ambongou , démontre jusqu'à quel point les Sakkalava de ce pays ont confiance en leurs forces. Lorsque Ranavalou envoie des troupes contre Tafiki-Androu , celui-ci s'informe d'abord de leur nombre et du chef qui les commande. Il dirige alors contre eux un nombre égal de ses sujets , conduit par un chef d'un rang équivalent à celui du commandant ennemi. Cette conduite toute chevaleresque , dont on s'étonne de trouver un exemple chez ce peuple presque barbare , n'a pas nui jusqu'à présent au succès de ses armes.

Le pays de *Miari* a pour limites au S. la rivière Bali , et au N. le Betsibouka , grand et rapide fleuve , qui descend d'Ankova , et que l'on peut remonter en bateau jusqu'à quatre journées de navigation vers le S. Les Sakkalava donnent encore aux Betsibouka les noms d'Adrian-manhivi-bé (seigneur très majestueux) , et

de Vatou-allouha (lanceur de pierres). Le Mahétsakam'pansava (eau d'argent), rivière qui découle du Bétsibouka, ou se jette dans ce fleuve à quatre journées de son embouchure, a donné son nom à l'une des capitales des Sakkalava du nord avant la conquête de Bouéni par ceux-ci. Miari est le pays des Sanangatsou, mot qui signifie les aborigènes. Seraient-ce les Vazimba? C'est une question que nous ne pouvons nous charger d'éclaircir (1).

Le royaume de *Bouéni*, ancienne patrie des Manangadabou, des Houndzati, des Mazinghi et des Anti-allaoutsi (gens d'outre-mer) connus des Européens sous le nom corrompu d'Antalotes, est compris entre le Bétsibouka au S., le Sambéranou au N., et à l'E. les montagnes d'Antsianaka. Les villages de Marou-vouhaï, Bélingo, Angalavori, Mozangai, Ampanpatouka (corruption de Am-bava-bétsibouka, dans la bouche du Bétsibouka ?) et les rivières Madzamba et Mandzara appartiennent à ce pays. Mozangai, ville arabe en assez mauvais état, est située sur le côté N. de la baie de Bombétok (ou Ampanpatouka). Bombétok, sur le côté méridional et au fond de la même baie, est maintenant un misérable village. Bouéni, dernière capitale du royaume de ce nom ou de Sakkalava du N., est une ville de 600 maisons entourée de palissades surmontées de fers de zagaies. Elle est remarquable par l'habitation royale, véritable forteresse en bois, dont les doubles palissades ont plus de 20 pieds d'élévation. Elle est située sur la rive gauche

(1) Voyez le mémoire de M. E. de Froberville sur cette race curieuse qui paraît s'être éteinte à Madagascar. Bulletin de la Société, numéro de mai 1839.

du Betsibouka à quelques journées dans l'intérieur. Marou-vouhai, également situé sur la rive gauche de ce fleuve, et capitale des Sakkalava du N, au temps de Benyowsky, n'est à présent qu'un chef-lieu de district.

Le royaume de Bouéni est après le Ménabé le pays le plus riche en troupeaux; il est boisé, marécageux, abonde en racines nutritives. Les Arabes affluent dans les ports de ce royaume, où ils font un commerce d'importation d'une certaine importance. Les habitants de Bouéni ne sont que le rebut des Sakkalava d'Ambongou et du Ménabé. Ils sont moins belliqueux, ont un caractère féroce, une haine profonde contre les étrangers, et un goût prononcé pour le meurtre et le pillage.

La province ou plutôt le royaume d'Ankara prend son nom de la célèbre forteresse naturelle d'Ankara, dans laquelle le brave Tsi-Miharou, roi de ce pays, a tenu si longtemps les Hova en échec. Le territoire d'Ankara occupait l'espace compris entre le Sambé-ranou, rivière de la côte N.-O., le cap d'Ambre et Vohémarou sur la côte E. de l'île. La principale tribu de cette province est celle des Antandrouna, de laquelle est issue la famille royale, qui, à l'imitation des rois sakkalava sans doute, prend le titre de zafi-voula-foutsî (fils de l'argent). Depuis Adrian-nihivia-ni arrivou, l'un des rois des Sakkalava du N., lequel établit pendant quelque temps le siège de son empire dans Ankara, l'administration de cette principauté a été entièrement abandonnée à ses anciens souverains les Zafi-voula-foutsî, et ces derniers ont plus d'une fois protesté les armes à la main contre la suzeraineté que les rois sakkalava s'arrogeaient à leur égard.

La belle baie d'Ambava-touba (baie de la forteresse), la fertile mais insalubre Nossibé, récemment occupée par la France, la verdoyante Nossi-fali, l'inculte Nossimitsiou, où s'est réfugié Tsimiharou roi d'Ankara, le pittoresque flot d'Ankaréha (petit Ankara), et l'admirable port d'Ampamounti (baie de Diégo-Suarez), sont les lieux les plus remarquables de ce pays.

Il est à regretter que M. Passot, qui a visité la forteresse d'Ankara, vulgairement appelée *Trou de Tsimiharou*, n'ait pas mieux fait connaître ce magnifique ouvrage de la nature. Notre départ sur la *Dordogne*, lors de l'excursion de cet officier à la Grande Terre, nous a malheureusement empêché de vérifier par nous-même les merveilles que l'on raconte de ce lieu. Nous croyons toutefois devoir reproduire la description que nous en a faite un Sakkalava Antalote, actuellement attaché au roi de l'île Mayotte, jeune homme avec lequel nous avons fait un voyage de cette dernière île à Bourbon, et dont nous avons eu souvent occasion d'éprouver la véracité. — D'après lui, Ankara est une montagne taillée presque à pic à l'intérieur comme à l'extérieur, et semblable au cratère d'un volcan dont la circonférence serait à l'extérieur de neuf milles et à l'intérieur de six. Son élévation et les innombrables anfractuosités de ses rochers la rendent inaccessible ; l'espace compris entre les murailles gigantesques du cratère est une plaine arrosée par un courant d'eau qui se fait jour à travers les fentes des rochers, et fertilise des champs parsemés de maisons et couvert de nombreux troupeaux. La seule entrée que la nature ait pratiquée à cette enceinte, si l'on en excepte une voie presque impraticable au-dessus des rochers, voie dont les possesseurs du fort avaient seuls le secret, est une voûte

sombre d'un mille de long, tantôt large et béante, tantôt rétrécie et anguleuse, quelquefois d'une élévation prodigieuse, et en plusieurs endroits donnant à peine passage à un homme couché : catacombe sans fin, labyrinthe effrayant, dont nul autre fil que la pratique des lieux ou la main officieuse d'un ami ne saurait faire trouver l'issue. Ce n'est qu'après une pérégrination d'une heure et demie dans cet abîme, après avoir erré dans de vastes solitudes et s'être traîné parmi les décombres comme un reptile, que l'on parvient enfin à l'extrémité intérieure du passage souterrain, où un seul homme peut passer de front. Plus formidable cent fois que les Thermopyles et les Portes-de-Fer, devenues célèbres dans nos fastes militaires, aucun ennemi n'eût osé s'aventurer dans ce passage dont deux hommes pouvaient interdire l'entrée à toutes les armées du Madagascar. Aussi les Hova se bornèrent-ils, sous Radama et Ranavalou, à en assiéger l'avenue de manière à interdire aux Antankara toute communication avec l'extérieur. Mais des sorties dirigées à propos par Tsialana ou son fils Tsimiharou, et la fertilité de la plaine intérieure, suffisante pour nourrir une garnison de 1,000 hommes avec leurs familles, rendirent vains tous les efforts des ennemis. La puissance des conquérants de la plus grande partie de Madagascar paraissait donc destinée à échouer éternellement contre Ankara ; mais l'adresse vint à leur secours : un traître fut acheté, et l'endroit faible du fort fut indiqué. Ils firent garder l'entrée de la voûte, élevèrent laborieusement des planches et des poutres sur les rochers, et quand tout fut en état, ils attaquèrent les villages voisins. Braves jusqu'à la témérité, Tsimiharou et ses intrépides frères n'hésitèrent pas à sortir d'An-

kara avec leur monde pour voler au secours de leurs compatriotes. Mais ils étaient à peine engagés dans la voûte dont nous avons parlé que les Hova escaladèrent le fort par le chemin rendu par eux praticable, coururent à l'issue intérieure du passage, afin d'empêcher le retour des Antankara, et s'emparèrent des femmes, des enfants et de toutes les richesses de ces derniers. Cependant Tsimi-harou et ses compagnons, dès qu'ils sont sortis de leur refuge, se voient entourés d'une armée considérable d'Hova. Après plusieurs actions où ce prince déploie sa valeur ordinaire, ne pouvant résister au nombre toujours croissant des ennemis, il veut faire rentrer son monde. Mais la vue du pavillon blanc de Ranavalou qui flotte sur les hauteurs d'Ankara lui apprend son malheur, et il ordonne la retraite vers le rivage de la mer, où, blessé de plusieurs balles, emportant le cadavre de l'un de ses frères et les corps sanglants de deux autres dangereusement blessés, il s'embarque pour Nassi-Mitsiou avec les débris de son armée.

Quoique par ses anciens habitants et par sa position qui la rattache au groupe des Comores, Mayotte ne puisse être considérée géographiquement comme un pays malgache, la possession de cette île par le roi Sakkalava Andrian-Souli, et sa population presque entièrement composée d'Anti-bouéni, émigrants dont l'histoire n'est qu'un épisode de celle de leurs congénères de la Grande Terre, nous ont décidé à la comprendre dans le nombre des pays Sakkalava. Nous en dirons donc quelques mots.

Située à l'entrée septentrionale du canal de Mozambique, par 12° 45' lat. S. et 42° 55' long. E., cette île remarquable a environ 8 lieues de longueur sur 4 dans

sa plus grande largeur. On peut dire que Mayotte n'était pas connue avant l'exploration de la gabarre du roi *la Prévoyante*, en 1840; jusqu'alors elle est restée marquée sur tous les routiers du canal de Mozambique comme absolument dépourvue de bons mouillages. Cette circonstance cessera de nous étonner si nous réfléchissons que cette île est hérissée au N., à l'E., et en partie à l'O., d'un réseau de récifs et de brisants redoutables et qu'elle était habitée avant l'arrivée des Sakkalava par un peuple sauvage, fanatique, inhospitalier et sans industrie; les seuls Européens qui la fréquentaient étaient des négriers espagnols et portugais qui avaient le plus grand intérêt à cacher leurs repaires. Quels ne durent pas être l'étonnement et la satisfaction de *la Prévoyante*, lorsqu'après avoir franchi le récif E. de cette île dans un chenal de trois encablures de large, elle se trouva comme par enchantement dans une rade immense, dont les eaux paraissaient à peine ridées par les vents qui soulevaient les flots derrière elle, et quand, s'avançant vers l'état fortifié d'Andzaoudzi, elle découvrit ces passes tortueuses au milieu des coraux, et ces nombreux flots si favorables à la défense.

Notre but ne peut être ici de faire une description hydrographique de Mayotte : cette tâche a été remplie avec talent par les commandants français qui se sont succédé à la station de cette île. Nous dirons seulement un mot de son sol et de quelques points qui nous paraissent mériter d'être mentionnés.

Mayotte est d'un aspect très pittoresque : une série de montagnes isolées ou pitons élèvent leurs sommets nus et rougeâtres, et semblent signaler au loin une terre désolée, mais les flancs de ces mêmes monta-

gnés, les nombreuses vallées, et les plaines où les pluies apportent, au détriment des lieux élevés, toute la terre végétale et où serpentent de nombreux cours d'eau, resplendissent de la végétation la plus variée et la plus luxuriante. Nous citerons parmi les lieux remarquables de l'île : dans le S., la baie Bouéni au pied d'un joli lac, et Tchingoni, l'ancienne capitale, dont il ne reste aujourd'hui que quelques pans de murailles, des pierres tumulaires couvertes d'inscriptions arabes et des débris de mosquées. Entre Tchingoni et Bouéni s'étendent de belles plantations de cocotiers appartenant à des Comorois et à quelques Sakkalava. La presque île de Choa sur la côte E. est formée d'une réunion de hautes collines, d'une fertilité extrême, et entièrement peuplées d'Anti-bouéni. Il suffirait de creuser un fossé vers la partie S. de Choa pour l'isoler de la grande île. Andzaoudzi a environ 600 mètres à l'est de Choa est un îlot rocheux, stérile, tombant à pic dans la mer excepté à l'O., et entouré d'un mur flanqué de tours crénelées; il contient quelques puits d'eau saumâtre et pourrait loger une garnison de 2,000 hommes. Le roi de Mayotte, le sultan Andriau Souli, qui y fait sa résidence, doit avoir avec lui plus de 1,000 individus de la province de Bouéni, dont les principaux habitent des maisons en pierres assez bien construites. Les passes de la rade formée par les récifs sont situées de manière que l'un de ces deux derniers points ne pourrait être attaqué par le N. sans essuyer le feu de batteries que l'on pourrait élever sur deux petites îles placées à 2 ou 300 mètres au nord d'Andzaoudzi et sur trois autres plus rapprochées de Choa. Dans une attaque par le S., ces divers points croiseraient leur feu avec celui de l'île Bouzi, située à 1,500

mètres au sud d'Andzaoudzi et sous le canon de laquelle un bâtiment ennemi serait obligé de passer. Après ces points et plusieurs autres, susceptibles de devenir dans des mains européennes d'une grande importance militaire, le lieu le plus intéressant de Mayotte est sans contredit Pamanzi, île assez stérile qui s'étend de l'îlot d'Andzaoudzi avec lequel elle communique à marée basse, à la chaîne E. des récifs. Pamanzi est plat vers la mer, et s'élève graduellement jusqu'au cratère d'un magnifique volcan éteint, au fond duquel est un lac d'environ 600 mètres de circonférence et de 2 mètres de profondeur, dont les eaux noirâtres et huileuses ont une odeur de soufre très prononcée; elles lavent parfaitement le linge, et sont vantées par les habitants comme souveraines contre les affections cutanées.

§ II. *Types et caractères physiques chez les Sakkalava du Nord.*

Les Malgaches qui habitent la province de Bouéni, naguère encore siège de l'empire des Sakkalava du N, et ceux qui peuplent Nossi-bé et Mayotte, ne paraissent avoir aucun type particulier. Successivement subjugués par les Antankara, les An-tsianaka, les Hova, les Antankai, les Arabes Mozanghi et les Sakkalava, leurs traits ont conservé quelque chose du type de ces divers peuples. Chez quelques individus cependant, chez les Antalotes surtout, il est encore possible de reconnaître la figure noble et régulière des Arabes leurs ancêtres; chez d'autres au contraire, mais principalement dans la classe des Andevou ou esclaves pro

venant d'achat, le type des nègres de Mozambique semble prédominer.

Le seul type que l'on puisse considérer comme pur au milieu de cette confusion est le type sakkalava, parce que les nobles de cette nation ont toujours dédaigné de s'allier aux vaincus. Au reste, nous n'avons pu voir que peu d'individus de cette race intéressante sur laquelle a pesé tout le poids de la guerre que les trois derniers rois des Hova ont faite aux Anti-bouéni, et dont les restes se sont réfugiés dans les autres pays sakkalava. Il faudrait avoir visité Amboungou, où Tassiki-androu, frère utérin d'Andrian-Souli, roi de Mayotte, brave depuis dix-sept ans les armées disciplinées de Radama et de Banavalou; il faudrait avoir vu le Menabé, cette terre classique des Sakkalava; il faudrait, enfin, avoir vécu avec ces peuples indomptables pour trouver peut-être dans leur conformation le secret de leur origine et de leur supériorité sur les autres tribus madécasses.

Quoi qu'il en soit, les individus que nous avons entendu vanter pour la pureté de leur origine sakkalava, Mangala, ministre de Tsi-ouméi-kou; Nahikou, l'un des ministres du roi de Mayotte; Fionzouna, frère de sang de ce dernier et Bagarinquoussi, tous deux également ministres d'Andrian-Souli; enfin, ce prince lui-même et ses cinq enfants; tous ces Sakkalava, disons-nous, nous ont paru présenter les caractères suivants : le front large et haut, la tête se rétrécissant en pointe vers l'occiput, les pommettes saillantes et très éloignées l'une de l'autre; les yeux petits et spirituels, le nez petit, quoique légèrement épaté, les lèvres un peu épaisses, mais jolies, les dents bien rangées et d'une blancheur remarquable, mais assez sensiblement pro-

tubérantes dans leur ensemble ; les cheveux crépus sans être laineux, la barbe rare, les épaules larges, la poitrine plate, la taille svelte et longue, la partie subjacente aux reins très charnue, le gras des jambes peu marqué, la charpente osseuse grêle et couverte de chair, les pieds et les mains délicats, la stature moyenne, et la couleur flottant entre le café au lait et le chocolat.

Parmi les Anti-bouéni, les individus qui ont le type que nous venons de décrire reçoivent de cette circonstance un nom particulier, *Ampittihi* (quasi *cerebro magno præditus*), et cette qualité est considérée comme un brevet de capacité et de noblesse.

Si ce que nous avons observé chez la reine Tsi-ouméi-kou, petite-fille d'Adrian-mongori-arrivou, sœur d'Andrian-souli, et chez Tsimandrouhou, fils de Maka fils d'Andrian-mihavoutsi-arrivou, devait toujours se reproduire, nous devrions en conclure que le croisement des races sakkalava et anti-bouéni n'est pas à l'avantage de l'espèce humaine. En effet, quoique ces deux Voula-ména tiennent encore, la première de sa mère Taoussi, et le second de son père Maka, plusieurs traits distinctifs de la race sakkalava noble, ou *ampittihi*, cependant leur teint plus noir, leur œil jaune, grand et hébété, leurs lèvres difformes et avancées, composent une physionomie dont l'expression indéfinissable de niaiserie et de brutalité contraste singulièrement avec la figure intelligente de Nahikou, l'air de bonhomie et de franchise d'Andrian-souli, et les traits délicats des fils de ce prince, où sont empreints à la fois la réflexion, la bonté et l'espièglerie.

§ III. *Histoire des peuples sakkalava.*

L'origine des Sakkalava, comme celle des autres races de Madagascar, est couverte jusqu'à ce jour de mystère. Leur célébrité date du règne d'Andrian-dahé-foutsi (le roi blanc), dont les ancêtres auraient fait naufrage sur la côte de Mahafali entre Féhérenga et Faridifai (fort Dauphin). D'après le témoignage de Drury, le fils de ce prince, appelé pendant sa vie Tsi-manongou-arrivou, régna dans le Ménabé jusqu'à un âge très avancé, et mourut en 1718.

La dynastie fondée par Andrian-dahé-foutsi est appelée Zafi-voula-ména (fils de l'or), nom qui ne nous a paru qu'une altération de celui de Zafi-ra-émina (fils de Émina, mère de Mahomet), que les anciens maîtres de la côte E. de l'île prenaient en raison de leurs prétentions à la descendance du Prophète.

Andrian-dahé-foutsi fut le conquérant du Ménabé, appelé avant lui Ansakoua-bé. Si nous ne nous trompons pas dans notre calcul, il dut se fixer dans ce royaume vers 1650, et mourut dans la capitale du même pays vers 1690. Le tombeau de ce prince célèbre est à quelques lieues de cette ville. Il fut extrêmement aimé de ses sujets, et reçut des anciens du peuple après sa mort, le surnom d'Andrian-hanninga-arrivou (le roi regretté du peuple).

Son fils aîné, Andrian-mandressou-arrivou (le victorieux) lui succéda dans le Ménabé, s'empara du pays d'Amboungou ou Ambouni-bé, refoula les Anti-angandrou dans les montagnes d'Ankova, et les força à lui payer tribut. Andrian-mandressou-arrivou eut

deux fils, Andrian-magné'ri-arrivou (celui qui dompte) et Andrian-mandissou-arrivou (qui renverse). Le premier succéda au trône du Ména-bé, et eut à comprimer de nombreuses révoltes dans ce pays et dans celui d'Amboungou. Le second traverse le fleuve Bali, à la tête d'une armée sakkalava, inonde comme un torrent le pays des Sanangatsou, ne s'arrête dans sa marche envahissante qu'auprès du Mandzâra, fleuve dont l'embouchure est à environ huit lieues au N. de Bombétoc, et s'établit dans un lieu qu'il appelle *Tangai* (j'ai atteint mon but). Andrian-mandissou-arrivou est le fondateur du royaume de Bombétok ou des Sakkalava du Nord.

Le fils de ce prince, Andrian-ambouni-arrivou (qui surpasse) pacifia le pays de Miari, que son père avait laissé en état révolté, vainquit les peuples de Bouéni, les Ilova et les Autsinianaka, et ne laissa à ces derniers que le lac Mongori et les petites îles qui se trouvent au milieu. Après avoir défait une armée d'Antandrouna et d'Antankara, commandée par l'un des ancêtres du roi actuel d'Ankara, Andrian-ambouni et ses guerriers retournèrent à Tangai; mais ce prince transporta peu après le siège de son gougernement à *Mahetsakam'pandzava*, ville qu'il éleva vers la jonction de la rivière de ce nom et du Bé-tsi-bouka, à quatre journées de l'embouchure de ce fleuve. Andrian-ambouni fonda aussi la ville de Marou-vo-hai. Plusieurs guerres contre les Hounzati, tribu musulmane de Bouéni, et contre les Mozanghi, peuple commerçant qui donna son nom à la ville de Mozangai, eurent lieu pendant son règne. Ces guerres furent conduites avec tant de cruauté par l'un des fils d'Andrian-ambouni, que ce jeune prince en reçut

après sa mort le surnom d' *Andrian-mahatindri-arrivou* (le cruel).

Andrian-ambouni-arrivou étant mort à Mahétsakam'pandzava, l'aîné de ses fils, Andrian-nihiviani-arrivou (le redouté) succéda à sa puissance. Andrian-nihivia remporta une victoire signalée sur les Antankara, gouvernés alors par la reine Souz, et fit de la forteresse d'Ankara le siège de son gouvernement. Mais l'absence de ce prince ayant occasionné des troubles sérieux dans le pays de Bouéni, où l'un de ses frères, Andrian-nahitlisi-arrivou (le détesté) poussait la barbarie jusqu'à faire ouvrir le ventre des femmes, il remit Ankara entre les mains de la reine Souz, et, après avoir chassé Nahilitsi de Marou-vouhaï, resta dans cette capitale jusqu'à sa mort. Nihivia perdit ses enfants ou n'en eut jamais. En lui finit cette série de princes qui continuèrent avec tant de bonheur l'œuvre d'Andrian-dahé-foutsy.

Andrian-nahitlisi-arrivou était mort à Amboungou, et n'avait laissé qu'une fille nommée pendant sa vie Vahini; Andrian-mahatindri n'avait laissé que des filles.

Un fils de l'une des filles d'Andrian-mahatindri-arrivou succéda à Andrian-nihiviani-arrivou. Il ne régna que peu de temps sur les Sakkalava du N., et cette circonstance lui a valu le nom posthume d'Andrian-niouhatsi-arrivou (roi sans attributs, ou roi inconnu).

Un fils d'une autre fille de Mahatindri monta alors sur le trône de Bouéni, et s'efforça de porter remède aux maux qui avaient suivi la mort d'Andrian-nihivia-arrivou. Ce prince est connu sous le nom d'Andrian-mandahitsi-arrivou (l'organisateur).

La mère de ce dernier succéda à son fils ; elle offre

le premier exemple d'une femme élevée à la suprême puissance chez les Sakkalava du Nord. Elle n'eut qu'à jouir des bienfaits de l'administration de son fils, et la profonde paix qui régna pendant son règne lui fit donner le nom d'Andrian-magnina-arrivou (la reine à la paix).

Le second fils d'Andrian-magnina-arrivou fut appelé à lui succéder, et son règne fut paisible comme celui de sa mère. L'habitude qu'il avait de prendre conseil des vieux serviteurs d'Andrian-nihiviani-arrivou, lui fit donner le surnom d'Andrian-mangaraka-arrivou (le roi qui prend conseil).

Une sœur d'Andrian-niouhatsi-arrivou succéda à Mangaraka ; mais cette princesse régnait à peine depuis quatre mois quand elle abdiqua en faveur de Vahini, fille de Nahilitsi, père d'Andrian-nihiviani-arrivou.

La première reçut, en raison de cet acte, le nom posthume d'Andrian-mihavoutsi-arrivou (la reine qui refuse de régner).

Le règne de Vahini ne fut marqué que par quelques désordres qu'encourageait l'impunité accordée aux coupables par cette princesse. Les Sakkalava de Bouéni lui surent bon gré de cette tolérance, et l'appelèrent à sa mort Andrian-mamélougni-arrivou (la reine clémente).

Tsi - maloumou, frère d'Andrian - souli, et fils d'Ouzza, fils unique de Vahini, succéda à celle-ci. Ses succès contre les Hova (1) et contre Makka, fils d'An-

(1) Le premier acte d'agression des Hova contre les Sakkalava du Nord eut lieu pendant le règne de Tsi-maloumou, et vers la fin du règne d'Andrian-ampouini-éméré, père de Radama. Les Hova s'avancèrent

drian-mihavoutsi, qui lui disputait le pouvoir, lui firent donner à sa mort le nom d'Andrian-manessé-arriou (le roi qui met en déroute).

Tsilevalou (appelé depuis sa conversion à l'islamisme Andrian-souli) succéda à son frère vers 1820, et soutint jusqu'en 1837, époque à laquelle il fut déposé par ses propres sujets, une lutte acharnée contre les Hova. Andrian-souli est maintenant roi de Mayotte.

Houantitsi, après sa mort, Andrian-mongori-arriou (la reine inébranlable), parce qu'elle se maintint sur la Grande Terre, régna jusqu'en 1839.

Tsi-ouméi-kou, fille de Taoussi, fille de Houantitsi, et aujourd'hui réfugiée à Nossi-bé, est la dernière titulaire du royaume de Bouéni ou des Sakkalava du Nord.

Nous terminerons ce chapitre par la comparaison de la liste des rois sakkalava dont nous venons de parler avec celle que nous a communiquée M. Guillaïn, officier distingué qui a commandé pendant longtemps la station de Nossi-bé. Nous observerons seulement que notre liste a été dressée sous la dictée d'un Sakkalava

jusqu'à Bélingo, lieu situé à quelques journées au S. de Marouvo-hai; mais ils furent repoussés avec perte. Si l'on en croit les Sakkalava, le seul butin que le roi d'Ankova fit sur eux pendant cette expédition consista en un âne noir. A la vue du noble animal, Andrian-ampouini s'adressant à ses sujets, s'écria : « Nous avons conquis un âne sur les Sakkalava, leur pays nous est destiné ! » Quelque heureux que fût ce présage pour la grandeur future des Hova, leur roi mourut le lendemain, et les Sakkalava affirment que ce fut de joie. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que cette dernière assertion nous paraît un ornement inspiré par l'orgueil des Anti-bouéni, et leur haine pour leurs puissants rivaux. Andrian-ampouini mourut en 1810, à Tananarivou, capitale de ses États.

parfaitement instruit de l'histoire de son pays, Nabi-kou, principal conseiller du roi de Mayotte, et que celle de M. Guillain a été écrite sur les renseignements fournis par diverses personnes, tant Arabes qu'Anti-Bouéni.

NABIKOU.

M. GUILLAIN.

- | | |
|--|-------------------------------|
| 1. Andrian-Dahé-Foutsiou Andrian-Hanninga-arrivou. | |
| 2. Andrian - Mandrèssou - arrivou. | |
| 3. Andrian-Magnètri-arrivou. | |
| 4. Andrian-Mandissou-arrivou. | |
| 5. Andrian-Amboûni-arrivou. | |
| 6. Andrian-Nihivia-ni-arrivou. | 6. Adriaévénéarrivou. |
| 7. Andrian-Nahilitsi-ni-arrivou. | |
| 8. Andrian - Niouhatsi - ni-arrivou. | 8. Andrianéotsiarrivou. |
| 9. Andrian-Mandāhitsi arrivou. | 9. Andrian-Mandahatsarrivou. |
| 10. Andrian-Magoïna-arrivou. | 10. Andrian-Magni-arrivou. |
| 11. Andrian-Mangāraka-arrivou. | 11. AndrianManharaka-arrivou. |
| 12. Andrian-Mihavōutsi-arrivou. | 12. Andrianmiavoutsî arrivou. |
| 13. Andrian - Mamélougni - arrivou. | 13. Andrianmamélouïarrivou. |
| 14. Andrian-Manèssé-arrivou. | 14. Andriamanéciarrivou. |
| 15. Tsilévalou ou Andrian-Souli. | 15. Andrian-Souli. |
| 26. Tsi-Oumēi-Kou. | 16. Tsoumék. |

(La suite à un prochain numéro).

ILES MARQUISES ou NOUKA-HIVA : Histoire , géographie , mœurs et considérations générales ; d'après les relations des navigateurs et les documents recueillis sur les lieux, par MM. VINCENDON-DUMOULIN et G. DESGRAZ. Paris, 1843, 1 vol. in-8° avec cartes; chez Arthus-Bertrand.

On sait que le navigateur espagnol Alvaro Mendaña de Neyra, parti de Callao, port du Pérou, découvrit,

le 21 juillet 1595, plusieurs îles dans le Grand Océan au S. de l'équateur, et qu'il les nomma les Marquises de Mendoça, en l'honneur du vice-roi du Pérou. Cent soixante-dix-neuf ans s'écoulèrent avant qu'un autre navire vint les reconnaître. Enfin, le 6 avril 1772, Cook les visita, et ajouta aux quatre îles trouvées par Mendaña un rocher inculte et escarpé.

Après lui, les navires du commerce de différentes nations se montrèrent plus fréquemment dans ces parages; nous ne ferons mention que de ceux qui augmentèrent le nombre des îles connues. En 1791, Ingraham, capitaine du *Hope* de Boston, découvrit au mois de mai cinq nouvelles îles, au N.-O. des premières. Étienne Marchand, capitaine du *Solide* de Marseille, les aperçut au mois de juin suivant. Chacun de ces marins imposa des noms à ces terres, et eut comme Mendaña et Cook des rapports avec les habitants.

Depuis le commencement du XIX^e siècle l'archipel des Marquises (1) fut beaucoup plus fréquenté qu'auparavant par une suite naturelle du développement que la navigation avait pris chez tous les peuples maritimes, et la géographie s'enrichit d'une grande quantité d'observations sur ces îles lointaines et sur leurs habitants.

Les insulaires sont décrits par tous les navigateurs comme présentant en quelque sorte le beau idéal de l'espèce humaine. Ils sont généralement de taille

(1) L'archipel se compose de deux groupes; celui du S.-E. comprend, en allant du S. au N., Fatou-Hiva, Taouata, Motane, Hiva-oua et le rocher Fetou-Houkou; celui du N.-O. comprend Houa-Poou, Nouka-Hiva, Houa-Houana, les rochers Motou-Iti, les îles Hiaou, Fetou-ou-hou, et l'île de Corail, simple attollon de sable.

moyenne, très bien faits. Leur corps et leurs membres sont dans une harmonie parfaite ; leur taille est svelte ; leurs mouvements sont agiles et gracieux , leurs mains petites et bien faites ; l'usage de marcher sans chaussure déforme leurs pieds.

Leur visage plus ovale que rond , leur front haut , leurs grands yeux noirs , ornés de longs cils et pleins de vivacité ; leur nez souvent aquilin , peu épaté , leur bouche , leurs lèvres , les pommettes de leurs joues remarquables par leur juste dimension et leur proportion avec le reste des traits , donnent à l'ensemble de leur physionomie une régularité agréable. Leurs dents sont belles , blanches , brillantes , les incisives larges. L'expression de leur figure est douce et gaie. Les hommes partagent avec les femmes l'avantage de ces mouvements aimables de la face qui ont un charme inappréciable , et qui distinguent particulièrement ces insulaires. George Forster a dit avec raison que les jeunes gens de ces îles (1) sont ordinairement très beaux , et qu'ils fourniraient d'excellents modèles aux peintres et aux statuaires.

Les cheveux noirs de ces insulaires sont relevés en deux touffes sur le sommet de la tête , dont la plus grande partie est rasée. Cette coiffure leur donne , au premier aspect , un air étrange ; mais la recherche apparente de cet arrangement ne tarde pas à plaire ; elle s'allie également bien à un visage jeune , et à la figure sévère et un peu sauvage des hommes plus âgés.

La stature des femmes est moyenne. Leurs cheveux noirs , un peu durs au toucher , et quelquefois légère-

(1) Tome II , p. 14.

ment frisés, sont frottés d'huile de coco, et relevés derrière la tête, ou flottent sur les épaules, et sont retenus alors sur le front par un cordon de couleur rouge, fait de filaments de vauvès ou par une bande de *tapa*, étoffe fabriquée de l'écorce du mûrier à papier. Le regard de ces femmes est doux, leur physionomie animée d'une expression de gaieté; leurs yeux sont vifs, grands, et souvent relevés en dehors. Leur bouche serait appelée moyenne en France; elle est petite en Océanie; leur nez n'est ni trop gros ni trop épâté; un front découvert; les pommettes des joues, modérément écartées, encadrent à merveille ces mobiles physionomies, qui l'emportent par leur agrément sur toutes celles des femmes des autres terres de l'Océanie.

Le teint de ces insulaires ressemble à celui des Arabes de l'Algérie; il est plus ou moins foncé suivant la condition des individus. On remarque parfois des hommes, et surtout des femmes, dont la peau est presque aussi blanche que celle des Européens; mais cette nuance est factice; elle s'obtient au moyen de la préparation de la racine d'une plante.

Le plus souvent, la couleur de la peau chez les hommes disparaît sous la couche noirâtre d'un tatouage compliqué qui étend ses longues lignes spirales sur toutes les parties du corps. Soit que cette opération ait pour but de rendre la peau moins sensible aux piqûres des insectes ou aux intempéries de l'air, soit qu'elle serve de signe distinctif et d'ornement aux chefs et aux guerriers renommés, elle est générale à tous les peuples de l'Océanie, qui la désignent sous différents noms.

Au premier coup d'œil, cette peinture bizarre étonne;

on s'y accoutume bien vite , et l'on finit même par admirer la variété et la régularité qui président aux traits dont elle est composée. Les femmes sont également tatouées , mais seulement sur les bras, les mains , le bas des jambes, les lèvres, le lobe des oreilles. Les figures de ces fantasques enjolivements diffèrent entièrement de celles qui sont employées pour les hommes.

Un seul fait a pu être constaté relativement à cette parure étrange , c'est que les chefs et les guerriers célèbres sont ceux dont le corps est le plus complètement tatoué. Les gens d'une condition moins relevée le sont moins ; enfin , beaucoup d'insulaire, toujours de la basse classe, ne les ont pas du tout. Un des effets du tatouage étant de voiler en quelque sorte la nudité des sauvages, il en résulte que les derniers paraissent moins vêtus que les autres.

Les chefs et les prêtres composent la première classe de la population , ou celle des *Taboués* ; elle comprend les *Atouas*, sorte de personnages auxquels on attribue une sorte de participation à la puissance des divinités nationales , toutes désignées par le nom d'*Atouas*. Il y a au plus un ou deux de ces individus sur chaque Ile ; leur vie solitaire et contemplative impose aisément à leurs crédules compatriotes. Ceux-ci croient qu'un *Atoua*, vivant possède un pouvoir surnaturel sur les éléments, peut donner de riches récoltes ou frapper la terre de stérilité , infliger des maladies , frapper de mort. Des victimes humaines leur sont parfois sacrifiées pour détourner les effets de leur colère. Leur puissance n'est pas toujours héréditaire.

Les *Akaïkis* ou *Kakaïkis* sont les chefs civils. Leurs femmes portent le titre d'*atepéiou*. Ces personnages ne jouissent d'aucune marque extérieure de respect. Ils

se mêlent à la foule , dirigent eux-mêmes leurs pirogues , quelquefois même manient la pagaie , et font la pêche pour la subsistance de leur famille ; enfin travaillent à la construction des maisons. Ils n'obtiennent quelque chose de leurs sujets que par forme de don. Toutefois , on leur reconnaît un droit héréditaire de possession de terre et de supériorité morale. Leurs personnes et leurs maisons sont inviolables , probablement parce qu'on leur attribue une origine divine. Le concours de la population leur est assuré aussi dans certains grands travaux. Afin de l'obtenir , ils invitent leur monde à une fête , et adressent à l'assemblée leur demande , qui est presque toujours satisfaite.

C'est parmi les *Taouas* que sont choisis les *Atouas*. Ces *Taouas* , qui sont les sorciers et les médecins , ont recours dans leurs opérations à toutes les simagrées et à toutes les jongleries en usage parmi leurs semblables chez les peuples ignorants. Ils exercent une grande influence sur les Noukahiviens ; tous deviennent *Atouas* après leur mort ; quelques uns même le sont de leur vivant , ainsi que nous venons de le dire. Quand il en meurt un , on sacrifie à ses mânes un nombre plus ou moins grand de victimes humaines. Pour se les procurer , on parcourt la nuit les vallées voisines , afin d'y faire des prisonniers que l'on immole.

Les *Tahounas* ou *Touhounas* , véritables prêtres des dieux , sont plus nombreux , mais moins redoutés que les *Taouas*. Leur emploi n'est pas héréditaire ; il exige un noviciat , et consiste principalement à offrir des sacrifices aux *Atouas* , à s'acquitter des cérémonies du culte , à chanter les hymnes sacrées , à battre le tambour aux jours solennels , aux funérailles , dans les opé-

rations chirurgicales qui leur sont spécialement réservées. C'est en quoi ils diffèrent des *Taouas*, qui ne s'occupent que des maladies internes. On reconnaît les *Tahounas* à une sorte de bonnet fait d'une feuille de cocotier.

Les *Ouhous*, qui sont probablement les mêmes que les *Moas*, aident aux *Tahounas* dans les sacrifices humains. On n'admet à cet emploi que les hommes qui ont tué un ennemi dans un combat avec le casse-tête, appelé *ouhou*, duquel leur nom dérive. Les *Ouhous* ont le droit d'assister aux festins des *Taouas* et des *Tahounas*.

Il est difficile d'assigner un rang aux *Toas* : ce sont les chefs illustrés par leurs prouesses. Ce titre paraît être purement nominal ; il n'en résulte d'autre droit que celui de marcher le premier au combat.

Les *Noti-kaha* ont le pouvoir de jeter des maléfices nommés *kaas* ; ils participent à plusieurs des attributions dont jouissent les *Touas*.

Les classes non tabouées comprennent tous les individus de la condition la plus basse, ceux qui ne possèdent pas de terres et qui n'ont pas la réputation de guerriers accomplis ou de constructeurs habiles. Ces classes sont les plus nombreuses ; parmi elles on remarque :

Les *Peïo-Pekeïos*, qui reçoivent leur subsistance des chefs près desquels ils remplissent des fonctions serviles, cultivent les terres, récoltent les fruits, préparent les aliments, et en prennent leur part.

Les *Avérias* pourvoient à leur subsistance en allant à la pêche : ils forment la population maritime par excellence ; la pêche est leur seule industrie.

Les *Hokis* ou *Kaïouas* sont une espèce de troubadours nomades ; ils vont de tribu en tribu chercher leur

salairé. Dans les grandes fêtes, ils remplissent les rôles de dapeurs ; ils sont à la fois poètes, musiciens, improvisateurs et choréographes. Soigneux de leur personne, ils blanchissent leur peau avec le suc du popa. Ils ne jouissent d'aucune considération par un effet de leurs habitudes efféminées.

Enfin, les *Hohouas* sont placés encore au dessous des *Hokis*. Ils tirent leur subsistance de la terre ; c'est dans leurs rangs que l'on prend la plupart des victimes réclamées par les *Taouas*.

La propriété des terres, entièrement dévolue à la classe tabouée, est concédée quelquefois aux personnes qui excellent à construire des pirogues ou à fabriquer des armes de guerre et des instruments de pêche. Cette concession les élève ; ils participent aux avantages de la classe tabouée.

Les traditions de ces peuples sont contenues dans les hymnes sacrées des Tahounas. Ces chants racontent l'origine de l'archipel ; ils énumèrent les noms de quarante-quatre îles indépendamment de Nouka-Hiva ; dans ce nombre, plusieurs se rapportent évidemment à quelques unes du groupe de Taïti et du groupe des Pomotou.

Une des traditions relatives à ces îles étrangères au groupe de Noukahiva, rapporte l'introduction des cocos. D'autres récits concernent les visites des dieux des autres îles. On trouve dans ces traditions la cause qui faisait appeler les premiers navigateurs des *Atouas*. Ce nom est donné maintenant à tous les Européens, quoiqu'ils aient considérablement perdu aux yeux des Noukahiviens de leur ancien prestige. Les visites des différents navigateurs sont donc citées dans ces chants.

On y trouve aussi la mention d'émigrations des Noukahiviens ; elles ont été assez fréquentes.

Les maisons destinées au culte ne diffèrent pas des autres , seulement leur entrée est plus vaste. Les insulaires ne montrent pas beaucoup de respect pour leurs idoles ; ils ne les regardent que comme n'occupant qu'un rang inférieur dans la hiérarchie des Atouas.

Les Noukahiviens sont exposés à de graves infirmités, qui résultent de leur genre de vie ; ce sont des inflammations des organes respiratoires, des affections du foie, des rhumatismes douloureux qui contractent leurs membres, l'hydropisie, des maladies cutanées, les scrofules, les ophthalmies. Le massage pratiqué par les Taouas paraît être regardé, indépendamment de son but religieux, comme un moyen thérapeutique.

Les cérémonies des funérailles sont accompagnées d'un festin ; chez les classes élevées, au bout d'un temps plus ou moins long (ordinairement une année), une seconde fête a lieu. Le corps qui a été placé dans un cercueil, et est resté exposé dans une case particulière, est réduit alors à l'état de squelette ; les os sont empaquetés avec soin.

A la mort de chaque chef important, des victimes humaines sont immolées ; on va les prendre dans les tribus voisines. C'est de ces enlèvements que les guerres de tribu à tribu tirent leur origine.

La possession de certains terrains, l'esprit conquérant de quelques tribus, sont aussi des causes de guerre ; c'est à peu près l'état permanent de ces îles.

L'anthropophagie y existe encore, mais elle paraît avoir beaucoup diminué. Il est probable que ces repas monstrueux n'ont lieu que lorsque les dieux ne réclament pas de victimes, et que dans ce cas les guerriers

mangent leurs prisonniers. Les femmes sont exclues de ces festins. Un vieux chef témoigna de la manière la plus expressive, devant les auteurs du livre que nous examinons, le plaisir qu'il avait eu de manger un jeune enfant.

Des formalités précèdent la rupture de la paix. Des sacrifices humains sont offerts aux divinités, pour se les rendre favorables. Avant l'introduction des armes à feu, la manière de combattre différait de celle qui est en usage aujourd'hui ; elle consistait dans des escarmouches prolongées. Les troupes ennemies se plaçaient sur des coteaux séparés par une vallée ; un ou deux des chefs les plus braves, parés de leurs costumes les plus magnifiques, s'avançaient en dansant vers leurs adversaires, et les défiaient, par des grimaces, des contorsions et des gestes outrageants, d'en venir à une lutte personnelle. Aussitôt un nombre plus considérable de leurs antagonistes se détachait pour les poursuivre. A leur tour ceux-ci étaient forcés de se retirer devant des forces supérieures : c'était comme une partie de barres qui continuait sans interruption au milieu d'une grêle de pierres et de javelots. Les insulaires savaient éviter ces projectiles avec une agilité merveilleuse. Si par hasard un guerrier était atteint et tombait, aussitôt les ennemis accouraient, l'assommaient sans miséricorde, et emportaient son corps en triomphe. Cet enlèvement devenait le signal d'une mêlée très vive. L'honneur exige que le corps des hommes tués ne reste pas au pouvoir des ennemis, qui les offriraient à leurs dieux, ou qui les mangeraient, en réservant leurs têtes et leurs cheveux pour en faire des trophées. Ces crânes décoraient les cases des guerriers renommés, qui, par dérision, leur appliquent des yeux de nacre, un nez de

bois et des dents de cochon. Ils insultent ainsi à leurs adversaires, et s'enorgueillissent de la prouesse de leur bras, qui a brisé les os de ces crânes.

Aujourd'hui les combats ont perdu leur caractère primitif. Des coups de fusil tirés à l'improviste atteignent plus sûrement un ennemi que ne le ferait une pierre ou un javelot. Dans les grandes batailles, les sauvages, encore peu expérimentés, tirent de trop loin leurs armes, tant ils en redoutent l'effet de la part de leurs adversaires.

Un homme est-il renversé par une balle, la débâcle devient générale dans son parti. Les affaires sont bien plus meurtrières qu'elles ne l'étaient avec l'ancienne manière de se battre; on est plus sûr de tuer quelqu'un; et ce résultat peut être considéré comme une des causes principales du décroissement de la population dans l'archipel.

Les prisonniers de guerre ne sont pas toujours immolés. Un chef, un tahouna, peuvent leur sauver la vie; dans ce cas ils les adoptent. Le prisonnier devient membre de la tribu ou de la famille qui le reçoit dans son sein; il la suit même à la guerre contre ceux avec lesquels il marchait autrefois.

Suivant un usage reconnu partout, un homme qui a épousé une femme d'une tribu voisine peut circuler librement entre les deux vallées, lorsqu'elles sont en guerre l'une contre l'autre. Sa personne est respectée, surtout s'il tient aux chefs par des liens étroits. Il porte les propositions de paix ou annonce la déclaration de guerre. Des navigateurs étrangers ont même eu recours à l'intervention de ces personnages privilégiés pour ouvrir des négociations au milieu des hostilités qu'ils

avaient commencées par représailles de dommages causés par les insulaires.

Dans leur civilisation imparfaite, l'indépendance de l'individu est complète ; aucune loi civile ne soumet sa conduite à des règles fixes, aucune peine déterminée ne punit une offense. Il en résulte que l'homme se laisse guider uniquement par ses passions, bonnes ou mauvaises ; les devoirs de la parenté sont les seuls qu'il reconnaisse. Cet état, qui est l'objet des vœux de quelques Européens, parce qu'ils n'en ont pas fait l'épreuve, admet cependant une modification qui pourrait lui ôter beaucoup de son charme pour les rêveurs dont il flatte les idées bizarres.

Le sens commun des insulaires, aidé de l'expérience, ne tarda pas à reconnaître qu'un frein devait être imposé aux mauvaises passions ; ils le prirent dans les croyances religieuses. Il est désigné par le nom de *tabou*, et en usage dans toutes les îles du Grand-Océan parlant la même langue, depuis l'archipel des Carolines jusqu'à la Nouvelle-Zélande.

Le mot de *tabou* signifie une chose sainte et consacrée ; à laquelle il n'est pas permis de toucher, et que même il est parfois défendu de regarder. Il indique ainsi une interdiction complète de porter les mains, et même, dans certaines occasions, les yeux sur la chose ou sur la personne tabouée. La durée du tabou varie souvent.

Les *taouas* ou prêtres ont la prérogative de prononcer le tabou. C'est grâce à ses effets que la propriété, base de toute société, a pu se constituer chez ces insulaires. Il reçoit toute sa force du caractère divin qui lui est attribué, car on le regarde comme l'expression manifeste de la volonté des dieux : expression

révlée aux prêtres par la divinité, et qu'ils annoncent.

Les privilèges des hautes classes sont garantis par le tabou; seul il assure ce qu'ils possèdent contre les attaques et les empiètements des classes inférieures, qui, naturellement, envient un bien-être dont elles ne jouissent pas. Toutefois, cette règle ne suffit pas toujours pour préserver entièrement la propriété des terres de tout envahissement : quelquefois le plus fort s'empare des biens du faible, un parent puissant de ceux d'un enfant. Alors la violence décide la question du droit légal, et l'homme qui l'emporte rentre dans la classe tabouée, à laquelle il appartient presque toujours. M. Roquefeuille, navigateur français, qui visita l'archipel de Noukahiva en 1817, raconte, dans la relation de son voyage, un fait de ce genre : « J'ai été » témoin, dit-il, d'un différend excité par les prétentions injustes d'un oncle sur une portion de terre de son neveu. On avait tenu de bonne heure une espèce de conseil de famille qui n'avait rien décidé, il venait de finir quand nous arrivâmes. Outre les parents et les amis, de part et d'autre, les habitants de cette partie de la vallée étaient réunis en divers groupes; presque tous étaient armés de leur grand bâton; quelques uns avaient des sagaies ou lances de bois dur. On se disputait, on se faisait des reproches; de temps en temps la querelle s'échauffait, jusqu'à faire croire qu'on allait en venir aux mains; mais tout se passa sans effusion de sang. Les seuls coups portés lo furent par une tante de l'enfant à un de ses cousins : celui-ci eut le dessous, ce fut l'affaire d'un moment; cette femme, encore jeune et d'une grande taille, soutenait, ainsi que sa sœur, les intérêts de son

• neveu : toutes deux faisaient très bien leur partie au milieu de ce vacarme, et n'y paraissaient pas déplacées. Lorsque la querelle s'échauffait le plus, on voyait plusieurs des compétiteurs abattre les buissons avec leurs bâtons, comme pour essayer la force de leurs bras, ou pour dégager le champ de bataille. Quelques hommes, et beaucoup de femmes étaient simples spectateurs et se tenaient, pour la plupart, un peu à l'écart. Aucun d'eux cependant ne témoignait de crainte dans le cas qu'on en vint aux mains. Les protecteurs de l'enfant étant les plus nombreux, son adversaire parut se relâcher d'une partie de ses prétentions. Néanmoins, au bout de quelques jours, ayant pris des mesures dont il espérait plus de succès, il revint sur les terres de son neveu. Cette nouvelle tentative n'eut pas un meilleur succès. Mais dans la nuit, les partisans de l'opprimé s'étant réunis, à l'insu de l'usurpateur, celui-ci n'osa tenter le sort des armes, et on le chassa de nouveau du terrain, dont il se bornait alors à demander une partie. Ses projets iniques ayant complètement échoué de ce côté, il se tourna contre un de ses frères plus âgé que lui et aveugle, qui, après l'avoir secondé dans ses tentatives contre leur neveu, ne se trouvant pas aussi bien appuyé que l'enfant, fut obligé de se réfugier dans un coin de sa terre, et d'abandonner le reste de sa propriété à son cadet (1). »

Il est à remarquer que le chef principal ne prit aucune part à cette querelle. Les parents ou amis du défunt s'en mêlèrent seuls.

(1) *Voyage autour du monde pendant les années 1816, 1817, 1818 et 1819*, tome I, page 318.

Le tabou, dont Cook a parlé le premier, est, comme on l'a vu précédemment, imposé par les prêtres, qui, probablement, se concertent avec les chefs. Noukahiva est peut-être l'île de l'Océanie où il a le plus d'extension et de force, et en même temps il y offre des variations infinies. Il change de forme de vallée à vallée, de tribu à tribu; à chaque grande solennité, un nouveau tabou est proclamé, et les restrictions qu'il ordonne sont souvent aussi rigides que singulières. Ainsi l'enceinte des lieux sacrés, la maison des chefs, les cases destinées à des festins particuliers, les morais ou monuments funéraires, les objets appartenant aux classes supérieures sont taboués pour les classes inférieures.

La tête de l'homme est tabouée: rien ne doit passer par-dessus, elle ne doit pas être touchée. On a vu des femmes refuser de monter sur la dunette d'un navire, afin de ne pas passer sur la tête des chefs qui s'y trouvaient. Les nattes, les effets, les ustensiles d'un chef sont taboués pour toute autre personne, elle ne peut y toucher. Si un homme taboué se couche sur la natte d'un individu qui ne l'est pas, celui-ci ne peut plus s'en servir pour dormir; il doit l'employer à un autre usage.

Les rigueurs du tabou pèsent principalement sur les femmes: elles ne peuvent pas entrer dans les pirogues; c'est pour cela qu'on les voit toujours arriver à la nage le long des navires. Elles ne mangent pas de tous les mets permis aux hommes; elles ne prennent pas leurs repas avec eux, tandis que ceux-ci ont toute liberté d'action envers les femmes. Ils entrent dans leurs cases, mangent leurs provisions, s'emparent de leurs ustensiles sans le moindre scrupule.

Indépendamment de ces tabous particuliers, il y a

des tabous généraux qui empêchent de manger pendant un certain temps de tel ou tel aliment. Lorsque les cochons deviennent rares, un tabou défend de les vendre, et il est fidèlement exécuté.

« En faisant nos courses dans la vallée, disent nos auteurs, nous remarquâmes les regards de mécontentement que les insulaires nous lançaient, lorsque, caressant leurs enfants, nous venions à toucher leurs têtes; les enfants eux-mêmes nous regardaient alors d'un air courroucé. »

Le mariage des chefs est la cause fréquente de tabous bienfaisants qui cimentent la paix entre deux tribus. La fille d'un chef d'une tribu, ayant épousé le chef d'une autre tribu, tout l'espace qu'elle avait parcouru à la rencontre de son mari avait été taboué. Aucun combat ne pouvait plus se livrer sur ce terrain. Cette défense ne se bornait pas à la durée de la vie de cette femme, elle devait lui survivre; car on supposait que son esprit devait, après sa mort, errer sur les lieux où elle avait vécu, et qu'il tirerait une vengeance terrible de toute infraction offensante pour sa mémoire. Mais ce tabou n'existait pas dans le cas où le chef aurait renvoyé sa femme chez ses parents.

Le blanc est adopté pour marquer le tabou. Ainsi les lieux sacrés sont entourés d'une bandelette de cette couleur. A l'époque des funérailles, les insulaires se vêtent de blanc. Quand il survenait des voies de fait entre eux et les équipages des navires européens, l'envoyé qui venait pour demander la paix se faisait reconnaître par un morceau de tapa blanc et la plante du kava, *piper mephyesticum*, symbole certain d'intentions pacifiques.

Cependant on remarque, dans les enclos où sont

cultivés les végétaux comestibles, sur le tronc de quelques arbres et dans les monuments funéraires, un autre signe du tabou. Il consiste en une poignée d'herbes sèches, dont nos auteurs ignorent le nom. On aperçoit ces signes dans divers endroits; la manière dont ils sont disposés fait conjecturer que leur destination est d'indiquer la prohibition des choses alimentaires d'un usage habituel.

Un des effets les plus puissants du tabou se révèle à certaines époques de l'année, qui amènent de grandes réjouissances dont la cause est inconnue; elles sont fréquentes, chaque vallée a la sienne. Tant qu'elles durent, un tabou solennel protège les étrangers qui viennent y assister; une trêve générale suspend toute espèce d'hostilité. Les tribus ennemies viennent participer sans la moindre crainte aux plaisirs de ceux qu'ils combattaient la veille et qu'ils combattront encore dans peu de jours. Les étrangers prennent part au repas et aux divertissements, confondus avec les hommes de la tribu qui en fait les frais; mais ils partent ordinairement la nuit du troisième jour: il paraît que c'est le terme fixé à la durée de la paix temporaire. Suivant des Européens qui ont séjourné dans l'archipel de Nookahiva, ces fêtes ont lieu à l'époque de la récolte des fruits à pain et à la ratification de la paix entre deux tribus. La description de ces fêtes ne peut qu'intéresser vivement les hommes qui ont consacré leurs veilles à l'étude de l'histoire de la civilisation.

Malgré la nudité à peu près complète des insulaires, elle ne frappe pas les navigateurs qui arrivent chez eux, à cause du tatouage, dont on peut dire qu'il donne à leur peau l'apparence d'être couverte d'un vêtement. Les Nookahiviens portent ordinairement autour des

reins une ceinture étroite et faite de l'écorce du mûrier à papier; un bout passe entre les cuisses et pend par devant. Ils ont aussi diverses sortes de parures; celle du guerrier, dans les jours d'apparat, fait ressortir de la manière la plus avantageuse les belles formes de ce peuple.

L'habillement des femmes est fort simple : le *pahi*, bandeau étroit, ceint leur front; l'*ahouaki*, fait d'une étoffe plus forte que le *pahi*, serre leurs reins et descend jusqu'aux genoux. Un manteau, qui est tout simplement une pièce d'étoffe carrée jetée négligemment sur une épaule ou sur la tête, cache tout le corps sous ses replis, à l'exception d'un bras constamment exposé à l'air; mais ce vêtement ne sert que pour atténuer l'effet des rayons du soleil ou pour se garantir de la fraîcheur du soir. Un collier de fleurs entoure le cou. Les cheveux noirs, bien imprégnés d'huile de coco, sont noués en touffes bien serrées contre la tête. L'amiral Krusenstern dit qu'il a vu à ces femmes des éventails en forme de losange ou de demi-cercle; ils sont faits de brins de chaume très artistement tissus et teints en blanc avec la chaux de coquilles calcinées.

Tous les jours elles oignent leur corps d'huile de coco, à laquelle elles mêlent une poudre jaune obtenue de la baie d'une plante nommée *papa*. Cette préparation assouplit leur peau et lui donne une couleur blanche et lustrée, mais en même temps une odeur désagréable à laquelle on ne peut s'habituer qu'à la longue. La curiosité qu'elles témoignent pour examiner la couleur de la partie du corps des Européens cachée par les vêtements, vient de ce qu'elles supposent que sa couleur blanche n'est pas naturelle.

Hommes et femmes se baignent fréquemment dans

les flots de la mer soulevés par le ressac. C'est dans cette lutte avec les vagues que les insulaires déploient une agilité, une souplesse, une vigueur très remarquable. Ils se plongent aussi dans les ruisseaux voisins de leurs cases.

Leur industrie, appropriée à leurs besoins peu nombreux, n'emploie que des instruments grossiers. Une pierre dure usée par le frottement sert de hache et de marteau. Des outils pointus faits avec la nacre des huîtres perlières; d'autres coquilles tranchantes, des dents de requin tenaient jadis lieu, les unes de vrilles et de tarières, les autres de scies. Aujourd'hui que les instruments de fer sont introduits, chaque Noukahivien possède au moins une hache avec des morceaux de cercle de fer; on en fait depuis longtemps des scies.

Les détails donnés par les auteurs sur l'industrie des Noukahiviens montrent que sous tous les climats le génie de l'homme peut produire pour se nourrir, se loger, satisfaire à ses différents besoins.

La température des îles Marquises est celle de toutes les terres situées entre les tropiques. Les pluies sont abondantes, et les coups de vent fréquents de novembre en avril. Quelquefois une longue sécheresse qui vient nuire à la récolte des fruits à pain cause des malheurs affreux. C'est dans ces temps de disette que les insulaires assouvissent leur faim en se dévorant entre eux.

Pendant la plus grande partie de l'année, l'atmosphère est d'une pureté remarquable; le soleil brille de tout son éclat, et la chaleur devient insupportable dans les lieux qui ne sont pas ombragés par des arbres, ni rafraîchis par le souffle des brises du large. La température moyenne est de 25 à 26 degrés. Tous les

navigateurs se sont accordés à représenter cet archipel comme très salubre.

D'après le témoignage unanime des observateurs, le terrain des îles Marquises, de même que celui de la plupart de celles de l'Océanie, est volcanique. Les cimes des montagnes présentent des rangées de colonnes basaltiques complètement nues ; mais leurs flancs sont parés de la plus riche verdure, et une fécondité admirable se déploie dans les vallées qu'arrosent des ruisseaux limpides. La végétation y est si vigoureuse que souvent des broussailles épaisses arrêtent la marche du voyageur ; il n'arrive qu'avec peine sur les hauteurs. Dans les endroits découverts, des plantations entourées quelquefois d'enceintes annoncent la fertilité du sol, qui, presque sans culture, fournit abondamment aux besoins des habitants.

Le cocotier, l'arbre à pain (*artocarpus edulis*), le bananier, le vaquois (*pandanus odoratissimus*), la patate, l'igname, le taro, le piat (*tacca pinnatifida*) sont les végétaux qui sont la base de la nourriture. La canne à sucre est aussi indigène de ces îles. Probablement le café y réussirait ; on y a trouvé le cotonnier : l'oranger et le citronnier s'y multiplieraient facilement ; on pourrait y cultiver le riz. Le goavier, l'évi (*spondias cytherea*) sont des arbres communs, de même que le filao, dont le bois est très dur, la ketmie à feuille de tilleul (*hibiscus tiliaceus*) avec l'écorce duquel les insulaires fabriquent leurs vêtements ; le *gardenia florida*, qui a une fleur magnifique, et l'*aleurites triloba*, qui produit une noix huileuse connue sous le nom de noix de Bancoul. On a semé du tabac qui a poussé à merveille. Les insulaires l'aiment beaucoup. Le bois de sandal,

autrefois si commun, que des quantités considérables étaient exportées, a presque entièrement disparu.

Les mammitères sont peu nombreux. Les cochons y ont été apportés ainsi que les chats ; la chair des premiers est excellente. On ne sait si les rats sont indigènes ; quant au chien, on l'a vu dans ces îles depuis qu'elles sont connues. La chèvre, le mouton, le bœuf et le cheval prospéreraient tout comme dans d'autres îles de l'Océanie.

La poule est encore rare. Il est étonnant que les Anglais établis à Noukahiva n'aient pas songé à former des basses-cours, dont les produits trouveraient un débouché facile.

Les lézards et les serpents ne sont pas nuisibles. Le poisson n'est pas très abondant, et les insectes ne sont pas communs.

L'état social des Noukahiviens est celui de l'enfance des sociétés. La nature ayant assuré abondamment leur subsistance sans qu'ils se donnent beaucoup de peine, ils sont oisifs, indolents et insoucians. Leurs désirs, leurs besoins sont bornés ; on peut louer leur sobriété. Ils sont généralement hospitaliers, très affectueux, très tendres, très caressants pour leurs enfants ; ils ont du respect pour les vieillards, de la déférence pour les femmes ; ils ont l'esprit actif et pénétrant, le caractère vif, léger, enjoué. Les femmes sont douces, attachées, dévouées. M. Dumoutier, chirurgien-major de l'*Astrolabe*, pense que parmi les peuples de l'Océanie, aucun ne lui a paru mériter autant que les Noukahiviens la qualification naïve de grands enfants.

Quoique l'enfance soit, suivant l'expression des romanciers, l'âge le plus aimable de la vie, les obser-

vateurs y ont dé mêlé des germes d'inclinations qui, plus tard, si elles ne sont pas étouffées soigneusement, produiront des défauts et même des vices. Notre inimitable fabuliste n'a-t-il pas dit que l'enfant est sans pitié ? Rien chez les Noukahiviens ne s'opposant au développement des mauvais penchants, il en résulte que chez ces insulaires l'homme de la nature est d'une laideur effrayante ; ils sont cruels, impitoyables, vindicatifs, avides, envieux, dissimulés. Plusieurs voyageurs ont pensé que leurs vices se sont développés depuis que les Européens les fréquentent davantage. Ils ont remarqué que la crainte seule les empêchait, dans plusieurs occasions, d'être les agresseurs ; il en est toujours de même chez les hommes bornés et ignorants, et souvent chez tous ceux qui ont de mauvais desseins. Les insulaires se mangent les uns les autres. S'abstiendront-ils de massacrer et de dévorer les infortunés qu'un naufrage jette sur leurs côtes ? Des exemples nombreux ont prouvé que plus d'un Européen échappé à la fureur des flots était devenu la proie de ces barbares.

Depuis que l'archipel des Marquises est mieux connu, on a observé que la population y a beaucoup diminué. J.-R. Forster, qui accompagnait Cook dans son second voyage autour du monde, de 1772 à 1775, dit : « Les cinq *Marquises* sont très peuplées, car les insulaires cultivent et habitent toutes les pentes des coteaux. » Et un peu plus loin il estime leur population et celle des îles basses qui s'étendent au sud de cet archipel jusqu'à celui de la Société, à 1 million d'âmes. Quoique cette évaluation soit exagérée, il est évident, d'après les témoignages de tous les voyageurs qui ont abordé aux îles Marquises, que le nombre des habitants est singulièrement réduit de ce qu'il était au

commencement du xix^e siècle. Nos auteurs en ont expliqué les causes. Une des principales est la guerre à peu près continuelle que se font les tribus de chaque île. Les ambitieux, et où n'y en a-t-il pas ? ne sont pas contents de ce qu'ils possèdent ; ils veulent dépouiller leurs voisins, ils sont sûrs de trouver des gens prêts à les suivre aveuglément.

Ceux des îles Marquises ont trouvé dans les armes à feu des moyens efficaces de combattre. Le récit des événements survenus à diverses époques explique suffisamment les causes de la dépopulation toujours croissante jusqu'à nos jours.

La venue des vaisseaux de diverses nations a amené dans l'archipel des Marquises des gens qui, par des motifs différents, s'y sont fixés. Ce sont surtout des matelots des États-Unis de l'Amérique du Nord et de l'Angleterre. Des missionnaires de ces deux pays ont aussi essayé d'y prêcher l'Évangile.

Le pavillon français s'y est montré plus rarement que les autres ; depuis quelques années il y a paru plus fréquemment.

Le 2 août 1838, M. Dupetit-Thouars, capitaine de vaisseau, commandant la frégate *la Vénus*, atterrit à l'île de Taouata. Cet officier, qui porte un nom également cher aux marins et aux botanistes, avait reçu à son bord MM. Devaux et Borgella, missionnaires français, qu'il devait déposer dans ces îles. Yotété, un des chefs de Taouata, accompagné de deux autres et d'un enfant, son fils, qu'il offrit de laisser en otages, monta hardiment sur la frégate, et fit connaissance avec les missionnaires ; il avait déjà près de lui M. Stallworthy, parti d'Angleterre en 1834.

Yotété revint plusieurs fois avec sa femme. Les

bonnes dispositions qu'il montra décidèrent les deux missionnaires français à fixer leur résidence près de lui. Instruit de leur dessein, il leur offrit une partie de sa case pour les loger en attendant qu'ils en eussent une à eux, et leur donna un terrain assez grand pour y bâtir une maison et y faire un jardin.

Le 9 août *la Vénus* appareilla, laissant derrière elle de nombreux souvenirs parmi les insulaires, que les jeunes marins avaient comblés de cadeaux en verroterie et autres objets également précieux pour eux.

Le 26 du même mois, *l'Astrolabe* et *la Zélie*, sous les ordres de M. Dumont d'Urville, laissèrent tomber l'ancre sur la baie de Taio-Haé dans l'île de Nouka-hiva. L'expédition, après avoir accompli plusieurs travaux importants, remit à la voile. Les Français avaient trouvé à Nouka hiva un grand nombre d'Européens, la plupart Anglais, déserteurs des bâtiments qui les avaient amenés; les autres étaient des condamnés échappés des colonies pénales de l'Australie. Fixés parmi des sauvages, ils n'ont pas dû exercer une influence salubre sur leur caractère. Leur subsistance était assurée par des concessions de terrains que leur avaient faites les chefs. La culture des patates, des ignames et du taro, non seulement suffisait à les nourrir, mais aussi les mettait à même d'en approvisionner les navires marchands qui fréquentaient ces parages. Suivant le rapport de l'un de ces étrangers, une douzaine de bâtiments avaient relâché dans ce port depuis le commencement de l'année; deux étaient encore sur rade; les vaisseaux de guerre paraissaient plus rarement.

Le brick *le Pylade*, commandé par M. Bernard, se présenta le 20 mars devant Taouata. Yotété n'avait

plus sa première bienveillance pour les missionnaires. Flottant entre eux et les Anglais, il paraissait ne songer qu'à recevoir leurs cadeaux sans se soucier du but de leurs efforts ; il ne croyait plus à la loi du *tabou*, mais il n'en voulait suivre aucune autre, de sorte que la vallée de Vahitahou, qui lui obéissait, se montrait peu disposée à changer ses mœurs et ses croyances. Celle d'Hanété, située à l'est, et celle de Poussy semblaient mieux disposées en faveur du christianisme ; M. Ceret, missionnaire français, y demeurerait ; mais les résultats de ses pieux travaux et de ceux de ses confrères n'étaient pas considérables. En 1841, ils n'avaient encore baptisé que trente-cinq personnes dans tout l'archipel.

Le 2 mai, l'équipage descendit à terre pour célébrer la Saint-Philippe. La première pierre de l'établissement des missions fut posée ; il reçut le nom de Sainte-Amélie, patronne de la reine des Français. Le *Te Deum* fut chanté ; les salves d'artillerie du *Pylade* se joignirent aux chants religieux. Yotété, ivre de joie, s'écriait que lui et son peuple se mouraient d'admiration.

Le *Pylade* ayant fait voile pour Houpoou, île au N.-O. de Taouata, communiqua sous voile avec les missionnaires, parce qu'il n'aperçut pas un mouillage sûr. Heato, chef de Houapoou, avait bien accueilli, nourri et logé les missionnaires. Une maison venait d'être achevée sur les plans qu'ils avaient donnés, et M. Bernard acquit pour eux un terrain autour de leur demeure.

Le 5 mai, le *Pylade* était à l'ancre dans la baie de Taiohaé. Les prêtres français établis à Noukahiva vinrent aussitôt annoncer que Moana, chef dont on avait souvent entendu prononcer le nom pendant la relâche de l'*Astrolabe* et de la *Zélie*, était de retour de son

long voyage sur un navire anglais. Moana avait sincèrement embrassé le christianisme ; voyant l'inutilité de ses efforts pour engager son peuple à suivre son exemple, il s'était éloigné en menaçant ses sujets de revenir à la tête de plusieurs vaisseaux de guerre pour les contraindre à se convertir. Quand les deux bâtiments français se présentèrent, les Noukahiviens, effrayés, demandèrent s'il n'était pas à bord ; ils ne se rassurèrent qu'après avoir reçu une réponse négative.

Moana avait poussé sa course jusqu'en Angleterre. Sa volonté de corriger la mauvaise habitude de ses peuples avait échoué contre leur obstination. L'enceinte de la maison des missionnaires était constamment violée, et tout leur mobilier mis au pillage. M. Bernard vint s'emboîser à deux encablures de la case de Moana, exigea de ce chef que les effets volés fussent rendus, et accorda la nuit pour que les chefs pussent délibérer. Le lendemain, les officiers de l'état-major, étant venus chercher une réponse, virent les insulaires armés descendant des montagnes voisines. Le son des conques de guerre, le bruit des tambours, les explosions d'armes à feu retentissaient de toutes parts. On eut bientôt la certitude qu'un guet-apens avait été projeté pour enlever les officiers et les garder en otage dans l'intérieur ; mais comme les préparatifs pour l'exécution du complot n'étaient pas achevés, les Français purent retourner à bord. Un nouveau délai fut accordé aux insulaires jusqu'à cinq heures du soir, et en même temps la mer fut déclarée *tabou* jusqu'à ce terme, afin d'empêcher l'arrivée de quatre cents indigènes qui devaient arriver par eau de la vallée.

A quatre heures et demie, Moana rapporta tout ce

qui avait été demandé. Le 4 mai, un grand dîner à bord du *Pylade* réunit les chefs des différentes tribus de l'île, et la paix générale fut cimentée entre elles. Ensuite le brick regagna Taouata, où il retrouva tout en bon ordre.

En 1842, M. Dupetit-Thouars, parti de Valparaiso, arriva le 26 avril en vue de Fatou-Hiva, île la plus méridionale de l'archipel. Le lendemain, il en visita toute la côte occidentale, et eut quelques relations avec les indigènes ; le 28, il mouilla dans la baie de Vaitahou. Aussitôt M. François de Paule, supérieur de la mission établie dans cette île, vint à bord ; le lendemain il reparut avec Yotété, et traduisit au contre-amiral français le récit de ce chef. Ce dernier était dans les transes. Un navire nord-américain manquant de vivres, avait voulu aborder à Fatou-Hiva ; les insulaires l'avaient accueilli à coups de fusil, et tué un matelot ; s'étant ensuite présentés devant Taouata, ces étrangers furent dépouillés de leurs vêtements, et privés de leur canot par les insulaires.

Ayant ensuite trouvé à s'embarquer sur un baleinier venu en relâche, ils avaient, avant leur départ, réclamé contre les actes de brigandage exercés envers eux, et menacé Yotété de la vengeance de leur gouvernement. Eclairé ensuite par les missionnaires et les capitaines venus en relâche, ce chef conçut de vives inquiétudes sur les suites possibles de cette mauvaise affaire. « Il me pria, dit le contre-amiral dans son » rapport adressé au ministre de la marine, de le pro- » téger, et de débarquer, lorsque je partirais, une par- » tie de mon équipage et des canons de la frégate. Je » lui répondis que j'y consentirais s'il voulait reconnat- » tre la souveraineté de sa majesté Louis-Philippe, et

» prendre le pavillon français. Il accepta avec empressement ces propositions, et nous convînmes que la déclaration de prise de possession aurait lieu le 1^{er} mai, jour de la fête de sa majesté Louis-Philippe, et qu'aussitôt le pavillon français serait arboré sur l'île Taouata. »

Au jour fixé, la cérémonie de prise de possession fut accomplie avec toutes les cérémonies d'usage. Le lieu où l'établissement français serait fondé fut fixé de concert avec Yotété; les travaux furent à l'instant commencés.

Le 5 mai, M. Dupetit-Thouars fit une excursion à Hivaoa, dont les chefs reconnurent la souveraineté du roi des Français, et consentirent à recevoir une garnison.

De retour à Taouata, M. Dupetit-Thouars se disposait à quitter cette île, quand un événement fortuit exigea qu'il menaçât Yotété de ne plus le considérer comme roi, s'il ne livrait pas un insulaire qui avait voulu tuer un Espagnol et un Anglais. Pressé de partir, M. Dupetit-Thouars emmena comme otage le fils aîné d'Yotété.

En passant il atterrit à Houapoou, et apprit que les missionnaires avaient été forcés de s'embarquer depuis près de trois mois, et qu'au moment de leur départ ils avaient été pillés. Le nombre de leurs prosélytes était d'une douzaine, très attachés à la foi qu'ils avaient embrassée.

Le 31 mai, le contre-amiral mouilla dans la baie de Taïohaé. Le roi, invité à venir à bord, y arriva bientôt. Il accueillit la proposition de reconnaître la souveraineté du roi des Français, de permettre la construction d'un fort et des bâtiments nécessaires pour un établis-

sement, et de conclure la paix avec les autres chefs de l'île. Le 3 juin, la cérémonie de prise de possession fut accomplie, et tous les chefs reconnurent le roi des Français pour leur souverain. Les constructions furent commencées à l'instant.

Le 4, la corvette *la Triomphante* mouilla sur la rade; elle venait de Valparaiso, et en dernier lieu des îles Gambier, où elle avait porté les présents de la reine des Français, qui furent accueillis avec enthousiasme. Nos missionnaires y ont obtenu des succès très satisfaisants.

Le 7, un autre navire français arriva; il apportait des vivres qui assuraient la subsistance de la colonie jusqu'au 1^{er} janvier suivant. Il y avait aussi à bord un étalon et deux juments pleines. M. Dupetit-Thouars en fit présent à Moana, qui se montre toujours dévoué à nos intérêts. La paix entre lui et les autres chefs fut consolidée. Le contre-amiral, après avoir pris d'autres mesures propres à assurer la prospérité de nos établissements, rédigea le rapport de ses opérations, qui est daté du 18 juin 1842.

C'est par cette prise officielle que nos auteurs terminent le récit des événements arrivés aux îles Marquises depuis qu'elles ont été découvertes. Le dernier chapitre de leur ouvrage est consacré à des considérations générales sur les colonies européennes dans les diverses parties du monde, surtout dans l'Océanie. Ils pensent que celle que nous venons de fonder dans l'archipel des Marquises est un point militaire, un poste avancé qui sera utile à la France pour veiller sur son commerce et défendre ses intérêts. Ils développent cette idée en hommes qui connaissent bien la matière dont ils traitent.

On leur doit des remerciements pour avoir publié leur livre, qui présente un résumé très intéressant de tout ce qui a été publié sur l'archipel qu'eux-mêmes ont visité. Trois cartes qu'ils ont levées et dessinées facilitent l'intelligence de leurs récits.

A propos de cette carte, nous devons, d'après le vœu de la Société de géographie, faire mention de celles que M. Blumenthal, jeune géographe, a publiées pour une de nos revues littéraires. Elle est digne d'éloges pour la netteté et l'exactitude du dessin, et fait augurer favorablement des travaux futurs du jeune auteur. M. Ch. Picquet est cité parmi les personnes qui l'ont aidé de leurs conseils : il ne pouvait mieux s'adresser pour en recevoir d'excellents. E.-S.

NOTE de M. COCHELET sur une carte de l'Arabie, dressée par MM. FERRET et GALINIER, capitaines d'état-major, d'après les indications de MM. CHÉDUFAN et MARI.

Au commencement de l'année 1841, deux Français, MM. Chédufan, médecin en chef de l'armée égyptienne en Arabie, et Mari, premier instructeur de cette armée, lieutenant-colonel et aide-de-camp du général en chef Achmet-Pacha, remirent à M. Cochelet, alors consul-général en Égypte, en Syrie et en Arabie, une carte de l'Arabie, dressée par MM. Ferret et Galinier, en le priant d'adresser cette carte au gouvernement.

MM. Chédufan et Mari, pendant un séjour de sept années en Arabie, avaient fait, au milieu des marches et des contre-marches continuelles de l'armée égyptienne, des observations sur les localités qu'aucun Eu-

ropéen n'avait jamais pu et ne pourra jamais faire comme eux ; car il est probable que les mêmes positions et les mêmes circonstances ne se retrouveront plus. Ils avaient en outre recueilli à Djedda, soit auprès des Arabes qui ont parcouru l'intérieur de l'Hedjâz, soit auprès des chefs de l'Acyr que les malheurs de la guerre y avaient amenés, des renseignements que leur connaissance parfaite de la langue arabe leur permit de traduire en français. Ils avaient donc beaucoup de matériaux pour la confection d'une meilleure carte de l'Arabie, lorsqu'un heureux hasard amena à Djedda, où ils se trouvaient alors, MM. Ferret et Galinier, officiers distingués de l'état-major de l'armée française, envoyés par le ministre de la guerre dans le but de travailler à se procurer de nouvelles connaissances géographiques. Ils furent bientôt en rapport, et c'est de concert que la nouvelle carte fut conçue. Elle est sur la même échelle que celle qui a été dressée en 1838, d'après les reconnaissances des officiers de l'armée égyptienne et celle de la mer Rouge de Moresby ; mais elle est augmentée d'une foule d'indications de lieux sur la chaîne de l'Yémen et de l'Hedjâz. Elle fait donc faire un grand pas à la géographie de l'Arabie, et sous ce rapport ses divers auteurs méritent d'être signalés à la reconnaissance de la Société de géographie.

NOUVELLES D'ÉGYPTE.

LETTRE

Du consul général de France à M. Jomard.

Alexandrie, le 20 mars 1843.

MONSIEUR ET CHER COLLÈGUE ,

Entrant à peine dans la convalescence d'une longue maladie que je viens d'éprouver cet hiver au Caire, je me vois forcé d'emprunter le secours d'une main amie , pour vous donner signe de vie et me rappeler à votre bon souvenir. Le silence que j'ai dû forcément garder m'a été d'autant plus pénible que j'avais à vous faire part d'une découverte récemment faite , découverte d'un haut intérêt pour tous les amis de la science, et plus particulièrement encore pour vous, monsieur et cher collègue, qui vous êtes plus spécialement occupé de l'ancienne Alexandrie.

Vous savez qu'il existe à l'est de cette ville , et sur la droite de la route de Rosette , un petit lac qui n'est séparé du lac Mariout que par le canal de Mahmoudié. Ses eaux viennent presque baigner l'enceinte de l'ancienne ville. En se retirant dernièrement, elles ont laissé à découvert, tout auprès d'une chaussée antique que vous aurez remarquée, et à 500 mètres environ de la route de Rosette , les vestiges fort apparents d'un temple soutenu par des colonnes de granit et de deux statues colossales de la même matière, dont l'exécution m'a paru fort soignée. C'est à M. le colonel Galice-Bey , directeur général du génie en Égypte, que je dois l'indication de ces restes précieux. Cet officier supérieur, auquel la nature de ses travaux a permis d'étudier plus spécialement les localités, a remarqué que l'emplacement de ce temple correspondait exactement

avec l'issue de l'une des larges voies qui sillonnaient Alexandrie.

Ce temple avait 30 mètres de longueur. On retrouve encore sur l'emplacement même les fûts granitiques de 14 colonnes; mais le plus long de ces débris n'a guère que 4 mètres.

Les dimensions des statues sont les suivantes :

Coiffure, 1 mètre 60 centimètres;

Longueur du visage depuis les sommités frontales jusqu'au menton, 80 centimètres;

Profondeur de la statue à la poitrine, 1 mètre 20 centimètres.

Il est à regretter que le monolithe dans lequel elles avaient été taillées soit aujourd'hui brisé en sept ou huit fragments épars.

L'espèce d'ornement qui couronnait l'une des statues semble indiquer qu'elle était l'effigie de Jupiter Ammon.

M. Thibaut, l'un des compagnons de M. d'Arnaud, dont je vous ai déjà entretenu, vient de repartir pour entreprendre un nouveau voyage dans l'Afrique centrale. J'ai reçu de lui, ces jours derniers, une lettre datée des confins de la Nubie, d'où il se propose, me dit-il, de pénétrer dans le Darfour. M. Thibaut m'annonce par la même lettre la mort d'un voyageur suédois qui, célèbre déjà par ses excursions pédestres, s'était proposé de remonter jusqu'aux sources du Nil-Blanc en suivant à pied les contours du fleuve. Atteint par la dysenterie à Assouan, ce voyageur a succombé dans les premiers jours de février.

Ahmet-Pacha du Sennar a dirigé quelques reconnaissances vers la partie supérieure du Nil-Blanc.

GAUTHIER D'ARC.

CAFFA , ENAREA ,

Renseignements donnés par le djellab Abd-el-Kader, natif de Gondar, âgé de dix-huit ans, le 15 février 1843 (communiqué par M. Jomard).

Je suis né à Gondar, et j'ai quitté cette ville il y a environ dix mois. J'ai fait le voyage de Caffa avec mon patron, qui échangeait de la coutellerie pour de l'or et de l'ivoire. Pour aller de Gondar à Caffa, nous avons mis quinze jours. Voici nos principaux points de station : Azaza, Nedeta à une journée d'Azaza, Koskaar, Gommenza, Karaliou, Naderid, Agamna, Amadameck et Dambaga.

Caffa est à peu près grand comme Khartoum. Le marché s'y tient le samedi. Il y a aux environs, et à une heure de marche, un village qui s'appelle Aboumari : c'est le seul que l'on y trouve.

Je suis aussi allé à Narea, qui est à peu près de la même grandeur que Caffa. Cette ville se trouve à huit jours de Gondar. Le pays est très montagneux. La ville est située sur une petite rivière appelée Temza, qui coule de l'est vers le sud-est.

Narea est complètement isolée. Cette ville est habitée, ainsi que celle de Caffa, principalement par des chrétiens. Les marchés s'y tiennent le vendredi.

EXTRAIT d'une lettre de M. le docteur PERRON, directeur de l'École médicale, à M. JOMARD.

Au Caire, 10 mars 1843.

Son Altesse le vice-roi va faire partir 10 à 12,000 hommes avec le sultan Abow-Madyan, pour le faire

rentrer au Dâr-For. J'ai vu le sultan il y a quelques jours ; il pense en effet partir bientôt , et a plein espoir de recouvrer la souveraineté du Dâr-For. Il croit d'ailleurs avoir un parti puissant dans son pays , et il est persuadé qu'avec des troupes armées d'armes à feu , il sera facile d'avoir bon compte des 40 ou 50000 hommes à flèches et lances que le sultan actuel du Dâr-For pourra bien opposer aux troupes dont Son Altesse le fait accompagner. Il y a peut-être quelque chose de peu favorable à l'expédition ; c'est qu'elle est tout entière , à ce qu'il paraît , composée de troupes peu régulières , c'est-à-dire d'Arnaoutes pillards et tueurs. Mais ce sera peut-être un moyen de terminer plus vite , c'est-à-dire par la peur , la restauration d'Abow-Madyan , et peut-être par là y aura-t-il moins de sang répandu pour accomplir l'œuvre ; car dès que les Fôriens verront que le souverain qu'on leur ramène est de la race de leurs princes , ils feront peu de résistance.

Abow-Madyan , rendu au Dâr-For , essaiera certainement des réformes , et jettera dans le Soudan oriental des germes de développement ; providentiellement , cette tentative de restauration doit réussir..... Vous vous rappelez sans doute ce que nous disions l'an passé ; nous pressentions que le Dâr-For était la porte par laquelle la civilisation devait faire son entrée au Soudan. Je suis persuadé qu'Abow-Madyan fera , au profit du progrès de son pays , tout ce qui lui sera possible. Je lui ai beaucoup parlé de ce qu'il me paraissait pouvoir tenter. Je lui ai même persuadé de demander par la suite à S. A. de lui permettre d'envoyer des sujets du Dâr-For à nos écoles d'Égypte.....

DEUXIÈME SECTION.

Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

PRÉSIDENTE DE M. JOMARD.

Séance du 7 avril 1843.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Grand-Pierre , directeur de la Société des missions évangéliques , annonce que M. le missionnaire Lacroix , qui a résidé vingt-trois ans aux Indes orientales , donnera plusieurs séances sur l'état religieux et moral de ce pays et sur les travaux des missionnaires qui y sont établis ; il adresse plusieurs lettres d'invitation pour les membres qui voudraient assister à ces séances.

M. Vandermaelen adresse un exemplaire du Mémoire qui accompagne la carte minière de la Belgique , dont il a fait hommage à la Société ; il joint à cet envoi la carte limitrophe de la Belgique et de la Hollande , construite d'après le dernier traité conclu entre ces deux royaumes.

M. Enfantin écrit à la Société pour lui offrir un exemplaire de son ouvrage sur la colonisation de l'Algérie.

M. Noël Desvergers offre à la Société une boussole chinoise pour son musée.

La Commission centrale vote des remerciements aux auteurs et aux donateurs.

M. Roux de Rochelle, au nom de la Commission du concours pour le prix d'Orléans, fait un rapport verbal sur le seul *Mémoire* envoyé à la Société, et relatif à l'importation de la vannerie indienne ; il conclut à ce qu'il soit accordé une médaille d'encouragement à l'auteur de cette importation, et propose que le sujet de prix soit prorogé jusqu'en 1846.

M. le Président rappelle la proposition qu'il a faite dans une séance précédente au sujet de la rédaction de la table des matières du Bulletin, et il annonce que plusieurs personnes ont offert de se charger de ce travail. Après diverses observations, la Commission centrale accepte les offres désintéressées de M. de Froberville, et décide qu'il sera prié de communiquer son plan au comité du Bulletin.

M. d'Avezac rend compte du commentaire géographique sur l'*Exode* et les *Nombres*, offert à la Société par M. le comte Léon de Laborde. Son rapport est renvoyé au comité du Bulletin.

La Commission centrale fixe au mois de mai sa séance générale ; sur son invitation, M. Berthelot se charge de lire dans cette séance l'éloge de M. le contre-amiral d'Urville.

Séance du 21 avril 1843.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

La Société philosophique de Philadelphie adresse ses remerciements à la Commission centrale pour l'envoi de son Bulletin.

M. Jomard donne communication de sa correspondance d'Égypte. M. Gauttier d'Arc lui annonce un

voyage fait à Énaréa par un jeune Djellab de Gondar, et la découverte des restes d'un temple avec des statues colossales sur la route d'Alexandrie à Rosette. M. le docteur Perron donne des détails sur l'expédition du sultan Abou-Madyân, qui part pour recouvrer le trône du Dâr-Four. — Renvoi au Bulletin.

Le même membre annonce le retour à Paris de M. Fontanier qui vient de passer plusieurs années dans l'Inde. Sur l'invitation de M. le Président, ce voyageur a promis de préparer une lecture pour la séance générale.

M. d'Eichthal lit une note sur quelques ressemblances de mots qui existent entre le copte et les dialectes des Harargues et des Mandingues.

M. Thomassy donne communication des instructions qu'il a rédigées, au nom de la section de correspondance, pour M. Prisse qui va se rendre dans la presqu'île de Méroé, et pour M. Ternaux qui se propose d'entreprendre une exploration de la Guyane française.

M. le Président rappelle les divers rapports qui sont à l'ordre du jour, et il invite les membres qui en sont chargés à les communiquer le plus tôt possible à la Commission centrale.

M. Jomard lit une notice sur l'état passé et actuel de la mer de Harlem, notice qu'il avait demandée pendant son dernier voyage en Hollande, et dont il est redevable à M. le baron de Capellen. Cette communication est renvoyée au comité du Bulletin.

MEMBRE ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 17 mars 1843.

M. Ernest GRANGEZ.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 3 mars.

Par M. le ministre de la guerre : Tableau de la situation des établissements français dans l'Algérie en 1841, 1 vol. in-fol.

Par M. Enfantin : Carte de l'Algérie ; plan de colonisation , une feuille.

Par M. le baron Van der Capellen : Karte von Japanischen Reiche nach originalkarten und astronomischen Beobachtungen der Japaner. Die Inseln Kiu Siu, Sikok und Nippon Dem Kaiserl. Russ. admiral von Krusenstern aus Hochachtung und Dankbarkeit gewidmet von von Siebold. 1840, une feuille. — De Baai van Nagasaki Opgenomen door Ph. Fr. von Siebold. 1828, une feuille. — Straat Van der Capellen , une feuille. — Karte von der Koraischen Halbinsel (*Koraïvi Tsjosjon*) Nach einem japanischen originale. 1840, une feuille.

Par M. G. Roberts : De Dehli à Bombay, fragment d'un voyage dans les provinces intérieures de l'Inde en 1841, publié par la Société orientale. Paris, 1843, broch. in-8.

Par madame Arthus Bertrand : Iles Marquises, ou Nouka-Hiva. Histoire, géographie, mœurs et considérations générales, d'après les relations des navigateurs et les documents recueillis sur les lieux par MM. Vincendon-Dumoulin et C. Desgraz. Paris 1843, 1 vol. in-8, et 4 cartes.

Par M. Blumenthal : Notice et carte des îles Marquises, broch. in-8.

Par M. Victor Raulin : Nouvelle carte des environs de Paris, dressée par V.R., d'après les cartes les plus récentes, et notamment d'après la nouvelle carte de France

publiée par le Dépôt général de la guerre. Paris, 1843, une feuille. — Carte géognostique du plateau tertiaire parisien, par M. V. R. Paris, 1843, une feuille.

Par M. Vandermaelen : Carte administrative et industrielle, comprenant les mines, minières, carrières, usines, etc., de la Belgique, dressée par les ingénieurs des mines, publiée sous la direction de l'ingénieur en chef Cauchy, par ordre du ministre des travaux publics. Bruxelles, 9 feuilles.

Par M. Bauerkeller : Carte en relief de la Suisse et des pays limitrophes. — Introduction à la connaissance des montagnes, des vallées, des lacs et des rivières de la Suisse et des pays limitrophes, pour servir à l'explication de la carte en relief de Bauerkeller, par J.-F. Bach. Paris, 1842, broch. in-8.

Par M. Bache : Observations of the magnetic Intensity at twenty-one stations in Europe. Philadelphia, broch. in-4.

Séance du 17 mars.

Par M. Isidore Lebrun : Biographie du contre-amiral Dumont d'Urville. Caen, 1843, broch. in-8.

Par M. Ernest Grangez : Carte spéciale des voies navigables qui mettent en communication Paris, le nord de la France et la Belgique, indiquant la navigation naturelle, artificielle et maritime, le flottage en trains, l'emplacement de toutes les écluses, celui des bureaux établis pour la perception des droits de navigation; le tracé des chemins de fer avec un tableau synoptique comprenant les principaux renseignements qui peuvent intéresser le commerce et le guider dans la direction des transports. Paris, 1843, 2 feuilles.

Par M. Russegger : Ubersichts Karte zu den Reisen

in Europa, Asien und Afrika Unternommen von dem K : K : Oesterreich : Bergrathe Joseph Russegger in den Jahren von 1835 bis 1841. Wien, 1842, 1 feuille. — Karte des Taurus und seiner Nebenzweige in den Paschaliken Adana und Marasch, nebst dem angrenzenden Theile des Paschalikes von Aleppo. Nach den Bestimmungen des K : K : Bergrathes J. Russegger. Wien, 1842, 1 feuille. — Geognostische Karte des Taurus und seiner Nebenzweige in den Paschaliken Adana und Marasch, etc. Wien, 1842, 1 feuille.

Par M. Berthelot : Histoire naturelle des Iles Canaries, tome III, 1^{re} partie, contenant la géographie botanique, 1 vol. in-fol.

Par les auteurs et éditeurs : Nouvelles annales des voyages, janvier et février. — Annales maritimes et coloniales, février. — Recueil de la Société polytechnique, janvier. — L'Investigateur, journal de l'Institut historique, février. — Journal d'éducation populaire, janvier et février. — Mémorial encyclopédique, février. — L'Écho du monde savant.

Séance du 7 avril.

Par M. Vandermaelen : Statistique de la Belgique, mines, usines métallurgiques, machines à vapeur. Rapport au roi, par M. Desmazières, ministre des travaux publics. — Carte des limites entre la Belgique et la Hollande. 8 feuilles.

Par M. Passama : Description de 500 milles de la côte sud d'Arabie, depuis Ras-Bab-el-Mandeb jusqu'à Misenat, par le capitaine Haines, traduit de l'anglais par M. J. Passama, enseigne de vaisseau. Paris, 1843, broch. in-8.

Par M. Enfantin : Colonisation de l'Algérie. Paris, 1843. 1 vol. in-8.

Séance du 21 avril.

Par la Société philosophique américaine de Philadelphie : Transactions , vol. VII, new series , part II. Philadelphia, 1842, in-4. — Proceedings of the am. Phil. Society. 3 n°.

Par l'Académie royale des sciences de Rouen : Précis analytique des travaux de l'Académie pendant l'année 1842. Rouen, 1843. 1 vol. in-8.

Par M. Lafond : Voyages dans l'Amérique espagnole pendant la guerre de l'indépendance : 21° à 46° livraison, in-8.

Par les auteurs et éditeurs : Bulletin de la Société géologique de France, tome XIV, feuilles 9 - 12. — Boletín enciclopédico de la Sociedad economica de amigos del país. Valencia, 1842-43. 5 n°. — Bulletin de la Société industrielle d'Angers, n° 6, 13° année, et n° 1, 14° année. — Nouvelles annales des voyages, mars. — Annales des sciences géologiques, février. — L'Investigateur, journal de l'Institut historique, mars.



DUMONT



D'URVILLE,

Contre-Amiral.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

MAI 1843.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

RAPPORT sur le concours au prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie, fait au nom d'une commission spéciale par M. DAUSSY.

MESSIEURS,

La commission centrale avait chargé MM. Berthelot, Eyriès, Jomard, Walckenaer et moi d'examiner la question du prix annuel; je viens vous rendre compte aujourd'hui de cet examen.

Je vous ferai d'abord observer qu'il est bien difficile dans un semblable rapport d'éviter de répéter ce qui a été dit précédemment. Un voyage, en effet, surtout un voyage digne de la récompense solennelle que vous donnez à l'auteur de la découverte la plus importante, embrasse toujours plusieurs années. Attendra-t-on qu'il soit entièrement publié pour le couronner? On

risquera par là de laisser perdre cet intérêt qui s'attache toujours à une nouvelle découverte, chez nous surtout où les impressions s'effacent si rapidement : de nouveaux travaux , de nouveaux noms auront été connus dans l'intervalle ; il faudra bien en parler. Plus on attendra donc pour décerner le prix , plus on risquera , ou de paraître arriéré , ou d'empiéter sur les rapporteurs futurs. En cela, comme en tout, une juste mesure doit être gardée. Sans doute on ne doit pas se hâter de couronner un voyageur dont les travaux s'effaceront peut-être un jour sous les coups de la critique ; mais aussi on ne doit point attendre pour regarder comme constantes des découvertes importantes qu'une publication officielle et nécessairement lente ait eu lieu : tel a été le principe qui a guidé la Société lorsqu'elle a fixé un intervalle entre l'époque d'un voyage et celle où elle croit pouvoir le couronner. Cet intervalle de deux ans paraîtrait un peu long peut-être, si la durée du voyage ne permettait quelquefois de le raccourcir. Quoi qu'il en soit , la commission du prix n'avait à s'occuper cette année que des voyageurs qui , en 1840 , exploraient le globe et dont les travaux ont le plus étendu nos connaissances géographiques ; mais cependant les expéditions , commencées en 1840 et continuées en 1841 , nous ont paru pouvoir s'y trouver comprises.

Tous les voyages ne produisent pas également de ces découvertes inattendues qui viennent soulever un coin du voile qui nous dérobe la connaissance entière du globe que nous habitons ; souvent leur résultat , et c'en est un très important , ne consiste qu'à nous donner une description plus exacte de ce que nous connaissions déjà , ou à rechercher dans les lieux occupés aujourd'hui par de nouvelles populations les traces que

les populations anciennes y ont laissées : telles sont les principales recherches qu'offre aujourd'hui aux voyageurs, l'Asie, ce berceau du genre humain. Indépendamment des parties qui restent à reconnaître, on pourrait même dire à découvrir, au centre de cette immense contrée, on y trouve encore une vaste carrière pour déterminer par des observations rigoureuses les positions exactes des lieux, pour en donner la description détaillée, et rechercher sous des ruines et au milieu d'une population nouvelle les traces de ces anciens empires qui jadis ont dominé le monde. C'est dans cette catégorie que l'on doit placer les intéressants voyages de M. Ainsworth, qui déjà, en 1836, avait parcouru la Syrie et la Babylonie avec l'expédition qui, sous la direction du colonel Chesney, a reconnu le cours de l'Euphrate. Retourné en Turquie en 1839, M. Ainsworth parcourut d'abord l'Asie-Mineure. La date de ces travaux sortant de nos limites, nous ne pouvons pas nous y arrêter; mais il fit pendant l'été de 1840 une excursion chez les Chaldéens, ces anciennes tribus chrétiennes qui, protégées par des montagnes d'un accès difficile, ont pu conserver leur indépendance au milieu des hordes qui les environnent. M. Ainsworth a déterminé par des observations astronomiques les latitudes de plusieurs villes, ainsi que les hauteurs de plusieurs montagnes, dont l'une, le Pic de Rowandiz, s'élève à 5,221 mètres au-dessus du niveau de la mer : il a visité les bords du lac Urumiah, dont l'élévation est d'environ 1,300 mètres. Nous remarquerons en passant qu'il trouva établi dans la ville d'Urumiah, sur les bords du lac, cinq missionnaires américains avec leurs femmes et leurs enfants, s'occupant à instruire les jeunes Chaldéens. Le voyage de M. Ainsworth nous a paru mériter

d'être cité parmi ceux qui sont venus augmenter nos connaissances : sa relation a déjà été publiée en 1842 ; mais , comme le dit l'auteur lui-même , ce n'est qu'une esquisse , et il est à désirer qu'une publication complète de toutes ses observations vienne bientôt enrichir nos collections et nous fournir des données précises sur ces contrées bien peu connues encore.

Nous devons signaler aussi le voyage de MM. Texier , de La Guiche et de Labourdonnaye dans l'Arménie , le Kurdistan et la Perse. Commencé en 1839 et achevé en 1840, ce voyage a eu pour résultat de nous faire connaître les principales routes du Kurdistan et les hauteurs des plateaux de ce pays et de la Perse jusqu'à Hamadan , où ces messieurs perdirent leur dernier baromètre ; on leur devra aussi la description exacte et détaillée de plusieurs villes importantes et de monuments anciens peu connus.

L'Afrique offre de son côté un vaste champ à d'importantes découvertes. Le centre de cette partie du monde est encore caché à nos yeux : aussi cherche-t-on à y pénétrer par différentes voies. C'est principalement vers l'Abyssinie que se dirigent aujourd'hui les tentatives ; plusieurs voyageurs ont , en 1840, visité ce pays et en ont rapporté des documents précieux. Déjà le rapporteur de la commission de l'année dernière vous a entretenus des travaux de notre savant collègue M. Antoine d'Abbadie ; je n'ai qu'à ajouter que cet intrépide voyageur a continué ses recherches , en 1840 , malgré les accidents qu'il a éprouvés et qui eussent arrêté tout autre que lui. Quoiqu'il ait eu soin de nous tenir par ses lettres au courant de ses travaux , ce ne sera qu'à son retour que l'on pourra juger de toute leur importance.

Un autre de nos collègues, M. Rochet d'Héricourt, a terminé en 1840 un premier voyage dans la même contrée ; sa relation, publiée en 1841, nous fait connaître le pays d'Adel et le royaume de Choa. Dépourvu d'instruments, M. Rochet n'a pu donner à ses déterminations une exactitude rigoureuse ; mais il a rapporté sous le rapport de la description topographique et géologique des documents d'un grand intérêt sur un pays où aucun géologue n'avait encore pénétré. M. Rochet est retourné en Abyssinie, muni d'instruments qui lui ont été confiés par l'Académie des sciences, et nous devons espérer que ses travaux auront cette fois tout le succès que mérite un zèle à toute épreuve.

Nous croyons devoir citer encore, parmi les voyages qui ont eu pour but d'étendre nos connaissances en Afrique, l'expédition du capitaine de la marine égyptienne, Sélim Bim-Bachi, qui, en 1840, à la tête d'une flottille composée de plusieurs petits bâtiments, et portant 400 hommes de troupe et des canons, remonta le Bahr-el Abiad jusqu'à une latitude estimée de 6 degrés. Cette expédition nous a fourni des données fort importantes sur le cours supérieur du Nil et sur les peuples qui en habitent les rives : nous nous y arrêterons peu cependant, attendu qu'une seconde expédition a eu lieu depuis, et qu'elle a pénétré encore plus haut. Le compte qui vous sera rendu plus tard de cette dernière doit nous dispenser de nous étendre sur celle qui a eu lieu en 1840.

Dans l'Amérique septentrionale, M. de Löwenstern a su, en parcourant le Mexique, découvrir de nouvelles traces des antiques populations, et décrire des monuments importants oubliés et perdus au milieu des forêts.

Les travaux de M. Gay dans l'Amérique méridionale

ont duré huit ans et vous ont déjà été signalés ; le Chili a été exploré par lui avec un soin et un détail qui laisseront sans doute peu de chose à désirer. En 1840, il a étendu ses recherches jusqu'au Pérou, il a visité la célèbre ville de Cusco dont il a levé le plan, il a en outre décrit beaucoup d'autres ruines intéressantes et qui étaient tout-à-fait inconnues.

Mais c'est principalement dans l'Océanie que nous trouvons deux voyages dont les résultats ont apporté de notables augmentations à nos connaissances dans des parages regardés jusqu'ici presque comme inaccessible ; je veux parler des deux expéditions américaine et anglaise qui, sous la direction du lieutenant Wilkes et du capitaine Ross, ont été scruter le pôle antarctique et ont développé à nos yeux ce fameux continent austral, si longtemps l'objet des recherches des navigateurs les plus intrépides. Déjà, il y a deux ans, vous avez couronné ici l'importante découverte que notre célèbre et infortuné compatriote Dumont d'Urville fit de ce continent où il mit le premier pied à terre. Le lieutenant Wilkes revendique aussi l'honneur de cette découverte. Se trouvant, en effet, à la même époque dans les mêmes parages, il vit ou crut voir la terre le 19 janvier comme d'Urville : d'autres officiers de son expédition croient même l'avoir vue quelques jours auparavant ; mais ces aperçus vagues, dans des régions où l'on est si sujet à des illusions de ce genre, n'étaient pas même suffisants pour convaincre tous ceux qui les voyaient de l'existence de la terre ; comme, en outre, on n'a indiqué jusqu'à ce moment ni les positions où ces relèvements ont été pris, ni leur direction, on ne peut pas vérifier si à ces époques il était possible de voir la terre. Au reste, les dépositions de plusieurs

officiers prouvent que ce ne fut que le 28 janvier que tout doute fut levé à cet égard, et déjà le 21 les équipages de l'*Astrolabe* et de la *Zélée* avaient débarqué et fait flotter le pavillon français sur ces plages glacées.

Laissons au reste ces discussions qui ne peuvent rien faire à la réputation de ces deux habiles marins ; ils ont l'un et l'autre découvert le nouveau continent austral : d'Urville y a descendu, mais Wilkes en a reconnu une plus grande étendue. Il n'est pas à croire que les trois grandes puissances maritimes du globe soient jamais tentées de se disputer la possession de ce pays, et la terre Adélie de d'Urville, le continent austral de Wilkes et la terre Victoria de Ross, ne seront de longtemps, je pense, visités que par les phoques et les baleines et par quelques uns de ces intrépides marins qui s'élancent audacieusement au milieu des glaces pour poursuivre ces habitants de l'Océan.

Au reste, l'expédition du lieutenant Wilkes ne se distingue pas seulement par ses découvertes vers le pôle, elle a eu encore d'importants résultats pour l'hydrographie par l'exploration détaillée de plusieurs groupes de la mer du Sud. Nous ne connaissons encore ces travaux que par le rapport que M. Wilkes a lu le 28 juin dernier à l'Institut national de Washington, et dont une analyse a été donnée dans votre Bulletin du mois de janvier dernier ; mais ce rapport suffit pour faire juger de l'importance des résultats qui ont été obtenus. Pourvu de grands moyens d'exploration, ayant sous ses ordres cinq bâtiments, M. Wilkes, dans une première pointe vers le sud avait comme d'Urville tenté de s'approcher du pôle sur les traces de Weddell, mais comme lui il avait été arrêté par des glaces infranchissables. Ayant ensuite parcouru le Grand-

Océan, exploré les îles des Navigateurs, et relâché à Sydney, il attaqua une seconde fois les glaces polaires en janvier, février et mars 1840, et reconnut le continent austral sur une étendue de près de 60° de longitude; puis après s'être réparé à Sydney et à la Nouvelle-Zélande, il alla explorer les îles des Amis, les îles Viti, les Pomotou et les Sandwich, où d'importantes observations furent faites sur le sommet du Mouna-Roa. L'expédition se rendit ensuite à la côte occidentale d'Amérique, dont elle reconnut en détails une partie au nord et au sud de l'embouchure de la Colombia. Plusieurs détachements firent des excursions par terre; un entre autres alla des bords de la Colombia à San-Francisco, où les bâtiments s'étaient donné rendez-vous. L'expédition partit ensuite de ce port pour traverser la partie septentrionale du Grand-Océan, en visitant sur sa route tous les points où on avait indiqué des îles ou des récifs; puis rentrant dans le grand archipel Indien, en doublant l'île de Luçon par le nord avec deux bâtiments, tandis que les deux autres traversèrent les Philippines par le détroit de San-Bernardino, elle se réunit encore une fois à Manille; des travaux importants furent exécutés dans les détroits de Mindore et de Basilan, dans les îles Sooloo et le détroit de Balabac. M. Wilkes gagna ensuite Sincapour, traversa les détroits de Rhio, de Banca et de la Sonde, et après avoir touché au cap de Bonne-Espérance, rentra à New-York le 9 juin 1842, après une absence de près de quatre ans. Quand on examine l'étendue de ces travaux, on ne peut qu'admirer un tel résultat, et le voyage du lieutenant Wilkes, même indépendamment de la découverte du continent austral, est certainement un des plus remarquables qui aient été exécutés.

Pendant que la France et les États-Unis cherchaient ainsi à l'envi à agrandir le cercle de nos connaissances, l'Angleterre préparait une expédition qui, bien que dirigée vers un but spécial, celui de faire des observations magnétiques, devait néanmoins conduire à une découverte d'une haute importance. La direction en fut confiée au capitaine James Ross, déjà bien connu par les travaux qu'il avait faits dans l'expédition qui, en 1831, sous la conduite de son oncle sir John Ross, avait déterminé le pôle magnétique boréal. Le capitaine Ross partit d'Angleterre à la fin de 1839 avec deux bâtiments, *l'Erebus* et *la Terror* que commandait le capitaine Crozier; il toucha d'abord aux îles du cap Vert, à l'île de la Trinité, où l'on fit des observations magnétiques, à Sainte-Hélène, où on établit un observatoire magnétique; de là au cap de Bonne-Espérance où un semblable observatoire fut installé; ensuite M. Ross se dirigea vers les îles Kerguelen où il fit de nombreuses observations; enfin il arriva à Hobart-Town qui devait être son point de départ pour son excursion vers le pôle magnétique austral, et où il eut connaissance des découvertes des capitaines d'Urville et Wilkes, vers les lieux où il allait tâcher de pénétrer.

Parti d'Hobart-Town le 12 novembre 1840, le capitaine Ross se dirigea vers les îles Auckland où il s'arrêta quelques jours pour faire des observations magnétiques. Le 12 décembre il quitta ces îles et s'avança vers le sud; il toucha à l'île Campbell où de nouvelles observations furent faites: ensuite après avoir passé vers le 63° de latitude entre plusieurs montagnes de glace, il atteignit enfin la limite des glaces compactes le 1^{er} janvier 1841.

« Cette barrière de glace ne présentait, dit le capi-

« taine Ross dans son rapport, aucun des caractères
« formidables auxquels on aurait dû s'attendre d'après
« les récits des Américains et des Français. »

Nous aimons à croire que cette phrase n'a pas été dictée par un esprit de critique; les diverses années présentent souvent dans ces parages des caractères très différents, et le capitaine Ross en a fait lui-même l'expérience dans la seconde tentative qu'il fit en 1842. Quoi qu'il en soit, après plusieurs essais inutiles il parvint enfin à pénétrer dans les glaces. Ayant parcouru 200 milles au milieu d'elles, il atteignit, le 9 janvier, une mer libre, et put se diriger vers le pôle magnétique. Le 11 janvier, étant par $70^{\circ} 41'$ de lat. S. et $170^{\circ} 36'$ de long. E., on découvrit la terre à une distance qui fut déterminée plus tard de 100 milles ou 33 lieues marines. En s'en approchant on voyait s'élever des pics de 9 à 12,000 pieds (2,700 à 3,600 mètres) de haut; des glaciers qui descendaient de ces sommets se projetaient à plusieurs milles dans la mer.

Le 12 au matin, le capitaine Ross, accompagné du commandant Crozier, mit pied à terre sur une île volcanique située par $71^{\circ} 56'$ de lat. S. et $168^{\circ} 47'$ de long. E.

Espérant doubler cette terre par le sud et atteindre ainsi le pôle magnétique, il la prolongea d'aussi près que possible malgré de violents coups de vents, des brouillards épais et une tempête de neige continue. Il débarqua le 27 sur une seconde île située par $76^{\circ} 8'$ S. et $165^{\circ} 52'$ E. Le lendemain on aperçut une montagne élevée de 12,400 pieds (3,780 mètres) qui jetait une masse considérable de flamme et de fumée; ce volcan reçut le nom d'Erebus; il est par $77^{\circ} 32'$ de lat. S. et $164^{\circ} 40'$ de long. E. On vit aussi à l'est de ce mont

un autre cratère éteint, d'une élévation un peu moindre, qu'on nomma mont Terror.

La terre continuait à courir vers le sud ; mais une barrière de glaces vint bientôt s'opposer à tout progrès dans cette direction ; cette barrière présentait une façade perpendiculaire de 150 pieds (45 mètres) d'élévation, elle dérobait entièrement à la vue tout ce qui se trouvait derrière à l'exception d'une chaîne de montagnes qui s'étendait vers le S.-E. jusqu'à 79° de lat. *L'Erebus* et la *Terror* suivirent cette barrière de l'O. à l'E. pendant plus de 300 milles et atteignirent la latitude de 78° 4', c'est le parallèle le plus élevé auquel on soit arrivé. A 1/2 mille de ces falaises de glace, la sonde donnait 318 brasses fond de vase molle bleuâtre. Mais enfin resserré de plus en plus par la glace nouvelle qui se formait rapidement par une température de 11° au-dessous de zéro, le capitaine Ross fut contraint de s'éloigner de ces parages dangereux. Le 15 février il se trouvait par 76° 12' de lat. S. et 161 de long. E., et s'estimait alors à 160 milles seulement du pôle magnétique, l'inclinaison de l'aiguille était de 88° 40'.

Après avoir achevé tout ce qu'il était possible de faire dans ces hautes latitudes à une époque si avancée, le capitaine Ross fit route pour reconnaître la partie nord de cette terre à laquelle il a donné le nom de Victoria, et la suivit jusqu'au 25 février. Étant alors par 70° 40' S. et 162° 40' E. il vit qu'elle se dirigeait brusquement vers le sud-ouest. Il la quitta donc et se rendit à Hobart-Town, où il arriva dans les premiers jours d'avril.

Tel est le récit très abrégé de cette importante excursion dans les régions polaires. Le capitaine Ross a découvert et suivi de près une étendue de 500 milles de

côtes dans des parages regardés jusqu'alors comme inaccessibles; il a dépassé de beaucoup les latitudes les plus avancées auxquelles on était parvenu avant lui, ses explorations se sont portées là où aucun autre n'avait pénétré; il a semblé à votre commission, messieurs, que nul autre n'avait mieux mérité la médaille que vous décernez à la découverte la plus importante; elle a donc cru devoir vous proposer de la lui accorder, tout en reconnaissant et proclamant hautement le mérite des découvertes et des beaux travaux du lieutenant Wilkes, et en mentionnant honorablement les divers voyageurs dont nous vous avons cité les noms ci-devant.

Après avoir accompli la tâche qui m'avait été imposée par votre commission, permettez-moi, messieurs, d'ajouter encore quelques mots relativement aux derniers travaux de l'expédition que commande le capitaine Ross. On savait que cet intrépide marin avait fait une nouvelle tentative pour s'approcher du pôle magnétique dans l'été suivant de ces climats, c'est-à-dire à la fin de 1841 et au commencement de 1842. Quelques journaux avaient annoncé qu'il n'avait pas pu pénétrer aussi avant que l'année précédente, et qu'il avait fait son retour aux îles Malouines où il hivernait. Désirant avoir quelques nouvelles plus positives à vous donner lorsque je viendrais vous proposer de lui décerner votre grande médaille, je me suis adressé au capitaine Beaufort, hydrographe de l'amirauté; il a bien voulu m'envoyer une carte polaire sur laquelle se trouve tracée la route suivie par le capitaine Ross en 1841 et 1842, et en même temps une note de M. le colonel Edouard Sabine, correspondant de la Société, relative aux travaux de l'expédition polaire de-

puis son retour à Hobart-Town en avril 1841 jusqu'en novembre 1842. Cette note, qui sera insérée dans le Bulletin (1), contient une lettre du capitaine Ross au colonel Sabine, datée des Malouines — mai 1842, dont je demanderai la permission de vous lire un court extrait.

« Le 22 novembre 1841, l'expédition mit à la voile pour reprendre ses opérations vers le pôle antarctique et elle entra dans les glaces par 62° de lat. et 211° 40' de long. E.

» Quarante-six jours, ce qui fait la majeure partie de la courte saison navigable de ces parages, furent employés à lutter à travers des glaces compactes que nous parvîmes enfin à traverser, mais nous rencontrâmes bientôt la grande barrière de glace qui arrêta encore une fois notre marche vers le sud. La latitude la plus élevée que nous ayons atteinte est 78° 10'. 6' minutes seulement de plus que ce que nous avions eu l'année précédente. La suite de la barrière a été tracée 130 milles plus à l'est. L'hiver alors était devenu trop dur pour permettre de passer plus loin sous ces hautes latitudes, et nous fûmes obligés de nous diriger sur les îles Falkland. Nous avons eu un rude temps, et la saison a été pénible pour les travaux. Il est vraiment étonnant, néanmoins, de voir combien peu nos bâtiments ont souffert malgré les effroyables chocs qu'ils ont éprouvés au milieu des glaces qui les serraient.

» Le 20 janvier, les secousses étaient telles que les mâts craquaient et que nous ne pouvions nous tenir debout, et cela a duré trente-six heures. Je n'aurais jamais cru qu'un bâtiment pût soutenir de tels assauts sans éprouver plus d'avaries. Nous allons remettre ici

(1) Voyez ci-après.

lout en état ; mais je ne veux pas risquer de compromettre la santé des équipages en les conduisant dans un climat chaud, lorsque nous avons encore une saison à passer dans les mers antarctiques pour remplir entièrement nos instructions.

• Si nous n'avions rien fait l'année derrière, nous regarderions comme un triomphe d'avoir atteint la latitude de $78^{\circ} 10'$. Nous ne pouvons pas espérer que nos travaux actuels soient estimés autant que ceux de l'année précédente, mais nous avons encore une saison devant nous, et avec les efforts soutenus et le zèle de mes excellents compagnons, nous ne pouvons pas manquer de conduire nos navires aussi loin que navires peuvent aller. Mon intention est de chercher à atteindre l'extrémité est de la terre qui a reçu le nom de terre Louis-Philippe, et d'essayer de la suivre vers le sud. Je présume que les vents de S.-O. auront débarrassé cette côte des glaces qui l'encombraient. Si je ne puis pas réussir je me contenterai de suivre la route de Weddel, et, s'il est possible, de traverser la mer polaire, afin de gagner l'extrémité est de la barrière de glace que nous avons reconnue. Enfin, si ce projet était encore reconnu impossible, nous retournerions vers l'est et nous continuerions l'examen de la côte, des glaces ou de la mer jusque par les plus hautes latitudes que nous puissions atteindre, et si nous ne pouvons pas trouver un lieu convenable pour hiverner, nous retournerons au cap de Bonne-Espérance vers le milieu d'avril 1843. »

Nous faisons des vœux, messieurs, pour que la courageuse persévérance du capitaine Ross soit cette fois favorisée par l'état des glaces et que la Société de géographie, après lui avoir décerné sa grande médaille pour les importantes découvertes qu'il a faites dans les

régions polaires en 1840 et 1841, lui doit encore de nouvelles connaissances sur ces contrées, qui, grâce à ses courageux efforts, semblent sortir de la barrière éternelle des glaces qui les dérobaient à l'avidité humaine.

*Signé : BERTHELOT, EYRIÈS, JOMARD,
WALCKENAER, DAUSSY, rapporteur.*

RAPPORT sur le concours au prix proposé par S. A. R. le duc d'Orléans, pour la découverte la plus utile à l'agriculture, à l'industrie ou à l'humanité, fait au nom d'une commission spéciale par M. ROUX DE ROCHELLE.

MESSIEURS,

La commission chargée de vous entretenir du concours ouvert sur le prix d'Orléans ne peut se rappeler qu'avec une émotion profonde la bienveillance dont le prince paré de cet illustre nom honora la Société de géographie. Le prix fondé par notre auguste protecteur est un témoignage de l'amour qu'il portait à la science comme à la patrie. Il désirait exciter entre les voyageurs une heureuse émulation en les encourageant à enrichir la France de quelques découvertes utiles à l'agriculture, à l'industrie ou à l'humanité; et s'il n'a pas été donné à ce jeune, brillant et malheureux prince de voir ses vœux s'accomplir, la Société de géographie les regarde et les accepte comme sacrés : c'est une disposition testamentaire qu'elle sera fidèle à suivre, et qui lui fait plus vivement sentir les douloureux regrets d'une si grande perte.

Le concours dont nous nous occupons avait été prorogé d'une année à l'autre jusqu'au 1^{er} avril 1843, et la question proposée avait une si haute importance, qu'elle était digne d'occuper l'attention de tous les bons esprits et des voyageurs les plus éclairés; mais les explorations faites dans des contrées lointaines et souvent inconnues exigent un si long temps, que nous ne pouvions pas espérer de recevoir de nombreux mémoires : un seul voyageur nous a fait parvenir les siens; et c'est de ses travaux que nous allons d'abord vous entretenir.

Le but de M. de Morineau est de montrer les avantages assurés à notre commerce et à notre industrie par l'importation qu'il a faite en France de la vannerie indienne. On comprend sous ce nom un grand nombre de tissus exécutés et entrelacés avec les fibres et les nervures des longues feuilles de différentes plantes : les Indiens nous en ont offert des modèles; et l'on connaît la dextérité avec laquelle ils fabriquent des nattes, des paniers, des vases, d'autres meubles et quelques parties de vêtement, à l'aide des joncs, des roseaux, des filaments textiles de quelques végétaux indigènes; ils ont l'art de les amincir, de les affiner, de les blanchir ou de les teindre en différentes couleurs, de les assouplir et de donner à leurs tissus des formes variées, souvent élégantes, et un degré de flexibilité ou de solidité convenable à l'usage auquel on les destine.

Il était sans doute utile d'emprunter cette industrie, de l'étendre, de la perfectionner, et nous avons suivi avec intérêt la description des moyens employés pour former en France des établissements où l'on fabriquerait ce genre de tissus.

La première application que l'auteur ait faite du

travail de la vannerie indienne a eu lieu à Montendre , arrondissement de Jonzac , département de la Charente-Inférieure. Ce voyageur avait remarqué dans plusieurs parties de l'Amérique et dans quelques îles de l'Océanie différents ouvrages de ce genre : il avait ramené avec lui de l'île de Cuba un matelot très expert dans cette sorte de travail ; et il annonce qu'il sollicita , en 1835 , sous le nom de ce matelot , un brevet d'importation et de perfectionnement de la vannerie indienne. L'établissement qu'il forma , et auquel il consacra une grande partie de sa fortune , acquit bientôt assez d'activité et d'importance pour occuper 200 ouvriers ; et comme il fallait plus d'adresse que de force pour cette manipulation , il put employer des vieillards , de jeunes filles , des enfants , d'autres personnes faibles ou disgraciées de la nature. Le nombre des ouvriers fut ensuite porté jusqu'à 400 ; les gens les plus nécessiteux trouvèrent du travail ; la mendicité disparut de ce canton , et un établissement favorable à l'industrie devint également utile à l'humanité.

La fabrique avait d'abord essayé différents ouvrages ; elle se borna ensuite au genre d'industrie qui pouvait être le plus utile aux hommes des champs. On fit annuellement jusqu'à 60,000 chapeaux destinés à remplacer l'usage de ceux de paille , ayant autant de légèreté et offrant plus de consistance. Cette dernière qualité est due à la supériorité des fibres de la feuille du latanier sur la paille des graminées. Un enduit de gélatine , obtenu par un bain de la substance dissoute où on les trempait , rendait les tissus imperméables. Le bon marché des produits de cette fabrique leur assurait un grand débit : les matelots , les gens de la campagne , pouvaient en faire habituellement usage ; et les perfec-

tionnements qu'éprouva ce genre d'industrie le portèrent à un assez grand point de finesse et de délicatesse pour qu'il fût aussi recherché par les riches.

Le nombre des commandes détermina bientôt l'auteur des mémoires que nous examinons à établir dans le département de la Charente-Inférieure plusieurs succursales de l'établissement de Montendre. Il s'éleva ensuite d'autres concurrences dans les départements de la Gironde, de la Charente, de la Haute-Vienne, du Lot-et-Garonne, du Puy-de-Dôme et du Bas-Rhin. Tous les fabricants n'employaient pas la même qualité de plantes. Le latanier de l'île de Cuba avait été préféré par l'auteur; d'autres recoururent à celui de Guayaquil, ou de l'île de Puna, ou des Philippines. La fibre des feuilles du palmier, de l'aloès, de l'agave, ou d'autres plantes à fibres ou écorces textiles, était mise en œuvre par quelques autres. Le nombre des produits de ces différentes manufactures s'élève annuellement à plus de 400,000. Ils entrent en concurrence avec ceux qui viennent du dehors, et ils en ont déjà diminué l'importation d'une manière sensible. Nous voyons ainsi décroître un tribut que nous avions à payer à l'étranger, et les produits de nos nouvelles fabriques sont même devenus, dans quelques lieux, un article d'exportation : de semblables essais méritent d'être honorablement cités.

L'auteur a voyagé pendant plusieurs années dans différentes parties de l'Amérique et de l'Océanie, particulièrement dans la Haute-Californie et aux îles Sandwich. Il a importé dans cet archipel plusieurs animaux domestiques, et différentes espèces de plantes alimentaires, et d'arbres fruitiers ou forestiers, venus d'Amérique ou d'Europe. A son retour en France, il a con-

tinué de s'occuper, avec un zèle éclairé, de la théorie et de la pratique de la culture, et des améliorations agronomiques les mieux appropriées au pays où il s'est fixé. Cette habitude de travaux utiles nous porte à recevoir avec plus de confiance ses observations, et nous explique le parti qu'il a su tirer de ses voyages, soit pour être utile aux pays qu'il a visités, soit pour enrichir notre industrie d'un nouveau genre d'importation.

Si nous glissons légèrement sur les services qu'il a rendus à l'étranger, c'est qu'ils s'écartent de l'objet du concours qui nous occupe aujourd'hui. Nous avons à revenir au genre d'industrie dont il annonce que l'importation en France lui appartient; et il nous reste à examiner s'il a rempli les conditions du programme, et si ses travaux géographiques ont, en effet, procuré à la France la découverte la plus utile à l'agriculture, à l'industrie ou à l'humanité.

Quelque louables que soient les résultats de ses recherches, nous ne pensons pas qu'ils répondent aux vues que l'auguste fondateur du prix s'était proposées. L'art de la vannerie est si généralement répandu, on y a fait usage d'un si grand nombre de tiges, d'écorces ou de fibres végétales, et il a produit des formes d'ouvrages si variées, si perfectionnées, qu'on ne peut point regarder comme une découverte l'emploi d'une nouvelle substance également propre à ce genre de travaux. Chaque nation fait usage des fibres textiles qui sont à sa portée : l'importation qu'on en fait dans un autre pays peut y modifier cette espèce de main-d'œuvre; elle peut y faire tomber en discrédit d'autres procédés plus imparfaits, et elle mérite l'attention spéciale des sociétés qui s'occupent de l'amélioration des arts utiles et des progrès de notre industrie et de notre commerce.

mais le concours au prix d'Orléans impose de plus grandes questions à résoudre, des conditions plus difficiles à remplir; elles ont été exposées dans nos rapports précédents; nous y avons cité, comme exemple, quelques uns des grands voyageurs qui avaient enrichi par leurs découvertes et leurs importations l'agriculture et l'industrie d'une autre contrée; et ces citations, ces mentions honorables, ont eu pour but d'animer d'une louable émulation les hommes qui essaieraient de rendre à notre patrie le même genre de services.

La Société de géographie, ne perdant jamais de vue l'objet primitif de son institution, a également demandé que les concurrents recueillissent des observations géographiques sur les pays dont ils emprunteraient d'utiles importations. De semblables remarques doivent en effet donner plus de prix à leurs travaux: elles enrichissent le domaine de la science, elles servent de guide au commerce, lorsqu'il cherche à s'ouvrir de nouvelles routes dans ces contrées, et une carrière mieux éclairée lui devient plus facile à parcourir. Nous cherchons à ne pas séparer l'un et l'autre genre de mérite, à les faire tourner à l'avantage de la patrie, et à favoriser par d'utiles renseignements les communications à suivre entre les différents peuples.

La Commission dont j'ai l'honneur d'être l'organe ne s'est pas bornée à l'examen des Mémoires dont je viens, Messieurs, de vous rendre compte. Elle a cherché à connaître si d'autres découvertes et importations, rentrant dans les conditions du concours, avaient été faites depuis le dernier rapport qui a été mis sous vos yeux; et vos Commissaires ont dû spécialement remarquer l'expédition faite sous les ordres de M. Jéhénne, capitaine de corvette, et commandant la gabare *la Prévoyante*, pour extraire de l'Yémen une provision de

semences de café, et de jeunes plants de caféier, destinés à renouveler les plantations de nos colonies. Cette utile mission, confiée par M. Jéhenne à M. Passama, enseigne de vaisseau, a été remplie dans les deux premiers mois de l'année 1842, avec autant d'habileté que de succès, quoiqu'elle ait été souvent contrariée par les agents des autorités locales; et M. Passama a réussi à se procurer trois cent cinquante jeunes plants de caféier, et quarante-deux caisses et treize barils de café en coque, qui ont été transportés avec les soins convenables dans l'île de Bourbon. Une importation de même nature, mais beaucoup moins considérable, y avait été faite en 1823 par M. Forsans, commandant de la gabare *la Mayenne*. Ces renouvellements de plants et de semis, faits à l'aide de ceux que l'on tire des meilleurs cantons de l'Arabie, tels que Hès, Houden, Bet-el-Faki, contribuent à rajeunir les plantations coloniales, et leur rendent les qualités premières qu, sans cette espèce de régénération, viendraient à se détériorer.

La mission de M. Passama dans l'intérieur de l'Yémen a été bien secondée par M. Pervillé, naturaliste, qui a fait sur le café d'Arabie un rapport spécial. M. Passama a recueilli lui-même, dans les différentes contrées où il a pénétré, un grand nombre de notions géographiques, de détails historiques, de peintures de mœurs et d'usages, et les communications qu'il vous a faites vous ont paru assez dignes d'intérêt pour être insérées dans votre Bulletin, et pour être honorablement rappelées.

Votre Commission a pensé, Messieurs, qu'il n'y avait pas lieu de décerner cette année le prix d'Orléans; mais elle a remarqué les services rendus à une branche

de notre industrie par l'importation de la vannerie indienne, et par les différents établissements qui se sont formés en France, à l'imitation de celui dont M. de Morineau a été le fondateur, et à l'aide des fibres textiles de différentes plantes de la famille des palmiers. La Commission a vu que les mêmes substances végétales, différemment préparées, pouvaient servir à la fabrication du papier; elle a même eu sous les yeux quelques échantillons de ce genre de travail; et quoique ces essais ne lui aient point paru portés au degré de perfection que l'on doit en attendre, elle les a jugés dignes d'intérêt.

Si plusieurs sociétés qui s'occupent des développements de notre industrie ont favorablement jugé l'importation faite par M. de Morineau et les résultats qu'elle a obtenus, la Société de géographie doit à son tour lui savoir gré d'une amélioration qui est le fruit de ses voyages; et votre Commission a l'honneur de vous proposer de lui décerner une médaille d'encouragement. Elle vous propose encore, Messieurs, de remettre la même question au concours, et de le proroger jusqu'au 1^{er} avril 1846, afin de laisser aux concurrents tout le temps nécessaire pour tenter de nouvelles découvertes en agriculture, en industrie, ou pour le soulagement de l'humanité, et afin qu'on puisse en faire l'application en France ou dans nos colonies.

Les voyages de long cours doivent se multiplier; et une navigation qui embrasse les différentes parties du globe donne à l'observateur la facilité de faire des recherches aussi nombreuses que variées; elle offre de nouvelles occasions pour faire voyager les plantes utiles, sans les altérer dans leurs émigrations, et pour les faire arriver immédiatement ou graduellement jus-

qu'à nous ; car c'est surtout aux emprunts du règne végétal que nous avons à nous attacher. Ce sont là des richesses mobiles , que l'on peut transplanter d'un pays dans un autre, en tenant compte de la qualité du sol, de l'exposition et du climat. On peut même prévoir que de nouvelles importations végétales seront faites d'Amérique ou d'Europe aux îles Marquises et dans celle de Taïti, comme M. de Morineau en a fait aux îles Sandwich. C'est un nouveau champ qui vient s'ouvrir à l'industrie et à l'agriculture ; il peut permettre entre les îles de l'Océanie et de la France quelques échanges de transplantations. Nous ne pouvons trop répéter que les différentes contrées de la terre sont destinées à s'enrichir les unes par les autres. La nature qui sema leurs champs ne répandit point partout les mêmes largesses : chaque région eut sa parure particulière ; mais l'homme vint ensuite dépayser les plantes, et orner d'une végétation étrangère les campagnes qu'il habitait. Son œuvre n'est point achevée ; chaque pays attend de lui de nouvelles acclimations, et les végétaux qu'il désire acquérir sont surtout ceux qui ont des fruits à son usage , des propriétés curatives, des sucs colorants pour la teinture, des bois utiles à la construction des navires, ou aux différentes branches du travail et de l'économie domestique, et qui peuvent, avec les précautions convenables, entrer dans nos grandes cultures, et devenir l'ornement de nos jardins, de nos champs, de nos forêts.

Tel est le genre de conquêtes que peut nous procurer le concours ouvert sur le prix d'Orléans. Jusqu'à présent, un trop petit nombre de voyageurs s'en sont occupés : ce programme a besoin d'acquérir une nouvelle publicité, afin d'animer l'émulation et de susciter

d'autres recherches ; il serait utile de le répandre dans tous nos ports, et de le remettre à tous nos capitaines qui désirent entreprendre une longue navigation, afin que dans tous les lieux où ils auront à s'arrêter, soit pour des opérations commerciales, soit pour des observations scientifiques, ou dans quelque autre but d'instruction, ils consacrent aussi une partie de leurs soins aux recherches qui leur sont recommandées par ce programme.

Si, dans les années précédentes, nous avons été difficiles sur la délivrance du prix, par respect pour son auguste fondateur, nous devons aujourd'hui les mêmes égards à sa mémoire. Nous désirons pouvoir lier à son souvenir l'idée de quelque grand service rendu à la patrie ou à l'humanité, et rappeler ainsi une des généreuses pensées qui occupèrent ce prince, pendant sa trop courte apparition sur la terre.

*Signé : EYRIÈS, JOMARD, ROUX DE
ROCHELLE, Rapporteur.*

*ÉLOGE du contre-amiral DUMONT D'URVILLE , prononcé
dans l'Assemblée générale du 12 mai 1843, par M. S.
BERTHELOT , secrétaire-général de la Commission cen-
trale.*

MESSIEURS ,

Lorsque des intelligences supérieures viennent à s'éteindre, un usage respectable, et qu'on retrouve chez tous les peuples , parce qu'il prend sa source dans les sentiments du cœur, impose un devoir aux contemporains, celui de rappeler les services des hommes honorables dont ils surent apprécier le mérite ; et de l'éloge de leurs talents, de leurs vertus, du souvenir des faits principaux de leur vie, de cet hommage rendu à leur mémoire, ressortent des exemples qui profitent à la génération présente, et retentissent dans l'avenir. C'est dans cette pensée que la Société de géographie a voulu consacrer par un éloge historique le souvenir des travaux d'un illustre navigateur. Je viens remplir aujourd'hui l'engagement que je contractai envers elle, lorsque, m'associant à son vœu, je promis de l'accomplir.

En suivant la marche de ces existences dont il ne nous reste que le souvenir, on se plait à chercher si leurs premiers pas dans la vie n'ont pas été marqués par quelque signe précurseur de leur destinée future ; mais celle de l'homme célèbre qui fait le sujet de notre éloge n'indique rien qui ait pu faire entrevoir d'abord la brillante carrière qu'il devait parcourir. Enfant, sa constitution est frêle et délicate, son maintien est calme, son visage pensif ; il se plait dans la solitude, aime la

liberté des champs, se récréait avec les plantes et s'absorbait dans la lecture de *l'Histoire du peuple de Dieu* (1). Le jeune Dumont d'Urville (Jules-Sébastien-César) avait atteint alors sa septième année : c'était en 1797, quatre ans après avoir quitté sa ville natale, Condé-sur-Noireau, dans le Calvados, pour venir se fixer avec sa famille sur les bords de l'Orne, à deux lieues de Caen. La révolution française, qui renversait tout pour reconstruire sur de nouvelles bases, avait aboli les anciennes juridictions, et le père de d'Urville, destitué de sa charge de bailli de haute justice pour la ville de Condé et ses seize paroisses, achevait son existence dans les douleurs de l'infirmité. Mais l'enfant avait encore sa mère pour le guider. Issue de l'ancienne famille des Croisilles et douée d'un courage viril, cette femme énergique, qui avait osé défendre son mari, et l'arracher à la terrible justice du tribunal révolutionnaire, fit germer de bonne heure dans le cœur du fils les sentiments d'une vertu austère, et réveilla en lui l'instinct des nobles passions. M. de Croisilles, vicaire-général de Cambrai et oncle maternel du jeune d'Urville, vint alors habiter avec sa sœur, et voulut se charger exclusivement de l'éducation de son neveu. M. d'Urville a raconté lui-même, de la manière la plus naïve, ses rapides progrès sous ce digne précepteur. « *Le peu que je vauz*, écrivait-il dans ses mémoires (2), *j'en suis redevable à mon bon oncle, dont le savoir était aussi aimable que varié. Au bout de deux ans, je traduisis assez couramment Quinte-Curce et Vir-*

(1) Par le jésuite Berruyer.

(2) Ces Mémoires forment un recueil inédit dans lequel M. d'Urville a consigné ses actions et ses remarques journalières jusqu'à sa trente-deuxième année.

« gile , je sus l'arithmétique et la géographie. » Le Plutarque et l'histoire de la découverte de l'Amérique devinrent ses livres favoris. A douze ans , il avait lu nos meilleurs poètes et achevait sa rhétorique. Son oncle l'avait amené à Bayeux pour le perfectionner dans ses études. Ce fut là qu'il reçut les premières leçons de grec , et qu'il suivit un cours de mathématiques. Son éducation , dirigée jusqu'alors par des ecclésiastiques , avait eu un but arrêté : on le destinait à la prêtrise . Mais les écoles impériales et l'instruction encyclopédique qu'on y recevait vinrent changer les destinées du jeune élève. D'Urville fut admis au Lycée de Caen , où il termina ses études avant d'avoir atteint sa seizième année.

Tous les classiques étaient épuisés : son esprit , avide d'instruction , demandait d'autres enseignements ; la lecture des voyages d'Anson , de Cook et de Bougainville venait de lui révéler sa vocation , et déjà l'ambition de la gloire parlait à son jeune cœur. Plein de ses rêves d'avenir , il partit pour Brest , et le commandant du vaisseau *l'Aquillon* le reçut à son bord en qualité d'élève de marine. En 1810 , M. d'Urville se rendit à Toulon avec le grade d'aspirant de première classe , obtenu à la suite d'un brillant examen. Notre escadre , à cette époque , était réduite à évoluer devant la rade. M. d'Urville profite du temps qu'il passe à terre pour se livrer à ses goûts laborieux. Il met à contribution la bibliothèque de la ville et tous les ouvrages de science et de littérature qu'il peut se procurer ; il suit , sous la direction d'un rabbin érudit , des leçons comparées de grec et d'hébreu , apprend l'italien et l'espagnol , tout en continuant ses exercices d'anglais et d'allemand qu'il avait commencés à Brest,

et acquiert ainsi, par ses connaissances dans les langues, cette solide instruction qui doit l'éclairer plus tard dans les recherches ethnographiques. Mais ses occupations ne se bornent pas à ce genre d'étude; l'astronomie, la physique et l'histoire naturelle viennent aussi partager ses loisirs; on le voit tantôt à l'observatoire de la marine, tantôt dans les montagnes qui entourent la baie. L'entomologie et la botanique le passionnent, la botanique surtout, cette compagne du *promeneur solitaire*, qui le suit dans les bois, au fond des ravins, au bords des précipices et sur les crêtes les plus escarpées : aimable science, que la nature offre à ses adeptes sous les aspects les plus séduisants. Jeune, plein d'ardeur, infatigable dans ses herborisations, M. d'Urville explora une grande partie de la Provence, et réunit ce premier herbier de l'amateur qu'on revoit toujours avec tant de charme.

Cachant sous des dehors acerbes tout ce qu'il y avait en lui de bon et de louable, d'Urville semblait fuir une société qui dépensait la vie en folles dissolutions. « Faut-il s'étonner, a dit un de ses historiens (1), » qu'il se soit trouvé déplacé au milieu d'un monde qui » lui ressemblait si peu ? Faut-il s'étonner que lui, tout » plein de l'éducation sérieuse et puritaine qu'il avait » reçue de sa mère, lui, qui parlait plusieurs langues, » et savait tout Homère par cœur, lui, qui passait ses » journées dans l'étude, faut-il s'étonner qu'il se soit » pris de quelque dédain pour des camarades qui rail- » laient sans les comprendre ses goûts laborieux, à » une époque surtout où les états-majors de la marine,

(1) M. Th. Massot dans son admirable Rapport pour le concours ouvert par l'Académie de Caen pour l'*Éloge de Dumont d'Urville*.

» disséminés par la révolution, s'étaient quelquefois
 » ouverts, sous l'influence de nécessités impérieuses, à
 » des sujets peu distingués? »

En 1812, M. d'Urville fut nommé enseigne de vaisseau et quitta *le Borée* pour passer à bord du *Donawert*, que commandait l'intépide Infernet. Sa première navigation ne date pourtant que de 1814. Employé alors sur le vaisseau *la Ville-de-Marseille*, qui avait ordre de se rendre à Palerme pour aller chercher la famille d'Orléans, et la ramener en France, une relâche à Civita-Vecchia lui procura l'occasion de visiter Rome.

Mais la direction donnée à son esprit ne pouvait rester longtemps sans amener des résultats, et le moment était arrivé où cette intelligence devait prendre son essor. Le Ministre de la marine avait confié au capitaine Gautier, commandant *la Chevette*, le relèvement des côtes et des îles de la Méditerranée, pour dresser, d'après des observations rigoureuses, de nouvelles cartes de ce vaste bassin. Trois campagnes hydrographiques avaient déjà offert d'importants résultats; et M. Gautier, en partant au mois de mars 1819 pour sa quatrième exploration dans l'archipel du Levant, demanda un officier d'un mérite reconnu pour compléter son état-major. M. d'Urville fut désigné, et ce choix, justifié par les talents du jeune enseigne, le fut encore par le zèle dont il fit preuve pendant une campagne de neuf mois. Il est curieux de le suivre à ce début, alors que plein d'enthousiasme et d'espérance, il abordait la terre classique des héros, cet inépuisable champ de vieux souvenirs, interrogeant à la fois et la nature morte et la nature vivante, et faisant (comme on l'a dit) (1) de l'histoire avec des ruines, de la

(1) M. Th. Massot. Rapport sur le concours ouvert pour l'Éloge de Dumont d'Urville.

science avec des fleurs et de l'étude avec toute chose.

De retour à Toulon et riche déjà des connaissances acquises, il ne tarda pas à repartir avec le capitaine Gautier pour procéder à l'hydrographie du détroit des Dardanelles, du canal de Constantinople et de la mer Noire. Durant ce voyage, la gabare *la Chevette*, selon les expressions de M. d'Urville (1), « fit le tour entier » des côtes du Pont-Euxin, promena le pavillon français » du Bosphore de Thrace au Bosphore Cimmérien et des » bouches du Phase à celles de l'Ister, traversa plusieurs » fois la Propontide et termina son exploration au fond » du golfe d'Argos.»

Pendant une relâche sur la rade de Milo, un heureux hasard conduisit M. d'Urville vers l'endroit où un pauvre pâtre venait de découvrir la belle statue antique qui décore depuis une vingtaine d'années une des salles du Louvre. Ce chef-d'œuvre de l'art, dont l'acquisition devait nous dédommager de la perte d'un autre chef-d'œuvre (2), excita son admiration, et ce fut sous cette impression qu'il rédigea la notice que plusieurs journaux de l'époque s'empressèrent de reproduire. Il en avait remis le manuscrit à M. le marquis de Rivière, alors notre ambassadeur à Constantinople. L'érudition que l'officier de marine manifestait dans cet écrit, les faits historiques dont il s'appuyait, intéressèrent vivement l'ambassadeur : de si précieuses

(1) *Relation de la campagne hydrographique de la gabare la Chevette, dans le Levant et la mer Noire, durant l'année 1820*, par M. d'Urville, officier de l'expédition (lue à l'Acad. Roy. des Sciences, le 22 janvier 1821). *Voy. Journal des voyages, découv. et navigat. modernes*, t. IX, p. 279.

(2) *La Vénus de Médicis*.

notions n'étaient pas le fait d'un simple amateur ; M. de Rivière y vit la conviction du savant, et l'appréciation raisonnée de ce que l'antiquité avait produit de plus beau. M. de Marcellus, son secrétaire d'ambassade, reçut l'ordre de se transporter sur les lieux pour acquérir à tout prix la Vénus de Milo, et cette superbe statue, rachetée à un marchand arménien qui s'en était déjà emparé, fut cédée au représentant de la France.

Cet intéressant épisode, qui signala d'une manière si remarquable le passage de M. d'Urville dans l'archipel de la Grèce, fit diversion aux travaux qu'exigeaient les devoirs du service. L'appréciateur des beaux arts, en reprenant son rôle officiel, suivit les opérations hydrographiques qui étaient le but principal de l'expédition ; mais durant les nombreuses stations de la *Chevrette* sur les côtes de la mer Noire, l'aimable science vint lui offrir à son tour d'agréables délassements. M. d'Urville recueillit dans ses herborisations tous les matériaux de la *Flore* du littoral, et en entreprit la classification méthodique. Cet excellent travail, souvent consulté par les botanistes, et qui parut en 1822 dans les *Mémoires de la société Linnéenne*, n'a rien perdu encore de son intérêt (1).

Après la dernière campagne du capitaine Gautier,

(1) Voy. *Enumeratio plantarum quas in insulis Archipelagi, ant littoribus Ponti-Euxini, annis 1819-1820, collegit atque detexit*. J. Dumont d'Urville. Paris 1822, in-8°, de 135 p. (Mém. de la Soc. lin. de Paris, t. I). M. d'Urville publia encore, après cette campagne, une *Notice sur les galeries souterraines de l'île de Melos* (Voy. *Annales des voyages*, par Eyriès et Malte-Brun, t. XXVII), et une autre *sur les îles volcaniques de Santorin, et plus particulièrement sur la nouvelle Camini* (voy. Mém. de la Soc. lin., vol. 1, p. 598, 1822).

M. d'Urville ne put rester oisif ; son activité naturelle , l'amour de la science et sa prédilection pour les explorations lointaines le poussaient vers de plus grandes entreprises. Depuis longtemps un voyage de circumnavigation était l'objet de ses vœux , et le plan qu'il en concerta avec des officiers de l'expédition de *l'Uranie* recut l'approbation de M. Clermont-Tonnerre , alors ministre de la marine. Le commandement de la corvette *la Coquille* fut confié au lieutenant de vaisseau Duperrey , et M. d'Urville , moins ancien en grade , resta chargé de tous les détails du service comme lieutenant en premier.

La corvette partit de Toulon le 11 août 1822 , et le 24 mars 1825 elle effectua son retour après avoir traversé sept fois l'équateur et parcouru plus de 24,000 lieues dans ses différentes circonvolutions , sans avoir fait d'avaries majeures , sans avoir perdu un seul homme. Les Iles Malouines , les côtes du Chili et du Pérou , l'archipel Dangereux et plusieurs autres groupes disséminés sur la vaste étendue de l'océan Pacifique , la Nouvelle-Irlande , la Nouvelle-Guinée , les Moluques et les terres de l'Australie avaient été tour à tour ses points de relâche ou le but de ses reconnaissances ; les Iles Clermont-Tonnerre , Lostange et Duperrey , ses découvertes géographiques. Les grandes collections qu'elle rapportait pour le Muséum d'histoire naturelle , furent l'objet d'un rapport particulier des membres comptants de l'Académie des sciences , et ces collections , pour tout ce qui concernait l'entomologie et la botanique , étaient dues en entier au zèle infatigable de M. d'Urville. Il avait exploré dans ses laborieuses herborisations les plages désertes de la baie de la Soledad et les pittoresques vallées d'O-taïti , dont il décrivit les

flores dans la langue de Linné , et les illustra de considérations géographiques à la manière des Humboldt et des De Candolle (1). L'archipel des Carolines lui avait aussi livré ses richesses , et dans cette Nouvelle-

(1) Les flores d'O-Taïti et d'Oualau , dont M. d'Urville avait réuni les matériaux , sont restées inédites ; celle des îles Malouines a seule été publiée dans les Mémoires de la Société linnéenne, 4^e vol. Nous citerons ici deux passages du rapport que M. Mirbel présenta à l'Académie des sciences sur le travail de M. d'Urville.

« Le travail que nous examinons est divisé en deux parties : dans la première, l'auteur expose avec cette supériorité d'un homme habitué à considérer la nature dans ses phénomènes généraux , la constitution physique, le climat et la végétation du théâtre de ses recherches ; dans la seconde, il donne l'énumération par famille des plantes des Malouines ; il décrit avec autant de précision que d'exactitude vingt-neuf phanérogames nouvelles , et il place souvent , à la suite du nom des espèces déjà décrites , une phrase spécifique plus complète ou quelques observations critiques.

« M. d'Urville a pensé avec raison que, pour faire connaître la végétation d'une contrée, il ne suffisait pas de citer les noms des familles, des genres et des espèces, qu'il fallait indiquer l'abondance et la rareté des individus , puisque de là résulte l'aspect général du pays. Il a donc imaginé d'exprimer par le chiffre 100 l'espace entier qu'il a parcouru , et par le même chiffre l'étendue de chaque station ; de sorte qu'au moyen de deux nombres fractionnaires, il marque la quantité de station où se trouve chaque espèce , et son abondance ou sa rareté relative dans chacune des stations en particulier. Il a fait l'application de sa méthode à la flore des Malouines.

« Sous tous les rapports, ce nouvel essai sur les Malouines nous paraît un excellent travail. Nous avons l'honneur de proposer à l'Académie d'en témoigner sa satisfaction à l'auteur et d'en autoriser la publication dans les Mémoires des savants étrangers. » Rapport lu à l'Acad. le 24 oct. 1835. *Annal. des Sc. nat.*, vol. 6, p. 469.

Les *Annales des Sciences naturelles* contiennent en outre, dans le 6^e vol., p. 51 (1835), un mémoire très remarquable de M. d'Urville, sous le titre suivant : *De la Distribution des Fougères sur la surface du globe.*

Hollande où la végétation se montre sous de si étranges formes, ses excursions botaniques s'étaient étendues jusqu'au-delà des montagnes Bleues, dans les immenses plaines de Bathurst. Au milieu de ses savantes recherches, l'histoire de l'homme ne resta pas indifférente à ses yeux, et les tribus sauvages de l'Océanie, l'étude de leurs mœurs et de leur langage, vinrent fournir un nouvel aliment à ses observations.

La brillante exploration de *la Coquille* avait accrédité la réputation de M. d'Urville; mais sa noble ambition aspirait à la célébrité comme géographe et navigateur. A peine remis des fatigues de son long voyage, il projette déjà un nouveau plan de campagne, et son dévouement est compris. Il part cette fois avec le grade de capitaine de frégate, se proposant de reprendre la suite des opérations commencées par d'Entrecasteaux. Le gouvernement, à cette époque, avait recueilli de vagues indications sur le naufrage de l'infortuné La Pérouse, et le ministre de la marine, en recommandant à M. d'Urville toutes les recherches qui tendraient à fixer les incertitudes sur le lieu du désastre, voulut que la corvette *la Coquille*, dont M. d'Urville reçut le commandement, prît le nom de *l'Astrolabe* en mémoire d'un des navires de la malheureuse expédition.

L'Astrolabe appareilla de Toulon le 25 avril 1826; le 14 juin elle mouillait à Ténériffe, ce caravansérail des navigateurs. En quittant les Canaries, la corvette se dirigea sur l'Australie, et navigua pendant cinquante jours au milieu d'une mer où la tempête ne cessait que pour se reproduire avec plus de fureur. « *Il faut s'être trouvé dans de pareilles positions*, disait le commandant dans son rapport à l'Institut, *pour en sentir toute l'amertume. Je ne crains pas d'exagérer en affirmant que*

« *durant cette seule traversée, nous avons déjà essuyé deux fois plus de fatigues et de mauvais temps que la Coquille dans tout le cours de sa navigation.* » L'*Astrolabe* passa entre les îles Amsterdam et Saint-Paul au milieu de la tourmente, et parcourut plus de 3 000 lieues marines sans toucher nulle part. Le port du Roi Georges, sur le continent australien, fut sa première relâche. Après en avoir levé le plan, ainsi que celui de deux havres voisins, M. d'Urville remet sous voile, traverse le détroit de Bass, fixe la position des écueils redoutés du *Crocodile*; double le cap Hore, et prolonge la côte de l'Australie jusqu'au port Jackson, d'où il se dirige sur la Nouvelle-Zélande.

Deux mois sont employés au relèvement de cette grande terre; un tracé de 400 lieues de côtes, la position rigoureuse de baies, d'îles, de canaux qu'aucun navigateur n'avait encore visités en détail, furent les résultats de stations géographiques répétées jusqu'à trois et quatre fois par jour. Le commandant de l'*Astrolabe* profita de ses nombreuses relâches pour étudier les mœurs des Nouveaux-Zélandais :

« *Tout anthropophages qu'ils sont*, écrivait-il à son retour, *je persiste à les regarder comme dignes d'occuper le premier rang dans l'échelle des nations de la Polynésie. tant sous les rapports physiques qu'à cause de leur bravoure et de leur intelligence.* » Ces paroles, messieurs, n'ont pas été perdues : l'Angleterre, vous le savez, les a recueillies... ..

En quittant la Nouvelle-Zélande, l'expédition fit voile pour Tonga-Tabou, et faillit périr sur les récifs qui bordent le canal oriental de cette île. En quittant Tonga, M. d'Urville conduisit sa corvette à travers les îles Viti, et parcourut pendant vingt jours ce dan-

gereux archipel, déterminant la position de cent vingt petites îles dont plusieurs étaient inconnues avant lui; et dans le cours de cette navigation difficile, le mauvais temps le mit encore bien des fois en présence d'un naufrage presque inévitable. Mais sa persévérance triompha des obstacles, et s'élançant dans un nouveau champ d'exploration, il alla reconnaître l'archipel des Loyalty pour lier ses opérations avec celles de d'Entrecasteaux. Les noms de Chabrol, d'Halgan, de Tupinier, donnés trois nouvelles îles, ceux de Bernardin de Saint-Pierre, de Chateaubriand, Saint-Hilaire, Lefèvre, Aimé Martin, Rossel, Mackau et Roussin, affectés à des caps ou à des baies de terres découvertes, témoignent à la fois de sa gratitude envers les hommes dont le haut patronage avait été favorable à son entreprise, et de sa sincère estime pour tous ceux qui ont rendu d'importants services aux belles lettres, aux sciences ou à la navigation. Les îles Britannia, Lainé, Hamelin et Vauvilliers complétèrent la reconnaissance du groupe des Loyalty. En s'éloignant de ces parages, M. d'Urville se dirigea sur la Nouvelle-Bretagne, dont il longea la partie australe pour en fixer les positions, et parcourut ensuite la côte de la Nouvelle-Guinée, sur une étendue de 350 lieues sans y laisser la moindre lacune. Là, encore, il eut occasion d'inscrire sur ses cartes des noms chers à la France et qui signalent l'entrée du meilleur mouillage du littoral qu'il explora. Le navigateur, en apercevant de plus de 20 lieues au large les monts Brongniart et Cordier, qui s'élèvent comme deux immenses phares, salua la baie de Humboldt, et applaudit à l'hommage rendu au savant.

De la Nouvelle-Guinée, M. d'Urville fit route pour Amboine, et, après une courte relâche dans ce port, il

remit sous voile pour recommencer une autre série d'observations sur la côte de la Tasmanie. Mais les renseignements qu'il acquit à Hobart-Town sur le lieu du naufrage de La Pérouse le déterminèrent à reprendre la mer, et une navigation de quarante-cinq jours à travers des archipels qu'il avait déjà parcourus, le conduisit à Vanikoro, cette île au douloureux souvenir.

C'était sur des roches de coraux, à trois ou quatre brasses de profondeur, que gisaient depuis quarante ans les restes du grand naufrage : des ancres, des canons, des boulets et quelques ustensiles en cuivre et en fer corrodés par la rouille et recouverts du ciment calcaire qui les pétrifie. — Vous avez vu, messieurs, ces tristes débris qui attestent la fin déplorable de La Pérouse et de ses infortunés compagnons : M. d'Urville, qui les recueillit religieusement pour les rapporter en France, ne quitta pas Vanikoro sans payer à la mémoire de l'illustre navigateur un juste tribut de regrets. Un modeste monument fut élevé par ses soins sur les récifs de Mangadei, non loin du lieu du désastre ; et après l'inauguration du pieux cénotaphe, *l'Astrolabe* de d'Urville, plus heureuse que sa devancière, franchit les dangereux écueils où elle s'était engagée et gagna la haute mer. — Il avait fallu beaucoup d'audace et un bien grand dévouement pour s'aventurer ainsi sans pilote dans des passages hérissés de roches à fleur d'eau : aussi, M. d'Urville eut-il besoin, pour en sortir, de tout le sang-froid dont il était capable, en ordonnant les habiles manœuvres qui devaient le mettre hors de tout danger.

En s'éloignant de cette île funeste, il chercha un port de relâche pour procurer quelques soulagements à un équipage dont le climat de Vanikoro avait cruel-

lement compromis la santé. Dix-huit hommes valides restaient à peine sur pied pour manœuvrer la corvette, et pourtant M. d'Urville, lui-même encore souffrant, ne traversa pas l'archipel des Carolines sans utiliser son passage au profit de la géographie. Arrivé enfin à Guam pour se réparer, il en repartit après vingt-huit jours de repos. La découverte de la petite Ile de l'Astrolabe et de l'archipel d'Élivi, la détermination de l'extrémité méridionale du groupe d'Angour, furent les résultats d'une autre exploration qui le ramena successivement sur la côte de la Nouvelle-Guinée, puis de là à Amboine, d'où il se dirigea sur Célèbes pour relever toutes les positions du détroit qui sépare cette Ile de celle de Guilolo. Bientôt après, reprenant sa route à travers la mer des Indes pour se rapprocher du cap de Bonne-Espérance, il opéra son retour en France le 25 mars 1828, après un voyage de vingt-trois mois.

Les soins que M. d'Urville n'avait cessé d'apporter à l'accomplissement de ses instructions pendant cette belle campagne, les succès de ses opérations témoignaient de sa haute capacité. La physique du globe et l'histoire naturelle s'étaient enrichies des plus précieux renseignements, et l'Académie des sciences annonça à la France et à toute l'Europe l'intérêt qui se rattachait à la publication des travaux du savant navigateur. — Par cette seule exploration, le dépôt de la marine voyait augmenter ses atlas de 65 nouvelles cartes. Aux nombreuses collections zoologiques que rapportaient MM. Quoy et Gaymard, naturalistes de l'expédition, M. d'Urville avait ajouté un magnifique herbier composé de 6,600 plantes rares, la plupart recueillies par lui. — M. Hyde de Neuville, devant les vœux de l'Institut et de tous les amis des sciences, ordonna la

publication de l'ouvrage qui devait faire connaître en détail ce beau voyage de circumnavigation, et voulut en outre marquer son passage au ministère par un acte de justice et de gratitude en présentant à la signature du roi le brevet qui élevait M. d'Urville au grade de capitaine de vaisseau.

Une autre carrière venait de s'ouvrir au navigateur : il lui fallait coordonner les différentes parties de ses observations, s'absorber tout entier à la rédaction, vérifier, compiler les connaissances acquises pour les comparer avec celles qui étaient dues à ses propres recherches, et faire ressortir de cette étude la synthèse philosophique qui seule pouvait conduire à l'appréciation des résultats. Cette tâche difficile, M. d'Urville l'accomplit en moins de quatre mois : dix volumes de la partie historique du voyage de l'*Astrolabe* furent successivement publiés ; la philologie et le texte de l'hydrographie vinrent s'y joindre ; puis d'autres travaux encore, dont la science lui a tenu compte et que secondèrent sa facilité de rédaction et l'activité extraordinaire de son esprit.

Toutefois, un grand événement vint l'arracher quelque temps à ses occupations littéraires. C'était en 1830 ; les garanties nationales avaient eu leur restauration, et Charles X allait expier dans l'exil les fautes de ses ministres. M. d'Urville ne put, dans cette circonstance, échapper à la politique ni se soustraire à une destinée qui, à certaines époques de sa vie, le plaça tout-à-coup dans des positions difficiles, inattendues, et qui finit par lui devenir fatale. Simple officier en 1814, il va chercher à Palerme la noble famille à laquelle était réservé le plus beau trône de l'Europe, et seize ans plus tard, c'est celle qui vient de le perdre qu'il re-

conduit en Angleterre; et cette mission délicate, il la remplit de la manière la plus digne en conciliant ses devoirs avec les égards dus à une grande infortune.

Rendu à ses travaux si mémorablement interrompus, M. d'Urville profite de l'inaction dans laquelle on le laisse pour publier plusieurs excellents mémoires géographiques dont s'enrichit le Bulletin de notre Société. Dans son rapport sur le plan d'un voyage autour du monde, présenté par M. Buckingham, il signale les obstacles qui peuvent entraver cette entreprise, donne une analyse des découvertes modernes, et expose de la manière la plus lucide les instructions qui doivent conduire aux meilleurs résultats dans une nouvelle exploration de l'Océanie. — En 1831, le Bulletin de la Société recueille encore de lui de précieuses notions sur la belle reconnaissance du détroit de Behring par le capitaine Beechey. Ce navigateur, qui visita O-Taïti, s'élevant au-dessus d'un vain amour-propre national, avait déclaré franchement la vérité sur les résultats obtenus par les missionnaires anglicans : assez de voix s'étaient élevées pour préconiser les merveilles qu'ils avaient opérées et la prétendue félicité dont jouissaient leurs prosélytes. Les aveux de Beechey, publiés par un observateur aussi éclairé que M. d'Urville, désabussèrent l'Europe, et présentèrent sous son véritable point de vue la parodie de civilisation qu'on faisait représenter à de pauvres sauvages. — Dans son mémoire sur les îles du Grand Océan, qui parut l'année suivante, M. d'Urville posa les bases d'une division ethnographique qui fut adoptée par la plupart des géographes. Ce mémoire, si généralement estimé, n'était pourtant que l'introduction d'un travail d'ensemble dont il s'occupait depuis longtemps et qu'il annonça à

la fin du dixième volume de sa relation de *l'Astrolabe*, c'est-à-dire l'exposé comparatif de 120 mots pris dans les 60 langues océaniques, accompagné de considérations philologiques. — Ce fut encore dans le cours de l'année 1832 que la Société entendit son rapport sur le concours relatif à l'origine des nègres asiatiques, — et peu après un mémoire sur la température de la mer à diverses profondeurs ajouta de nouvelles pages à l'histoire physique du globe. — Une publication que les gens du monde ont acceptée comme un livre classique appartient encore à cette époque vraiment remarquable de la vie littéraire du navigateur. On comprendra de suite que je veux parler du *Voyage pittoresque autour du monde*, cette œuvre dont M. d'Urville conçut le plan. Les matériaux qui servirent à la rédaction du premier volume furent choisis par lui, et il composa en outre presque la totalité du second. Plus de 20,000 exemplaires furent vendus de ce livre, qui a popularisé de nos jours les connaissances de géographie générale, et qu'une deuxième édition a rendu presque universel. — Enfin, en 1837, une dernière communication de M. d'Urville nous fit envisager les diverses tentatives faites par ses devanciers dans les mers antarctiques pour se rapprocher du pôle. — A cette époque, son troisième voyage d'exploration était résolu, et toutes ses pensées se reportaient sur la grande entreprise qui, dans l'enthousiasme dont il était animé, lui faisait abandonner sa famille éplorée, ses amis, qu'effrayait son audace, et les études paisibles auxquelles ils l'avaient vu se livrer avec tant d'ardeur. Mais l'illustre marin n'avait pu résister à ce désir incessant de gloire qui tourmente les grands cœurs; ses dispositions étaient faites, et déjà *l'Astrolabe* et *la Zélée* l'attendaient au port.

Le plan d'opérations proposé par M. d'Urville dans ce nouveau voyage avait reçu l'approbation du roi, qui en agrandit le cadre en y rattachant la reconnaissance des mers australes en dedans du cercle polaire. — Aucune tentative de découverte n'avait encore été faite par des marins français dans ces hautes latitudes, et il était réservé à notre pavillon de se lancer à son tour dans cette périlleuse carrière, la seule qui manquait à sa gloire. — A la première annonce d'une pareille entreprise, l'attention se porta vers ces régions mystérieuses dont la nature semble s'être réservé le domaine. On savait d'avance que, dans l'exploration de ces mers glacées, le navigateur avait à courir des chances au-dessus de toutes les prévisions; et, malgré la confiance qu'inspirait M. d'Urville, les craintes d'un désastre faisaient regretter son dévouement. La tribune nationale, l'Académie des sciences et les échos de la presse retentirent de prédictions sinistres qui auraient pu décourager un homme d'une autre trempe; mais le commandant de l'*Astrolabe* avait pour lui sa volonté de fer et cette fortune du marin qui toujours seconda son audace. Il partit, et le 12 décembre 1837, trois mois après avoir quitté la France, il abordait franchement les terres magellaniques, et donnant à pleines voiles dans le fameux canal, il le parcourait sur les deux tiers de son étendue; puis, reprenant sa route au S., il s'avancait avec résolution vers la froide région du pôle.

Tout parut d'abord favoriser sa marche; mais bientôt les redoutables banquises que Cook avait osé braver le premier vinrent lui barrer le chemin. Les deux corvettes, tantôt refoulées vers le N. par ces remparts infranchissables, tantôt engagées dans d'étroits passages,

s'avancent dans l'espoir de pousser plus loin , au risque d'être démolies par le choc des montagnes de glace qui les pressent de toutes parts. L'intépide commandant lutte avec une persévérance héroïque contre sa mauvaise fortune , et ne recule qu'après avoir épuisé tout ce qui a été donné à l'homme de volonté et de courage pour combattre les éléments. Cependant cette tentative audacieuse ne reste pas infructueuse pour la géographie. Des parties solides , vaguement indiquées dans ces latitudes australes , sont reconnues et déterminées ; la carte en fixe les positions , et le pavillon national salue , à plus de 3,000 lieues de la France , les terres de Louis-Philippe et de Joinville.

M. d'Urville avait parcouru côte à côte , pendant 250 milles , la terrible banquise dont les crêtes s'élevaient à plus de 100 pieds au-dessus des eaux. Durant cinq jours , il était resté bloqué au milieu des glaces , et n'en était sorti que par une manœuvre désespérée à laquelle ses deux corvettes avaient résisté comme par miracle ; mais il devait , à l'avenir , se tenir en garde contre les apparences trompeuses de cette région aux transformations fantastiques et instantanées. Du reste , ses équipages épuisés avaient besoin de ménagements ; l'affreux scorbut commençait à exercer ses ravages , et il était temps de gagner des climats moins rigoureux.

Le 7 avril 1838 , l'*Astrolabe* et la *Zélée* relâchent au Chili pour y déposer leurs malades , et bientôt elles s'élancent de Valparaiso pour visiter encore la belle Océanie et ses innombrables archipels. Aux îles Viti , M. d'Urville conduit ses deux corvettes à travers les écueils de Piva , pour venger nos compatriotes indignement massacrés par le barbare Nakalassé. Le fort où ce chef s'est retranché et le village qu'il protège ,

emportés sans coup férir, sont bientôt réduits en cendres, et le commandant de l'expédition, content de ce facile triomphe, se réjouit de quitter ces bords sans avoir à répandre du sang. Les Nouvelles-Hébrides et Vanikoro n'arrêtent qu'un instant sa marche rapide, tandis qu'il va reconnaître les Iles Salomon, un des points importants que lui recommandent ses instructions. L'exploration d'un des groupes du grand archipel des Carolines l'occupe ensuite pendant quelques jours, et, le 1^{er} janvier 1839, l'*Astrolabe* et sa fidèle compagne laissent tomber l'ancre sur la jolie rade d'Oumata. Le 20, elles pénètrent dans la Malaisie, et vont mouiller devant la délicieuse Ternate. Mais cette Capoue des Moluques ne les retient que peu de temps, et une série de longues courses, de reconnaissances, de stations et de relâches recommence pour elles. D'abord c'est sur Cerame et les Iles voisines qu'elles se portent; la Nouvelle-Guinée et les ports de la côte septentrionale de l'Australie les reçoivent ensuite; puis la Nouvelle-Guinée et Cerame les revoient encore; Boutong, Célèbes, le détroit de Mangkassar, Samboangan, ont aussi leur tour; mais ne pouvant doubler la pointe de Mindanao pour rentrer dans la Polynésie, elles font route pour Batavia, et après une courte station, elles vont s'amarrer dans la baie de Lampoung : fatale relâche, qui en quelques jours décime des équipages qui avaient bravé tant de climats ! La cruelle dysenterie attaque les plus robustes ; en vain le chef de l'expédition s'éloigne-t-il de ces parages ; l'épidémie le suit à bord, et dix-sept cadavres sont ensevelis dans les flots. Enfin, après une longue et pénible traversée, les deux corvettes arrivent à Hobart-Town, et depuis quelques jours seulement elles étaient au mouillage,

lorsque le commandant se décide tout-à-coup de remettre à la voile. Mais quelle route va-t il prendre en quittant la Tasmanie?... celle des dangers et de la gloire ! Il sait qu'entre le 120° et le 160° méridien aucun navigateur n'a encore pénétré au-delà du 59° parallèle, et la concurrence dans les mers australes de deux expéditions étrangères lui fait craindre de voir ravir à notre pavillon l'honneur de les devancer dans de nouvelles découvertes. Déjà il a coupé la route que Cook suivit en 1773, et il s'est lancé dans des parages qu'il sillonne le premier. Bientôt il touche au cercle antarctique, et navigue en vue des banquises. D'étranges perturbations dans la boussole signalent les approches du pôle magnétique ; l'observation solaire marque 66°,30' de latitude sud : tout à-coup des indices de terre frappent tous les regards, des roches solides se décèlent sous l'enveloppe de glace qui les couvre, quelques îlots bordent ces promontoires avancés, et les embarcations qu'on y envoie en rapportent des échantillons qui constatent la nature de cette terre granitique. — Alors plus de doute sur ce continent polaire dont l'imposante masse s'étend à l'horizon, et l'illustre découvreur ! en lui donnant le nom de *Terre Adélie*, veut perpétuer le souvenir de la compagne dévouée qui a su, par trois fois, consentir à une longue et pénible séparation pour lui laisser accomplir ses glorieuses entreprises(1).

La découverte des terres polaires faillit coûter cher aux explorateurs : de furieuses rafales vinrent les assaillir dans ces mers dangereuses, et les deux cor-

(1) Voyez son rapport au ministre de la marine. *Annales maritimes et coloniales*, juillet 1840.

vettes , acculées entre la terre et les banquises , ne du-
rent leur salut qu'à la hardiesse des manœuvres que
réclamait leur situation. Le 30 janvier on recommença
à naviguer dans la mer libre , et , trois jours après , on
était de retour à Hobart-Town. M. d'Urville quitta
bientôt ce mouillage pour se diriger sur les îles Auc-
kland , afin de compléter la série des observations phy-
siques exécutées dans la région antarctique. De là , il
fit route pour la Nouvelle-Zélande , dont il parcourut
la partie orientale de l'île du Sud , faisant lever les plans
des principaux ports ; puis il se dirigea sur la Louisiade
pour en explorer la partie méridionale qui était restée
inconnue , et les opérations hydrographiques s'étendi-
rent sans interruption jusqu'au cap Rodney de la Nou-
velle-Guinée. A partir de ce point , l'expédition fait
route à l'ouest , et le commandant veut finir la cam-
pagne par un nouveau coup d'audace en franchissant
le détroit de Torrès. Mais la fortune , comme lassée
de ces succès , semble l'abandonner un instant : les deux
corvettes , engagées dans une fausse passe , avaient déjà
évité les premiers écueils , lorsque soudain d'autres
récifs les arrêtent , et , forcées de mouiller sur un mau-
vais fond , la marée montante brise leurs amarres , les
jette sur un banc de roches , et les laisse à sec en se
retirant. Néanmoins , dans cette position critique , un
secours inespéré vient seconder les efforts réunis des
deux équipages , et le retour de la marée les remet à
flot. Dès cet instant , rien n'arrête leur marche ; le
reste de la navigation n'est plus pour elles qu'une affaire
de temps , et le 6 novembre 1840 , elles rentrent à Tou-
lon après une absence de trente-huit mois.

L'Astrolabe et *la Zélée* déplorent la perte de trente
et un hommes que les maladies leur avaient enlevés. La

santé du chef de l'expédition avait eu aussi à subir de cruelles épreuves ; plusieurs fois , durant le voyage , ses officiers avaient craint de le perdre , et il arrivait dans un état alarmant. Une vie languissante semblait désormais son partage ; tout en lui indiquait la souffrance , et sa physionomie , si énergique auparavant , avait perdu cette expression qui en avait fait un type des plus caractéristiques. Ce troisième voyage l'avait épuisé ; et l'enthousiasme qu'inspira son retour , la popularité qu'acquirent ses travaux et ses découvertes , ne compensèrent que bien faiblement les sacrifices qu'il s'était imposés et tout ce qu'il avait renfermé en lui de douleurs physiques et morales durant cette longue et laborieuse campagne.

Des services aussi éclatants reçurent leur récompense : le brevet de contre-amiral fut expédié à M. d'Urville ; le ministre ordonna la publication du voyage au pôle sud , et les chambres , en votant sans discussion les annuités demandées , donnèrent à cet acte un caractère national. L'approbation des différentes commissions de l'Académie des sciences chargées de présenter leurs rapports sur les résultats de l'expédition , ne se fit pas attendre ; les savants se portèrent en foule à l'orangerie du Jardin des Plantes , envahie par deux chargements de collections ; ils y admiraient surtout la belle série des types moulés sur le vivant et destinés pour le cabinet anthropologique. La profondeur des vues émises par M. d'Urville sur l'origine des peuples océaniens , venait d'acquérir de nouvelles preuves , et l'étude comparative des races humaines de nouveaux éléments d'observation. Le dépôt de la marine reçut presque le complément de l'hydrographie du globe : soixante-treize cartes , et quarante-deux plans le-

vés pendant la campagne , et parmi ces précieux matériaux figurait l'intéressante cartographie de l'Océanie, de cette région polynésienne où flotte aujourd'hui notre drapeau, les ports de la Nouvelle-Zélande qui peuvent servir de relâche à nos baleiniers, et le périple entier de la Nouvelle-Guinée, de cette île immense qui, par sa situation, son étendue, ses productions et son excessive fertilité, offre plus d'avantage à la nation qui voudra s'y établir, que tous ceux que l'Angleterre a retirés jusqu'ici de ses colonies australiennes.

M. d'Urville vint se fixer à Paris vers la fin de 1841, et y reprit la vie casanière. Souvent tourmenté par des douleurs nerveuses, il voyait peu de monde et s'occupait entièrement de la rédaction de son voyage. Peu communicatif de sa nature, il ne s'entretenait guère qu'avec ses amis les plus intimes. Le sublime spectacle des mers polaires parlait souvent à son imagination et lui inspirait ces élans d'éloquence qu'on retrouve dans ses écrits, mais qui contrastent trop peut-être avec le ton grave et froid de la narration. Nous en citerons un passage : « Sévère et grandiose au-delà de toute expression, ce spectacle, tout en élevant la pensée, remplit les cœurs d'un sentiment d'épouvante involontaire. Nulle part l'homme n'éprouve plus vivement le sentiment de son impuissance. C'est un monde nouveau, mais un monde inerte, lugubre et silencieux, où tout le menace de l'anéantissement de ses facultés. Là, s'il avait le malheur de rester abandonné à lui-même, nulle ressource, nulle consolation, nulle étincelle d'espérance, ne pourraient adoucir ses derniers moments. Il faudrait graver là l'inscription que le Dante place sur la porte de l'enfer :

« Lasciate ogni speranza, voi ch'entrante.... »

Mais le séduisant aspect des oasis de l'Océan, de ces îles toutes luxuriantes de verdure, ne l'intéressait pas moins. Il s'animait au souvenir de la Polynésie, des peuplades sauvages qu'il avait visitées et des scènes variées dont il fut le témoin. Il aimait à se rappeler les mœurs, les usages, les moindres coutumes des habitants de sa chère Océanie, car dans tout ce qui concerne l'histoire de l'homme, rien n'était indifférent à ses yeux : « *La description fidèle de la plus petite tribu, »* disait-il, *peut offrir autant d'aliment aux méditations du philosophe que l'histoire d'un grand empire.* »

Ces entretiens familiers le délassaient des études sérieuses auxquelles il se livrait sans relâche, et semblaient retremper sa constitution. Il parlait, il écrivait comme il avait agi, avec sang-froid et hardiesse. Sévère comme son commandement, prompt et saccadé comme son style, son récit rendait bien la succession rapide des événements et les différentes situations de sa vie aventureuse. D'Urville racontant les épisodes de ses navigations reprenait son caractère résolu; toute l'énergie d'une âme stoïque et forte venait ranimer ce corps affaibli par la souffrance et usé avant le temps. C'est qu'alors il se replaçait en présence du danger, il oubliait encore ses douleurs. Ecoutez la narration du marin, lorsque prévoyant la tempête dans le détroit de Magellan, il double si à propos le cap Pourpoise et étonne l'équipage par l'audace d'une manœuvre commandée avec le plus grand calme :

« *Pour éviter des retards fâcheux, je résolus malgré l'obscurité de profiter du vent et de la marée pour m'avancer le plus qu'il me serait possible dans le détroit. Je prolongeai donc, presque à toucher la côte, l'île Élisabeth... et doublant ensuite, à petite distance, le cap*

» Pourpoise, je me trouvai dans un canal large et dégagé
 » où je pouvais subir un coup de vent sans inquiétude.....
 » Mais (ajoute-t-il), lors de l'armement (des deux cor-
 » vettes à Toulon), comme les matelots me voyaient mar-
 » cher pesamment et lentement, à cause d'un accès de
 » goutte que je venais de subir, ils avaient paru bien sur-
 » pris d'apprendre que j'étais leur commandant, et quel-
 » ques uns même s'étaient écriés : Oh ! ce bonhomme-là
 » ne nous mènera pas loin ! Je leur promis dès ce mo-
 » ment, si Dieu lui donnait la vie, que ce bonhomme leur
 » en ferait voir en navigation comme ils n'en avaient ja-
 » mais vu..... Je prévoyais que dans mes tentatives à
 » travers les glaces, il me faudrait souvent avoir recours à
 » des évolutions soudaines et imprévues, et je voulais y
 » préparer nos marins (1).... » Ses intentions furent
 remplies, car au sortir du détroit de Magellan, les équi-
 pages enthousiasmés avaient mis toute leur confiance
 dans leur commandant. Désormais il pouvait raser
 sans crainte les écueils et les roches ; à leurs yeux, le
bonhomme du port de Toulon s'était transformé en loup
 de mer, et dans les périls les plus imminents, ils
 s'imaginaient le voir agir de gaieté de cœur, avec la
 certitude d'en sortir quand il le voudrait.

Déjà les premiers volumes de la relation du *Voyage*
au pôle sud avaient paru, et sept mois s'étaient à
 peine écoulés depuis le retour de M. d'Urville dans la
 capitale, lorsqu'une catastrophe épouvantable vint le
 ravir à la science et à la patrie consternée... !

.
 Je m'arrête, messieurs, ma tâche est finie : j'avais
 à vous raconter la vie du navigateur, ses entreprises,

(1) *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie*, tome I, 1^{re} partie,
 pages 88 et 89.

ses travaux, ses succès; mais pour sa mort je n'ai plus de paroles. Pourquoi viendrais-je aujourd'hui réveiller vos douleurs en vous plaçant encore devant un triste et déchirant spectacle? Ah! souvenez-vous de ce rendez-vous funèbre auquel vous accourûtes tous, alors qu'on cherchait un cadavre parmi tant de débris humains, et que vous n'espériez pas encore pouvoir lui creuser une tombe, et dites-moi si les émotions que vous ressentîtes dans ce jour de deuil peuvent s'exprimer par des mots! — Vous avez assisté aux funérailles de cette famille éteinte, anéantie; vous avez vu le cercueil du conquérant des mers polaires porté sur son char triomphal, et la consternation de ce peuple qui se pressait en foule pour saluer les restes mortels du grand navigateur, lorsque passait en silence ce cortège de députations savantes, de ministres, d'amiraux, d'officiers de tout grade et de fidèles compagnons. — A la vue de cette pompe imposante, je pus alors, dans l'exaltation de ma douleur, me faire l'interprète de vos regrets; mais ici, dans cette enceinte, où Dumont d'Urville reçut la médaille d'or pour ses glorieuses découvertes, devant cette assemblée qu'il présida, je ne puis, je ne dois vous parler que de l'admiration que nous inspire sa vie, de cette réputation si justement acquise et des services rendus à la science. Ces services, je viens de vous les dire; ses talents, ses mérites, vous sûtes les apprécier; ses qualités morales, je les résumerai en peu de mots.

L'homme de mer avait peu l'usage des salons, et s'en tenait avec le monde à une froide politesse; mais si les exigences de l'étiquette gênaient son franc parler et n'allaient pas à ses allures de marin, d'Urville, dans la vie privée, se montrait à cœur découvert. Alors, dans

les épanchements de l'amitié, l'abandon d'une âme ardente venait remplacer cette réserve, cette froideur, qui l'avaient fait trop souvent accuser de fierté et d'humeur difficile. D'Urville était bon et aimant, dévoué et constant dans ses affections : aussi fut-il payé de retour par tous ceux qui vécurent dans son intimité, et auxquels il ne cessa de témoigner son sincère attachement. Il eut des amis qui s'associèrent à sa fortune, l'accompagnèrent dans toutes ses expéditions, partagèrent tous ses dangers, qui le suivirent partout, sous l'équateur, au pôle, et que nous revîmes encore derrière son cercueil pour ne le quitter qu'au bord de la tombe.

Dévoué à son pays et ambitieux de sa gloire, plein d'amour pour les siens, il fut bienveillant pour le matelot, et sut déposer devant lui cet air rigide ou plutôt cette apparence de rudesse que donne le métier. Durant ses longues navigations, le bien-être de ses équipages ne cessa de l'occuper ; il partageait leurs privations et leur donnait l'exemple de la résignation et du courage. Une surveillance assidue plutôt qu'une discipline sévère était à l'ordre du jour. Ce fut ainsi qu'il s'attira le respect et l'affection de tous ses subordonnés, et s'il en fut parmi eux qui, entraînés par des sentiments peu honorables, essayèrent de ternir une si belle réputation, d'énergiques protestations l'ont suffisamment justifiée. Le témoignage de ses frères d'armes, de ses fidèles compagnons, nous le montre tout à ses devoirs, toujours prêt à sacrifier sa vie à l'honneur, réunissant à la fois les qualités les plus admirables et les plus opposées ; la prudence qui raisonne le danger et l'intrépidité qui le brave. « *Pour bien juger un marin, disait Nelson, il faut être marin*

soi-même. » A cet égard la réputation d'homme de mer ne saurait être niée à d'Urville; car ses officiers qui l'ont vu à l'œuvre, ont reconnu sa capacité. Combien de fois ne les a-t-on pas entendus louer l'habileté de leur commandant et ces manœuvres qu'ils qualifiaient *d'intrépides*, et qui les tirèrent souvent d'une position désespérée?

Oh! qu'il me soit permis, en terminant, messieurs, d'exprimer un vœu auquel s'associerait, n'en doutez pas, le noble corps de la marine. Émus par un juste sentiment de respect pour la mémoire de celui dont vous couronnâtes les travaux, vous élevez aujourd'hui un monument sur sa tombe, et tous ses admirateurs, applaudissant à votre pensée, vous apportent le tribut de leur hommage et de leur pieuse gratitude. Mais au navigateur qui fit trois fois le tour du monde, qui porta le pavillon français jusqu'aux dernières limites des mers navigables, il faut aussi un monument national: un phare sur la côte de Normandie (1), de ce pays qui le vit naître et qu'il portait dans son cœur. Si ce vœu peut s'accomplir, *le phare d'Urville* brillera aux yeux du marin comme l'esprit du navigateur; sa lumière, en le guidant au milieu des ténèbres, lui rappellera celui qui parcourut tant de mers lointaines et qui affronta tous les dangers.

(1) La côte de la Normandie est pourvue, nous dit-on, de tous les phares nécessaires à la sûreté de la navigation. Mais nous ne demandons ici que la consécration d'un nom illustre par un acte officiel émané du ministère de la marine. Ce nom, une fois inscrit sur les cartes du Dépôt pour désigner un des feux indicateurs, appartiendra pour toujours à la nomenclature hydrographique.

*APERÇU sur les voyages de M. FONTANIER dans l'Inde ,
et sur les travaux géographiques dans ce pays.*

MESSIEURS ,

La Société de géographie n'est pas seulement destinée à constater les travaux des voyageurs et des savants, à rassembler et à coordonner les faits qui ajoutent à la connaissance du globe ; elle est aussi une institution philanthropique, et nul ne l'a éprouvé mieux que moi. Il y a quinze ans, j'arrivais d'un long et pénible voyage, inconnu, sans appui, et elle voulut bien m'admettre dans son sein et me nommer membre de sa commission centrale avec le navigateur célèbre dont elle a déploré la perte et dont nous venons d'entendre l'éloge éloquent. Je ne pouvais témoigner ma reconnaissance que par mon attention à transmettre à la Société ou à celui de ses membres qu'elle reconnaît comme son fondateur et son plus ferme soutien, les observations qui me paraissaient mériter son intérêt. Je considérais aussi comme un devoir de me présenter devant elle chaque fois qu'il m'était permis de revoir mon pays. Ce devoir, messieurs, je viens de nouveau le remplir aujourd'hui.

Mon absence a duré huit ans et demi. Je suis parti vers la fin de 1834, chargé par M. le ministre des affaires étrangères de l'observation des provinces méridionales de la Turquie et de la Perse. Dans ce but, je me suis rendu à Bassora, où le titre de vice-consul m'assurait une protection nécessaire dans ces pays. J'y ai résidé jusqu'à la fin de 1837, époque où je

reçus ordre de retourner à Bombay, que j'avais déjà visité en gagnant Bassora, afin d'y compléter les renseignements que l'on demandait. Des circonstances qu'il serait ridicule de dissimuler, quand bien même elles ne seraient pas connues de tous, survinrent et retardèrent mon départ de l'Inde. Les progrès auxquels deux puissances Européennes sont condamnées, faisaient prévoir qu'elles se heurteraient en Asie, et peu après mon arrivée la collision parut imminente. Depuis longtemps le gouvernement cherchait à en prévoir les suites ; et, dès 1830, lorsque j'avais été envoyé à Trébizonde, un ministre que j'ai d'autant plus le droit de nommer qu'il a été plus malheureux, M. de Polignac avait par ses instructions appelé mon attention sur ce sujet. Si je regrettais de voir se prolonger une absence déjà bien longue, l'intérêt, si grand pour moi, des événements politiques me faisait vivement désirer d'en être le témoin. Bientôt après, cet intérêt s'accrut de différents épisodes ; il suffit de citer, parmi les principaux, la rupture de l'Angleterre avec la Perse, l'organisation du service des paquebots entre l'Inde et l'Europe, l'occupation de Karak et de l'Aden, la guerre de la Chine, puis enfin le drame étrange de 1840. Je vis commencer et finir tous ces événements, et je ne pense pas aujourd'hui, si je les ai bien étudiés, avoir perdu les années passées à l'étranger. Trois se sont écoulées à Bombay, que j'ai quitté au commencement de 1841 pour visiter la côte de Malabar ; puis j'ai traversé la presqu'île pour me rendre sur la côte de Coromandel. Dans l'intervalle des affaires qui m'ont retenu à Pondichéry, j'ai pu faire des excursions à Madras et aux environs. Enfin je me suis embarqué au milieu de 1842, et suis arrivé en France après avoir résidé quelques mois à Bourbon et touché à Sainte-Hélène.

Si j'ai parcouru une vaste étendue de pays, la Société reconnaitra que le champ des observations qui l'intéressent davantage était fort limité, et que j'ai eu bien plutôt à constater les travaux des autres qu'à en faire moi-même. Une commission célèbre et un grand nombre de savants se sont succédé en Égypte; d'autres qui y résidaient depuis longues années n'attendaient pas un voyageur isolé pour y faire des découvertes. Il y aurait de la présomption à parler de ce pays, lorsqu'aux deux extrémités de la route que j'ai suivie se trouvaient, à Alexandrie, M. Mimault, et, à Thèbes, M. Fresnel. Le désert entre Thèbes et Cosséir où je me suis embarqué, a été décrit par nos ingénieurs et par ceux du pacha d'Égypte. Quant aux villes de la mer Rouge que j'ai visitées, Djedda, Odeida, Moka, je ne suis pas sorti de leur enceinte, et, dans la première, qui seule est digne d'être remarquée, j'ai vu et transmis une carte dont M. Fresnel a, de son côté, envoyé une copie sur quelques parties intérieures de l'Arabie. Cette carte, je me suis empressé de la communiquer aux géographes de Bombay, lorsque j'y arrivai en juin 1835, dans l'espoir qu'elle pourrait aider aux magnifiques travaux que poursuit la marine de l'Inde, et que le gouvernement de ce pays s'empresse de publier dans l'intérêt de la navigation.

Il n'y a, messieurs, dans les recherches géographiques, dans les découvertes des marins, d'autre rivalité, d'autre jalousie, que celles que mettent les gouvernements à faire jouir le monde entier des avantages qu'elles produisent. C'est ainsi que pensait l'amiral sir Charles Malcolm, alors chef de la marine militaire de Bombay, et aujourd'hui l'un des membres les plus distingués de la Société géographique de Londres. Il

s'empressa de me montrer tous les plans, toutes les cartes hydrographiques qui s'élaboraient dans ses bureaux. J'avais, il y a vingt ans, vu commencer en Perse les observations destinées à dresser la carte du golfe de ce nom, et elle était publiée. Celle de la mer Rouge était terminée, mais on ne l'avait pas encore livrée au public ; on avait fini les côtes de l'Inde et la reconnaissance des Maldives et des Laquedives ; quant au golfe Arabe, la plus grande partie des manuscrits avait été envoyée en Angleterre pour y être gravée. Tous ces travaux, basés sur les observations d'officiers dont les noms ont souvent retenti dans cette enceinte, de MM. Moresby, Haynes, Welstead, Cruttenden, étaient suivis dans les bureaux de l'amirauté, sous les yeux du chef, et ce n'était pas un spectacle peu intéressant que de voir des descendants de Portugais, des Parsis, des Indous de diverses castes, convertis en habiles dessinateurs, et contribuant à l'envi à la propagation des connaissances humaines. J'aurais bien désiré, sans doute, pouvoir transmettre à la Société quelques uns des documents que l'on m'avait montrés ; mais la Compagnie des Indes se réserve le privilège de les publier elle-même lorsqu'elle les juge complets, et elle s'acquitte de ce soin avec un tel zèle, et je pourrais ajouter avec une telle générosité, qu'elle mérite à ce sujet une véritable reconnaissance.

Pendant la traversée de Bombay à Bassora, je pus faire quelques observations qui tendraient à infirmer ce que l'on a avancé sur Ormutz. Les montagnes qui forment l'entrée du golfe Persique sont volcaniques, et le basalte sur lequel repose Mascate est remarquable pour la beauté de ses cristaux de feldspath ; lorsqu'après avoir passé le détroit, on entre dans le golfe

de Bender-Abbaz, l'aspect des montagnes ne change pas ; celles d'Ormutz surtout présentent ces accidents abruptes, ces formes dentelées, cette couleur sombre qui les caractérisent. Aussi le savant secrétaire que la Société asiatique de Bombay a perdu, le docteur Heddle, me les indiqua-t-il comme volcaniques ; le voisinage des mines de soufre qui se trouvent à quelque distance de Bender-Abbaz ne lui laissait à ce sujet aucun doute. Le navire qui me transportait jeta l'ancre devant cette ville où il devait débarquer des marchandises, et je profitai du séjour pour faire à Ormutz une excursion. Je débarquai dans une anse à environ deux milles du fort, mais je ne vis aucune des roches qui se trouvent dans les terrains volcaniques. Je trouvai d'abord un banc de sable sur lequel étaient éparse^s de grosses masses de grès à gros grains, puis du grès coquillier en couches, du grès rouge, du calcaire se condensant entre les couches duquel se trouvaient des bancs de ce mica noir si célèbre dans le commerce. Lorsque les Portugais avaient le commerce exclusif de cette partie du monde, les marchandises qu'ils vendaient s'achetaient sur facture, et l'on avait soin, pour donner à ces factures un caractère authentique, de jeter sur l'écriture du mica que l'on ne connaissait alors qu'à Ormutz. Après le calcaire je trouvai du grès schisteux empreint d'une très grande quantité d'oxide de fer, qui donne à la masse des montagnes la teinte rouge-noirâtre, semblable à celle des roches volcaniques. Enfin je cherchai dans un torrent qui descendait des parties les plus élevées de l'île, et n'y vis aucun débris volcanique, mais des fragments roulés de gneiss et de granite. La soude muriatée ne se trouve pas, je crois, dans les terrains d'origine ignée,

mais elle existe à Ormutz. En m'avancant vers les ruines de cette ville, je suivais les bords d'un ruisseau, et dans la vallée on avait pratiqué des divisions semblables à celles des rizières; là on recueillait les eaux venues de la montagne, et l'évaporation laissait une assez grande quantité de sel pour qu'il fût l'objet d'une exportation considérable. Je recueillis les échantillons des roches que j'avais trouvées et les envoyai à Calcutta, afin que de plus habiles décidassent la question sur l'origine de l'île; malheureusement M. Prinsep qui les reçut tomba malade bientôt après, et vint mourir en Angleterre. Il est inutile de répéter ici tout ce que l'on sait déjà sur Ormutz : personne n'ignore qu'elle fut occupée par les Portugais en 1514, et qu'ils en furent chassés en 1622 par les Anglais, qui, sous le schah Abbaz-le-Grand, contractèrent avec les Persans une alliance monstrueuse. Aujourd'hui cette île est à peu près déserte, et ses rares habitants sont des pêcheurs. Des ruines de maisons européennes sont surmontées d'un fort élevé d'une façon ridicule; le gouverneur est un agent de l'iman de Mascate, qui, lui-même, a affirmé au roi de Perse une grande partie de ce littoral.

Ce n'est pas seulement sur les mers environnantes que l'Angleterre étend sa sollicitude; et mon arrivée à Bassora, où j'abordai à la fin de 1835, me conduisit naturellement à parler d'expéditions entreprises dans l'intérieur des terres. Peu de mois après mon installation, le colonel Chesney, chef de la flottille de l'Euphrate, se présenta devant la ville après avoir descendu ce fleuve célèbre. Je m'empressai de communiquer à M. Jomard l'heureuse issue d'une aussi belle tentative, et de lui faire aussi l'histoire du voyage qui suivit, et

dont j'étais moi-même , lorsque nous remontâmes le Tigre , et que Bagdad vit pour la première fois un bateau à vapeur. Les détails que je donnais devaient paraître bien futiles comparés à ceux qu'a fait connaître le colonel , qui , muni de tous les instruments nécessaires , assis sur son banc tant que l'on marchait , ne laissait passer sans l'inscrire , ni la moindre déviation de la boussole , ni le moindre accident du terrain. Je n'ai point à parler ici de cette entreprise sous le rapport politique , mais je puis dire du moins que le colonel Chesney la considérait surtout comme scientifique , comme devant servir de moyen de communication entre les hommes , et d'auxiliaire à la civilisation si inutilement tentée de peuplades barbares. Plein de reconnaissance pour l'accueil qu'il avait trouvé près de la Société , il avait prié le ministre britannique de vous communiquer le résultat de ses observations. J'espère que ce vœu aura été accompli , et que la Société possède la carte complète de l'Euphrate depuis Bir jusqu'à la mer ; celle du Tigre depuis son embouchure jusqu'à Mossoul ; celles de plusieurs canaux qui joignent le Tigre à l'Euphrate , puis celle du Caron depuis le lieu où il est navigable jusqu'à la mer , de ses diverses bouches dans le golfe Persique et de son grand canal de jonction avec le *Chat-el-Arab*. Cette nomenclature donne le résumé des travaux du colonel Chesney. Pendant qu'il venait du nord pour joindre le golfe de Perse , un jeune aspirant de marine débarquait d'El-Katif , chargé par le gouvernement de l'Inde d'aller lui aussi reconnaître les embouchures de l'Euphrate. Ses travaux furent d'une trop courte durée , car il tomba bientôt victime de l'insalubrité du climat. Il ne fut malheureusement pas seul frappé , et si nous , qui avons échappé au dan-

ger, recevons les félicitations de nos amis, c'est surtout devant une assemblée comme la vôtre qu'il convient que nous exprimions des regrets pour ceux qui ont succombé. On sait quels larges détours fait l'Euphrate avant de se jeter dans la mer. Sorti du pied de l'Ararat, il suit d'abord les anfractuosités des montagnes et les plaines élevées de l'Arménie, puis, formant un vaste cercle, il vient arroser la Syrie, qu'il abandonne pour fertiliser les déserts de la Mésopotamie et les sables de l'Arabie-Pétrée. Ses débordements sont comparables à ceux du Nil, et partout on voit des canaux et des digues pour recevoir ou arrêter ses eaux. A peu de distance au-dessus de Bassora, vers Lemloun, les rives du fleuve sont peu élevées, et, lors de la fonte des neiges, quand il reçoit toutes les rivières, tous les cours d'eau que la sécheresse n'a pas encore taris, une vaste inondation a lieu; les villages et quelquefois les villes sont renversées, des forêts entières de dattiers sont abattues, toute cette masse se précipite vers la mer sans suivre le cours accoutumé du fleuve; l'impétuosité du torrent suspend l'effet des marées; le désert devient un lac immense qui se déverse en partie dans les canaux creusés pour l'irrigation et s'écoule aussi en partie par ces autres canaux antiques que l'histoire attribue à Alexandre, et que l'on nommait *pallacopas*, canaux dont les bords sont nus et arides et qui paraissent utiles seulement à l'époque des inondations. La chaleur brûlante qui suit la fonte des neiges a bientôt décomposé les matières entraînées et puis laissées à sec par les eaux, et le terrain qu'elles ont recouvert devient un foyer de miasmes délétères qu'apporte à Bassora le *chamal* ou vent du N.-O., qui règne constamment pendant l'été. C'est à cette époque que, profitant de la

crue des eaux, le colonel Chesney avait descendu l'Euphrate. Parti pour Bouchir, où de plus grandes ressources l'attendaient pour réparer son navire, il avait débarqué à Bassora deux de ses officiers chargés d'y faire des observations sur la longueur du pendule, le capitaine Estcourt et le lieutenant Murphy. Ces observations se terminèrent heureusement, et les instruments furent de nouveau emballés, pour qu'à son retour en remontant le fleuve, le colonel pût les faire immédiatement embarquer ; puis quelques promenades aux environs suspendirent de temps à autre des travaux que, jusque là, rien n'avait interrompus. Au retour d'une excursion sur le bord de la rivière, M. Murphy fut atteint de la fièvre, qui ne l'abandonna qu'à la mort. En vain le capitaine Estcourt, qui lui-même était convalescent, lui prodigua-t-il tous les secours en son pouvoir ; nous le veillâmes ensemble pendant six nuits qui ne lui apportèrent pas un moment de repos, et ensemble aussi nous l'accompagnâmes à sa dernière demeure, la pauvre église arménienne de Bassora. Nos domestiques, cependant, quoique nombreux, suivant la coutume du pays, étant successivement atteints, nous fûmes forcés, le capitaine Estcourt et moi, de n'avoir qu'une table, et enfin d'envoyer chercher nos repas tout préparés au Bazar. Enfin le colonel Chesney revint de Bouchir et me prit à bord pour me faire changer de climat, car la fièvre ne m'avait pas épargné ; le jour de notre départ et de notre arrivée furent encore marqués par des funérailles, et, aux approches de l'hiver, cessèrent les symptômes de maladie. Elle reparut l'année suivante, et tous ceux qui m'entouraient furent atteints ; je fus épargné jusqu'après mon départ pour Bombay, mais trois de mes domestiques succombèrent,

et le plus jeune fils de M. Raymond , notre ancien consul , les suivit bientôt dans la tombe.

J'avais pris passage sur un de ces navires légers du pays que l'on nomme Batila, qui ne se hasardent guère en pleine mer, et, profitant des vents dominants, manœuvrent de façon à naviguer à l'abri des terres et à s'assurer toujours un refuge dans le mauvais temps. La côte de la Perse leur en donne la faculté à cause des îles dont elle est semée et qui forment une mer intérieure; cette manière de voyager n'est pas toujours aussi prompte que par les navires européens; mais, si l'on choisit la saison convenable, elle est de beaucoup préférable. Le capitaine est tout simplement un marchand qui va à ses affaires aidé de ses parents et de ses domestiques, et il ne fatigue pas ses passagers en leur imposant ce qu'on nomme la discipline du bord, ou les commentaires non moins redoutables sur cette discipline. On est plus libre, plus à l'aise, et, dans une mer étroite semée de récifs, les dangers sont moindres. Comme on est toujours en vue des côtes, on se réfugie dans le port si le temps est mauvais : les vaisseaux européens, au contraire, battent la mer et se perdent assez souvent. D'ailleurs les vents variables ne règnent que jusqu'à l'entrée du golfe. Dès qu'on a passé les rochers nommés Salamet, on trouve les vents constants et on peut prévoir avec exactitude l'époque de l'arrivée. Nous vîmes en douze jours ainsi de Bassora à Mascate où je m'arrêtai pendant environ une semaine et où je fus de nouveau assailli par la fièvre; en un mois j'étais arrivé presque mourant à Bombay.

Je n'aurai pas la présomption de parler de l'Inde dont toutes les portions que j'ai parcourues ont été et sont tous les jours le sujet des études d'ingénieurs et de géogra-

phes qui les fouillent en tous sens, et dont un de nos compatriotes, M. Tassin, a donné une si belle carte. Ce ne sont pas en effet des descriptions géographiques qui manquent sur ce pays, mais une appréciation juste et impartiale de son état et de ses besoins. Sous ce rapport, que de choses à faire qui se rattachent indirectement à la géographie ! Pourquoi cette impassibilité chez ses habitants qui les fait se soumettre à tous les conquérants et ne s'attacher à aucun ? Pourquoi cette hiérarchie si sévère, et ces castes, ces divisions si distinctes de la société, tandis qu'elle est inhabile à se créer un gouvernement ? Dans l'antiquité, une poignée de Grecs vient les attaquer de l'autre extrémité du monde connu ; plus tard les princes mahométans d'humeur aventureuse se succèdent pour les surprendre, les dépouiller ou s'imposer à eux. Quelques Portugais qui arrivent, pour ainsi dire, par hasard, fondent chez eux un empire bien plus étendu, bien plus étonnant, et peut-être fondé sur des bases plus solides que celui des Anglais de nos jours. Puis les Portugais disparaissent tout-à-coup, ne gardant que les superbes ruines de Goa, et la vénérable galerie des portraits de ces vice-rois, parmi lesquels don Alphonse d'Albuquerque n'était pas le seul grand génie. Les Anglais leur ont succédé, et sont bientôt après attaqués par les Français qui en une campagne les chassent à peu près du pays ; quelques centaines d'Anglais arrivent et emportent la balance ; le pouvoir des Français est tout-à-coup détruit, et aujourd'hui seulement que notre attention a été portée vers ce pays, nous voyons que les possessions limitées que nous avons connues en 1815 se sont converties en un vaste empire qui s'étend de l'Il-malaïa au cap Comorin. Ces phénomènes historiques de

toutes les époques ont sans doute des causes diverses ; mais la nature et les produits du sol , les conditions du climat , la nourriture et les besoins des populations , ne sauraient leur être étrangers , et leur étude est du domaine de la géographie . C'est qu'en effet la géographie tient de près à tout ce qui intéresse davantage les hommes , soit qu'ils tendent à se rapprocher par le commerce et la politique , soit qu'ils veuillent cultiver la plus belle des sciences , l'histoire . Un voyage dans l'Inde , comme je le conçois , ne saurait être renfermé dans un simple mémoire , et si je prends la liberté de l'indiquer à la Société , c'est dans l'espoir d'appeler l'attention de tant de personnes éclairées dont elle se compose . Peut-être en est-il une que ses goûts porteraient à entreprendre une pareille tâche , à laquelle la tranquillité et le silence du cabinet sont nécessaires , et que ne pourraient supporter ceux qui , par nécessité et même par devoir , mènent dans des pays étrangers une vie active et tumultueuse .

La statistique de Bourbon , publiée par le ministère de la marine , est , je crois , le dernier ouvrage que nous possédions sur cette Ile , et ce genre de publication n'est pas propre à donner une idée de la beauté de sa situation , des charmes de son climat et de l'activité de son industrie . Je n'ai pu connaître jusqu'à quel point sont fondés les reproches d'inexactitude qu'on lui adresse sous d'autres rapports , mais je crains qu'ils ne soient mérités , car le résultat des observations météorologiques qu'elle donne ne s'accorde nullement avec celui qu'obtenait pendant mon séjour un officier d'artillerie .

Quant à Sainte-Hélène , nous n'y sommes restés que

quelques heures pour y prendre de l'eau, et nous les avons, comme tous les voyageurs, employées à visiter la dernière demeure de Napoléon et le lieu où fut sa tombe. Le gouvernement local, par des motifs d'une économie dont chacun peut apprécier la convenance, vient de louer Longwood à je ne sais quel spéculateur. Une meule de foin et une énorme roue sont à la place même où le conquérant de l'Europe rendit le dernier soupir. Nous allâmes aussi visiter la fosse encore béante que nul ne songe à réparer, non plus que la grille qui l'entourait. Une petite inscription renfermée dans un cadre de bois et placée tout récemment, indiquait seule le lieu de la sépulture; on le devait à des officiers d'une frégate espagnole alors dans le port. Nous inscrivîmes nos noms sur les registres des visiteurs, parmi lesquels nous remarquâmes ceux de beaucoup de nos compatriotes, mais nous cherchâmes vainement celui du prince qui était venu recueillir les restes de Napoléon. Nous apprîmes que, par un sentiment de dignité nationale, il n'avait pas voulu se rendre aux lieux témoins d'une si grande infortune; mais il ne voulait pas non plus que rien ne restât pour constater sa présence. Il avait fait enlever des pierres du mur où s'appuyait le lit de mort de l'empereur, et je crus reconnaître l'explication de ses sentiments dans l'heureuse application de trois vers d'Iphigénie transcrits de sa main dans le registre qu'on lui avait présenté :

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché.

De Bourbon jusqu'à Nantes, nous ne nous arrê-
tâmes nulle part, et nous arrivâmes après une traver-
sée rapide de soixante-dix jours.

PROGRAMME.

DES PRIX PROPOSÉS EN 1843. .

I. PRIX ANNUEL

POUR LA DÉCOUVERTE LA PLUS IMPORTANTE
EN GÉOGRAPHIE.

La Société offre sa grande médaille d'or au Voyageur qui aura fait , en géographie , pendant le cours de l'année 1841 , la découverte jugée la plus importante parmi celles dont la Société aura eu connaissance ; il recevra , en outre , le titre de Correspondant perpétuel , s'il est Étranger , ou celui de Membre , s'il est Français , et il jouira de tous les avantages qui sont attachés à ces titres.

A défaut de découvertes de cette espèce , des médailles d'argent ou de bronze seront décernées aux voyageurs qui auront adressé pendant le même temps à la Société les notions ou les communications les plus neuves et les plus utiles au progrès de la science. Ils seront portés de droit , s'ils sont étrangers , sur la liste des candidats pour les places de correspondant.

II. PRIX FONDÉ

PAR S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS.

Médaille d'or de la valeur de 2,000 francs.

S. A. R. le duc d'Orléans offre un prix de deux mille francs au Navigateur ou au Voyageur dont les travaux

géographiques auront procuré à la France ou à ses Colonies, avant le 1^{er} avril 1846, la découverte la plus utile à l'agriculture, à l'industrie ou à l'humanité. S. A. R. ayant bien voulu charger la Société de géographie de décerner ce prix, la Société s'attachera de préférence aux voyages accompagnés d'itinéraires exacts ou d'observations géographiques.

Les Mémoires contenant l'exposé des découvertes doivent être envoyés *franc de port* et sous le couvert du Président de la Société, à Paris, rue de l'Université, 23.

III. NIVELLEMENTS BAROMÉTRIQUES.

Deux médailles d'or de la valeur de 100 francs chacune.

Deux médailles d'encouragement sont offertes aux auteurs des nivellements barométriques les plus étendus et les plus exacts faits sur les lignes de partage des eaux des grands bassins de la France.

Ces médailles, de la valeur de cent francs chacune, seront décernées dans la première assemblée générale annuelle de 1844.

Les mémoires et profils, accompagnés des cotes et des éléments des calculs, devront être déposés au bureau de la Commission centrale, au plus tard, le 31 décembre 1843.

Les fonds de ces deux médailles ont été faits par M. PERROT, membre de la Société.

NOTE du colonel EDWARDS SABINE, correspondant de la Société, sur les derniers travaux du capitaine JAMES ROSS.

L'expédition du capitaine Ross est rentrée à Hobart-Town en avril 1841, au retour de sa première excursion en dedans du cercle polaire. Des extraits du rapport de cet officier, en date du 7 avril 1841, ont été publiés précédemment; ils ont donné des détails sur le succès qu'il a obtenu en pénétrant à travers les glaces qui avaient déjoué tous les efforts de ses prédécesseurs, et en reconnaissant la terre qui gît au-delà de ces glaces, et dont il a pu suivre la côte orientale depuis 71 jusqu'à 78° de latitude sud. Ce rapport et la carte qui l'accompagnait ont été envoyés par moi à la Société de géographie de Paris à l'époque de leur publication (1). La présente notice ne doit donc donner que ce qui est relatif à la suite de cette expédition après son retour à Hobart-Town en avril 1841.

Les instruments magnétiques furent débarqués à Hobart-Town, et des observations suivies furent faites à cette station pendant les jours désignés pour cela dans les mois de mai et juin 1841 : c'est-à-dire que les trois éléments principaux du magnétisme, la déclinaison, l'inclinaison et l'intensité, ainsi que leurs variations d'heure en heure, furent observés à ces époques.

Les observations semblables du mois de juillet ont été faites à Sydney, et celles des mois d'août, septembre, octobre et novembre 1841, à la Baie des Iles.

(1) Voyez le procès-verbal de la séance du 20 mai 1842.

Nouvelle-Zélande, en même temps que les variations horaires et les déterminations absolues.

Le 22 novembre, l'expédition fit voile vers le sud pour reprendre ses opérations en dedans du cercle polaire, elle atteignit les glaces compactes par la latitude de 62°, et la longitude de 148° O. En l'absence de documents officiels, on se fera plus facilement une idée de ses progrès et des difficultés qu'elle rencontra par l'extrait suivant de la lettre qui m'a été adressée par le capitaine Ross; elle est datée de Port-Louis, îles Falkland, mai 1842.

« Quarante - six jours, c'est - à - dire la majeure
 » partie de la courte saison navigable de ces contrées,
 » furent employés à se frayer un passage à travers des
 » glaces très serrées, que nous parvînmes enfin à
 » traverser, et nous atteignîmes la grande barrière de
 » glace qui arrêta nos progrès vers le sud. La plus
 » haute latitude à laquelle nous soyons parvenus est 78°
 » 10', six milles seulement au-delà du point où nous
 » avions été dans la dernière saison, et la continuation
 » de la barrière elle-même a été tracée cent trente
 » milles plus à l'est. L'hiver étant devenu trop dur pour
 » nous permettre de continuer de rester plus longtemps
 » dans ces hautes latitudes, nous fûmes obligés
 » de nous diriger sur les îles Falkland aussi prompte-
 » ment que possible. Nous avons eu des temps bien
 » durs, et les travaux de cette année ont été très pénis-
 » bles. Depuis notre arrivée ici, nous avons débarqué
 » toutes nos provisions et nos munitions, et le navire
 » a été aussi allégé que possible, afin d'examiner les avari-
 » es qu'il a reçues, mais dont aucune n'est importante.
 » Il est vraiment merveilleux de voir combien peu ce
 » bâtiment a souffert des terribles chocs qu'il a éprouvés

• le 20 janvier, au milieu des glaces serrées qui le
 • frappaient avec tant de violence que les mâts cra-
 • quaient, et que nous ne pouvions nous tenir sur nos
 • jambes, et cela a duré pendant trente-six heures. Je
 • n'aurais pas cru qu'un navire pût endurer de tels
 • chocs sans éprouver des avaries beaucoup plus
 • grandes. Le corps du navire et le gréement ont un
 • peu souffert; mais nous avons ici tout ce qu'il faut
 • pour remettre tout en état, et je ne voudrais pas ris-
 • quer de compromettre la santé de nos équipages, qui
 • est très bonne, en les conduisant dans un climat
 • chaud, avant d'avoir accompli les travaux qui nous
 • restent encore à faire dans la saison prochaine pour
 • remplir mes instructions, et tout ce que je regarde
 • comme assez important pour occuper notre expédi-
 • tion. L'avancement accordé à nos officiers est une
 • preuve suffisante que l'amirauté a regardé favorable-
 • ment nos travaux de l'année dernière, j'espère
 • qu'elle ne regardera pas nos travaux de cette année
 • comme moins dignes de son approbation. Si nous
 • n'avions rien fait l'année dernière, on aurait regardé
 • comme un triomphe d'avoir atteint jusqu'à 78° 10'.
 • Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons pas espérer que
 • nos travaux de cette année soient regardés avec autant
 • d'intérêt que ceux de l'année précédente l'ont été pro-
 • bablement; mais nous avons encore une année devant
 • nous, et je ne doute pas qu'avec les efforts et le zèle de
 • mes excellents compagnons nous ne parvenions à con-
 • duire nos navires aussi loin que navires peuvent
 • aller. Mon intention est d'essayer d'atteindre la partie
 • est de la terre qui a été appelée terre Louis-Philippe,
 • et de tâcher de la suivre vers le sud, car je présume
 • que les vents de S.-O. qui ont régné auront proba-

• blement dégagé la côte de glaces. Si je ne puis pas
 • réussir à cela, je poursuivrai un projet plus modeste
 • en suivant d'aussi près que possible la route de Wed-
 • dell, et en traversant, s'il est possible, la mer polaire
 • jusqu'à l'extrémité orientale de la barrière que nous
 • avons suivie. Si nous manquions encore ce but, nous
 • tournerions vers l'est, nous continuerions l'examen
 • soit de la côte, soit des glaces, soit de la mer dans
 • les latitudes les plus élevées que l'on puisse attein-
 • dre, et si nous ne pouvons pas trouver un lieu conve-
 • nable pour hiverner, nous reviendrons vers le milieu
 • d'avril 1843 au cap de Bonne-Espérance, où j'espère
 • trouver des lettres de vous. »

Cette remarquable barrière de glace, qui deux fois
 a arrêté les progrès de l'expédition vers le sud, a été
 suivie d'une manière continue sur une longueur de
 430 milles dans une direction presque E. et O. entre
 les latitudes de 78° et 79°. Ce magnifique glacier, car
 tel est le nom qu'on peut lui donner, est appuyé sur
 une chaîne de hautes montagnes que l'on a aperçues de
 loin par la latitude de 79°. Vers son extrémité occi-
 dentale et dans le voisinage du mont Erebus, il pré-
 sente du côté de la mer une face perpendiculaire de
 150 pieds (45^m,7) au moins d'élévation; cette hau-
 teur diminue progressivement jusqu'à 70 ou 80 pieds,
 qui est ce qu'on a trouvé à l'extrémité orientale qu'on
 a atteint en 1843. Les lettres des officiers de l'expédi-
 tion font connaître qu'ils pensaient que ce glacier
 courait parallèlement ou à peu près parallèlement
 à la chaîne de hautes montagnes, dont on avait
 aperçu les sommets vers le sud, et qu'il remplis-
 sait une baie d'une vaste étendue comprise entre une

pointe avancée de la côte, située auprès du mont Erebus et quelque autre cap peu distant probablement du point où ils ont été obligés de quitter leur exploration en 1842. On a vu par l'extrait précédent de la lettre du capitaine Ross, que son dessein était, pour cette saison, de se diriger vers ce point par une autre direction, c'est-à-dire par le S.-E., si toutefois il n'en était empêché par des obstacles insurmontables.

Le premier objet de l'expédition du capitaine Ross est de recueillir les matériaux nécessaires pour la construction d'une carte magnétique de l'hémisphère austral. Dans ce but, en outre de toutes les occasions favorables que l'on peut avoir pour faire des observations, soit à terre, soit sur la glace, la déclinaison, l'inclinaison et l'intensité sont observées tous les jours à bord des deux bâtiments avec un succès et une exactitude qui ont surpassé tout ce qu'on pouvait espérer.

D'après les derniers avis, datés de novembre 1842, l'expédition était retournée aux îles Falkland après avoir été établie pendant les mois de septembre et d'octobre les instruments magnétiques au cap Horn dans l'anse Saint-Martin. Elle se préparait à partir immédiatement vers le sud.

EDWARDS SABINE.

Woolwich, 30 mars 1843.

DEUXIÈME SECTION.

Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

PRÉSIDENCE DE M. JOMARD.

Séance du 5 mai 1843.

M. Robert Schomburgk écrit de Demerara , le 13 février 1843, qu'il a reçu à son retour d'une mission sur les frontières de la Guyane anglaise, la médaille que la Société lui a décernée pour ses premières explorations dans les mêmes contrées. M. Schomburgk attache le plus grand prix à ce témoignage d'approbation , et il prie la Société d'en agréer ses vifs remerciements.

Le Congrès scientifique de France adresse à la Société des lettres d'invitation pour sa 11^e session , qui aura lieu à Angers le 1^{er} septembre prochain.

M. Jomard donne communication d'une lettre de M. Thibaut, voyageur en Égypte, datée de la Nubie , du 22 février. Il donne des détails curieux sur les Schlouks et sur la partie supérieure du cours du Nil-Blanc. — Renvoi au comité du Bulletin.

M. le Président annonce à la Société la perte sensible qu'elle vient de faire de l'un de ses membres les plus zélés, M. Gauttier d'Arc , consul - général de France en Égypte. Atteint d'une grave maladie , M. Gauttier

d'Arc venait d'obtenir un congé pour retourner en France , et il est mort avant son arrivée à Barcelonne, où ses restes ont été recueillis par M. de Lesseps, son successeur au consulat de cette ville.

M. le Président annonce également la maladie de plusieurs de ses collègues, et entre autres de MM. Walckenaer et Barbié du Bocage. Sur sa proposition et d'après la décision de la Commission centrale, M. Cochelet veut bien se charger d'aller , au nom de la Société, s'informer de leurs nouvelles.

M. Roux de Rochelle présente à la Société une Notice de M. Georges Sumner, de Boston, sur les tribus indiennes qui occupent une partie du territoire des États-Unis d'Amérique ; il est invité à rendre compte de cet écrit. Le même membre offre, de la part de M. Sumner, un ouvrage publié en Angleterre par une Commission spéciale sur l'état sanitaire des classes ouvrières dans la Grande-Bretagne.

M. Noël Desvergers donne des renseignements sur une route récemment ouverte en Italie, entre Rimini et Florence, et qu'il a parcourue l'année dernière. Cette route, qui abrège de longues distances, facilitera beaucoup les relations entre trois États différents.

M. Thomassy, secrétaire de la section de correspondance, appelle l'attention de la Commission centrale sur l'utilité d'une nouvelle série de questions générales faisant suite à celle que la Société a publiée en 1822.

M. de Laroquette rappelle à cette occasion les travaux commencés par la section de correspondance , et M. le Président cite les publications du même genre faites récemment par divers corps savants français et

étrangers. Cet objet est important, et il mérite toute l'attention de la nouvelle section de correspondance, qui est invitée à s'en occuper en s'aidant des travaux antérieurs.

Assemblée générale du 12 mai 1843.

La Société de géographie a tenu sa première assemblée générale de 1843, le vendredi 12 mai, à l'Hôtel-de-Ville, sous la présidence de M. Cunin-Gridaine, ministre de l'agriculture et du commerce. La réunion était nombreuse, et on y remarquait plusieurs savants et voyageurs étrangers.

M. Ansart, secrétaire de la Société, lit le procès-verbal de la dernière séance générale, et donne communication de la liste des cartes et des ouvrages nouvellement offerts à la Société, et déposés sur le bureau.

M. le Président rappelle les noms des membres admis dans la Société depuis la dernière assemblée, et il proclame ceux des nouveaux candidats présentés dans cette séance.

M. Alex. Vattemare, qui depuis plusieurs années cherche à établir des échanges scientifiques entre la France et l'Amérique, et qui a été secondé dans son entreprise par le gouvernement français, écrit à la Société pour solliciter son approbation et son concours. La lettre de M. Vattemare est renvoyée à la Commission centrale.

M. Jomard présente, au nom de la Commission centrale, les quatre premières feuilles de la grammaire et du dictionnaire berbers de Venture. Cet ouvrage, qui paraîtra bientôt, grâce à la munificence de M. le ministre du commerce et de M. le ministre de

la guerre, contribuera à faciliter les relations de l'armée d'Afrique avec les tribus kabailles, et aidera un jour à ouvrir les portes du Sahara et de l'Afrique centrale.

M. Jomard présente la carte de l'Edrici avec la Mappemonde, en 2 feuilles; le N° 33-34 des monuments de la géographie; la carte du Darfour d'après le voyage du cheikh Mohammed-el-Tounsi, et plusieurs planches du voyage au Darfour.

Le même membre annonce qu'il vient de recevoir de M. Antoine d'Abbadie une lettre datée de Gondar, le 14 décembre 1842. Cette lettre contient des renseignements curieux sur les pays de Caffa, Enarea, Waratta, Limmou, Gomma, etc.; elle est accompagnée d'une esquisse de carte tracée de la main d'un Galla. M. d'Abbadie signale le voyage d'un habitant de Chingeti pour le Maghreb, en partant de Gondar en ligne directe. Ce hardi pèlerin est recommandé à MM. les consuls près des puissances barbaresques. La Société ne peut manquer de s'intéresser à ce voyageur, qui peut rendre d'utiles services à la géographie.

M. d'Avezac annonce qu'il vient de recevoir des lettres récentes de M. Petit et de M. Rochet d'Héricourt, voyageurs en Abyssinie. M. Rochet, dont on avait annoncé la mort, est parvenu enfin à vaincre les obstacles de tout genre qui lui ont été suscités, et il est arrivé heureusement dans le royaume de Choa.

M. Daussy fait un rapport au nom de la Commission du concours au prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie. Après avoir analysé avec talent et impartialité les principaux voyages scientifiques exécutés dans le cours des deux dernières années, M. le rapporteur conclut à ce que le prix an-

nuel soit décerné à M. le capitaine James Clark Ross , pour ses découvertes dans les mers polaires antarctiques ; il propose également qu'une mention très honorable soit accordée au capitaine Wilkes , chef de l'expédition américaine , qui en 1839 , 40 , 41 et 42 a parcouru l'Océanie et a fait d'importantes découvertes dans les mers australes.

M. Roux de Rochelle fait ensuite un rapport au nom de la Commission du concours au prix proposé par feu S. A. R. M^r le duc d'Orléans , pour la découverte la plus utile à l'agriculture , à l'industrie ou à l'humanité. Après avoir payé un tribut de regrets à la mémoire du prince , protecteur de la Société , et signalé toute l'importance de la question mise au concours , M. Roux de Rochelle examine les travaux qui sont parvenus à la connaissance de la Commission , et exprime le regret qu'ils ne remplissent pas entièrement les conditions du programme. Il conclut toutefois à ce qu'une médaille d'encouragement soit décernée à M. de Morineau pour ses voyages et pour ses importations industrielles , et il propose au nom de la Commission de proroger le sujet de prix jusqu'à l'année 1846 , afin de laisser aux concurrents le temps de remplir complètement les intentions du fondateur.

M. Berthelot , secrétaire général de la Commission centrale , chargé de prononcer l'éloge du contre-amiral Dumont d'Urville , s'est acquitté avec autant de talent que de vérité de cette tâche douloureuse. M. Berthelot a constamment captivé l'attention de l'assemblée en lui racontant la vie si active , si laborieuse et si bien remplie du célèbre navigateur , dont la Société et les sciences déplorent vivement la perte.

M. Fontanier , récemment arrivé de Bassora , où il

remplissait les fonctions de consul de France , présente un aperçu sur ses voyages dans l'Inde, et sur les travaux géographiques dans ce pays. Cette communication est écoutée avec un vif intérêt par l'assemblée.

La Société, aux termes de son règlement, procède au renouvellement des membres de son Bureau pour l'année 1843-1844 ; elle nomme au scrutin :

Président : M. l'amiral baron ROUSSIN, ministre de la marine.

V.-Présidents : M. le baron Benjamin DELESSERT et
M. AUG. DE SAINT-HILAIRE, membres de l'Institut.

Scrutateurs : M. MERMILLIOD, député, et M. VIVIEN.

Secrétaire : M. NOEL DESVERGERS.

La séance est levée à dix heures et demie.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance générale du 12 mai 1843.

M. Jules LECHEVALIER.

M. le lieutenant-général marquis de SAINT-SIMON, pair de France.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 5 mai.

Par M. le Ministre de la marine : Tableaux de population, de culture, de commerce et de navigation, formant, pour l'année 1840, la suite des tableaux insérés dans les notices statistiques sur les colonies françaises. Paris, 1843, 1 vol. in-8.

Par M. G. Sumner : Report to her majesty's princi-

pal secretary of state for the home department, from the Poor law commissioners, on an inquiry into the sanitary condition of the labouring population of Great Britain ; with appendices. London, 1842, 1 vol in-8, avec 26 planches.

Par M. Lafond: Voyages dans l'Amérique espagnole pendant la guerre de l'Indépendance, 47^e à 50^e livraison, in-8.

Par les éditeurs: Annales de la propagation de la foi, mai. — Recueil de la Société polytechnique, mars. — L'Écho du Monde savant.

Séance générale du 12 mai.

Par M. le Ministre de la guerre: Nouvelle carte topographique de la France, levée par les officiers du corps royal d'état-major, sous la direction de M. le lieutenant-général baron Pelet. Feuilles 16, les Pieux. — 27, Barneville. — 45, Falaise. — 46, Bernai. — 79, Chateaudun. — 83, Chaumont. — 98, Châtillon. — 160, Nantua. — Tables des positions géographiques, et hauteurs absolues des principaux points des feuilles ci-dessus, in-4.

(La suite des procès-verbaux et de la liste des ouvrages offerts au numéro prochain.)

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

JUIN 1843.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

RAPPORT

sur l'ouvrage de M. le C^{te} LÉON DE LABORDE intitulé

COMMENTAIRE GÉOGRAPHIQUE SUR L'EXODE ET LES NOMBRES,

fait à la séance du 7 avril 1843,

PAR M. D'AVEZAC.

MESSIEURS,

La géographie sacrée, dans les fastes de laquelle une place d'honneur est assurée au pays qui peut citer les noms de Bochart et de Calmet, semble néanmoins depuis longtemps ne plus compter d'adeptes que par-delà le Rhin ou de l'autre côté de la Manche. C'est donc un phénomène presque étrange que de voir chez nous un homme jeune, un homme du monde, publier

un grand et beau livre de géographie biblique, dans ce majestueux format que la librairie moderne semble avoir oublié, avec une richesse, je dirais presque une prodigalité d'érudition, qui défierait tout le savoir bibliographique de la docte Allemagne.

M. Léon de Laborde a fait hommage à la Société de géographie du volume in-folio qu'il a publié sous le titre de *Commentaire géographique sur l'Exode et les Nombres*; et vous m'avez chargé de vous en rendre compte. Sans doute il ne s'agit point de vous soumettre une appréciation critique du livre, Quelque attrait qu'aient toujours eu pour moi les études bibliques, mon insuffisance reculerait devant l'épineuse tâche de prononcer comme juge dans des matières où, après avoir beaucoup appris, il reste encore plus à apprendre. Je serai donc, messieurs, simple rapporteur du travail de M. le comte Léon de Laborde, et je circonscrirai la mission que vous avez bien voulu me confier, dans les bornes d'une analyse générale des explications nouvelles qu'il a proposées sur la grande migration des Israélites, depuis l'Égypte jusqu'à la Terre promise, à travers l'Arabie pétrée.

Il ne saurait pourtant m'être permis de passer sous silence l'introduction pleine d'intérêt que l'auteur a placée en tête de son commentaire.

Il était naturel qu'avant d'entrer dans la voie qu'il a choisie, l'auteur jetât un coup d'œil rétrospectif sur les travaux dont le Pentateuque a été l'objet sous le rapport géographique depuis Eusèbe et saint Jérôme jusqu'à Hengstenberg et Robinson; il convenait qu'il passât en revue les matériaux dont il se pouvait aider lui-même : livres, cartes, dessins, exploration personnelle du sol, il n'a rien négligé; et chacune de ces ca-

tégories a été inventoriée de manière à nous faire apprécier l'étendue et la variété des recherches de l'auteur, en déployant, sur chaque détail, une abondance de richesses telle, que la plus studieuse curiosité pourrait s'en trouver effrayée.

Avant toutes choses, il met hors de question et d'examen l'inébranlable autorité des textes sacrés, que n'ont pu encore infirmer les innombrables attaques des impies, tant du siècle passé que du siècle présent, détracteurs ignorants autant qu'audacieux, traités ici avec tout le dédain et la sévérité d'une foi robuste et chaleureuse, sympathique à la foi naïve des anciens temps. Il professe une haute confiance pour les enseignements géographiques d'Eusèbe et de saint Jérôme, confirmés eux-mêmes par la tradition des premiers pèlerins, après lesquels Arculfe, Burchard de Montsion, et les pieux compilateurs venus à leur suite, n'offrent plus une couche aussi pure de l'antique tradition; et quant aux érudits qui ont mis en œuvre ces matériaux, on ne peut se fier sans réserve à Bochart, Sanson, Spanheim, Reland, d'Anville; et il faut se tenir encore plus sur ses gardes vis-à-vis de Calmet, de Holstein, de Michaëlis, et de tant d'autres qui se sont entraînés dans les mêmes routines.

Mais les modernes ont repris en sous-œuvre les travaux de la géographie biblique; ils ont scruté la littérature des Juifs de tous les âges, réuni et discuté de nouveau les indications fournies par les Grecs et les Latins; ils ont surtout étudié les relations de l'Orient: et ici l'auteur, qui nous promet dans un avenir prochain une bibliothèque complète des pèlerinages, croisades et voyages en Terre-Sainte, nous donne un avant-goût de cette utile publication, en insérant

dans ses notes une triple liste générale des relations où la péninsule du Sinai se trouve décrite ou mentionnée, savoir : d'abord les pèlerinages depuis les premiers temps jusqu'à la fin du *xv*^e siècle ; puis les historiens originaux des croisades ; et ensuite les voyageurs modernes depuis le commencement du *xvi*^e siècle jusqu'à nos jours.

Un autre élément d'étude, ce sont les cartes ; et à ce propos l'auteur passe en revue l'histoire entière de l'art cartographique depuis ses premiers rudiments jusqu'à ses productions les plus parfaites. D'abord il affirme que l'antiquité n'a point eu de cartes, et il admet à peine que Ptolémée en ait dressé de pareilles à celles qui ornent aujourd'hui sa géographie ; pour ces dernières, il les rapporte seulement au *xiv*^e siècle. Les vers si connus de Properce (1) ne lui paraissent désigner qu'un tableau couvert de légendes explicatives ; mais il concède du moins que les portiques d'Autun offraient réellement des cartes géographiques. Quoi qu'il en soit, les cartes qui ont pu exister alors n'étaient point en circulation, et le moyen-âge ne les a point connues, car il les aurait copiées ; tandis qu'il a recommencé la science géographique, en la consignant presque exclusivement dans des cartes informes, aujourd'hui disséminées partout, et qui, réunies dans un musée, présenteraient la véritable et la meilleure histoire de la géographie pour cette époque. Ceci est une juste appréciation de l'idée qui préside aux efforts d'un savant académicien pour rassembler à la Bibliothèque royale, soit en originaux, soit en copies, le plus grand nombre possible de ces documents. Mais

(1) Cogor et e tabula pictos ediscere mundos, etc.

Lib. IV, Eleg. 3.

à côté de cette observation pleine de justesse se trouvent placées quelques paroles de dédain pour les publications qui ont pu être entreprises ou projetées, de collections de cette nature, et elles ont éveillé la susceptibilité des hommes studieux qui, préoccupés de cette question, reconnaissaient le besoin, et se flattaient qu'on sentirait le prix d'un travail d'ensemble sur une matière abordée tour à tour, mais toujours dans des limites trop étroites, par Zanetti, Formaléoni, Zurla, Pezzana, Baldelli, Andrés, Pasqual, Villanueva, de Murr, Heeren, de Guignes, Buache, Walckenaer, Buchon, Tastu, et quelques autres. Il est évident que si l'histoire de la géographie au moyen-âge se trouve principalement renfermée dans les cartes, c'est justement dans ces cartes qu'il faut la chercher; et comme elles sont disséminées, et presque inabordables, c'est rendre un service éminent que d'en mettre l'étude à la portée de tous par une publication collective (1). Il ne peut y avoir de doute à cet égard, et si M. de Laborde l'avait méconnu, c'est que sa plume aurait fait défaut à sa pensée, et nous n'avons garde, pour notre compte personnel, de lui en conserver la moindre rancune (2).

(1) Voir SANTAREM, *Recherches sur la découverte des pays situés sur la côte occidentale d'Afrique*, in-8°. Paris, 1842, pp. ciiij à cvj, à la note.

(2) Le magnifique atlas de M. le vicomte de Santarem, et les belles feuilles par lesquelles M. Jomard a préludé à sa publication, sont assez connus du monde savant pour que je n'aie rien à apprendre à personne à leur égard. Mais en ce qui me concerne, quelques mots d'explication sont indispensables pour donner, des projets auxquels fait allusion M. de Laborde, une idée plus précise que ne le pouvaient faire ses indications.

Ce n'est point la collection entreprise par M. Jomard à la Biblio-

Appréciant successivement les œuvres graphiques des Arabes et des Européens du moyen-âge, l'auteur fixe à la seconde moitié du **xiv^e** siècle l'époque des véritables progrès dans le tracé des cartes, rapidement perfectionné depuis lors par les découvertes et les explorations des voyageurs, par la critique et la sagacité des géographes. De cet examen général revenant à la spécialité de son plan, il parcourt la série des essais cartographiques dont la péninsule du Sinai a été le sujet, et il met sous les yeux de son lecteur le *fac-simile* des plus remarquables, depuis le planisphère historié de Richard de Haldingham et la perspective cavalière d'Erhard Rewich, jusqu'aux levés de Pococke, de Niebuhr, de Burckhardt, d'Ehremberg, et de Ruppell, jusqu'aux travaux de d'Anville, de la Commission d'Égypte, et du colonel Lapie.

Outre la topographie des lieux bibliques, il en faut aussi connaître l'aspect pittoresque, et le dessinateur

thèque royale que j'avais dessiné de publier : c'est en puisant directement aux sources dont l'accès m'était ouvert dans les principales bibliothèques de l'Europe, que je voulais réunir et faire connaître les monuments cartographiques du moyen-âge, destinés à former, ainsi colligés, l'une des huit séries entre lesquelles sont distribués, dans mon plan, tous les documents géographiques de cette époque. Ma répugnance à voir exécuter cette entreprise en Allemagne, loin d'une surveillance directe que je regarde comme indispensable, avait seule retardé le commencement de ma publication, lorsque des considérations de déférence me portèrent à y renoncer quant à présent, sauf à la reprendre plus tard dans des proportions beaucoup plus modestes que les beaux *fac-simile* de mes savants devanciers; et je m'empressai de mettre à leur disposition, soit les calques inédits que renfermait mon portefeuille, soit les facilités que m'offrait à l'étranger le zèle de mes amis pour faire exécuter de soigneuses copies. Heureux de concourir ainsi pour une faible part à leurs magnifiques productions!

doit ici venir en aide au géographe. M. de Laborde s'est adonné au culte des beaux-arts avec trop de succès pour qu'il ne leur fût point ici une bonne place, et nous y gagnons une revue générale de toutes les *illustrations* (c'est le mot à la mode) qui ont été recueillies en Orient.

A l'étude des lieux vient se joindre celle de leurs productions naturelles, celle des maladies qui y règnent, celle des mœurs qui s'y sont impatronisées; et sur chacun de ces sujets l'auteur annote toujours une multitude d'indications bibliographiques.

Des ouvrages généraux passant aux descriptions spéciales, il en donne d'abondants catalogues; enfin, il jette un coup d'œil sur les voyages les plus récemment accomplis dans cette contrée que lui-même a parcourue; et finissant son introduction comme il l'avait commencée, il fait une profession nette et précise de sa foi aux miracles consignés dans la Bible, et de la respectueuse réserve qu'il s'est imposée dans l'examen des questions qui s'y rattachent.

Venons au corps de l'ouvrage.

Il se compose des versions grecque et latine des dix-neuf premiers chapitres de l'Exode, et des chapitres XXXIII et XXXIV des Nombres, accompagnés chacun d'un commentaire géographique que nous n'avons pas la prétention d'analyser dans toutes ses parties, mais dont nous essaierons de résumer les résultats généraux dans un simple exposé de la route des Israélites depuis l'Égypte jusqu'au Jourdain, d'après le tracé du nouveau commentateur.

Le journal détaillé de leur route, station par station, se trouve, comme on sait, au XXXIII^e chapitre des Nombres; le récit historique du voyage, avec la

narration des événements, est consignée dans les chapitres XII à XIX de l'Exode pour la portion de l'itinéraire qui précède le Sinai, puis dans les chapitres X à XXI des Nombres pour le surplus : cette seconde partie du voyage est encore rappelée, à titre de souvenir, dans quelques chapitres (notamment I, II et X) du Deutéronome.

Prenons donc pour texte principal l'itinéraire contenu au chapitre XXXIII des Nombres, en annotant, suivant qu'il y aura lieu, les renseignements supplémentaires que peuvent y ajouter les autres textes.

Départ de RA'MSES d'Égypte, le 15^e jour du 1^{er} mois.

Campement à SOKKOT (les tentes).

Campement à ETAM, sur la lisière du désert.

[Détour et] campement près de FY-HE-HHYROT (l'embouchure des Hhyrot ou canaux d'écoulement), en vue de Be'l-Tse-foun, du côté de Magdol.

Passage de la mer.

Trois journées [sans eau] dans le désert d'Etam [ou de Sour].

Campement à MARAH (amertume).

Campement à EYLIM.

Campement sur le bord de la mer.

Campement dans le désert de SYN [qui est entre Eylim et Sinai].

Campement à DARQAH [ou Rafaqah, 'Papaqá].

Campement à ALOUS.

Campement à REFYDIM, où il n'y a pas d'eau. [Moïse en fit jaillir du rocher de Hhoreb, et appela ce lieu Mesah-we-Merybah, c'est-à-dire Tentation et Murmure].

Campement dans le désert de SINAI [trois mois après la sortie d'Égypte].

[Départ du désert de Sinai, le 20^e jour du 2^e mois de la 2^e année, pour aller au désert de FARAN; marche de 3 journées sans repos; fatigue et murmures : Tabe'rah ou embrasement].

Campement à QIBROT-HE-TAWAH (tombeaux de la convoitise):

Campement à **HEATSEROT** [d'où l'on repart pour aller camper au désert de Fâran].

Campement à **RETMAH**.

Campement à **REMMON-FARETS**.

Campement à **LEBNAH**.

Campement à **RESSAH**.

Campement à **QEBELATAH**.

Campement au **MONT SEFER**.

Campement à **HARADAH**.

Campement à **MAQHELOT**.

Campement à **TAHHAT**.

Campement à **TAREHH**.

Campement à **METQAH**.

Campement à **HHESMONAH**.

Campement à **MOSEROUT**.

Campement à **BENY-YA'QAN** [Bérot Beny Ya'qan Mouserah , c'est-à-dire aux puits des Beny-Ya'qan, près Mouserah, où mourut Aharon].

Campement au mont **GADGAD**.

Campement à **YETHEBATAH** [pays de torrents].

Campement à **'EBRONAH**.

Campement à **'ATSYON-GABER**.

Campement au désert de **Tsin** ou **QADES** [ou au désert de **FARAN** près Qades, ou à **QADES-BARNE'A**, sur la frontière d'Edoum : envoi de douze espions dans le pays de Kana'n et retour. Demande de passage par Edoum, refusée. On était arrivé à ce campement le 1^{er} mois de l'année ; on y séjourna longtemps.]

[Retour en arrière vers le désert par la route de la mer Rouge].

Campement à la montagne de **HOR**, sur la frontière de la terre d'Edoum ; là mourut Aharon, le 5^e mois de la 40^e année depuis la sortie d'Égypte [le lieu où mourut Aharon s'appelait **MOUSERAH**]. Le roi kan'aneen de 'Arad dans le midi de la terre de Kan'an, apprit que les Israélites arrivaient [par la route des espions ; il marcha contre eux, et leur fit des prisonniers ; mais il fut ensuite battu, et ce lieu fut appelé **HORMAH**, ou maudit].

[Départ de Hor par la route de la mer Rouge].

Campement à **TsALMONAH**.

[Le 1^{er} jour du 11^e mois de la 40^e année, on se trouvait dans la plaine qui est vers la mer Rouge, entre Fâran, Tofel, Laban, Hhatserot et Dy-Zahab, à 11 journées de Hhoreb par la route qui va de ce point à la montagne de Se'yr jusqu'à Qades-Barne'a].

Campement à FOUNON.

Campement à OSOT.

Campement aux 'ITYM ou monticules des 'ABARYM [dans le désert qui est vis-à-vis et à l'est de Mouâb].

Campement à DYBON-GAD [sur le torrent de ZARED].

[Passage du torrent de Zared, après 38 ans d'attente depuis l'arrivée à Qades-Barne'a].

Campement à 'ELMON près des DEBLATAYM [sur le torrent d'ANNOUN, qui est au désert de Qadémot, coulant de chez les Amorréens vers 'Ar, et de là à Bér].

[Départ du désert de Qadémot; on passe par Mattanah, Nahhalyél, et Bamout ou les hauteurs de la vallée qui est au territoire de Mouâb, au commencement de Fisgah, du côté de Yésymon].

Campement aux montagnes des 'ABARYM, en face de Nébou.

Campement dans les campagnes de Mouâb, sur le Jourdain de Jéricho, depuis Beyt he-Yésymot (la maison des Solitudes) jusqu'à ABEL HE-SITHYM (la vallée des Cèdres).

Voilà un relevé aussi exact qu'il nous a été possible de le faire, des indications fournies par les livres de Moïse sur le voyage des Israélites depuis l'Égypte jusqu'à la Terre-Promise.

On aperçoit tout d'abord qu'au point de vue de la construction graphique, cet itinéraire est appuyé, dans son ensemble, sur quatre points à peu près fixes, savoir : le point de départ *Ra'msès* d'Égypte, le point d'arrivée *Abel he-Sithym* sur le Jourdain en face de Jéricho, et deux points intermédiaires, le *Sinai* et *'Atsyon-Gaber*. Il en résulte que la route se trouve ainsi naturellement partagée en trois sections distinctes appuyées chacune sur deux points fixes, l'un de

départ, l'autre d'arrivée; la première de Ra'msès au Sinai, la seconde du Sinai à 'Atsyon-Gaber, la troisième de 'Atsyon-Gaber au Jourdain.

Chacune de ces trois sections a ses difficultés propres : dans la première toutefois elles sont beaucoup moindres, et se trouvent à peu près bornées à la détermination du point précis du passage de la mer Rouge; dans la seconde elles consistent principalement à placer non moins de dix-neuf stations distinctes sur un espace limité à une distance de 75 milles géographiques en ligne droite; dans la troisième, elles ont surtout pour objet la détermination du point de Qades et l'éclaircissement de sa triple synonymie avec Fàran, avec Tsin et avec Qades-Barne'a. Exposons successivement, pour chaque section, les données du problème et la solution proposée par le nouveau commentateur.

En premier lieu, il paraît adopter la synonymie donnée par les Septante (1), du nom égyptien de la ville de Ra'msès avec le nom grec d'Héroopolis, auquel a succédé aujourd'hui le nom arabe d'Abou-Kescheyd; et il fait arriver les Hébreux de l'autre côté de la mer Rouge, aux 'Ayoun-Mousáy ou sources de Moïse, où les conduisent également presque tous les commentateurs, aussi bien que la tradition locale, malgré la diversité des opinions sur la direction du passage, les uns traçant la route des Israélites par le nord, les autres par l'ouest, ceux-là par le sud-ouest, ceux-ci par le nord-ouest. C'est donc le point où cette route entre dans la mer qu'il s'agit de déterminer, en partant d'Abou-Kescheyd pour aboutir aux 'Ayoun-Mousáy. Après

(1) *Genèse*, XLVI, 28, 29.

un premier campement sous des tentes (sokkot), on atteint Etam sur la limite du désert de ce nom, dans lequel se trouvent les 'Ayoun-Mousây elles-mêmes; mais au lieu de continuer dans cette direction, on se replie vers Fy he-Hhyrot (l'embouchure des fossés ou canaux d'écoulement) (1), pour camper tout auprès, vis-à-vis de Be'l-Tsefoun, du côté de Magdol (2): tel est du moins, ce nous semble, le sens précis du texte des Nombres (XXXIII, 7); celui de l'Exode (XIV, 2) exige de même, à notre sens, que les Israélites se replient pour venir camper vers l'embouchure des canaux d'écoulement qui sont entre Magdol et la mer, de manière à établir leur campement vers Be'l-Tsefoun, contre la mer. Le nouveau commentateur suppose que Magdol n'est plus ici le nom de la ville bien connue de Magdol au sud de Peluse, mais qu'il doit s'appliquer à quelque localité plus prochaine, comme le Gebel Attaka; il identifie Fy he-Hhyrot avec le château moderne de 'Ageroud, et fait correspondre, comme Eusèbe, Be'l-Tsefoun à Soueys; il indique le campement des Israélites à Be'l-Tsefoun même, bien que le texte des Nombres (XXXIII, 8) répète encore que ce fut en face des Hhyrot (3); et tirant une ligne de Soueys aux

(1) 'Επὶ τὸ στόμα 'Ειρὼθ. (Nombres, XXXIII, 7.) — 'Απέναντι τῆς ἱπάλειας. (Exode, XIV, 2.) — Au lieu de ἱπάλειας, qu'il est difficile d'accorder avec στόμα, je proposerais de lire ἱπάντλιας.

(2) וישב על-פי החירט אשר על-פני בעלצפון ויחנו לפני מגדל.

(Nombres, XXXIII, 7.)

וישבו ויחנו לפני בין מגדל ובין חים לפני בעל צפון נכחו תחנו על-הים.

(Exode, XIV, 2.)

(3) מפני החירת — 'Απέναντι 'Ειρὼθ.

'Ayoun Mousây , il trace ainsi leur route à travers la mer Rouge sur une série de bas-fonds qu'il a lui-même observés. Il place ensuite Marah sur 'Ayn Howarah , Eylim à Ouâdy-Ossaita , Dafqah et Alous dans le Ouâdy Feyran , et Refydim à Ouâdy Boueb , à trois lieues du rocher de Hhoreb , d'où Moïse fit jaillir la source miraculeuse destinée à abreuver ce campement , après lequel on arriva au Sinai.

Au lieu de passer immédiatement à la dernière section de la route , celle qui s'appuie à ses extrémités sur le Sinai et sur 'Atsyon-Gaber , occupons-nous auparavant de la dernière portion , qui se rend de 'Atsyon-Gaber au Jourdain , parce que sa construction doit servir à poser d'une manière plus complète les conditions du problème qu'offre à résoudre la portion intermédiaire.

Après 'Atsyon-Gaber , la première station indiquée est celle de Qades , qui devint le principal séjour des Hébreux , puisqu'il s'écoula trente-huit ans entre leur arrivée en cet endroit et le passage du torrent de Zared , un des affluents méridionaux de la mer Morte. Ce fut même , à proprement parler , autour de Qades que s'écoulèrent presque en entier les trente-huit ans , puisque Aharon mourut à la station suivante , Mouserah sur la montagne de Hor , dans le 5^e mois de la 40^e année depuis la sortie d'Égypte. Cette position de Qades a donc une importance particulière dans l'histoire du séjour des Israélites au désert ; elle a en même temps une grande importance géographique pour le tracé de leur itinéraire , parce qu'elle se lie aux indications accessoires les plus nombreuses : ainsi , d'une part elle touche au désert de

Tsin, où même elle y est assise et se confond avec lui (1); et d'autre part elle est voisine du désert de Fâran (2); elle est en même temps sur la limite d'Edoum (3), et d'un autre côté sur les frontières méridionales de Kana'n (4), qui devinrent plus tard celles de la Judée; elle ne peut être éloignée de la montagne de Hor, qui est aussi à la frontière d'Edoum (5), et à portée de laquelle eut lieu le combat de Hhor-mah (6), pareillement aux confins de Kana'n (7).

Quelques uns ont cru que la position de Qades était en outre déterminée par une double distance d'une journée depuis 'Atsyon-Gaber et de onze journées, depuis le mont Hhoreb : le nouveau commentateur a lui-même admis cette hypothèse; mais elle ne nous parait pas suffisamment appuyée par les textes où l'on croit la trouver. La journée de distance depuis 'Atsyon-Gaber est uniquement conclue de l'ordre des stations énumérées au chapitre XXXIII des Nombres, et de la supposition que ces stations se succèdent par étapes d'une journée chacune : supposition non seulement gratuite, mais démentie même formellement en quelques cas par une énonciation contraire, comme entre les Hhyrot et Marah, entre le Sinaï et les Qibrot he-Tawah, etc.

Quant aux onze journées depuis le mont Hhoreb,

(1) *Nombres*, XXXIII, 36.

(2) *Nombres*, XIII, 27.

(3) *Nombres*, XX, 16.

(4) *Nombres*, XXXIV, 4. — *Josué*, XV, 21, 23.

(5) *Nombres*, XX, 23.

(6) *Nombres*, XXI, 3, 4.

(7) *Josué*, XV, 21, 30.

elles n'existent, ce nous semble, que dans une inadvertance de traduction des deux premiers versets du Deutéronome, qui doivent en réalité, dans notre opinion, se lire ainsi : « Voici les paroles que dit Moïse à tout Israël, par-delà le Jourdain, au désert, dans la plaine du côté de (la mer de) Souf, entre Fàran, Tofel, Laban, Hhatserot et Dy-Zahab, à onze journées de Hhoreb par la route (qui va de Hhoreb à) la montagne de Se'yr (en se prolongeant) jusqu'à Qades-Barne'a ; et ce fut le 1^{er} du 11^e mois de la 40^e année » (1). Comme les Israélites avaient quitté Qades avant la mort d'Aharon, qui eut lieu le 5^e mois, il est évident que le passage actuel s'applique à l'une des stations qui suivirent le départ de Hor, quand on rétrogradait par le chemin de la mer de Souf pour contourner le pays d'Edoum (2). Ce point se trouvait sur la route de Hhoreb à la montagne de Se'yr et à Qades, à onze journées de Hhoreb : d'où il suit que Qades était non seulement au-delà des onze journées comptées depuis Hhoreb, mais encore qu'il était au-delà de la montagne de Se'yr, où l'on fut conduit par une marche rétrograde depuis Hor, et qu'il se trouvait même au-delà de Hor, puisque le mouvement rétrograde avait commencé à Qades (3), par suite du refus de passage fait par les Edomites.

(1) La Vulgate elle-même porte : « Hæc sunt verba quæ locutus est Moyses ad omnem Israel trans Jordanem in solitudine campestri, contra mare Rubrum inter Pharan et Thophel et Laban et Haseroth ubi auri est plurimum : undecim diebus de Horeb per viam montis Seir usque ad Cades Barne, quadragesimo auno, undecimo mense, prima die mensis. »

(2) *Nombres* XX, 4.

(3) *Nombres*, XIV, 25. — *Deutéronome*, I, 40.

La montagne de Hor a été placée par M. de Laborde au voisinage des ruines de Pétra, d'après l'autorité d'Eusèbe, et surtout d'après celle des traditions locales, qui désignent encore aujourd'hui le lieu précis où aurait existé le tombeau d'Aharon. En accordant à ces indications traditionnelles une confiance qui peut être contestée sans doute, mais qui peut aussi être soutenue, la portion d'itinéraire entre la montagne de Hor et le Jourdain se trouve établie, dans le travail du nouveau commentateur, d'une manière généralement conforme aux données du problème; mais dans la portion qui précède, une rectification dans la position de Qades nous semble impérieusement réclamée par les conditions de situation relative que nous avons tout-à-l'heure rappelées.

Venons maintenant à la route des Israélites depuis le Sinai jusqu'à 'Atsyon-Gaber; elle doit avoir été faite, comparativement, avec beaucoup de rapidité, puisque le départ eut lieu le 20 du 2^e mois de la 2^e année, et que l'arrivée à Qades eut lieu le 1^{er} mois d'une année non désignée, mais qui est certainement l'année suivante, c'est-à-dire la 3^e, puisque les deux années déjà écoulées complètent, avec les trente-huit ans passés à Qades, le terme prophétique de quarante ans assigné au séjour des Israélites dans le désert. C'est donc neuf mois environ qui furent employés à cette deuxième partie du voyage.

Pendant ce temps, les Hébreux parcoururent un espace qui n'offre, entre les deux points extrêmes qu'une distance de 75 milles géographiques en ligne droite, ou cinq journées communes de marche; cependant ils ne firent pas moins de dix-neuf stations intermédiaires. La plupart des géographes les ont pla-

cées dans leurs cartes en faisant décrire à l'itinéraire de capricieux zigzags à travers toute la péninsule sinaïque; le nouveau commentateur a procédé beaucoup plus simplement, sous l'empire d'une idée fort ingénieuse : adoptant l'opinion de quelques uns de ses devanciers, que la station de Retmah, la troisième après le départ du Sinai, était celle d'où étaient partis les explorateurs envoyés par Moïse dans la terre de Kana'n, lesquels, après quarante jours d'absence, revinrent à Qades rendre compte de leur mission, il a supposé que les Israélites avaient, pour ainsi dire, marqué le pas et piétiné sur place, dans l'attente du retour de ces explorateurs, en sorte que les stations échelonnées entre Retmah et 'Atsyon-Gaber se seraient succédé de trois milles en trois milles. Alors tous les zigzags disparaissent, et le tracé de la route se trouve réduit à des contours qui n'ont plus rien d'extraordinaire. On est séduit par tant de simplicité : mais il reste à vérifier si toutes les conditions du problème sont remplies.

Le chapitre XXXIII des Nombres se borne à une sèche nomenclature des stations successives; et ses stations ne se trouvent, pour la plupart, dénommées que là. Quelques unes cependant sont reproduites ailleurs, avec des indications accessoires qu'il est important de relever : ainsi les chapitres X (12, 33) et XI (1, 3, 4, 34, 35) nous apprennent qu'en quittant le Sinai les Hébreux marchèrent l'espace de trois journées sans se reposer, jusqu'à Tabe'rah ou Qibrot he-Tâwah, d'où ils allèrent ensuite à Hhatserot. Après Hhatserot, le récit des Nombres ne nomme plus que le désert de Fâran, où est Qades. Mais le Deutéronome (X, 6, 7) rappelle que les Israélites étant partis des puits des Bénî-Ya'qan, près de Mou-

serah, où mourut (plus tard) Aharon, allèrent de là à Gadgad, et de Gadgad à Yethebatah, pays de torrents. Il est évident qu'ici Mouserah près de Beny-Ya'qan est la même chose que Moserout près de BénY-Ya'qan au chapitre XXXIII des Nombres; c'est le même nom, sous la forme singulière dans un cas, sous la forme plurielle dans l'autre (1) : or l'indication du Deutéronome, que c'est là que mourut Aharon, implique, sinon une synonymie complète, au moins des rapports de proximité immédiate entre Mouserah ou Moserout, et la montagne de Hor.

Outre cette condition spéciale, le Deutéronome fournit, sur l'ensemble de la route entre le Sinai et Qades, une donnée générale qui ne doit point être négligée : « Nous partîmes de Hhoreb, » y est-il dit, « et nous parcourûmes tout ce grand et affreux désert que vous avez vu, pour venir à la montagne des Amorréens, comme nous l'avait ordonné Yehowah notre Dieu, et nous arrivâmes jusqu'à Qades-Barne'a. Et je vous dis : Vous êtes arrivés à la montagne des Amorréens ; voilà devant vous la terre que Yehowah votre Dieu vous destine » (2). Vient ensuite le récit de la mission donnée là aux douze espions.

Ce grand et affreux désert portait le nom de Faran : la Table peutingérienne indique, sur la ligne de Clysmà à Aila, à 120 milles romains de la première et à 50 de la seconde, une station appelée *Phara*, qui détermine

(1) מִסְרָה : מוֹסְרָה. — On peut faire une observation semblable sur *Hhatserot*, qui est le pluriel de *Hhatser* ou *Hhatserah*, identique à l'arabe *Hhadhrak*, ainsi que l'a fait remarquer Burckhardt, qui a trouvé un lieu de ce nom dans la péninsule du Sinai, en un point convenable pour représenter la position de *Hhatserot*.

(2) *Deutéronome*, I, 19, 20. — Comparez 7, 8.

très convenablement la limite méridionale de ce désert; Qades était à l'autre bout, vers la frontière de la Terre-Promise, et il était naturel que ce fût de là qu'on fit partir, comme on le fit en effet (1), les douze espions chargés d'explorer le pays, et qu'on les attendît à l'endroit même d'où on les avait envoyés : l'hypothèse des stations d'attente n'a plus dès lors de fondement ; et il est à remarquer d'ailleurs que leur agglomération sur un si petit espace restreindrait à des dimensions bien exiguës le *grand et affreux désert*.

Mais je m'aperçois que, me laissant entraîner au-delà du cercle où j'avais circonscrit ma tâche, je me suis risqué à formuler quelques doutes sur certaines parties du tracé de l'itinéraire des Israélites dans l'Arabie-Pétrée, consigné dans le beau volume que vous avez sous les yeux. Ce ne sont que des observations rapides, trop témérairement hasardées peut-être, et dont je suis loin de me dissimuler l'insuffisance, mais qui témoignent du moins de l'intérêt particulier avec lequel j'ai étudié ce volume, au point de vue spécial de la géographie positive. Je ne dois point oublier de dire qu'il contient, outre les diverses cartes insérées dans l'introduction, et que j'ai déjà mentionnées, plusieurs cartes et plans topographiques levés et dessinés par l'auteur avec beaucoup d'habileté et d'élégance.

Outre les matières purement géographiques, son commentaire renferme une foule de notes intéressantes, quelquefois très étendues : je ne puis me dispenser de citer particulièrement celles qu'il a consacrées à la magie, au chameau, aux sauterelles. Un appendice placé à la fin du volume est destiné à le compléter par

(1) *Deutéronome*, I, 19, 22, 23, 24. — *Josué*, XIV, 7.

une analyse raisonnée et des extraits des principales publications, telles que celles de MM. Rüppell, Hengstenberg, Wiener, Robinson et Archinard, qui avaient vu le jour pendant l'impression de l'ouvrage.

Ce mot d'impression me rappelle fâcheusement, au moment où je l'écris, que beaucoup de noms propres sont fautivement imprimés dans le beau livre que nous venons de parcourir ; ces fautes, multipliées, déparent une œuvre typographique qui est d'ailleurs d'une grande beauté.

Vous donnerez, messieurs, dans votre bibliothèque une place distinguée au volume de M. de Laborde, et je ne suis que votre organe en le remerciant ici de nouveau de l'hommage qu'il vous en a fait.

Paris, 7 avril 1843.

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES DU NILLAND (1).

1° HAUTE-ÉTHIOPIE.

I.

Lettre adressée à M. JOMARD par M. Antoine d'ABBADIE.

Gondar, 14 décembre 1842.

MONSIEUR,

Je viens de recevoir votre lettre du 30 avril, et en même temps une autre de Paris, qui m'apprenait la déplorable catastrophe qui a privé la France de son

(1) Nous nous hasardons à tenter la naturalisation de ce mot, employé par les Allemands pour désigner le bassin du Nil dans son ensemble, et qui a l'avantage d'être aussi intelligible que commode.

prince royal. Cette coïncidence de deux lettres dont les dates sont si différentes peut vous rendre concevable la lenteur d'arrivée de la lettre que je vous ai adressée d'Aylat en date du 3 décembre 1841. En vous rendant compte alors des antiquités de Kahayto, je vous parlais de la croix à anse que je trouvai gravée sur les rochers, et qui m'avait semblé imprimer un caractère égyptien à ces rudes monuments. Aujourd'hui, je viens de retrouver ce symbole mystérieux semé avec profusion dans un manuscrit éthiopien du commencement du xv^e siècle, et il m'est encore impossible de décider s'il est d'origine abyssine ou égyptienne.

Je suis bien sensible à l'esprit d'indulgence et de bonté qui a porté votre Commission à proposer une médaille pour moi; mais je crois n'avoir, dans ce que j'ai jusqu'ici annoncé en France, fait que bien peu de chose pour mériter des suffrages aussi bienveillants.

Une lettre de mon ami, M. le docteur Pruner, du Caire, en me rendant compte des notions recueillies par les Anglais sur les pays au sud de Chawa, me fait croire que d'autres renseignements sur le même sujet pourront ne pas être sans intérêt. Je les tiens d'un Galla en ce moment auprès de moi, et qui est natif de Djömma-Badi. Il fut émancipé dans sa jeunesse, retourna dans son pays, alla de là en Kafa, où il séjourna longtemps, et visita, comme marchand, Waratta, Malo, Dokko, etc. Il est tellement naïf dans ses réponses, que je me suis laissé aller à le croire; mais il est en même temps d'une stupidité éminemment africaine, et comme il ne prie jamais, bien qu'il se dise musulman, il n'a jamais pu m'indiquer où est son kibleh lorsqu'il est dans Koullou, Goba ou Metza.

Avant de commencer le narré de mon *Abba Goudida*, je dois rendre hommage à la sagacité avec laquelle vous avez reconnu, sans quitter Paris, l'existence de deux Limmou chez les Galla. L'un est près d'Önarya, et se confond le plus souvent avec lui; l'autre est dans Horro, dans le voisinage de Sibou.

Le pays nommé Waratta par les Galla est appelé Dawro par les indigènes; c'est sans doute le Dawaro des annales abyssines, pays qui a été soumis au roi Minas, même après la conquête de Grañ, qui lui aussi l'a ravagé. Dawroua signifie habitant du Dawro. Dans ce pays se trouve un lac grand comme la moitié du lac Tzana; on le nomme Tchocha. Tout à côté, et vers l'est, est le mont Boka, sur lequel on va égorger des victimes tout comme les Saho sur leur mont Fardoum. Waratta est un vaste pays, divisé en trois royaumes qui combattent souvent entre eux et puis font la paix pour aller attaquer Kafa. Metzo obéit au roi Aba-Etero; Koullou est régi par Halalo, et le roi Aboussa commande dans Goba. Ce dernier pays est encore païen, ainsi que Koullou. Le lac Tchocha est dans Metzo, qui est généralement chrétien.

Je crois vous avoir déjà parlé du lac qui est au-delà de Kafa, et comme on m'a toujours assuré qu'on ne buvait pas de ses eaux, je l'avais cru salé; mais il n'en est pas ainsi: ses eaux sont douces, mais sacrées; on y sacrifie tous les ans un enfant bien paré qu'on porte en marchant dans l'eau jusqu'à la ceinture; ensuite on le précipite. Si l'on buvait de l'eau du lac, l'âme vengeresse de l'enfant tuerait le sacrilège. Tout Waratta est un K'walla ou pays bas et chaud: il produit beaucoup de coton. Les gens de Dawro donnent à Kafa le nom de Gomara.

La source du Gwadjab est dans Gamrou, pays des nègres au-dessus de Kafa; la ressemblance de ce nom avec celui de Djeb, dont l'embouchure est sous l'équateur, permet de croire à l'identité de ces deux rivières; mais selon mon informateur, le Gwadjab va dans Goba, et se réunit au Ouma, qui se jette dans le Nil (??). Le Gobe, qui a trois sources, dont deux dans Önarya, se réunit au Gwadjab. L'Ouma arrose sur sa rive droite le pays de Malo, et sur sa gauche celui des Dokko. Les gens du Dokko sont très gros et bien musclés, absolument comme les Sawahily; mais loin d'être nègres, ils sont de couleur mêlée, absolument comme les Abyssins. La langue dokko se rapproche de celle du Waratta.

Kafa est un Daga ou pays élevé et froid. Le kôrhaha y est si abondant qu'on s'en sert pour construire les haies et les maisons. Il n'y a pas de montagnes dans Kafa; sa principale ville est Bonga, la plus grande qui existe en Éthiopie, à tel point qu'il y a marché tous les jours de l'année, chose inouïe en Abyssinie. Les maisons sont en kôrhaha (voyez Bruce), et couvertes avec l'écorce de ce monocotylédon. Kafa est grand comme deux fois le Bagemôdr; il faut un mois pour le traverser. La rivière qui arrose Bonga est le Götsi, rivière très grande, et qu'on peut comparer au Gwadjab, auquel il se réunit. On y noie les condamnés à mort, ce qui est aussi un usage galla. Les Södama (habitants de Kafa) appellent les Gwadjab Godofo.

Gofa, dans le Waratta, est tout près des Dokko et loin du lac Tchocha. Mon Galla compare le froid de Kafa à celui du Sömen, ce qui suppose une bien grande élévation du plateau. Contrairement à l'usage universel de l'Afrique, on ne sort pas de chez soi le matin à

cause du froid. Il y a dans Kafa plusieurs hautes collines, mais point de montagnes; le peuple est vêtu de cuir comme jadis en Abyssinie. Les riches seulement portent ces vêtements de coton qui sont si communs dans le Waratta. Il faut qu'il existe de bien hautes terres dans la direction de Kafa, car dans le Fogara, comme à Gondar, le vent du sud est bien plus froid que celui du nord.

Au-delà de Koullou est Dokko, qui touche à Koullou et à Goba. Malo touche Dokko et Goba. Les habitants de Malo et de Dokko sont gens de couleur, c'est-à-dire ni blancs ni nègres. Les Djajo vivent dispersés parmi les Malo; ils sont tout-à-fait blancs et amara, mot qui dans la haute Éthiopie est, comme le mot södama, synonyme de celui de chrétien. Le pays des Djajo est loin du côté de la mer, car ils vivent comme émigrés dans le Malo. Du reste, leur teint est comme celui des Arabes, et non d'un blanc pur, comme celui des Européens. La rivière principale du Malo se nomme Götsi, mais ne parait pas être la même que le Götsi de Bonga. De cette ville au Malo, il y a dix à douze jours de route. La langue malo est distincte des langues voisines. Le pays est un K'wala très chaud, et produit en abondance le coton et le sorghum. Le Götsi du Malo, plus grand que celui du Bonga, va dans le pays Souro, qui est peuplé de nègres. C'est dans le Malo que le Gwadjab se joint au Ouma.

De Limmou au Gwadjab, trois journées; du Gwadjab à Bonga, une journée et demie; de Bonga à la frontière du Dawro, huit journées; de Bonga à Wöchay, où demeure Aba-Etero, huit journées; de Wöchay à Goba, quatre journées; de là au Malo, trois journées; de là au pays Dokko, deux journées.

Les Tambaro sont voisins de Djömma-Badi , avec lequel ils sont souvent en guerre ; leurs cheveux sont si longs qu'ils peuvent s'asseoir dessus, ce qui est inouï en Abyssinie, où les plus longs cheveux ne tombent pas plus bas que les seins. Les Tambaro forment l'une des transitions entre les races sémitique et nègre; leur pays est plein de chevaux.

Chez les nègres de Gamro, il n'y a d'autres plantes édules que le *ansat*, le froment et le bakela ou fève. Ils ont beaucoup d'épeautre. Le pays Gamro est très froid.

Gonda est le nom d'un district très froid, où le roi de Kafa exile ses condamnés. S'il pardonne à un exilé, il lui donne des vivres pendant une année, comme compensation d'une sentence présumée injuste. Kafa paie des contributions (principalement en bœufs aux cornes gigantesques) au chef de Djömma, et Waratta est tributaire d'Önarya.

Le lac Tchocha est allongé de l'est à l'ouest ; ses rives sont des collines escarpées. Il n'y entre aucune rivière considérable, et il n'en sort aucune.

Jusqu'ici tout est assez probable ; mais je ne doute pas que toute la Société de géographie ne se récrie en entendant la dernière affirmation de mon vieux Galla, qui veut que l'Ouma, *comme toutes les rivières du monde*, coule, comme le soleil, de l'est à l'ouest. J'eus la maladresse d'en rire : Abba-Gouda s'est fâché, et m'a forcé à clore ma lettre. J'ai l'espérance que si tous ses renseignements ne sont pas confirmés dans la suite, on voudra au moins me tenir compte de toutes les difficultés que j'ai eues à tâcher de faire jaillir la vérité de son confus mélange de langues galla et sôdama.

Comme appendice à ces renseignements, je joins

la carte autographiée d'un musulman qui a passé un an dans Önarya, et par le principe que ce travail, tout imparfait qu'il est, vaut mieux que rien.

Le principal but de cette esquisse est de donner une idée du petit pays d'Önarya. Le musulman qui l'a faite n'a pas même atteint le Gwadjab, et est ainsi excusable d'avoir placé le Waratta entre Kafa et Djömme-Kaka. Il est tellement difficile de faire esquisser une carte à un Abyssin, que lorsque j'en ai trouvé un qui le voulut faire de son propre mouvement, je l'ai encouragé à continuer son travail, toujours moins confus que les descriptions ordinaires.

Il y a longtemps que j'ai écrit à M. Daussy sur la nomenclature des côtes d'Afrique. J'y expliquais les motifs qui me portaient à identifier l'embouchure du Djab avec celle du Wabi des Szomals et des annales abyssines. J'ai en effet rassemblé les témoignages qui affirmaient qu'il n'y a point de rivière à Madagocho, comme sur la carte de M. Arrowsmith; mais une seule affirmation est plus puissante que plusieurs négations; aujourd'hui, je viens de trouver, dans l'histoire arabe des conquêtes de Grañ, la phrase suivante : « Le Wabi se jette dans la mer des Indes à Magadocho. » Ceci est très positif; mais on est alors embarrassé de la position du Hamara-Weyn des Szomals.

Agréez, monsieur, etc.

II.

*Extrait d'une lettre adressée à M. JOMARD
par M. G. THIBAUT (Ibrahim Effendi).*

Nubie inférieure, Wadi-Halfa, 22 février 1843.

Je parcours depuis plusieurs années les provinces du Soudan; je me suis appliqué à connaître les tribus

riveraines du fleuve Blanc , jusqu'alors non étudiées ; maintes fois avant les expéditions , j'ai fréquenté les Scheulouks ou Tcheulouks (comme eux-mêmes prononcent) ; bravant la mauvaise foi de ces insulaires , je m'en suis fait estimer. Ces peuples nombreux prétendent être Fungis ; il est certain qu'avant la conquête des Turcs , ils étaient les maîtres du fleuve Blanc ; portés sur de longues et légères pirogues , ils se rendaient jusqu'à Karthoum ; les Arabes Hassenats (Hassaniéh) se plaignaient de leurs déprédations ; maintenant ils sont restreints par le voisinage du gouvernement de Mohammed-Ali. Mais les nomades Arabes Baggaras se ressentent encore de leurs attaques ; les localités surtout protègent leurs courses : il serait difficile de les poursuivre sur les îles sans nombre et boisées du fleuve Blanc. Mon intention était de parcourir dans toute son étendue le territoire de ces peuples , lorsque S. A. Mohammed-Ali me fit l'honneur de me compter au nombre de ses officiers. Mon premier voyage sur le fleuve Blanc fut très circonscrit , les notes prises dans toute la vérité ; mais je n'osai , crainte de ne pouvoir continuer les découvertes , les mettre au jour à cause de plusieurs abus commis par les Turcs. J'en écrivis à M. Cochelet , consul général , qui me donna le conseil de poursuivre mes excursions. Comme je l'avais exposé , il nous manquait des ingénieurs : c'est alors que MM. d'Arnaud et Sabatier furent mandés , et reçus avec plaisir ; nous réunîmes nos travaux.

Malgré les entraves opposées par le gouverneur du Soudan , qui ne voulait point suivre les ordres donnés par Mohammed-Ali , nous nous décidâmes , d'Arnaud et moi , à recommencer nos excursions. Résolus de ne

point dépasser le point reconnu l'année précédente, nous n'avions l'intention que de rendre correct ce que nous avons déjà fait ; nous avons lieu de croire à la réussite.

En attendant, ce qui peut être loin, la réalisation de la promesse de S. A. de continuer les explorations, M. d'Arnaud s'occupe de la rédaction de la carte. Nous faisons cause commune, nous réunissons nos efforts. Je lui ai remis toutes les notes non seulement utiles à notre voyage, mais encore celles que j'ai recueillies sur les diverses tribus nomades de l'intérieur. Ces documents pourront être intéressants, tant par la connaissance des localités que par les mœurs d'habitants jusqu'à ce jour ignorés.

G. THIBAUT.

III.

Lettre adressée à M. JOMARD par M. d'ARNAUD.

Atfet, le 10 mai 1843.

Je vous remercie bien sincèrement, monsieur, de l'accueil que vous avez fait à ma petite carte : je n'aurais pas été jusqu'à aujourd'hui sans vous en témoigner ma gratitude par d'autres notices non moins intéressantes, si l'érection des écluses d'Atfet, où l'on travaille jour et nuit, n'avait absorbé tous mes instants. Je suis seul pour diriger ce travail important, exécuté par les marins égyptiens.

Voici quelques détails que vous me demandez au sujet du tracé *ponctué* du fleuve Blanc, au-delà de 4° 42' lat. N. Presque tous les naturels que nous avons interrogés se sont accordés à dire que le fleuve continue

encore la direction S.-E. de 50 à 100 milles ; mais qu'après, il se dirige vers l'E. et N.-E ; ils nous ont fixé un point qui est le marché de *Berry*, où viennent des *gens de couleur cuivrée*, *parlant un autre idiome*, qui leur apportent des bracelets de cuivre rouge et jaune, des contes-ries, etc., en échange contre des fers travaillés, des dents d'éléphants, bœufs, etc., et qu'ils disent être situés sur la branche principale du fleuve, à 15 ou 20 jours à l'est du point où nous étions. Voilà ce qui m'a paru ressortir de notoire des mille histoires, plus curieuses les unes que les autres, faites au sujet des naturels du *Barry*. Quant à la position de Bakka-Kolla, elle résulte de renseignements recueillis à Basso par M. Blondeel, consul général de Belgique, et de M. Bayle, voyageur anglais. Ce dernier, si persuadé de ce qu'il avance, est parti il y a trois mois pour aller vérifier l'assertion des naturels, et aller à la recherche (par ce côté) des sources du Nil, qu'il suppose être dans les environs de Bakka, selon que vous l'indique ma carte. Son itinéraire, de Gondar à ce point, est celui qui est tracé en ligne ponctuée. Je lui ai aussi donné une copie de cette carte. Il est encore un fait d'histoire naturelle qui se rattache à la même question. Vous verrez au Jardin des Plantes des peaux du beau singe à dos noir et à grands poils blancs (nommé en galla *Gorrèze*), qui proviennent de près de Barry, et qu'on retrouve à Basso et Gondar, provenant aussi de ce côté. D'après la comparaison que j'ai faite, les peaux des deux provenances sont d'une identité parfaite.

Passons au *million* des Schelouks ; il a été évalué ainsi qu'il suit : les villages des Schelouks sont établis sur trois rangées de 100 milles de long chacune, à 9 villages par

mille, présentant chacun 300 habitations, occupées par environ cinq individus : ce qui donne pour la population, $100 \times 9 \times 300 \times 5 = 1,350,000$ âmes. Quant à la haute taille des individus, la réponse est dans la mesure prise avec une *vette* graduée. Les observations astronomiques ont été faites avec un cercle à réflexion de Borda, des sextants, un chronomètre de Bréguet (n° 105), des horizons artificiels, etc., tous constamment vérifiés.

1° ABYSSINIE.

IV.

*Extraits d'une lettre adressée à M. D'AVEZAC
par M. ROCHET d'Héricourt (1).*

Angobar, le 17 janvier 1843.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous adresser les observations que j'ai recueillies dans mon itinéraire sur la mer Rouge, à travers le pays d'Adel et le royaume de Choa, en vous priant de les communiquer à la Société de géographie : si ces observations sont peu de chose par elles-mêmes, peut-être, monsieur, vous paraîtront-elles plus dignes d'être appréciées en songeant aux pénibles cir-

(1) La lettre de M. Rochet reproduit, sur les difficultés qui lui ont été suscitées, sur les entraves qui ont été mises à l'accomplissement de son voyage, et qu'il a heureusement surmontées, des détails contenus dans de précédentes lettres datées d'Angolola les 14 et 17 novembre 1842, déjà publiées dans la *Revue de l'Orient* (cahier de mai 1843). Il nous a paru convenable dès lors de borner les extraits à insérer ici, à la partie exclusivement géographique de sa correspondance.

* A.....

constances au milieu desquelles il m'a fallu les faire , dans une contrée déserte où se promènent quelques tribus de Bédouins plus sauvages que la nature qui les entoure , dans une contrée où les Européens n'arrivent jamais sans danger , et dont une expédition anglaise n'a pu supporter les horreurs et les difficultés , qu'en regrettant la perte de cinq militaires , qui ont été assassinés dans la route , et en dépensant des sommes considérables.

Après être venu à Toujourra , et n'avoir pu obtenir du sultan la permission d'y débarquer , j'ai dû retourner à Moka. J'y ai gagné à force d'argent un Bédouin Danakile du petit village d'Ambabo , situé à trois lieues dans l'ouest de Toujourra ; de nouveau j'ai loué une barque qui m'a transporté avec mes colis et le Bédouin à ce village , où je me suis procuré des chameaux et un guide pour le Choa , et je me suis lancé dans les déserts de l'Adeh.

Voici deux routes qu'un habitant de Toujourra m'a données. Il a plusieurs fois fait ce chemin : aussi , monsieur , je m'empresse de vous les communiquer : elles pourront , peut-être , avoir quelque utilité pour la géographie de l'Afrique orientale.

1° Route de Toujourra à Aoussa en passant sur le territoire des Débenet , et d'Aoussa au Ouello.

1 ^{re} journée.	Socti.	5 lieues communes.
2 ^e —	Gabtima.	5 —
3 ^e —	Daffaré.	4 —
4 ^e —	Alexitane.	7 —
5 ^e —	Aléfanta.	2 —
6 ^e —	Gongonta.	2 —
7 ^e —	Allouli.	3 —
8 ^e —	Karabtou.	6 —

9	journée.	Goureuboussa.	3	—
10	—	Foia.	3	—
11	—	Daka.	5	—
12	—	Hadola.	5	—
13	—	Héita.	2	—
14	—	Gueriède.	3	—
15	—	Aoussa.	3	—
16	—	Godmodora.	2	—
17	—	Ouanan.	5	—
18	—	Hérolé.	5	—
19	—	Hadobeda.	4	—
20	—	Garsmi.	3	—
21	—	Manet.	5	—
22	—	Mogoura.	4	—
23	—	Théau.	3	—

A cet endroit il y a plusieurs
sources d'eau bouillante.

24	—	Husen-Koma.	4	—
25	—	Hadéïta.	2	—
26	—	Afhasoéïta.	4	—
27	—	Ségahéla.	3	—
28	—	Garentolé.	5	—
29	—	Hâdo.	3	—
30	—	Taréna.	4	—
31	—	Masalou.	3	—
32	—	Huéaitou ou Aouache.	4	—
33	—	Réïme.	7	—
34	—	Inkéhéla.		—
35	—	Cabara.	4	—
36	—	Ilégouira ou Ouello.	2	—

(Total. 139 lieues communes.)

2° Route de Toujourra à Aoussa en passant sur le territoire des
Modéïtos, et d'Aoussa au Lasta ou Gafrà.

1 ^{re}	journée.	Socti.	5	lieues communes.
2	—	Gabtima.	5	—
3	—	Daffaré.	4	—
4	—	Alexitane.	7	—

(449)

5 ^e journée.	Aléfanta.	2	—
6 ^e —	Gongonta.	2	—
7 ^e —	Alloulli.	3	—
8 ^e —	Gagadé.	4	—
9 ^e —	Moutrousse.	2	—
10 ^e —	Goloddaba.	4	—
11 ^e —	Hallé.	5	—
12 ^e —	Margada.	3	—
13 ^e —	Amaïélé.	4	—
14 ^e —	Afambo.	4	—
15 ^e —	Aoussa.	2	—
16 ^e —	Gôdmodora.	2	—
17 ^e —	Ouanan.	5	—
18 ^e —	Hérolé.	5	—
19 ^e —	Galaton.	3	—
20 ^e —	Hadoïéïtou.	5	—
21 ^e —	Caraiou.	6	—
22 ^e —	Abbako.	6	—
23 ^e —	Hueaïtou.	4	—
24 ^e —	Hueaïtou ou Aouache.	4	—
25 ^e —	Gonna.	4	—
26 ^e —	Baria.	3	—
27 ^e —	Lhédi.	4	—
28 ^e —	Hodelé.	3	—
29 ^e —	Thai.	3	—
30 ^e —	Gafra ou Lasta.	2	—

(Total. 115 lieues communes.)

Un habitant d'Harrar m'a en outre donné les renseignements suivants :

Route de Farré à Harrar.

1 ^{re} journée.	Datara.	3 lieues communes.
2 ^e —	Asbauti.	6 —
3 ^e —	Malkakouiou ou Aouache.	5 —
4 ^e —	Alaguedagui.	7 —
5 ^e —	Bordouda.	4 —
6 ^e —	Moullou.	6 —

XIX. JUIN. 3.

31

(450)

7 ^e journée.	Robdé.	5	—
8 ^e —	Hierer.	6	—
9 ^e —	Gourgoura.	6	—
10 ^e —	Nolé.	7	—
11 ^e —	Harrar.	5	—

(Total. 60 lieues communes.)

La rivière Tchiatchia, dont j'ai décrit le cours de l'Ouest - Sud - Ouest au Nord - Est, en se rendant à l'Aouache, n'a pas cette direction : elle prend sa source à l'Ouest-Sud-Ouest dans le royaume de Choa, passe par les Kabiles Abitiou-Galla, Abdalla-Galla, Ou-hâïou-Galla, et la province de Choa-Méda, où elle décrit un arc de cercle de quelques lieues; elle prend ensuite la direction de l'Est à l'Ouest-Nord-Ouest et se rend au Nil. J'ai eu lieu de m'assurer de cette vérité dans une excursion que je viens de faire dans les provinces de Choa-Méda, Morote et Marabété.

Veuillez agréer, etc.

ROCHET d'Héricourt.

Hauteurs méridiennes observées par M. ROCHET.

A Ambabo, le 6 septembre 1842,	95° 25' 10''	vers le Nord.
— , le 7 — ,	95 47 35	—
— , le 12 — ,	97 43 30	—
A Gaubâde, le 5 octobre — ,	74 22 20	vers le Sud.
A Angolola, le 30 novembre — ,	58 43 30	—
— , le 4 décembre — ,	58 7 40	—
— , le 5 — — ,	57 59 40	—
A Angobar, le 27 — — ,	57 27 10	—

Note sur les observations précédentes.

M. Rochet a fait ces observations au moyen d'un sextant : c'est tout ce que nous en savons. Rien ne

nous fait connaître de quel horizon il s'est servi : on peut seulement présumer que c'est à l'horizon naturel que se rapportent ses hauteurs ; mais il ne paraît pas avoir tenu compte de la dépression. Les calculs de latitude portés sur son feuillet d'observations ne font non plus aucun emploi du demi-diamètre solaire, ni de l'équation du temps ; la réfraction y est aussi quelquefois négligée, et ils présentent en outre quelques inadvertances dans l'estime des longitudes et de la déclinaison.

Nous ne pensons point cependant que l'on doive laisser de côté ses observations comme sans valeur aucune, mais qu'il convient de les admettre seulement comme des approximations à l'égard desquelles la limite de l'erreur peut jusqu'à un certain point être estimée. En faisant emploi, dans le calcul, du demi-diamètre solaire, les observations de M. Rochet procurent les latitudes suivantes, où nous n'avons garde de tenir compte des secondes :

Ambabo,	11°	44'	Nord.
Gaubade,	11	16	—
Angolola,	9	55	—
Angobar,	9	28	—

Peut-être ces latitudes sont-elles un peu basses ; mais on voit aisément que l'hypothèse d'une dépression de l'horizon, même peu considérable, exigerait une correction additive de quelques minutes, qui suffirait pour les élever jusqu'au chiffre que semblent exiger les latitudes de Tadjourra et d'Ankobar déterminées par les observations plus précises de l'expédition du capitaine Harris, savoir :

Tadjourra,	11° 46' 35" N.
Ankobar,	9 34 33

*Lettres adressée à M. d'AVEZAC par M. le docteur PETIT,
voyageur naturaliste du Muséum.*

Abyssinie, Ouodgérate, frontière Azoubo-Galla,
25 septembre 1842.

MONSIEUR,

Voici bien longtemps que je me promets de vous écrire; mais les occupations et tout ce qui m'est arrivé depuis un an, comme vous le savez, m'en ont empêché. Aujourd'hui que je commence à voir le terme de mon voyage et à être un peu plus libre, je remplis ce que je considère comme un devoir, et je crois ne pouvoir mieux faire que de me dispenser de vous entretenir de moi, pour vous parler un peu des Azoubo-Gallas, que j'ai visités le premier des Européens, et chez lesquels, grâce à mon bonnet de docteur, le vrai passeport en Afrique, je vais aller m'installer, et travailler un ou deux mois à mon aise, quand j'aurai fini ici, ce qui ne tardera pas.

[Dire que je vais revenir, c'est dire que je crois avoir fini mon travail; car, sans cela, malgré la longueur de mon absence, je la prolongerais encore du double, s'il le fallait. Mais, grâce à Dieu, je crois avoir fini, et bien fini; mes résultats en feront preuve. Si j'arrive sans accident à Paris, peu de voyages auront, avec aussi peu de moyens et autant de malheurs, recueilli d'aussi riches matériaux. Je rapporte :

Un album d'histoire naturelle in-folio de grandeur naturelle, colorié, fait sur nature, de 500 sujets, en partie inconnus ou rares;

Un autre de même taille pour les armes, costumes, etc. ;

Quinze volumes de notes sur la médecine, la zoologie, la botanique, les coutumes, etc. ;

Un dictionnaire de cinq ou six langues d'Afrique ;

Plus de 40 000 échantillons de plantes, 2 500 oiseaux, des mammifères, etc. ;

Enfin une collection complète de tout ce qu'on peut emporter d'ici ;

Voilà ce que j'aurai à montrer (1).....]

Les deux fragments que je vous adresse, extraits de mon journal, ont été écrits pendant le séjour que je viens d'y faire, et pendant lequel, outre bien des erreurs géographiques que j'ai relevées et que je vous signalerai un autre jour, j'ai pu assez connaître les mœurs générales de ce pays étrange pour vous assurer que tous les détails, malgré la manière un peu emphatique dont je vous les donne, sont tous authentiques et de la plus exacte vérité. Je les recommande donc à votre attention ; car cette partie du pays galla est bien distincte du vrai pays galla jusqu'ici décrit et un peu étudié, les Edjous, les Boréna et autres, sur la route de Gondar à Ankobar, la seule fréquentée par les Européens ; et de même qu'ici la langue que je commence à parler diffère de la vraie *afane oréma*, ou langue galla, de même les usages et les mœurs sont distincts et spéciaux. Ni musulmans ni chrétiens (au moins à quelque distance de la frontière), les Azoubo-Gallas ne sont ni Taltals, ni Abyssins, ni Gallas. Remplie de villages ici, la plaine, qui s'étend à 3 jours est-

(1) Le fragment inséré ici entre deux crochets est emprunté à une lettre adressée par le voyageur à sa famille.

sud-est frontière Taltal, et à 8 jours ouest-sud-ouest frontière Edjous-galla, est limitée à 3 jours au sud, direction de la mer, par une chaîne distante de 30 lieues environ du cap Beloulc, et habitée jusqu'à la mer par d'autres Gallas nomades, divisés en une foule de tribus, qui ne sont plus Azoubo, comme le marque faussement la carte. Et si déjà le pays des Azoubo, sans religion, sans chef, sans morale, est si difficile à visiter, le pays galla d'au-delà, sans villes, avec ses hordes errantes, est impossible à parcourir.

Autre erreur : il n'y a jamais eu, entre Asscéla et Achangué, de nègres Doba-changallas : c'est un vaste district, comparable à ceux de Dèsscha, Ouambeurta, Derre, à la frontière Agamé-taltal, et qui, comme eux, est abyssin, et se nomme Dohhoua, dépendant du Ouodgérate.

Il y a bien d'autres erreurs : ce sera pour une autre fois. Revenons aux Azoubo.

Les Gallas.

Je vous transcrirai d'abord ici le récit d'une expédition de pillage exécutée dans la nuit du 12 au 13 août dernier, contre le village de Kouaïtié, voisin de celui-ci. Je laisse parler un Galla de l'expédition.

« Nous avions appris que des hommes de Kouaïtié s'étaient levés pour aller couper des membres virils chez les Taltals; nous aussi nous pensâmes à en faire autant, et à profiter de l'occasion si favorable qui se présentait de couper aussi quelques membres virils, et de rapporter des bestiaux pour la fête de la Maskghale, qui s'approchait, époque à laquelle les guerriers gallas vont conquérir sur les chrétiens d'Abyssinie ces trophées sanglants, gages de leur valeur, sans lesquels

les jeunes filles les repoussent et ne choisissent pas un époux.

» Nous nous réunîmes donc au nombre de trente, et armés de nos lances et de nos bons *sotala* (couteau-sabre galla), nous partîmes pour notre glorieuse expédition, accompagnés des vœux de nos mères, de nos sœurs et de nos fiancées. C'était le soir, et la nuit était sombre; pas une étoile au ciel, pas la moindre clarté de la lune, cachée par des masses de nuages noirs. L'orage menaçait; le tonnerre grondait par intervalles dans les gorges des montagnes du Ouodgérate. Bientôt la pluie tomba avec force, comme c'est l'usage dans le mois d'août, où l'hiver est dans toute sa force. A peine si, à la clarté des éclairs qui se succédaient, nous pouvions trouver notre route au milieu des haies de colkouals, qui, comme des murs toujours verts, entourent de leurs branches carrées et épineuses les immenses champs destinés surtout à la culture du michella. A chaque pas nous nous heurtions contre les troncs des gros mimises ou des capriers disséminés dans la plaine, et dont le feuillage étalé en parasol nous est si agréable dans la saison chaude pour nous reposer sous leur ombrage des fatigues de la route ou des travaux des champs. Alors c'étaient autant d'ennemis qui retardaient notre marche, et qui ne nous permettaient qu'à peine de nous guider à la courte clarté des éclairs. La pluie était effrayante; la plaine était devenue une mare où nous enfoncions jusqu'aux genoux; les routes étaient devenues des torrents; à chaque pas nous tombions dans les trous que la pluie avait creusés. On n'entendait que le bruit de nos pas mal assurés dans cette boue épaisse, interrompu seulement par les coups de tonnerre et les cris des chacals

et des hyènes, qui, ne pouvant pas plus que nous distinguer leur route au milieu de cette nuit profonde, venaient nous heurter à chaque pas. Dans les gorges, on entendait par intervalles le rugissement du lion, le cri saccadé du léopard, réfugiés dans leurs tanières. Les chiens nombreux qui gardaient les villages près desquels nous passions, au lieu de faire retentir l'air à chaque instant de leur cri d'alarme, se taisaient aussi, détournés de leur attentive et incessante surveillance par la fuite de leurs fauves ennemis. Tout était donc silencieux sur la terre, excepté nous, et dans le ciel le tonnerre qui grondait sur nos têtes.

• Enfin l'orage cessa ; mais le matin approchait, et il nous fallait songer à chercher pour le jour un asile, afin de nous soustraire à tous les regards et de pouvoir gagner en silence, la nuit prochaine, le but de nos désirs.

• Nous nous écartâmes donc de la route que nous avions suivie jusqu'alors, et gagnâmes une gorge voisine, dans laquelle des arbres nombreux et touffus formaient une forêt convenable à notre but. Nous nous hâtâmes de nous y rendre avant l'aurore, qui commençait à poindre lorsque nous entrions sous les premiers arbres de la forêt. Accablés par la fatigue, nous nous étendîmes sur l'herbe humide au pied des jasmîns et des gaïacs en fleur ; et tandis que chacun à son tour faisait le guet, de crainte de surprise, et aussi pour nous avertir si quelque voyageur, seul, sans armes, et porteur d'un butin digne de nous, aurait l'imprudence de passer à notre portée, nous nous endormîmes avec délices ; car le repos plus que la faim nous pressait.

• Quand nous nous réveillâmes, le soleil était pres-

que droit sur nos têtes , et sa chaleur avait séché la terre et nos toiles, tout en ranimant nos membres roidis par le froid de la pluie. Alors on pensa à satisfaire un nouveau besoin, celui de la faim , et chacun se hâtant pour un travail dont le résultat devait nous satisfaire tous, les uns allèrent chercher le bois et allumèrent le feu , tandis que d'autres allaient puiser l'eau au ruisseau voisin , pétrissaient la farine dans un cuir tanné, lit et écuelle du voyageur , et après l'avoir mise en boule, la passaient à ceux qui, près du feu, avaient fait chauffer les cailloux roulés du torrent pour cuire le pain au centre , tandis que la braise sur laquelle on le jetait le cuisait au-dehors ; puis nous mangeâmes , nous bûmes, et pendant ce frugal repas, nous causions de l'espoir de trouver au village que nous allions surprendre de la bière, du miel, des moutons, des vaches, qui suppléeraient à l'insuffisance du repas du matin ; puis on causa de ce qu'on allait faire, des hommes tués dont on enlèverait les dépouilles, du butin que l'on rapporterait au village natal, des fêtes et des chants de joie du retour. Des guerriers qui, comme moi, n'en étaient pas à leur première course, racontèrent les exploits dont ils avaient été les témoins ou les acteurs ; ils dirent et leurs marches et leur entrée dans les villages, tantôt surpris sans défense, comme celui que nous allions attaquer, tantôt prévus et opposant une résistance vigoureuse quelquefois plus forte que l'attaque ; ils peignirent et la mort de leurs ennemis et la manière dont il faut entrer dans les maisons, tuer, choisir le butin, et hâter la retraite avant que les cris d'alarme aient amené des défenseurs et des vengeurs ; puis ils racontèrent les joies du retour, les chants et les fêtes qui le suivent.

• C'est ainsi que nous passâmes tout le jour , attendant impatiemment le retour de la nuit pour nous remettre en route et atteindre notre but. Enfin le soleil se coucha derrière l'Arare , et peu après survint l'obscurité favorable à notre marche. Nous nous levâmes , et reprîmes plus gaiement notre course , car nous étions reposés , et la proximité du village que nous cherchions ranimait nos forces. La pluie n'avait pas reparu ; la terre était sèche , et nous n'étions plus , comme la veille , obligés de nous couvrir de nos boucliers pour nous mettre à l'abri. Le premier chant du coq vint frapper notre oreille , et nous annonça à la fois que nous étions arrivés , et que l'heure était convenable pour attaquer sans attendre. Celui de nous qui était allé d'avance aux informations et nous avait appris le départ des hommes du village , marchait en avant ; nous le suivions à la file en silence , pour ne pas éveiller l'attention des chiens de garde. Notre guide connaissait parfaitement les lieux , où il avait passé deux jours comme ami et sans exciter de soupçons. Nous entrâmes donc sans peine dans le village , après avoir franchi par une trouée la haie d'épines en branches de rosiers sauvages qui , selon l'usage des habitants de la frontière , forme une enceinte extérieure dans laquelle sont groupées les unes près des autres les maisons , et où l'on renferme la nuit les bestiaux ; d'autres l'avaient escaladée au moyen de longues échelles que nous avions faites le jour dans le bois où nous restâmes cachés. Le départ des hommes avait interrompu la garde habituelle qu'ils font à tour de rôle chaque nuit , trois ou quatre ensemble , s'appelant de temps en temps par le cri destiné à empêcher le sommeil , et auquel répondent successivement les divers

gardiens. Nous glissant comme des léopards entre les huttes serrées les unes contre les autres, nous atteignîmes enfin celle qui était le but de nos desirs, comme appartenant au plus riche du village, et dans laquelle nous devons trouver en abondance du grain, des sels et des toiles. Tandis qu'une partie de nous s'y rendait, les autres avaient ouvert la porte de l'enceinte qui renfermait les bestiaux, et les chassaient devant eux. Quant à nous, nous entrâmes sans peine dans plusieurs maisons : il n'y avait que des femmes et des enfants, qui s'enfuyaient en criant à notre approche, et auxquels, selon l'usage, nous ne fîmes aucun mal ; car pour nous les femmes et les enfants sont sacrés ; nous n'en voulons qu'aux hommes, dont la mort est pour nous un besoin, et nous promet un gage évident de notre victoire. Le sang des femmes et des enfants est une honte, et ce serait un déshonneur de le verser.

Après avoir ainsi pillé plusieurs maisons, nous nous réunîmes pour entrer dans la principale. Des chiens de garde, que notre approche avait réveillés, en défendaient l'entrée, et par leurs cris ils en avaient réveillé les mattres. Au milieu des voix de femmes, nous distinguons celles de plusieurs hommes : le ciel ne voulait pas que nous rentrions chez nous sans trophées de notre victoire. Cela ranima notre ardeur, et après avoir à coups de lance et de sabre tué ou mis en fuite les impuissants gardiens qui défendaient l'entrée, nous enfonçâmes la porte, et nous nous précipitâmes dans la maison. A la clarté douteuse de quelques tisons presque éteints dans le foyer, nous distinguâmes trois hommes la lance à la main, qui, comme nous, sachant qu'ils n'avaient aucun quartier à attendre, s'apprê-

taient à vendre chèrement leur vie. C'étaient un jeune homme de quinze à dix-huit ans, un homme dans la force de l'âge, un vieillard à cheveux blancs; mais, malgré la différence d'âge et de force, tous trois n'avaient qu'un but, qu'une pensée, celle de mourir en hommes, sans lâcheté et sans honte. Leur contenance était noble; groupés l'un près de l'autre dans un angle du mur, la lance et le sabre en arrêt, silencieux, ils attendaient l'instant de frapper ou de recevoir le coup mortel, et ne prononcèrent qu'un mot au moment où nous nous précipitâmes sur eux, *Mariam!*.... Le combat ne fut pas long : semblables à des lions, nous nous élançâmes sur eux; mais trois de nous tombèrent percés par la lance ou frappés par le sabre. C'était tout ce que pouvaient faire contre nous ces braves défenseurs, que notre nombre devait écraser. Ils tombèrent donc, eux aussi, sous nos coups, et nous les immolâmes sans pitié; car c'était le droit de la guerre, et ils avaient versé le sang des nôtres. Mais ils avaient combattu en guerriers, et nous les tuâmes comme des guerriers, d'un seul coup, sans les faire souffrir, et nous enlevâmes aussitôt leurs membres virils, qui devaient témoigner de notre exploit (1); puis nous nous retirâmes, en emmenant nos trois blessés. C'était un beau coup que celui que nous venions de faire; car outre les bestiaux, les toiles, les sels que nous emmenions, nous avions tué trois hommes, qui étaient morts en combattant. Les blessures de nos compagnons témoignaient que nous n'avions pas eu affaire à des femmes ayant pris la fuite, mais à des braves qui nous avaient

(1) Les trois hommes tués sont une forfanterie du récit; il n'y eut en réalité qu'une seule victime, comme on le verra plus loin.

fait payer cher notre victoire. Nous nous empressâmes de quitter le village , avant que les cris des femmes ou le hasard ramenât les autres habitants du village. Nos blessés pouvaient heureusement nous suivre , et après avoir bandé leurs plaies , nous quittâmes en silence le théâtre de notre exploit.

» Le jour parut que nous étions déjà loin , ayant pu atteindre la forêt où nous avions passé le jour précédent , et où nous devions encore passer celui-ci avant de rentrer triomphants chez nous. Comme la veille , nous y cherchâmes un asile ; mais la pluie et le froid n'avaient pas glacé nos membres ; la joie du triomphe , la vue du butin qui nous entourait , et surtout celle des trois trophées suspendus au fer de nos lances , chassaient le sommeil et provoquaient la joie. Nous immolâmes une vache pour la rendre complète , et tout en mangeant sa chair crue et palpitante ou à peine grillée sur le feu , nous parlâmes de la nuit dernière , et des joies du jour suivant , lorsque nous rentrerions tous dans notre village. La joie et le succès avaient fait cesser toute crainte. Comme la hyène qui a immolé sa victime , nous ne cherchions plus l'ombre et le silence ; mais , comme elle , repus et joyeux , nous chantâmes et célébrâmes notre victoire.

» Ainsi se passa le jour ; et le soir , par un clair de lune magnifique , nous nous remîmes gaiement en marche. Combien cette route , qui , il y a deux jours , nous avait paru pénible et triste , nous semblait belle aujourd'hui ! La nature , qui paraissait alors conjurée contre nous , et , en semant sur nos pas l'effroi et les ennuis de l'orage , avait semblé vouloir nous prédire les dangers que nous allions courir et les peines qu'il nous faudrait essayer ; la nature elle-même semblait

prendre part à notre triomphe, et la douce clarté de la lune, le ciel pur et couvert d'étoiles, participaient en quelque sorte aux joies de notre victoire, aux félicitations que nous allions bientôt recevoir.

» Enfin nous atteignîmes notre village. Comme sa vue nous réjouit ! comme nos cœurs bondirent en apercevant entre les colkouals les toits de chaume sous chacun desquels nous attendaient un parent, un ami, une femme qui veillait, impatiente et rêveuse, en attendant notre retour ! Enfin nous approchâmes, et ne pouvant plus contenir notre allégresse, nous entonnâmes en chœur le chant de triomphe, et nous dansâmes en pleurant de joie. A nos chants, à nos cris, soudain le village sembla renaitre ; nous entendîmes tout s'agiter en tumulte ; mais bientôt, rassurés par le son bien connu de nos voix, par le silence des chiens de garde, qui nous avaient sentis, nous vîmes toutes les maisons s'ouvrir, et chacun se précipiter à notre rencontre.

» Dire ce qui se passa, ce qui se fit dans cette nuit d'allégresse, ce serait superflu..... »

Huit jours après cet événement, le chef du Ouodgérate, Dedjaz-Guébra-Médène, de qui dépend le village qui avait été pillé, descendit pour demander réparation, ou se venger en pillant le pays galla. Il avait avec lui une centaine de lances et trente à quarante fusils : c'était plus qu'il n'en faut pour se faire craindre ou opérer une de ces excursions à un ou deux jours dans l'intérieur, par lesquelles il s'est rendu redoutable.

Selon l'usage, il fallait rendre les bestiaux volés, et payer le prix du sang pour l'homme tué, dont la valeur est de 17 vaches ; mais on s'est dispensé de ce deuxième point par un fait qui peint bien les mœurs

du pays. Le Galla qui avait tué l'Abyssin vint en suppliant demander grâce aux parents de sa victime, non en armes et en costume d'homme, mais comme une femme, revêtu d'une couverture de laine brune attachée sur l'épaule gauche avec une aiguille de fer. Il se jeta ainsi aux pieds des parents, qui dirent : « Nous croyions que notre parent avait été tué par un homme, etalors nous voulions, selon l'usage, sang pour sang ; mais puisque c'est une femme qui l'a tué, nous ne pouvons verser le sang d'une femme. Qu'elle aille en paix ! nous ne voulons pas non plus de prix du sang ; ce serait une honte. »

On renvoya ainsi le Galla, à qui la honte dont il avait consenti à se couvrir publiquement avait sauvé la vie, et ainsi fut évitée une cause de guerre, toujours aussi redoutée des Gallas que des Abyssins ; car les premiers ont une frayeur extrême des armes à feu, et des excursions imprévues dans lesquelles les Abyssins tombent en une nuit sur un village, qu'ils pillent et brûlent sans pitié ; et les Abyssins, surtout les chefs, ne veulent pas pour des motifs légers s'attirer l'inimitié des Gallas, chez lesquels en temps d'invasion, comme celles des Amharas sous Oubié, Marsô, ou des Tigréens sous Cassa, Balgada, etc., ils trouvent un asile et des vivres jusqu'à ce que l'orage soit passé. Ainsi, malgré l'inimitié innée des deux peuples, une peur réciproque et l'instinct du besoin qu'ils ont l'un de l'autre mettent un frein à une guerre d'extermination, qui sans cela aurait lieu et serait la ruine des deux frontières, lesquelles, loin d'être limitrophes, comme elles le sont ici, seraient des déserts inhabités de plusieurs jours de marche, comme je l'ai vu à l'ouest, entre le Chiré et le pays Chankalla.

Fête pour avoir tué un lion.

Les détails d'une fête que donne un chef galla à celui qui a tué un lion, comme celle que donnait hier Abba-Tola (le chef du village où j'étais), et qui m'ont été racontés aujourd'hui, sont pleins d'intérêt et de pittoresque.

Ici, comme en Abyssinie, on ne prend pas la peau de l'animal pour l'offrir au chef, mais on trempe sa toile dans le sang, on la taillade avec la lance ou le sabre pour simuler les traces des griffes, et on l'envoie en cadeau au grand que l'on choisit en quelque sorte pour parrain.

Celui-ci prépare à boire, pour la fête qui va avoir lieu, la bière et le thédje dans des jarres de terre de la capacité d'un demi-tonneau; puis quand tout est prêt, il invite les guerriers célèbres à plusieurs lieues à la ronde. Tous accourent avec empressement à ce rendez-vous de gloire; car, comme aux réunions de nos ancêtres gaulois et francs, ce n'est pas seulement pour boire et manger que l'on se réunit; mais, en présence d'un nombreux auditoire formé de tout ce que le pays a d'illustre en guerriers, on parlera des hauts faits passés, et chacun y vantera ses exploits.

On se rassemble donc au jour indiqué dans la maison du chef qui donne le festin. Chacun y vient en armes, en habits de guerre, avec la lance, le bouclier, le sabre, portant au bras en signes de ses victoires autant de bracelets en chaînette de fer ou d'étain qu'il a tué d'ennemis, ou au poignet des bracelets d'or et d'argent qu'il a reçus en récompense de ses exploits. Ceux qui ont tué des Abyssins ou des Taltals dans les expéditions ouvertes ou dans les courses particulières

en usage d'un pays à l'autre, y viennent les cheveux couverts de beurre, qu'eux seuls ont le droit de porter hérissés sur la tête, et collés par grosses nattes comme les Chohos et les peuples de la côte.

Alors on s'asseyait, et l'on apporte une immense jarre de bière ou de thédje. L'on s'apprête à la découvrir, lorsque le vainqueur pour qui la fête a été préparée se lève, et prend la parole.

« Je suis fils de N....., père de N.....; mon village s'appelle N..... Je suis le vaillant guerrier qui ai tué ce lion dont vous voyez le sang sur mon vêtement déchiré par ses griffes. Qui peut citer des exploits pareils aux miens? car la défaite de ce lion n'est pas la seule dont je puisse me vanter. Bien d'autres fois avant cette victoire je me suis fait connaître par d'autres non moins glorieuses. Guerriers qui m'entourez, écoutez-en le récit, et si quelqu'un a plus fait que moi, qu'il se lève, qu'il raconte ses exploits, et l'on jugera qui de lui ou de moi l'emporte en vaillance, qui de lui ou de moi, selon nos usages, a droit de faire verser cette première jarre de boisson, qui ne doit être distribuée qu'au nom du plus vaillant. Je vous défie donc tous de l'emporter sur moi, et je vais en donner la preuve en citant tout ce que j'ai fait. »

Alors le vainqueur du lion commence son long récit; il dit comment, dès qu'il put porter une lance et un sabre, enflammé du désir de se faire connaître et de trouver une compagne digne de lui, il se mit en campagne pour rapporter son premier trophée sanglant, dépouille des Taltals ennemis. Il cite et ceux qui l'accompagnèrent et furent témoins de sa vaillance, et le nom de celui qu'il immola, guerrier lui-même, et

qui, célèbre par ses victoires, compte non pour un seul, mais aussi pour ceux qu'il avait lui-même immolés : vainqueur de dix Abyssins, sa mort compta pour onze. Et au retour de sa première expédition, il l'emportait déjà sur beaucoup d'autres de ses compagnons qui, plus âgés, mais moins heureux que lui, n'avaient tué que des ennemis inconnus, et non célèbres comme le sien par le nombre de ses victoires personnelles. Là ne se bornèrent pas ses succès; dans d'autres courses qu'il cite en nommant les lieux et les témoins de ce qu'il raconte, il compte cent ennemis tués ou par lui ou par ceux mêmes qu'il a vaincus. Suspendus dans sa maison, les membres de ceux qu'il a tués lui-même sont des témoins irrécusables de sa vaillance, et le nom de ceux à qui ces trophées ont été enlevés suffit pour justifier le nombre de ses victimes.

Comme les guerriers gallas vulgaires, il a dédaigné les expéditions isolées, celles dans lesquelles, après des fatigues sans gloire, car tout se passe dans l'ombre, le hasard vous offre un malheureux voyageur, seul, sans armes, que l'on immole par surprise et sans peine. Comme ces lâches, il ne fait pas entrer dans son compte les enfants mâles dont il a avalé et vomi en rentrant au village les membres virils coupés à ces faibles victimes, arrachés avant d'avoir vu le jour du ventre de leurs mères éborgnées sans pitié. Ces victoires sont pour lui honteuses; il les méprise, et toutes les siennes ont été remportées au grand jour par la force, corps à corps, sur des guerriers célèbres eux-mêmes par la vaillance. Lassé de ses succès sur des hommes, il a voulu s'essayer sur les bêtes féroces; monté sur son cheval, armé de sa lance et du sabre, il est parti seul pour

combattre un lion signalé dans les environs de son village, et qui avait déjà dévoré des bestiaux et des pâtres qui les gardaient. Sans prévenir personne, pour jouir seul de son triomphe, il est parti, et a trouvé son féroce ennemi ; sans crainte il a lancé sur lui son cheval, et au moment où, plein d'une fureur égale à la sienne, le roi des animaux s'élançait sur lui et renversait son cheval, il lui a plongé sa lance dans la poitrine, et sautant de suite à terre, d'un coup de sabre il lui a coupé la gorge. Son bon cheval a succombé sous les étreintes du lion mourant ; lui-même il peut montrer son bras broyé par la griffe de son ennemi, dont il n'a pu se débarrasser qu'en lui coupant la patte, qui même après sa mort restait enfoncée dans les chairs sanglantes, et qu'il montre avec orgueil à son attentif auditoire qu'il regarde en souriant. Alors il se tait, et promenant les yeux autour de lui pour voir si quelqu'un s'apprête à lui répondre, il s'assoit avec calme, et dit : Puisque, comme je le pensais, personne ici ne l'emporte sur moi, à moi la première de ces jarres, à moi le droit de la faire distribuer aux guerriers qui m'entourent, et qui ont applaudi à mon récit. Versez donc dans les verres de corne, et buvons jusqu'à ce que la jarre soit vide ; puis, que l'on en donne une autre, et que celui qui l'emporte après moi se lève pour dire ses titres, et prouver ses droits à la seconde place.

Il dit, et alors commencent les applaudissements et les cris de joie de ses compagnons, qui ont reconnu la justesse de son récit et admiré en silence le détail de ces glorieux exploits si chers au cœur des turbulents Gallas. Puis le calme se rétablit, et l'on boit en causant à voix basse, en jetant des regards d'admira-

tion sur le guerrier qui a si bien parlé. On apporte ensuite une seconde jarre , et un nouveau guerrier se lève. Il commence par rendre justice à celui qui l'a précédé : au nom de tous il exprime la satisfaction causée par son discours ; puis il commence le sien , et détaille les exploits qui lui méritent la seconde place. On l'écoute avec le même silence, on applaudit de même à son récit, et l'on recommence à boire jusqu'à ce que la jarre soit de nouveau vidée, et remplacée par une troisième.

Commencée au point du jour, la fête se prolonge jusqu'après le coucher du soleil. On vide ainsi dix jarres d'hydromel ou de bière, et alors chacun se disperse, en se rappelant tous ces récits de gloire si bien faits pour animer l'ardeur de ceux qui brûlent d'atteindre à une pareille renommée, et qui n'ayant pu en ce jour prendre la parole, désirent faire parler d'eux en racontant dans une prochaine réunion ce qu'ils auront fait, afin de mériter eux aussi les applaudissements d'un aussi brillant auditoire....

Agréez, monsieur, l'hommage de ces fragments de mon journal, et l'assurance du profond respect de votre très humble serviteur,

Antoine PETIT, D. M. P.

3^e ÉGYPTE.

VI.

Extrait d'une lettre adressée à M. JOMARD par M. le docteur CLOT-BEY.

Kaire, 3 décembre 1842.

Je vous ai parlé, dans une lettre précédente, des travaux immenses que le vice-roi avait fait exécuter pour

l'endiguement du fleuve. Beaucoup de gens s'étonnaient de ce que la population presque entière y était employée, et blâmaient le pacha de l'activité, je dirai presque de l'entêtement qu'il mettait à ce que ces travaux fussent promptement exécutés. L'événement a donné raison au chef. Si cette année le Nil n'eût pas été fortement encaissé, l'inondation extraordinaire que nous venons d'avoir, et qui s'est élevée de plusieurs palmes encore au-dessus de la grande inondation de l'année précédente, aurait certainement causé d'affreux ravages en Égypte. Vraiment il y a dans les décisions de cet homme quelque chose de providentiel ! Qui peut lui avoir inspiré l'heureuse pensée de donner la plus grande partie de son territoire à ses hauts fonctionnaires à titre de *odeh* ? Eh bien, cette mesure sauvera le pays dans la triste calamité qui vient de le frapper : l'épizootie qui a enlevé 200,000 bœufs⁽¹⁾ pèse presque toute sur des gens riches ; elle aurait achevé la ruine du fellah ; aujourd'hui, elle est supportée par des gens riches qui peuvent réparer le mal. Cette disposition procure d'autres avantages : le gouvernement n'a plus besoin d'autant d'employés, et retire maintenant l'impôt de ceux mêmes qui ont la gestion des villages. Les fellahs sont moins malheureux, parce qu'ils cultivent les propriétés de gens qui sont intéressés à leur conservation.

Le vice-roi est dans la Basse-Égypte ; il y prend toutes les mesures possibles pour que la prochaine récolte ne soit pas perdue. Il emploie au labourage des terres tout ce qui peut servir, ânes, mulets, chameaux, chevaux, tant ceux de la cavalerie que ceux

(1) La perte actuelle est de 400,000.

de l'artillerie, et les juments même des haras. La première récolte ne souffrira pas, parce qu'à la rigueur la terre pourrait être ensemencée sans être même grattée; mais, nécessairement, la récolte de l'été n'eût pu réussir sans le labour et l'arrosage.

VII.

Lettre adressée à M. JOMARD par M. le docteur CHÉDUFAY.

Caire, 12 mai 1843.

Il vient d'arriver au Caire un phénomène qui a étonné tout le monde. Ordinairement, le Nil, arrivé à sa plus grande hauteur, diminue jusqu'au Noct du 18 au 24 juin; peu après cette époque, les eaux verdâtres viennent augmenter le fleuve, preuve certaine que les pluies ont déjà commencé au Sennar et aux environs. Ces diverses périodes, comme vous le savez, sont exactes, ou du moins ne varient que de quelques jours. Eh bien ! cette année il n'en a pas été ainsi : le Nil, dans la nuit du 5 au 6 mai, a augmenté de 3 pouces; jusqu'au 8 mai il a continué à s'élever jusqu'à 8 pouces. Dans la nuit du 8 au 9, le fleuve est rentré dans son état primitif, et continue à diminuer comme si cette augmentation n'avait pas eu lieu.

Fesselt, chef des Wahabites, duquel je vous ai parlé dans ma dernière lettre, est arrivé au Nedjd; il s'est emparé d'une partie du pouvoir. Quelques Casyles et Ben Deheman, chef d'une grande tribu, lui ont fait opposition. Fesselt prépare un corps d'armée pour aller les forcer à le reconnaître comme seul chef de tout le pays. Le grand schérif de la Mecque, et Osman-Pacha, gouverneur du Hedjaz pour le sultan, lui ont

envoyé des lettres pour qu'il se soumit au sultan , ajoutant que sous peu il recevrait le firman de gouverneur du Nedjd. Je pense que Fesselt promettra tout ; mais qu'il gouvernera , comme par le passé , à sa manière , et ne paiera jamais de tribut.

Observations sur la lettre précédente.

L'anomalie qui vient d'être observée dans l'accroissement périodique des eaux du Nil est un fait presque sans exemple. Depuis un temps immémorial , la crue commence en Égypte après le solstice d'été ; pour la latitude du Caire , c'est du 1^{er} au 10 juillet qu'a lieu ordinairement le phénomène : cette année elle s'est fait sentir deux mois plus tôt ; elle a duré 4 jours , et elle a atteint 0^m,22 (10 doigts de la coudée du nilomètre) ; après quoi le fleuve est redescendu et a continué de baisser , comme il arrive toujours au mois de mai jusqu'à l'époque du solstice. Ordinairement le Nil s'accroît d'une manière moins rapide dans le commencement.

Beaucoup de superstitions et d'usages ridicules se sont introduits en Égypte à l'occasion de ce phénomène annuel , dans la vue de prédire quel sera l'exhaussement total ; mais la constance du fait n'en est pas moins certaine , et les exceptions sont très rares ; il a été constaté dès la plus haute antiquité , comme sous l'empire des Arabes. Bruce a cité des secondes crues ; mais ce sont des crues tardives et non des crues précoces : par exemple , celle qui a eu lieu en 1737 , bien après l'équinoxe d'automne , pendant que les eaux étaient en baisse et le pays sous l'inondation ; il a remarqué que le même fait s'était produit au temps de Cléopâtre. Mais il y a une grande différence entre

cette saison et celle du mois de mai, où soufflent les vents du sud.

C'est vers le 17 ou le 18 juin que le Nil commence à croître en Abyssinie, à l'arrivée des vents du nord, qui manquent rarement de souffler à l'époque du solstice (Niebuhr, Forskal, etc.).

Je trouve dans la relation d'Abdellatif qu'en l'an 1200 (596 de l'hégire) la crue a eu lieu vers le 25 juin, et qu'elle avait été précédée, *deux mois auparavant*, par l'apparition d'une teinte verte dans les eaux du fleuve. Cette circonstance se voit très souvent; elle est tout-à-fait distincte de la crue qu'on vient d'observer.

Les observations varient beaucoup sur le temps nécessaire pour que les crues qui ont lieu en Abyssinie et en Nubie deviennent sensibles au Caire. Selon le P. Lobo, la crue se montre en Égypte trois semaines ou un mois après que les pluies ont commencé. Si l'on s'en rapporte à Bruce, le Nil ne commence à *croître* qu'en juin; cependant le même Bruce apprend que les pluies tombent en Abyssinie d'avril ou de mai à septembre, très faibles d'abord; les mois de juillet et d'août sont les plus pluvieux; les pluies cessent vers le 8 septembre, ou du 8 au 20 septembre. Selon cet auteur, il faut 9 *jours* pour que les eaux des crues parviennent d'Abyssinie en Égypte. Niebuhr semble confirmer cette assertion quand il dit que la crue se fait sentir au Caire vers le 25 juin, et que le Nil commence à hausser en Abyssinie vers le 17 juin. Des écrivains modernes supposent le Nil bien moins rapide.

Il tombe des secondes pluies en Abyssinie au commencement de novembre; l'effet n'en est pas sensible en Égypte.

« L'observation apprend, dit Abdellatif, que la crue » du fleuve, qui commence au mois d'épiphî (le 1^{er} jour

» d'épîphi répond au 25 juin), parvient à son dernier » terme en thoû ou en paopi » (septembre et partie d'octobre) (1). Selon Macrisi, on proclame la crue au Caire depuis le 27 paoni (21 juin) (2).

Il ne résulte de tous ces témoignages aucune observation de l'accroissement du Nil au Caire à l'époque du 5 mai, ce qui n'empêche pas absolument que le fait ait pu avoir lieu autrefois ; mais il doit être bien rare pour n'avoir pas été consigné dans les récits des voyageurs.

J—D.

*ANALYSE de la carte du Monténégro, dressée et publiée
par le colonel COMTE DE KARACSAI en 1842.*

A chaque publication nouvelle de la carte d'un pays, on doit espérer que la géographie fait un progrès, enregistre une amélioration.

Il suffit de jeter les yeux sur celle de M. de Karacsai pour voir qu'elle diffère essentiellement, pour l'ensemble comme pour les détails, de toutes celles qui existent de la Turquie européenne sur lesquelles figure le Monténégro. Les cartes spéciales du Cattaro où il s'en trouve une partie sont très inexactes : par exemple, celle du comte Trifon Smechia, gravée et publiée à Venise en 1785. Celle du colonel français Viala, jointe à son ouvrage sur le Monténégro, est très imparfaite ; celle du major russe Twerdoglebow n'existe qu'en Russie et n'est pas gravée ; elle est d'ailleurs fautive, et ne donne qu'une idée approximative de l'étendue du pays soumis au Vladika. La carte de Palma, gravée à Trieste, présente de même un figuré inexact.

(1) Traduction d'Abdellatif par M. de Sacy, pages 332 et 352.

(2) Plinie indique une époque beaucoup moins précise : *Incipit crescere nova luna quæcumque est post solstitium.* (Hist. nat., V, 10.)

Les cartes des pays limitrophes du Monténégro ne le renferment point en entier, et laissent toujours un vide à remplir ; celle de la Grèce, de Vaudoncourt, finit à Alessio et Prisread ; et dans celles de Lapie, de Weiss et de Cotta, l'on ne trouve que la copie des fautes antérieures.

La nouvelle carte du Monténégro nous offre une représentation tout autre de ce pays, et elle comprend en même temps une grande partie de l'Albanie et de la Herzegowine, avec toute la province de Cattaro ; en sorte que l'auteur aurait pu l'intituler aussi carte du Cattaro. Nous n'avons encore non plus aucune carte spéciale satisfaisante de ce dernier pays ; la seule qui existe, sur une petite échelle, dressée par le baron de Taux, ne répond nullement aux exigences de notre temps, et elle est fort peu exacte pour les cantons limitrophes.

Tant qu'on ne pourra parcourir le Monténégro avec les instruments nécessaires pour effectuer un levé rigoureusement exact, il faudra se contenter d'une base approximative, et y rapporter ses opérations de détail. La base qui a servi pour la carte actuelle est celle qu'a fournie la triangulation cadastrale de la province de Cattaro : du sommet des montagnes les plus élevées de ce territoire ont été pris des azimuts vers tous les points visibles, jusqu'à une très grande distance dans les pays turks, et beaucoup de ces points ont pu être déterminés avec assez d'exactitude par des intersections. L'auteur s'est procuré ainsi les moyens d'encadrer entre des points fixes le détail des données particulières qu'il avait recueillies avec autant de zèle que de persévérance au milieu de difficultés infinies. La ramification des montagnes et la direction des vallées ont été rectifiées du haut des sommets de la grande

chaîne qui sépare le Monténégro du Cattaro ; et une grande quantité de points, surtout des églises, ordinairement indiquées sur des éminences, ont été reportés à leur véritable place. Les vallées de la Zetta, de la Morasscha et de la Zievna, sont pour la première fois exactement tracées.

La gravure de ce travail est due à M. Allodi, élève de l'Institut topographique de Milan, et toute la carte mérite des éloges, en ce qu'elle tend à combler une des lacunes de la géographie moderne de l'Europe. On ne peut que souhaiter de voir le zèle et le talent dont a fait preuve M. le colonel de Karacsay appelés à s'exercer sur un plus grand théâtre.

NOTICE sur le Pèlerinage à Rome et à Jérusalem
de M. le chanoine Joseph SALZBACHER.

L'Italie est depuis longtemps un champ épuisé pour ceux qui cherchent dans les voyages le piquant de la nouveauté. Il en est presque de même de l'Orient depuis que l'établissement des bateaux à vapeur, en le rendant plus accessible, nous a valu une profusion d'ouvrages, où ne manquent ni la profondeur du savant, ni le talent du littérateur, ni l'esprit du touriste. Mais peu de ces livres ont le mérite solide de ces vieilles relations de voyages, dont les matériaux ont été recueillis sous des auspices moins favorables, et qui servent pourtant encore de base aux recherches des nouveaux voyageurs ; rarement ceux-ci y ajoutent des découvertes importantes, des vues nouvelles ou des faits intéressants ; et trop souvent ils cherchent à compenser ce qui leur manque de ce côté par la profusion et l'excentricité des matières qu'ils effleurent.

D'un autre côté, la plus grande illustration littéraire de notre temps, en écrivant son immortel pèlerinage, n'a-t-elle pas laissé à tous ses successeurs une tâche aussi difficile qu'ingrate ?

Il est cependant, à défaut de la nouveauté, à défaut de la magnificence du style, des considérations spéciales qui peuvent recommander encore à notre attention, à notre faveur même, certaines relations nouvelles de l'Orient. Telle est celle que nous devons à M. le docteur Joseph Salzbacher, chanoine capitulaire de l'église métropolitaine de Saint-Étienne de Vienne en Autriche (1).

Pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire de son ordination comme prêtre, notre pieux chanoine entreprit en 1837 un pèlerinage au Saint-Sépulcre. Parti de Vienne, il traverse l'Italie, s'arrête à Rome, visite une partie de la Grèce, passe par Alexandrie, et arrive à la ville sainte. Il a le bonheur de se trouver en ces lieux empreints de tant de souvenirs, dont la majesté historique exerce son empire même sur le profane, et remplit le cœur du croyant de saintes et ineffables pensées ; mais ce sentiment de félicité fut mêlé, pour notre pieux pèlerin, d'une cruelle amertume, au spectacle de la triste position où se trouvaient les gardiens du Saint-Sépulcre, ces Pères de la Terre-Sainte, ces pauvres franciscains, dont l'œuvre hospitalière, manquant des secours de l'Europe, est sans moyens de subvenir aux besoins de son institution, et demeure sans protection ni soutien contre l'inimitié des sectes dissidentes.

(1) Voici le titre de son ouvrage : « *Erinnerungen aus meiner Pilgerreise nach Rom und Jerusalem im Jahre 1837*, » c'est-à-dire : Souvenirs de mon pèlerinage à Rome et à Jérusalem en 1837. 2 vol. in-8°. L. Grund, à Vienne.

Les données de l'auteur sur la situation des catholiques dans l'Orient prêtent à son ouvrage, dans un moment où cette question est si agitée, un intérêt particulier; et ses observations, présentées avec autant de simplicité que de modération, intéressent vivement en faveur de son sujet, d'autant plus qu'il ne se borne pas uniquement à nous faire connaître l'état de l'église catholique dans la Terre-Sainte, mais que ses remarques sur cette matière s'étendent encore aux îles Ioniennes, à la Grèce et à l'Égypte.

Ne voulant pas borner à de simples paroles les témoignages de sa sympathie pour les gardiens des saints lieux, le pieux chanoine, de retour dans sa patrie, a publié les souvenirs de son pèlerinage, uniquement, comme il nous l'apprend dans sa préface, pour en vouer le produit au Saint-Sépulcre. Le ciel a béni cette bonne œuvre (1), et le livre est à sa 1^{re} édition.

L'ouvrage offre d'ailleurs, outre le mérite de sa destination, assez d'intérêt pour être recherché sous d'autres rapports. Nous y remarquons une érudition profonde dans les saints auteurs, et une appréciation juste des lieux nommés dans la Bible et consacrés par la tradition. Les matières sont exposées avec clarté, et les sources citées avec exactitude.

L'ouvrage, accompagné de quelques gravures bien exécutées, contient aussi une généalogie détaillée de la famille d'Hérode, composée avec autant de soin que de précision dans les recherches.

ISIDORE LÖWENSTERN.

(1) Le produit s'est déjà élevé, dit-on, à trente ou quarante mille francs.

NÉCROLOGIE.

**PAROLES prononcées sur la tombe de M. Guillaume BARBIÉ
DU BOCAGE , à Ivry , le 23 mai 1843 ,**

Par M. ROTX DE ROCHELLE.

Il est des noms consacrés par la science , et dont la considération se transmet de père en fils comme un glorieux héritage. Accoutumés depuis plus d'un demi-siècle à honorer le mérite géographique de la famille Barbié du Bocage , nous avons d'abord apprécié les estimables ouvrages du digne élève de d'Anville , de celui que les auteurs du Voyage pittoresque en Grèce et de l'immortel Voyage d'Anacharsis avaient associé à leurs travaux ; et quand cet habile géographe nous fut enlevé , les fonctions qu'il remplissait alors furent partagées entre deux de ses fils. L'un fut nommé professeur de géographie à la Faculté des lettres , et ne survécut que sept ans à son vénérable père ; l'autre devint géographe du ministère des affaires étrangères , et c'est autour de son cercueil qu'une commune douleur nous rassemble.

Vous vous rappelez , messieurs , vous qui fûtes ses amis et qui l'entourâtes de votre estime , avec quel zèle éclairé , avec quel attachement à ses devoirs et à son pays , il avait rempli en Orient les fonctions de drogman , avant d'entrer dans la carrière géographique que son père lui avait si honorablement ouverte , et où il devait à son tour s'occuper de toutes les applications de cette science , soit aux questions de limites et de démarcation , soit aux plus importantes discussions de territoire entre les gouvernements. La

géographie sert souvent de guide à la politique et au commerce, de même qu'elle éclaire le voyageur et l'historien ; et toutes les puissances qui ont entre elles des relations occupent des régions si nombreuses , si vastes , si dispersées sur les différents points du globe , qu'un géographe aussi instruit que M. Barbié du Bocage était très digne de l'honorable emploi qui lui avait été confié.

Ce fut également à ses connaissances , à son bon esprit , à sa conduite irréprochable , qu'il dut les fonctions d'examineur des jeunes gens qui se destinaient à la carrière consulaire , et qui devaient s'y préparer par de bonnes études , dans différentes branches de l'histoire naturelle , des mathématiques , du droit maritime et commercial. Entouré de cette jeune pépinière de talents qu'il avait à cultiver et à diriger , il l'aidait de ses conseils , il l'éclairait de ses lumières , il se rendait digne de la reconnaissance et de l'attachement des élèves auxquels il prodiguait des soins si affectueux et si paternels ; et comme il avait été formé à la science et à la vertu par les modèles qu'il avait toujours eus sous les yeux , il transmettait à son tour à ses jeunes élèves , douce espérance de la patrie , le savoir qu'il avait acquis et les plus honorables exemples. La mort l'a surpris au milieu de ses travaux ; et celui que nous venons de perdre , celui que la Société de géographie comptait au nombre de ses membres les plus éclairés , préparait la publication d'un atlas dont presque toutes les cartes sont déjà gravées. L'honneur que cet ouvrage lui aurait fait ne pourra plus , hélas ! s'attacher qu'à sa mémoire.

Il fut heureux par l'affection de sa mère , de son épouse , de ses enfants , de sa famille entière ; mais ce

bonheur, qu'il méritait si bien par son aménité, sa douceur, ses qualités sociales, pouvait-il compenser d'autres sujets d'affliction ? Il avait vu périr tous ses frères, l'un encore dans l'enfance, les autres dans la fleur de l'âge, et déjà entourés, quoique jeunes, d'une grande considération ; il avait vu périr une sœur, ornée de toutes les grâces de la jeunesse et de la beauté : aujourd'hui l'aîné de la famille va rejoindre ceux auxquels il avait survécu.

Au milieu de tant de pertes qui sont encore présentes à votre souvenir, comment pouvoir vous peindre la douleur solitaire d'une mère, dépouillée de tout ce qui avait embelli et charmé sa vie ? « On a entendu dans Rama, disent les livres saints, des plaintes et des cris lamentables ; Rachel pleurant tous ses enfants, et ne voulant point recevoir de consolations, parce qu'ils ne sont plus. »

DEUXIÈME SECTION.

Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

PRÉSIDENCE DE M. JOMARD.

Séance du 19 mai 1843.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le conseiller de Macédo, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences de Lisbonne, adresse à la Société la 2^e partie du tome XII des Mémoires de cette Académie, le tome VII de la Collection des notices pour servir à l'histoire et à la géographie des nations d'outre-mer, et le discours qu'il a prononcé à la séance de l'Académie du 22 janvier 1843.

M. le baron de Derfelden de Hinderstein écrit à la Société pour lui offrir les deux dernières feuilles de sa grande carte de l'archipel des Indes. L'ouvrage de M. le baron de Derfelden étant aujourd'hui complètement achevé, M. Daussy est prié d'en rendre compte.

M. le Dr Lüdde adresse la suite de son journal de la géographie comparative, et remercie la Société de l'intérêt qu'elle prend à cette publication.

M. Berthelot communique deux Notices de M. Peuch-garic, capitaine au long cours, l'une sur la naviga-

tion du détroit de Gibraltar aux îles Canaries ; l'autre sur les saisons, vents et courants observés à la côte occidentale d'Afrique et aux îles adjacentes. Cette communication est renvoyée au comité du Bulletin.

M. d'Avezac rappelle à cette occasion les beaux travaux de M. le capitaine Bouet , ancien commandant de la station française dans les mêmes parages, et aujourd'hui gouverneur du Sénégal.

M. d'Avezac donne lecture de lettres qu'il a reçues de M. le Dr Petit et de M. Rochet d'Héricourt, qui lui ont écrit, le premier de la frontière des Azoubo-Galla, le 25 septembre 1842, et le second d'Angobar, capitale du Choa, le 17 janvier 1843. M. d'Avezac ne pense pas qu'il convienne de publier en entier ces lettres, où se trouvent des détails qui ne sont pas exclusivement géographiques ; mais il s'empressera de remettre au comité du Bulletin les fragments intéressants pour la science.

Le même membre communique une Notice analytique de la carte du Monténégro de M. le colonel comte Karacsay, qu'il a remise à la Société dans sa dernière assemblée générale, au nom de cet officier. — Renvoi au comité du Bulletin.

M. Noël Desvergers lit un Mémoire sur l'expédition d'Ælius Gallus en Arabie, et sur l'impossibilité où l'on est de la borner, ainsi que l'a fait M. Gosselin, à la ville de la Mecque, puisque d'après le témoignage unanime des chroniqueurs orientaux, la Mecque n'existait pas à cette époque.

Séance du 2 juin 1843.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Jomard annonce que les membres du bureau ont été reçus par M. l'amiral Roussin, ministre de la marine, nommé récemment Président de la Société. M. le ministre a témoigné à la députation tout l'intérêt qu'il prenait aux travaux de la Société, et a promis de leur prêter son appui.

M. le ministre s'est empressé de transmettre à Londres la médaille que la Société vient de décerner à M. le capitaine James Ross, et il est disposé à mettre à la disposition de la Commission centrale tous les moyens de correspondance que possède le département de la marine pour donner de la publicité au programme du prix fondé par S. A. R. le duc d'Orléans.

M. le Président annonce la perte sensible que vient de faire la Commission centrale dans la personne de M. Guillaume Barbié du Bocage, l'un de ses membres. Une députation composée de MM. Jomard, Roux de Rochelle et Berthelot, est chargée de porter à madame Barbié du Bocage l'expression des regrets de la Société. Cette perte est d'autant plus douloureuse qu'elle rappelle à la Société celle d'un de ses fondateurs, qui avait été l'élève de d'Anville et le seul, et encore celle de M. Alex. Barbié du Bocage, qui, avec son frère aîné, s'efforçait de marcher sur les traces de son père.

M. Roux de Rochelle donne communication du discours qu'il a prononcé sur la tombe de M. Guillaume Barbié du Bocage, à Ivry, le 23 mai. Ce discours est renvoyé au comité du Bulletin.

M. Jourard communique une lettre de **M. Chédoufau**, datée du Caire le 9 avril dernier. Il annonce la découverte d'une mine de charbon de terre par **M. Ayme-Bey** sur la côte d'Afrique (mer Rouge), vis-à-vis de **Râs-Mohammed**. Il offre ses services pour la géographie de l'Arabie, dans le cas possible où il retournerait dans la Péninsule, dont il dépeint l'état politique comme peu satisfaisant. Enfin, il donne la généalogie du chef actuel des Wahabis, **Fesselt**, qui était retenu au Caire avec sa famille depuis la campagne de **Derryôh**, et qui vient de s'échapper pour retourner au Nedjd. — Renvoi de cette communication au comité du Bulletin.

M. le D^r Vizer écrit de Comorn en date du 1^{er} février 1843. Après avoir remercié la Société pour l'accueil qu'elle a fait à sa carte du diocèse de Veszprim, il annonce qu'il continue son travail cosmologique et géognostique, et ensuite il exprime le désir que son ouvrage soit présenté au Roi. Il avait prié **M. l'ambassadeur d'Autriche** de se charger de cette présentation ; mais ses fonctions diplomatiques l'empêchant d'accepter cette mission, **M. le D^r Vizer** demande si un ou deux membres de la Société pourraient, en son nom, présenter au Roi cet hommage, comme une marque de son profond respect pour le monarque.

M. Rousseau écrit d'Alger le 20 mai, pour annoncer à la Société son prochain départ pour Mogador, où il va remplir les fonctions de drogman près le consulat de France. **M. Rousseau** offre ses services à la Société, et demande ses instructions. — Renvoi de sa lettre à la section de correspondance.

M. Francis Lavallée, vice-consul de France à la Trinidad de Cuba, accuse réception des derniers envois

que lui a faits la Société, et il lui adresse, 1° deux notices historiques et géographiques sur deux points importants de l'île de Cuba; 2° un plan de la ville de la Trinidad; 3° une carte de l'île divisée en provinces indiennes. D'après le désir de M. Lavallée, ces documents sont renvoyés au comité du Bulletin.

Le même membre ajoute qu'il regrette vivement la perte de la grande carte de l'île de Cuba, qu'il avait adressée précédemment à la Société. Cette carte, d'un prix très élevé, ayant été tirée à un petit nombre d'exemplaires, serait aujourd'hui difficile à remplacer.

L'Académie royale des sciences de Turin adresse à la Société le tome IV (2° série) de ses Mémoires.

La Société Orientale adresse le 1^{er} numéro de sa Revue, et propose à la Société d'en faire l'échange avec son Bulletin. — Renvoi au comité du Bulletin.

M. Desjardins dépose sur le bureau les divers échantillons de roches de la Hongrie, que M. le D^r Zipser vient de lui envoyer pour le musée de la Société. Il est prié de transmettre au donateur les remerciements de la Société.

Séance du 16 juin 1843.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le prince d'Eckmühl adresse ses remerciements à la Société qui vient de l'admettre au nombre de ses membres, et promet de coopérer activement à ses travaux dont il comprend toute l'importance.

M. le colonel Jackson, secrétaire de la Société royale géographique de Londres, accuse réception de la médaille d'or que M. le Président lui a adressée pour M. le capitaine James Ross; il annonce que cet officier est en route pour l'Angleterre, et qu'il s'empres-

sera de lui remettre à son retour la médaille que la Société lui a décernée comme témoignage d'approbation pour ses périlleux et importants travaux.

M. de Morineau écrit également à la Société pour la remercier de la médaille d'encouragement qu'elle vient de lui accorder pour ses voyages et ses importations industrielles. Tout en regrettant que la distribution du prix d'Orléans soit encore ajournée, il espère, d'ici à l'année 1846, trouver l'occasion d'ajouter quelque nouveau titre à ceux qui lui ont valu l'honorable suffrage de la Société.

M. le secrétaire de l'Athénée des arts adresse à la Société plusieurs billets pour la séance publique du 18 juin.

M. Jomard communique un extrait de sa correspondance d'Égypte. Par la première lettre, M. le docteur Perron, traducteur du voyage au Darfour par le cheik Mohammed-el-Tounsy, annonce qu'il s'occupe du 2^e volume consacré au voyage du Waday; par la deuxième, M. Chédufau apprend que le Nil a éprouvé au Caire, le 5 mai dernier, une crue subite et imprévue qui a continué jusqu'au 9, après quoi il a baissé et continué à décroître comme à l'ordinaire; par la troisième, M. d'Arnaud répond aux questions qui lui avaient été adressées sur le tracé de la première partie du cours du Nil-Blanc, sur la population des Schelouks et sur la taille des indigènes. — Ces diverses communications sont renvoyées au comité du Bulletin.

M. Roux de Rochelle annonce que, conformément au désir de la Commission centrale, les membres du bureau sont rendus près de madame Barbié du Bocage mère, pour lui exprimer les regrets de la Société à l'occasion de la perte douloureuse qu'elle vient de

faire de M. G. Barbié du Bocage, le dernier de ses cinq enfants. Madame Barbié du Bocage a chargé la députation d'être son interprète auprès de la Commission centrale. M. le Président ajoute qu'il a écrit dans le même sens à madame veuve Guillaume Barbié du Bocage, absente de Paris.

M. le Président communique à la Commission centrale la lettre que M. Alexandre Vattermare lui a écrite pour demander le concours de la Société au sujet du système d'échange qu'il travaille depuis plusieurs années à établir entre la France et l'Amérique. Tout en reconnaissant les avantages que les deux pays peuvent retirer d'un pareil système, la Commission centrale, après délibération spéciale, exprime le regret de ne pouvoir aider M. Vattermare dans l'accomplissement de son utile projet et accepter ses offres désintéressées, la Société comptant déjà de nombreux correspondants en Amérique, et entretenant depuis son origine des relations directes avec les principales Sociétés savantes, dont elle reçoit les publications en échange de ses propres travaux.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 2 juin 1843.

M. le prince d'ECKMUHL, pair de France.

M. GILLARD, attaché au ministère des Affaires étrangères.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Suite de la séance générale du 12 mai 1843.

Par M. le Ministre de la marine: Voyage autour du monde, exécuté pendant les années 1836 et 1837 sur la corvette de S. M. la Bonite. Histoire naturelle, Zoolo-

gie, 11^e livraison. — Voyage autour du monde sur la frégate *la Vénus*, pendant les années 1836-1839. *Physique*, tomes 1 et 11. *Histoire naturelle*, Zoologie, 1^{re} et 2^e livraisons. — Voyage au pôle sud et dans l'Océanie sur les corvettes *l'Astrolabe* et *la Zélée*, pendant les années 1837-1840. *Histoire du Voyage*, tome iv. *Physique*, tome 1^{er}. *Atlas pittoresque*, 17^e à 25^e livraison. *Histoire naturelle*, Zoologie, 5^e livraison. Botanique, 1^{re} et 2^e livraisons. — Cartes hydrographiques publiées au Dépôt de la marine de décembre 1842 à mai 1843. — N° 976. Carte du golfe du Mexique. — 977-978. Carte du détroit de Malacca. — 979. Carte particulière des côtes de France, département du Var, partie comprise entre la presqu'île de Giens et le Bec de l'Aigle. — 980. Plan de la rade d'Agay (côtes de Provence, département du Var). — 981. Carte particulière des côtes de France, département du Var, partie comprise entre la presqu'île de Giens et le cap Camarat. — 982. Plan de l'île Saint-Pierre (Miquelon). — Routier des Antilles, des côtes de Terre-Ferme et de celles du golfe du Mexique, rédigé au Dépôt hydrographique de Madrid, traduit pour la première fois de l'espagnol en 1829, par M. Chauchepat; quatrième édition revue sur la dernière publication du Dépôt de Madrid, augmentée de documents traduits de divers ouvrages anglais, par M. Rigault de Genouilly. Paris, 1842, 2 vol. in-8. — Instructions pour les bâtimens qui se rendent du cap de Bonne-Espérance aux côtes S.-O. de l'Australie par J.-S. Roe, traduites de l'anglais par M. Darondeau. Paris, 1842, broch., in-8. — Renseignemens nautiques sur Nossi-bé, Nossi-Mitsiou, Bava-toubé, etc. (côte N.-O. de Madagascar), par M. Jehenne. Paris, 1843, broch., in-8.

Par M. le Ministre de l'instruction publique : Voyage dans l'Amérique méridionale, par M. A. D'Orbigny, 63^e à 66^e livraisons. — Description de l'Asie-Mineure, faite par ordre du gouvernement français, par M. Charles Texier, 25^e et 26^e livraisons. — Description de l'Arménie, la Perse et la Mésopotamie, publiée sous les auspices des Ministres de l'intérieur et de l'instruction publique. 1^{re} partie. Géographie, géologie, monuments anciens et modernes, mœurs et costumes par Ch. Texier; 1^{re} à 4^e livraisons. — Mélanges posthumes d'histoire et de littérature orientales, par M. Abel Rémusat, publiés sous les auspices du ministère de l'instruction publique. Paris, 1843, 1 vol. in-8. — Histoire et description des voies de communication aux États-Unis, et des travaux d'art qui en dépendent, par M. Michel Chevalier; tome II, 2^e partie. Paris, 1843, 1 vol. in-4, et 1 livraison de l'Atlas.

Par M. Jules Lechevalier : Rapport sur les questions coloniales, adressé à M. le duc de Broglie, président de la Commission coloniale, à la suite d'un voyage fait aux Antilles et aux Guyanes, pendant les années 1838 et 1839, par M. Jules Lechevalier; publié par ordre de S. E. l'amiral baron Duperré. Documents et pièces justificatives, tome II; 2^e partie; étude de l'émancipation dans les colonies anglaises depuis l'année 1833 jusqu'au 3 décembre 1842.

Par l'Académie royale des sciences de Lisbonne : Historia e Memorias da Academia real das sciencias, tomo XII, parte II. Lisboa, 1839, 1 vol. in-4. — Collecção de noticias para a historia e geografia das nações ultramarinas que vivem nos dominios portuguezes ou lhes são visinhas. Publicada pela Academia real das sciencias; tomo VII. Lisboa, 1841, 1 vol. in-8.

Par M. de Macedo : Discurso lido em 22 de janeiro de 1843, na sessão publica da Acad. real das sciencias, broch., in-8.

Par M. le comte de Karacsay : Carte du pays de Montenegro, dressée d'après les opérations géodésiques sur les lieux, et les recherches les plus soigneuses, par M. le comte Fedor de Karacsay, colonel au service d'Autriche, 1 feuille.

Séance du 19 mai.

Par M. Lafond : Voyages dans l'Amérique espagnole pendant la guerre de l'Insurrection, 51^e à 54^e livraison.

Par M. le docteur Lüdde : Zeitschrift für vergleichende Erdkunde. Magdeburg, 1843, 1 numéro.

Par les Auteurs et Éditeurs : Annales maritimes et coloniales, avril. — Annales de la propagation de la Foi, mai. — Bulletin de la Société géologique de France, tome xiv; feuilles 13-16. — Journal asiatique, mars. — L'Investigateur, journal de l'Institut historique, avril. — Mémorial encyclopédique, avril. — L'Écho du Monde savant.

Séances des 2 et 16 juin.

Par l'Académie royale des sciences de Turin : Mémoire, série seconda, tomo iv, 1 vol. in-4.

Par M. le baron de Derfelden de Hinderstein : Carte des possessions néerlandaises dans le grand archipel d'Asie, feuilles 5 et 6.

Par M. Francis Lavallée : Mapa de la isla de Cuba y tierras circunvecinas. Segun la division de los naturales, con las derrotas que siguio el Almirante Don Cristobal Colon en sus descubrimientos por estos mares, y

los primeros establecimientos de los españoles ; para servir de ilustracion á su historia antigua. Por Don José Maria de la Torre y de la Torre, Habana, 1841. 1 feuille — Plano topografico, historico y estadistico de la ciudad de Trinidad, que levantaron con permiso superior los agrimensores Don Francisco Lavallée y Don Rafael Febles. Por Don Rafael Rodriguez, 1 feuille.

Par M. Vandermaelen : Notice sur l'établissement géographique de Bruxelles par M. Drapiez. Bruxelles, 1842, broch. in-12.

Par la Société géographique de Francfort : Franckfurter Gemeinnützige Chronik, 1842, in-4.

Par M. Dulaurier : Mémoire, lettres et rapports relatifs au cours de langues malaye et javanaise fait à la Bibliothèque royale pendant les années 1840-41-42, et à deux voyages littéraires entrepris en Angleterre sous les auspices de M. le ministre de l'Instruction publique et de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres pendant les années 1838 et 1840. Paris, 1843, 1 vol. in-8.

Par M. C.-A. Zipser : Neusohl und dessen Umgebungen. Eine Erinnerungsschrift an die dritte Versammlung ungarischer Aertze und Naturforscher zu Neusohl in Niederungarn im Jahre 1842, zugleich ein Führer für Alle, die diese Gegend besuchen wollen von Dr Zipser. Ofen, 1842, broch. in-8. — Der Badegast zu Sliatsch in Nieder-Ungarn. Ein topographisch-medizinischer Wegweiser für Fremde von Zipser. Ofen, 1828, broch. in-8.

Par M. Pauthier : Supplément aux *Vindicæ Sinicæ*, ou dernière réponse à M. Stanislas Julien. Paris, 1843, broch. in-8.

Par M. Lafond : Voyages dans l'Amérique espagnole pendant la guerre de l'Indépendance , 55^e et 56^e liv.

Par M. Alph. Denis : Affaires d'Orient. Question de Serbie. Paris , broch. in-8.

Par M. Vattermare : Documents, lettres, rapports, etc., sur le système d'échange proposé par M. Vattermare , 4 pièces.

Par la Société royale géographique de Londres : Journal. Vol. xii , 2^e partie , in-8.

Par les auteurs et éditeurs : Revue de l'Orient, Bulletin de la Société orientale, 1^{er} n^o, mai. — Nouvelles annales des voyages, mai. — Bulletin de la Société de géologie, tome xiv, feuilles 17 à 20. — Annales des sciences géologiques, mars. — L'Investigateur, journal de l'Institut historique, mai. — Recueil de la Société polytechnique, avril. — Journal des missions évangéliques, juin. — Mémorial encyclopédique, mai. — L'Écho du monde savant.

Souscription ouverte dans le sein de la Société de géographie, pour le Monument à élever à la mémoire du contre-amiral DUMONT D'URVILLE.

Liste des Souscripteurs du 25 décembre 1842 au 30 juin 1843.

MM. LAURY, membre de la Société	20
Gustave d'EICHTHAL. <i>id.</i>	20
ROUSSEL.	10
DUBOUZET, capitaine de corvette.	30
Le général BEDEAU.	50
TOTAL. . .	130 fr.
Montant des premières listes. . . .	4,930 fr. 50
TOTAL GÉNÉRAL. . . .	5,060 fr. 50

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE XIX^e VOLUME DE LA 2^e SÉRIE.

N^{os} 109 à 114.

(Janvier à Juin 1843.)

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

	Pages.
Fragment d'un voyage en Californie, lu à la séance générale du 30 décembre 1842, par M. DUFLLOT DE MOFRAS.	5
Fragment d'un voyage dans le Chili et au Cusco, lu à la séance générale du 30 décembre 1842, par M. CLAUDE GAY.. . . .	15
Exposé des travaux de l'expédition américaine, pendant les années 1838, 39, 40, 41 et 42, lu à l'Institut national de Washington, par son commandant Charles Wilkes. Esq. (Analyse par M. DAUSSY.).	37
Sur la découverte du continent austral par l'expédition américaine.	66
Description des sources thermales nommées Los Banos et du volcan de Taal, dans les environs de Manille. (Extrait d'une lettre de M. DELAMARCHE.).	79
Second voyage à la recherche des sources du Fleuve blanc. — Lettre de M. D'ARNAUD à M. Jomard.	89
Remarques au sujet de la lettre précédente, par M. JOMARD.	96
Sur les sables aurifères de Mohammed-Ali-Polis. (Extrait d'un rapport de feu M. Lefèvre, communiqué par M. COCHELET.)	97
Course de M. LEFÈVRE aux monts Akaro et Fadoka.	99
Observations météorologiques faites au Kaire par M. DESTOUCHES (article communiqué par M. JOMARD).	100
Géographie de l'Arabie. — Notice rédigée d'après M. Chédoufau par MM. GALINIER et FERRET.	106
Lettre de M. ROCHET D'HÉRICOURT à M. d'Avezac	118

Extrait d'une lettre de M. P. DE LAPORTE à son père. (Communiqué par M. Jomard).	128
Monument élevé à la mémoire de René Cailhié à Mauzé, sa ville natale.	129
Rapport sur la nouvelle carte topographique des États continentaux du roi de Sardaigne, par M. le colonel CORABOUFF.	134
Note sur la découverte des îles Bonin en 1639 (d'après un opuscule de M. Siebold).	150
Sur le territoire d'Edd, la baie d'Haycock et la côte voisine. (Notes extraites du journal du capitaine BROQUANT.	155
Observations géographiques sur quelques parties de l'Yémen, par M. PASSAMA, lieutenant de vaisseau (1 ^{re} partie).	162
Analyse d'un ouvrage de M. GALLATIN sur les tribus indiennes qui résident aux États-Unis et dans les possessions britanniques à l'Est des Montagnes Rocheuses; lue à la Société de géographie, par M. ROUX DE ROCHELLE.	177
Analyse d'un ouvrage de M. EUGÈNE VAIL, lue à la Société de géographie, par M. ROUX DE ROCHELLE.	195
Astoria : Voyage au-delà des Montagnes Rocheuses, par Washington Irving, traduction de l'anglais, par P.-N. GROLIEN.	203
Notes sur la république du centre de l'Amérique. (Extrait d'un voyage inédit fait au Mexique en 1832-1833 par M. HERNANT, consul de France.)	207
Notice géographique sur quelques parties de l'Yémen, par M. PASSAMA, enseigne de vaisseau. (2 ^e article.)	219
Examen de la triangulation et du nivellement topographique de Paris, par M. De Lafolie. (M. COUTHOUX, capitaine d'état-major.)	237
Extrait d'un journal de voyage fait en 1834 et 1835 par M. COCHELET, ancien agent et consul général de France, en Valachie et en Moldavie, pour servir à l'itinéraire de ces deux principautés.	249
Ile de Madagascar. — Recherches sur les Sakalawa, par M. V. NOEL (1 ^{er} article).	275
Les Marquises ou Nouka-Hiva : Histoire, géographie, mœurs et considérations générales, d'après les documents recueillis sur les lieux par MM. E. Vincendon-Dumoulin et G. Desgraz. (Compte rendu par M. EYRIES).	295

Note de M. COCHELET sur une carte de l'Arabie, dressée par MM. Ferret et Galinier, d'après les indications de MM. Chédoufau et Mary	324
Nouvelles d'Égypte. — Lettre de M. GAUTIER D'ARC, consul général de France, à M. Jomard	326
Caffa, Enarea, renseignements donnés par le djellab Abd-el-Kader (communiqué par M. Jomard).	328
Extrait d'une lettre de M. le docteur PERRON à M. Jomard.	ibid.
Aperçu sur les voyages de M. FONTANIER dans l'Inde, et sur les travaux géographiques dans ce pays.	390
Note du colonel EDWARDS SABINE, correspondant de la Société, sur les derniers travaux du capitaine JAMES ROSS.	405
Rapport sur l'ouvrage de M. le comte LÉON de LABORDE intitulé : <i>Commentaire géographique sur l'Exode et les Nombres</i> , par M. D'AVEZAC.	417
Nouvelles géographiques du Nilland.	
1 Haute-Éthiopie :	
I. Lettre adressée à M. Jomard par M. D'ABBADIE.	436
II. Extrait d'une lettre adressée à M. Jomard par M. THIBAUT (Ibrahim-Effendi).	442
III. Lettre adressée à M. Jomard par M. D'ARNAUD.	444
2° Abyssinie :	
IV. Extrait d'une lettre adressée à M. d'Avezac par M. ROCHET.	446
Hauteurs méridiennes observées par M. ROCHET	450
Note sur les observations précédentes.	ibid.
V. Lettre adressée à M. d'Avezac par M. le Dr PETIT, voyageur naturaliste du Muséum.	452
3° Égypte :	
VI. Extrait d'une lettre adressée à M. Jomard par le Dr. CLOT-BEY.	468
VII. Lettre adressée à M. Jomard par M. CHÉDUFEAU.	470
Observations sur la lettre précédente.	471
Analyse de la carte du Monténégro, dressée et publiée par le colonel comte de Karacsay en 1842.	473
Notice sur le pèlerinage à Rome et à Jérusalem de M. le chanoine Joseph Salzbacher par M. LÖWENSTEIN.	475
Nécrologie. — Paroles prononcées sur la tombe de M. Guillaume Barbié du Bocage, par M. ROUX DE ROCHELLE.	478

DEUXIÈME SECTION.

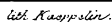
ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

Rapport sur le concours au prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie, fait au nom d'une Commission spéciale par M. DAUSSY.	337
Rapport sur le concours au prix proposé par S. A. R. le duc d'Orléans, pour la découverte la plus utile à l'agriculture, à l'industrie ou à l'humanité, fait au nom d'une Commission spéciale par M. ROUX DE ROCHELLE.	351
Éloge du contre-amiral DUMONT D'URVILLE, prononcé dans l'Assemblée générale du 12 mai 1843, par M. S. BERTHELOT, secrétaire-général de la Commission centrale. . .	361
Programme des prix proposés en 1843.	403
Procès-verbaux des séances de la Commission centrale, 84, 172, 241, 330, 410 et	481
Procès-verbal de la séance générale du 12 mai 1843 . . .	412
Membres admis dans la Société. . . 87. 247, 332, 415 et	487
Ouvrages offerts à Société.. . . 88, 247, 333, 415 et <i>ibid.</i>	
Souscription au monument de M. le contre-amiral Dumont d'Urville.	492

PLANCHES.

Carte d'une partie de l'hémisphère austral, où sont indiquées les nouvelles découvertes.	
Carte du Bahr-el-Abiad d'après les travaux de l'expédition égyptienne envoyée à la recherche des sources du Nil-Blanc, par Mohammed-Aly, vice-roi d'Égypte, dressée par l'ingénieur d'ARNAUD, Bin-bachi.	
Portrait de M. le contre-amiral Dumont d'Urville.	
Esquisse du pays d'Onarya d'après un dessin fait sous les yeux de M. Ant. d'Abbadie par un Abyssin musulman qui y a séjourné une année.	

*ESQUISSE DU PAYS D'ÖNARYA
d'après un dessin fait sous les yeux de M. Ant. d'Abbadie
par un abyssin musulman qui y a séjourné une année.*



L. Boufford, sculp.

